YN.
D8935b

LA BELGIQUE
illustrée

Par DUMONT-WILDEN
Préface d'Émile VERHAEREN
Conclusion par Louis FRANK

570 Reproductions photographiques
22 cartes et plans en noir
10 planches hors texte en noir
6 cartes en couleurs
3 planches hors texte en couleurs

Librairie Larousse
Paris

118691
25/9/11

L'HEURE HEUREUSE

L'heure heureuse ! Elle a sonné ; elle sonne pour la Belgique. Pourtant, ne croyez pas que ce pays soit plus que d'autres à l'abri des luttes de ce temps, ni qu'un astre miraculeusement tutélaire le guide à travers la zone de bonheur qu'il parcourt. Les animosités, les querelles, les violences politiques y sévissent autant qu'ailleurs. Les partis s'y montrent vindicatifs et tenaces ; leur esprit bien souvent monte à l'assaut de la justice pour l'entourer et l'étouffer comme le lierre envahit le chêne ; ils ne se font grâce d'aucune défaillance ; ils se guettent, se détestent et se déchirent. Les campagnes comme les villes vivent sous leur emprise ; une surveillance hostile et mutuelle altère la vie jusque dans les hameaux.

Bien plus. Autant qu'en n'importe quelle autre région d'Europe, les questions sociales s'y posent, comme autant de faisceaux d'armes hérissés et tragiques. Pointes de lances, tranchants de haches, lames d'épées, vous nous figurez les revendications des humbles devenues menaçantes. Qu'une grève se déclare ou qu'une émeute éclate et brusquement on croit entendre le coup de clairon qui fera se rompre les faisceaux et se crisper les poings autour des piques.

Les centres d'industrie où ces luttes modernes s'enve-

niment surtout s'appellent en Belgique le Pays noir. Qui le traverse, au soir tombant, quand les « terrils » à pointe triangulaire s'enfoncent dans le ciel, et que les hauts fourneaux déchirent les ténèbres avec leurs feux obliques, et que les cages remontent du fond du sol avec leurs cargaisons de charbons durs, celui-là songe que c'est bien ainsi, avec des forces compactes, éclatantes et souterraines que le mouvement plébéien apparaît à la surface de la vie nouvelle.

La Belgique a donc, elle aussi, ses tares, ses angoisses et ses dangers, mais plus que telle autre nation elle y fait face avec une volonté calme et les considère moins comme des périls que comme des nécessités inévitables et des problèmes à résoudre, sans affolement.

Nous possédons à un degré enviable le don de ne pas nous émouvoir outre mesure. Peut-être manquons-nous d'élan et d'enthousiasme subits, mais notre placidité, qui n'est certes point indifférence ou fatalisme, nous permet toujours de maintenir notre tête irréprochablement d'aplomb sur nos épaules. Nous supportons les mille défauts du pouvoir parlementaire en nous avouant que tout autre régime s'entache de défauts non moindres, dès qu'il cesse d'être « nouveau », et nous sommes résolus de résoudre, sans maugréer, les questions ouvrières, parce que nous les sentons urgentes, impératives et vivaces.

Si donc l'heure qui nous luit nous paraît heureuse, c'est que nous en avons composé avec soin et prévoyance la belle, quoique frêle et bougeante lumière ; c'est aussi que depuis longtemps, par le fait que nous fûmes foulés et subjugués sous une série de dominations étrangères, nous fîmes d'importantes épargnes morales. Nous avons appris la patience, le silence et l'entêtement.

Aussitôt qu'il se fut libéré, notre peuple se mit à l'œuvre. Toutes ses qualités d'endurance apparurent. Il se montra hostile au succès rapide, au travail bruyant et glorieux, aux gestes inutilement prestigieux et déclamatoires. Il préféra le labeur utile et continu ; il aima l'humble sueur et l'acharnement dans l'ombre. Pendant cinquante ans, il pensa ainsi en ne regardant qu'à ses pieds la terre et, devant ses yeux, l'horizon proche ; les fabriques, les mines, les chemins de fer, les canaux, les ports furent créés et l'or se mit à obéir aux gestes de ces millions de bras et de mains qui ne chômaient jamais. Toutes les besognes étaient acceptées. Le gain minime était le bienvenu si le gros bénéfice se faisait attendre. On avait appris, grâce à la dureté des tyrannies, à n'être point exigeant. Aujourd'hui même, quand l'ouvrier français abandonne ses champs de Beauce, de Champagne et de Brie et s'embauche à Paris pour donner un moindre effort et gagner somme plus ronde, le betteravier de Flandre et le moissonneur de Wallonie accourent loin de leur village vers les champs délaissés et, sans rechigner, abattent le lourd, et large, et colossal travail. C'est qu'ils ont hérité, à travers les temps, de l'obstination des ancêtres qui tous ensemble là-bas, au Nord, élevaient la digue et desséchaient le marais. Ils aiment la tâche rude et lourde. Que l'homme du Midi se plaise au labeur joyeux et court, qu'il parle, se distraie et chante : le tâcheron de nos contrées semble morose et comme boudeur ; il se meut sans hâte ; il ignore les refrains ; mais à la fin de la journée la somme de son travail dépasse celle de ses rivaux.

Ce fut grâce à lui qu'une aussi durable quoique lente prospérité recouvrit notre pays. Les capitaux les plus modestes fructifièrent. Le patron fut aussi laborieux que

l'ouvrier. Oh ! cet âge de la peine obscure et de l'héroïsme étouffé ! Aujourd'hui que la richesse abonde, et que les grandes industries surgies, et que les importantes exploitations créées en assurent non seulement le maintien, mais l'augmentation régulière, d'autres sources de prospérité viennent s'ajouter aux premières. L'heure radieuse s'éclaire de plus en plus, comme une large fleur avive ses couleurs et complète ses pétales. Et si nos deux premiers rois furent les témoins de notre volonté d'exister comme un corps solide et irréprochablement musclé, notre souverain d'aujourd'hui se complaît à voir comment nos cerveaux existent à leur tour, affinent leurs nerfs et perfectionnent leurs émotions et leurs pensées. Et ces développements successifs et ces conjonctures heureuses ont lieu à point nommé pour qu'une jeune reine — la première en Belgique pour qui l'art représente et résume l'unité et la diversité du monde — leur accorde son attention et son sourire.

Le réveil intellectuel s'accuse partout. Voici qu'en des parcs aux beaux ombrages, dans l'air vivace et lumineux, les hauts laboratoires s'érigent les uns auprès des autres et élèvent aux différentes sciences des temples différents. Mais des chemins souvent parcourus les relient les uns aux autres pour indiquer combien les cultes séparés se rejoignent en une seule et totale adoration.

Des historiens à la pensée neuve et solidement documentée refondent notre histoire et affermissent par des arguments, jusqu'à ce jour négligés, notre conscience civique; des orateurs soucieux de précis langage et d'éloquence vivante se lèvent dans nos assemblées. Nous possédons tels jurisconsultes qui refondent le droit pour lui imprimer un caractère nettement moderne. L'équité les séduit plus que la justice verbale, et le fond des vérités les sollicite plus que leur forme. Jadis nos pas suivaient d'autres pas sur des routes tracées par d'autres pionniers, aujourd'hui nous essayons de tracer et de parcourir nos propres chemins. Nous en avons jeté dans les brousses d'Afrique pour nos colonisateurs et nos missionnaires. Nous nous évertuons à devenir peu à peu un peuple distinctif de tout autre peuple; nous cherchons des méthodes personnelles et réalisons des œuvres spéciales. Ces essais d'individualité franche se manifestent surtout en notre littérature. Jadis la gloire que nous acquîmes dans les arts plastiques fut incontestée. Notre renommée littéraire s'étend à cette heure d'année en année sur l'Europe entière. L'Amérique se fait attentive. Nos poètes et nos prosateurs sont nos plus belles lumières. La tradition ne les entrave guère. Ils n'écrivent point avec deux siècles de littérature pesant sur leurs épaules. Ils connaissent la spontanéité et l'audace. Fils de la Flandre ou de la Wallonie, ils ont écouté l'âme de leur race, qui s'était tue depuis longtemps. Ils y ont découvert de douces ou puissantes forces endormies et les ont réveillées et déployées au grand jour.

Les Van Eyk et les Rubens les avaient connues aux XVe et XVIIe siècles et les avaient fait servir à des œuvres triomphantes. Depuis, elles s'en étaient retournées se perdre dans le peuple, comme les eaux fécondes se glissent dans les sables. Il les fallait recueillir à nouveau, les rassembler et en refaire des fleuves de fécondité et de puissance. Nos écrivains y réussirent : leurs livres en témoignent. Oh ! les belles pages imprégnées de sensualité et de mysticisme ! Oh ! les cris de la chair mêlés aux élévations de l'âme ! Oh ! les contrastes fondus, les antithèses entremêlées, les facettes multiples d'une même pierre dure et rayonnante !

La saveur de certains de nos poèmes se distingue de toute autre saveur. Nous ne possédons ni la souplesse ni la distinction françaises, ni la pureté lyrique des Anglo-Saxons, ni la profondeur sentimentale des Allemands, mais nous détenons la force rouge et épanouie et la douceur mystérieuse et résignée. Croyants ou incroyants, tous nos poètes sont religieux. Nous pénétrons de notre foi nos conceptions les plus réalistes du monde; le scepticisme nous répugne; nous nous sentons trop jeunes encore pour ne pas avoir confiance dans l'élan de chacun et dans l'effort de tous. Nous affirmons d'instinct où d'autres nient par intelligence. Comprendre, analyser et disséquer nous importe moins que d'agir, et ceux d'entre nous qui les premiers se levèrent pour imposer une littérature à leur pays, jadis hostile aux cadences et aux rimes, firent preuve de courage pratique et intelligent bien plus que de fantaisie et de rêve. Donc, que notre développement soit matériel ou intellectuel, toujours nous tenons compte de ce que nous voyons avec nos yeux, là, devant nous.

Disons encore que, grâce à ce souci de la réalité immédiate, nous agissons et pensons avec un invariable et tenace bon sens. Peu m'importe que ce mot se colore aux yeux de certains d'une teinte déplaisante, j'aime à l'employer pour caractériser notre manière de sentir. Nous manquons de délicatesse et de raffinement, mais grâce à ce bon sens séculaire nous possédons quand même une manière de tact qui nous éloigne de la préciosité et de la mignardise et nous fait détester les paroles creuses et les parades vaines.

Et maintenant je me hâte de m'effacer devant le geste précis, savant et sûr avec lequel M. Dumont Wilden va nous montrer et nous expliquer la Belgique. Il nous dira nos villes, nos contrées, nos usages, nos mœurs, notre passé, notre présent; il nous fera comprendre comment la Belgique actuelle, riche et prospère, a pu faire servir ses malheurs et ses souffrances d'autrefois à sa force d'aujourd'hui. Ainsi l'histoire de ce pays s'imposera-t-elle comme un objet d'admiration et d'émulation aux petits peuples et comme un objet de réserve et de respect aux grandes nations.

Émile VERHAEREN.

ANVERS — LES QUAIS DE L'ESCAUT ET LA TOUR DE LA CATHÉDRALE

LA BELGIQUE

LA BELGIQUE VUE A VOL D'OISEAU

L'arrivée en Belgique. — Le pays du travail : un comptoir et un atelier. — Caractères du pays et de la race : un microcosme occidental, la frontière de deux civilisations. — Flamands et Wallons. — L'évolution historique de la Belgique. Les origines d'une nationalité composite. — Première tentative d'unification belge par les ducs de Bourgogne. — La Belgique sous les dominations étrangères. — La révolution de 1830 : l'organisation d'une civilisation économique.

L'arrivée en Belgique. Premier aspect. — Un guide avisé, chargé de conduire en Belgique un étranger avide de connaître et de comprendre le pays autant que de se distraire, souhaiterait qu'il y vînt par mer et débarquât au quai d'Anvers. C'est la porte principale du royaume, celle qui le met le plus rapidement en rapport avec le vaste univers, et c'est là que l'on trouve un des aspects les plus synthétiques et les plus caractéristiques de ce pays belge à la fois très jeune et très vieux qui offre à l'observateur le spectacle d'un microcosme particulièrement intéressant dans la phase de civilisation économique que traverse le monde.

S'il pouvait choisir son heure, notre guide voudrait arriver devant la ville par un de ces temps gris tendre qui donnent au pays flamand sa couleur dominante. Rien ne met mieux en valeur l'immensité du port, ce qu'il contient de mystère et de poésie, qu'un peu de brume, un ciel bas où roulent les nuages. Après avoir longtemps et uniquement regardé le fleuve jaunâtre et sans rives, les voyageurs accoudés aux bastingages du navire voient apparaître tout à coup, après un coude de l'Escaut, la silhouette bleutée de la grande cité maritime que domine, de sa sveltesse ouvragée, la cathédrale. Par endroits de hauts mâts, serrés les uns contre les autres et pareils à des lances, indiquent l'emplacement des bassins; plus loin, derrière la ville, aux confins d'une immense banlieue, d'innombrables cheminées d'usine jettent dans le ciel les flocons noirs de leur fumée et c'est un immense déploiement de quais, d'entrepôts, de pontons, que le paquebot venant du large côtoie, avant de découvrir l'endroit où il pourra trouver à s'amarrer. De distance en distance des grues à vapeur étendent leurs tentacules de fer, et tout autour de ces machines, non loin de ces entrepôts dont on aperçoit à perte de vue les toits de zinc, des milliers de débardeurs vont et viennent, avec une régularité d'automates,

semblables à ces fourmis que l'on voit, aux abords de leurs cités souterraines, accomplir une besogne machinale selon l'ordre inéluctable d'une loi souveraine. Vus de loin, ils ont l'air aussi de faire avec résignation une besogne naturelle et nécessaire. Leur labeur est servile et sacré comme celui de ces fellahs antiques qui firent sortir l'Égypte pharaonique du Delta du Nil; il n'est pas fiévreux, il n'est pas joyeux; il a le caractère essentiel et fatal des grandes tâches nourricières de l'homme. Trait capital et sur lequel nous reviendrons souvent au cours de cet ouvrage : la loi du travail s'impose ici dès l'abord, et d'autant plus rudement que le pays tout entier, le sol lui-même, autant que son aménagement et sa parure, sont l'œuvre des hommes.

Cette arrivée, quelle que soit la délicatesse nacrée des brumes qui montent du fleuve, et quand bien même le voyageur aurait l'heureuse fortune d'une de ces journées d'autant plus belles qu'elles sont plus rares en ces pays du Nord, ne peut donner, comme l'escale aux cités que l'art et l'histoire ont formées, une promesse de bonheur; mais qui n'y distinguerait un gage de prodigieuse opulence et de virile grandeur? Une promenade rapide à travers la ville répond à ce premier aspect : nulle séduction, nulle grâce, mais une âpre et magnifique vitalité; d'étranges et grossières laideurs mêlées à la grave beauté des choses suprêmement utiles. Le long du fleuve, — qui prête à tous les paysages anversois le prestige de ses buées d'argent et de ses eaux puissantes et lourdes, — la vie intense des quais, le mouvement continu des charrois, des wagons et des navires, la cordialité rude et colorée des quartiers grouillants où loge le peuple du port, imposent leur charme austère; mais loin des rives, les grands marchands, maîtres de la ville, habitent le long d'avenues trop larges, dans des hôtels trop vastes et trop somptueux, où la pierre lourdement sculptée se mêle à la brique. Les façades de ces demeures sont fastueuses et sans élégance. Tous les styles du passé s'y mêlent confusément en des compositions anarchiques, où prédomine le goût allemand, corrigées par cette variété du Louis XVI qu'on inventa au XXe siècle pour édifier les maisons de rapport du Paris nouveau. Ce n'est point le rêve d'une race, sa vision particulière de la beauté, sa conception de la vie qui s'expriment dans cette architecture : c'est l'ostentation et la vanité d'une bourgeoisie cosmopolite, pressée de briller et de jouir. Et, en effet, ce qui frappe d'abord dans cette ville nouvelle, avec ses avenues bourgeoises, dont les grandes maisons fermées gardent un silence plein de morgue et d'hostilité, ses rues commerçantes, où de gigantesques bazars étalent des objets multicolores, c'est la vulgarité, une vulgarité irrémédiable, mais si ingénue et si vivante qu'elle en prend quelque grandeur et finit par commander la sympathie. Aussi bien, parmi les horreurs de ce goût mercantile moderne, quelques souvenirs du passé apparaissent comme les fleurs magnifiques d'un art lourd, puissant et tardif, merveilleusement adapté à une ville marchande, l'art d'un peuple qui sait d'instinct que la fortune d'un port est éphémère et qui veut vivre avec splendeur et avec intensité, pendant qu'il en est temps encore, l'art dont Rubens est l'expression la plus forte.

LES GRANDES GRUES DES QUAIS D'ANVERS.

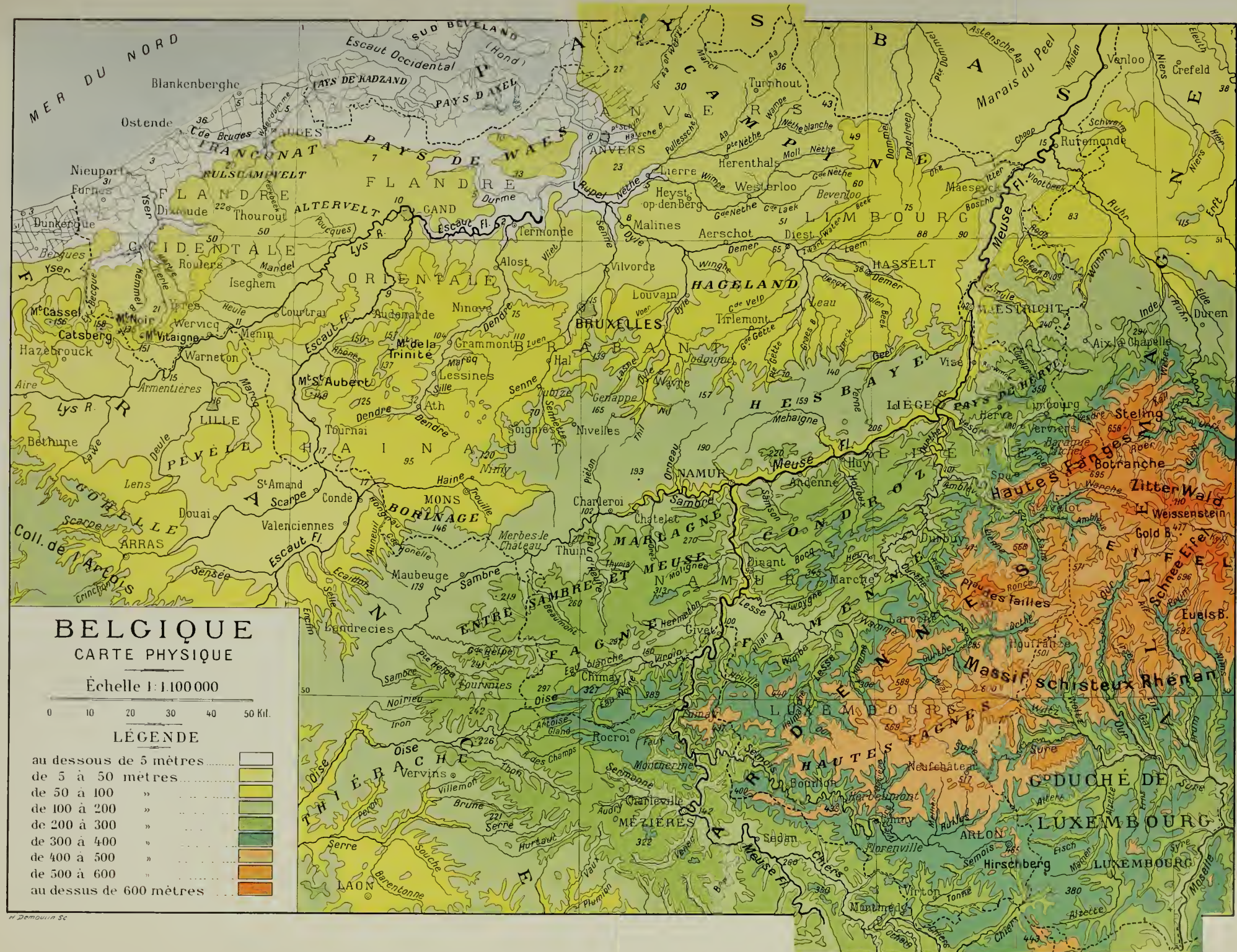
DÉBARDEURS DU PORT D'ANVERS.

De tout cela en somme se dégage une incomparable impression de puissance, de puissance nécessaire. Cette ville, en son genre, est une chose parfaite.

Et, en effet, l'on peut étudier ici la formation sociale du port et du comptoir dans toute sa pureté. Un grand État militariste n'est pas venu lui imposer ses nécessités supérieures, comme à Hambourg; un grand pays agricole, et qui se suffit à soi-même, ne lui a pas imposé son indifférence méprisante, comme c'est le cas en France; le royaume entier, au contraire, fournit au port et au comptoir un point d'appui économique solide. Le marché d'Anvers, ouvert au monde entier, est alimenté et soutenu par un vaste atelier national, puissamment organisé.

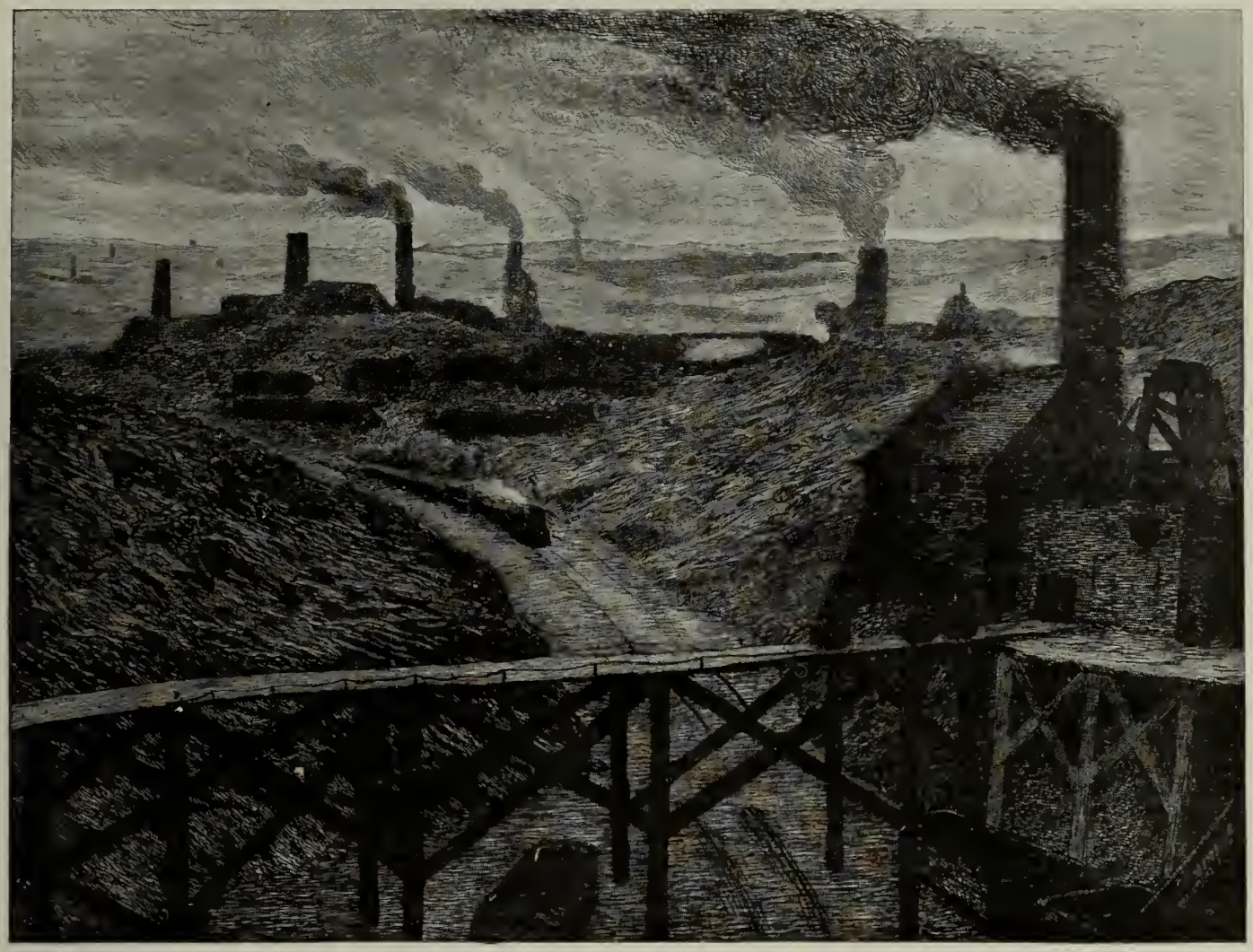
Un comptoir et un atelier. — Un comptoir et un atelier, tel est bien le premier aspect de la Belgique, et nous trouverons dans ce pays toutes les beautés et toutes les laideurs, toutes les puissances et toutes les faiblesses caractéristiques que comporte cette formation sociale à base purement économique. C'est à ce point de vue qu'Anvers fournit le premier élément d'une vision synthétique du pays. Anvers, c'est le comptoir. Quelques heures de chemin de fer, du reste, au travers des riches et verdoyantes campagnes du Brabant, nous conduisent au cœur de l'atelier, au centre de la région industrielle, et, pour bien comprendre le pays, il faut compléter immédiatement cette première impression d'Anvers par une vision rapide du pays des mines et des usines, où se trouve la base durable et solide de la prospérité anversoise.

Cette vision, assurément, n'a rien d'aimable. Le cœur de l'atelier belge, c'est le Pays noir, et ici rien ne vient corriger l'impression de tristesse que donne la formidable industrie moderne. Le pays tout entier est comme mangé par un gigantesque ulcère qui a corrodé les bois, les coteaux et les jardins; sous un lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses ; une suie, éternellement projetée des hautes cheminées, recouvre les campagnes, qui, dans un remous de fumée, paraissent anémiques et dévastées, comme convulsées, ravagées, boursouflées d'abcès qui sont les terrils des mines de



H. Demouilin Sc

houille. La vaste région qui s'étend autour de Mons et de Charleroi n'est, en somme, ni urbaine, ni rurale. Longues routes grises et bordées de maisons basses, toujours les mêmes, cités ouvrières que des cités ouvrières prolongent, suite ininterrompue de villages grands comme des villes, et si dépouillés de verdure que l'on regarde avec émotion les feuilles poussiéreuses du géranium qui se dessèche sur l'appui d'une fenêtre! Interminables voies pavées que piétine, matin et soir, l'immense et morne troupeau humain! Terre déshéritée, incomparablement lugubre, où les parcs et les châteaux des industriels paraissent dépaysés!



LE PAYS NOIR.
Eau-forte de Karl MEUNIER, d'après le tableau de Constantin MEUNIER.

Et pourtant, il a sa beauté, ce pays! Une beauté âpre, dure, une beauté souffrante et pitoyable qui peut émouvoir singulièrement. Ici, la vie, toutes les manifestations de la vie ont quelque chose d'austère, de grave et de pénible. Les efforts de toute la terre, de tous les hommes qui y sont nés, qui travaillent dessus ou dessous, semblent tendre vers un idéal unique : créer de la richesse, produire de l'or. A mieux examiner, cette impression se modifiera quelque peu, comme on le verra par la suite de cet ouvrage, mais elle est immédiate, elle frappe d'abord l'observateur étranger, et nous la retrouverons, si nous portons les yeux vers Gand, la ville des filatures, ou vers Liége, la ville du fer. Toute la vie de ce peuple est un labeur constant, ininterrompu, méthodique, coupé par instants des plaisirs violents par quoi se donne brusquement carrière le besoin de jouissance qui est au fond du cœur des hommes, et qui éclate d'autant plus violemment qu'il est plus longtemps comprimé. Et ce travail, en somme, est très ingénieusement organisé. Si mornes que soient ces agglomérations ouvrières, on s'aperçoit, à les regarder vivre, qu'en général ces travailleurs ne sont pas trop foulés par ceux qui les emploient. Des institutions puissantes, coopératives et syndicats, les protègent; une législation ouvrière, normalement développée, réglemente leur labeur, transaction précieuse entre des travailleurs dont le sens pratique corrige les chimères et des industriels qui savent d'instinct que l'homme économiquement fort n'épuise jamais ceux qui alimentent sa richesse. Cet atelier et ce comptoir ont en somme quelque chose de fortement conçu, de puissamment établi par cette sagesse occidentale qui, même lorsque l'instinct marchand la vient contrecarrer, garde la faculté de ne rien faire que de solide.

Et en effet cette civilisation économique, qui caractérise la Belgique contemporaine, s'est édifiée parmi les ruines d'un passé où toute l'histoire de l'Europe a laissé sa trace et sur une vieille terre qui offre comme le raccourci et la synthèse de l'Occident tant au point de vue géographique qu'au point de vue social.

La Belgique, microcosme occidental. — *Le sol et le sous-sol.* — Ce second aspect du pays belge peut également se révéler à l'observateur en un rapide voyage au travers de ses provinces; il corrigera, du reste, ce que l'aspect économique peut avoir d'un peu rude. En examinant ce que la Belgique d'aujourd'hui doit à la nature et au passé, le voyageur rencontrera quelques touchantes figures, des œuvres d'art merveilleusement émouvantes et d'admirables paysages.

Pour cette autre vision à vol d'oiseau, il faudrait qu'il pénétrât dans le pays, non plus par Anvers, mais par Ostende. C'est le meilleur moyen de prendre une notion précise de sa nature physique et de sa constitution géologique.

Quand de la haute mer on s'approche de la côte belge, on voit se dessiner à l'horizon un rivage plat qui donne l'impression d'une régularité parfaite; il faut s'être rapproché beaucoup pour

LES DUNES, PRÈS D'OSTENDE.

distinguer sur cette sorte de rive blanchâtre quelques points saillants : ce sont les clochers des églises qui apparaissent derrière les dunes, la tour de Lisseweghe, le vieux phare de Nieuport, le clocher de Furnes. Ces dunes faites de sable, qu'une végétation rabougrie a peine à retenir, ont été formées par le vent extrêmement violent et qui souffle en courant d'air dans la mer du Nord. Elles sont d'origine assez récente, car, sous cet amoncellement de sable, on trouve des lits de tourbe qui recèlent encore des pièces de monnaie de la fin de l'Empire romain. Cette tourbe est ce qui reste aujourd'hui des marais qui rendirent si difficiles les expéditions de César dans le pays des Morins et des Ménapiens, les tribus celtiques qui occupèrent jadis la Flandre et le Pas-de-Calais. Il suffit du reste de gravir ces dunes et de jeter les yeux du côté du pays qui s'étend en contre-bas à perte de vue, comme une sorte de gigantesque tapisserie sur laquelle on aurait déposé des joujoux qui sont les maisonnettes, les villages et les arbres plantés régulièrement le long des routes, pour reconnaître que la plaine flamande tout entière est un pays d'alluvions longtemps disputé à la mer, et que les eaux n'ont abandonné qu'à une époque relativement rapprochée de nous.

Et, en effet, toute l'histoire primitive de cette terre flamande n'est qu'une longue lutte des habitants contre les flots de la mer du Nord. Même depuis l'époque historique, le littoral belge a plusieurs fois changé de forme : le Zwyn, qui n'est plus aujourd'hui qu'un vaste désert de sable entre la Hollande et la Belgique, était autrefois un golfe assez profond pour que les flottes de Philippe de Valois et d'Édouard III d'Angleterre pussent y combattre devant l'Écluse, avant-port de Bruges; Sainte-Anne, qui n'est plus qu'un village de quelques maisons perdues dans les prairies, fut jadis un port d'une certaine importance. D'autre part, les inondations qui, à différentes reprises, engloutirent des villages entiers, ont été l'origine des premières émigrations flamandes vers l'Allemagne et l'Angleterre. La terre conquise, il fallut la défendre contre le vent, l'aménager pour la culture ou l'élevage, et nous verrons, dans la partie de cet ouvrage consacrée à la Flandre maritime, les conséquences historiques et sociales que ces conditions exceptionnelles ont produites. Il suffit du reste de traverser le pays en chemin de fer pour voir à quel point les travaux des hommes y ont laissé leur trace. Cette Flandre toute plate, nue comme un désert à l'origine, a pris sous l'effort humain l'aspect d'un véritable jardin potager. Les villages se touchent. Pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé : l'alluvion sablonneuse de la mer, les terres conquises sur le marais ont appris à porter de riches moissons, et, à les parcourir d'Ostende à Gand, on se sent pris d'une profonde admiration pour ce peuple, qui a véritablement créé son pays.

Mais au delà de Gand, vers Alost, le sol se relève peu à peu, d'une manière assez régulière, et jusque dans le Brabant cette régularité n'est rompue que par le réseau des vallées qui découpent ce plateau doucement incliné vers la mer. Puis le pays devient plus tourmenté. Ce sont de grandes ondulations, de larges replis de terrain, où, dans un sol plus lourd et plus riche, pousse un blé vigoureux. Enfin, si l'on suit toujours cette ligne de chemin de fer qui, d'Ostende à Arlon, traverse tout le pays, on verra, à quelques kilomètres de Gembloux, apparaître les premiers rochers. C'est le commencement de l'Ardenne, vieille région tourmentée, dont les âpres plateaux sont principalement constitués par des roches primaires redressées et dont la formation géologique est extrêmement intéressante.

A Namur, on traverse la Meuse, le beau fleuve austrasien qui sépare la Belgique agricole et vallonnée de la Belgique montagneuse et forestière. La Sambre et la Meuse, qui se rencontrent au pied de la citadelle bâtie par Vauban, marquent en effet la limite de la Belgique moyenne, de cette Belgique ondulée, cultivée, qui continue la plaine agricole des Flandres. Au sud et à l'est de ces cours d'eau, on entre dans un pays de bois coupé de vallées profondes où coulent de claires rivières entre des coteaux couverts de taillis.

On monte toujours, et l'on arrive enfin sur les grands plateaux rocheux de l'Ardenne proprement dite.

LES COLLINES DE LA MEUSE.

LE CONFLUENT DE LA SAMBRE ET DE LA MEUSE, A NAMUR.

C'est un très vieux pays. Il est formé des roches les plus anciennes de la Belgique, ardoises et quartzites, noyau central autour duquel se sont déposés les terrains stratifiés de toute la contrée. « Beaucoup plus élevé pendant les époques géologiques antérieures, dit Reclus, le massif de l'Ardenne est une grande ruine, que des failles, des écroulements, l'action des eaux, ont divisée en fragments distincts et constamment abaissée pendant le cours des âges. La hauteur des collines, la nature de ses roches et le manque de terre végétale suffisent pour donner à cette région de la Belgique un aspect qui contraste singulièrement avec celui du reste de la contrée. L'angle sud-oriental du pays, qui s'étend de la France à l'Allemagne, des falaises de la Meuse aux bords de la Vesdre et qui forme les hautes fagnes, est un petit monde à part, bien différent de la Belgique inférieure.

. . . . . .

« Sur les collines de la région la plus sauvage, la couche de terre végétale est de quelques centimètres à peine et repose en maints endroits sur le roc nu ; de faibles arbrisseaux peuvent à peine y faire ramper leurs racines ; ailleurs, la roche recouverte d'une pâte imperméable par le schiste argileux désagrégé garde les eaux de pluie à la surface, et celles-ci s'étalent en nappes fangeuses dans les cavités de la pierre. » De ce plateau deshérité à la grasse plaine flamande, bien des nuances se perçoivent.

Sur le versant méridional des Ardennes, un district lorrain, dont les assises jurassiques se prolongent au loin en France et dans le Luxembourg, appartient encore politiquement au territoire de la Belgique. Mais ce n'est en somme qu'une faible partie des bassins de la Semois et de la Chiers, tandis que le versant septentrional des Ardennes occupe une partie considérable du royaume. Les roches calcaires et schisteuses de cette région alternent avec les belles cultures des pentes calcaires et les verdoyantes prairies des bas-fonds humides. Tout ce pays, autant par son aspect sylvestre que par son altitude et sa constitution géologique, est bien le gradin extérieur des massifs ardennais. Entre la Sambre et la Meuse, on le nomme « Entre Sambre et Meuse » ; on l'appelle Condroz, — vieux nom gaulois qui fut celui de la vaillante nation des Condruses, — entre la Meuse et l'Ourthe ; plus au sud, autour de la ville de Marche, il prend le nom de « famenne ». C'est l'ancien pays des Pémannes ou Phémannes, cités par César.

L'Ardenne et ce premier gradin de l'Ardenne sont en somme la première conquête du sol belge sur la mer Jurassique, car, entre la fin de cette inondation lointaine et l'arrivée du flot crétacé qui représente la phase la plus récente des temps secondaires, on constate la présence dans les anfractuosités des terrains primaires arasés de nombreux gisements d'une argile de teinte foncée où l'on trouve des débris de plantes et d'animaux qui indiquent des formations continentales. (C'est dans ces dépôts continentaux cachés sous la craie que l'on a découvert à Bernissart, dans le Hainaut, vingt-neuf squelettes d'iguanodons.) Le reste du pays n'a été délaissé par les eaux que beaucoup plus tard, et toutes les régions de la Belgique moyenne, à l'est la Hesbaye, au centre le Brabant, au sud et au sud-ouest le Hainaut et la Tournaisis, sont recouvertes d'une couche limoneuse mêlée par endroits de cailloux et de sable que les inondations des âges quaternaires ont enlevés aux plateaux montagneux des Ardennes ; ces cailloux de transport, ou pierres de fagne, emplissent en lits épais les vallées les plus rapprochées du massif, puis diminuent de plus en plus vers le nord et l'ouest en

LA VALLÉE DE L'OURTHE, PRÈS DE DURBUY.

proportion de l'éloignement du point de départ. Ce limon, analogue au « loss » de la vallée rhénane et que les géologues belges nomment limon hesbayen, cache toutes les formations plus anciennes du sous-sol : schiste, porphyre, conglomérat, grès, calcaire, et ces terrains houillers qui remplissent une grande dépression entre Liége, Mons et la Flandre française et qui constituent une des grandes richesses du pays.

En somme, ce qu'il faut retenir de ces considérations géologiques pour saisir le pays d'une vue synthétique, c'est que la Belgique est un des plus vieux pays du monde que les dernières révolutions du globe ont profondément modifié. On y trouve toutes les variétés de terrains que comporte l'Europe. Et de même, si l'on se place au simple point de vue de l'aspect naturel, au point de vue du paysage, n'y découvre-t-on pas comme un raccourci, comme une collection synthétique de tous les paysages occidentaux ? Une plaine cultivée, peuplée, semée de villes et de ces villages à clochers qui caractérisent le monde chrétien, des collines chargées de moissons et séparées entre elles par de belles rivières coulant parmi des prairies, de profondes forêts, un massif rocheux, des landes sauvages, des districts industriels grouillants de vie : n'y a-t-il pas là tous les éléments pittoresques de cette vieille Europe, une des contrées de la terre qui semble avoir été le mieux aménagée pour les travaux des hommes?

UN PAYSAGE ARDENNAIS : LA VALLÉE DE LA SEMOIS, A VRESSE.

La population, les races. — *La frontière de deux civilisations.* — La population présente, au moins dans une certaine mesure, ce même caractère. C'est au propre la population mêlée de tous les pays frontières où depuis des siècles la civilisation gallo-romaine résiste au flot germanique, la population de ces « marches » qui s'étendent le long du Rhin depuis le massif helvétique jusqu'aux sables de Hollande. A force de se combattre, les Celtes romanisés ont fini par s'y mêler aux Germains, adoptant, selon les circonstances, l'une ou l'autre des deux grandes cultures rivales, en la modifiant selon les nécessités de leur double nature. C'est ce qui a créé une sorte de civilisation austrasienne ou lotharingienne; quelles que soient les différences qui séparent l'Alsace de la Flandre ou de la Wallonie par exemple, ces pays n'en ont pas moins certains traits communs.

Nous ne nous aventurerons pas sur le terrain dangereux de l'ethnographie et de la préhistoire; mais il est certain que le pays fut parmi les plus anciennement habités de la planète, puisqu'on y a trouvé de nombreuses traces de cette industrie éolithique ou de la « pierre utilisée » que M. Rutot, conservateur au musée d'histoire naturelle de Bruxelles, a particulièrement étudiée et qui constitue la première trace que l'homme ait laissée sur la terre de son existence aux plus vieux âges du monde. Les cavernes de la Meuse et de la Lesse, minutieusement explorées par M. Dupont, ont montré d'autre part que toute cette partie de la Belgique fut occupée à l'époque quaternaire par la race dite de Néanderthal. Bref, du chasseur primitif qui longtemps, par delà l'histoire, erra sur le bord des rivières d'Ardenne aux Celtes plus ou moins germanisés à qui les Romains imposèrent leurs lois, bien des peuples se succédèrent, se combattirent et se mêlèrent sans doute sur les territoires dont se compose l'actuelle Belgique. Si l'on s'en tient à l'âge historique, on constate que, dès l'époque où les embryons des nations modernes commencent d'apparaître, dès le haut moyen âge, deux groupements de peuples se distinguent sur le sol belge : les Flamands et les Wallons.

Ils se distinguent si nettement même que tout, au premier abord, semble les opposer les uns aux autres : la langue, le caractère, la culture intellectuelle, les goûts et les besoins. Pour l'observateur superficiel, c'est une surprise que l'on ait pu les englober dans le même État. Et cependant il a suffi d'un peu plus de trois quarts de siècle de vie commune pour que les angles des caractères se soient adoucis et pour que le peuple de Gand, aussi bien que celui de Liége et de Bruxelles, ait pris la notion d'un sentiment national à qui il n'a manqué que le danger pour devenir vraiment ardent. C'est que les différences entre Flamands et Wallons ne sont peut-être pas aussi essentielles qu'elles le paraissent au premier abord. S'il est vrai que l'intérêt économique a été le premier et le plus solide trait d'union entre les provinces belges, si les bienfaits d'une entente entre les districts industriels et les districts agricoles sont à l'origine de la conscience nationale, ces populations n'auraient cependant pas supporté la vie commune si elles avaient été d'humeur décidément incompatible. Certes il y a de profondes différences, et les savantes études de M. le Dr Houzé sur l'anthropologie de la Belgique ont démontré que le type qui domine en Flandre est un sous-dolichocéphale blond d'origine germanique, tandis que celui qui domine en Wallonie est un sous-brachycéphale brun d'origine celtique. Mais que de dolichos blonds en Wallonie, que de brachycéphales bruns en Flandre, et surtout que de métis dans les deux contrées ! Peut-être, à bien scruter la psychologie de ces deux types, le Flamand et le Wallon, constatera-t-on que, quoi qu'ils en aient, il y a entre eux une sorte de cousinage. Leurs différences ne proviennent en somme

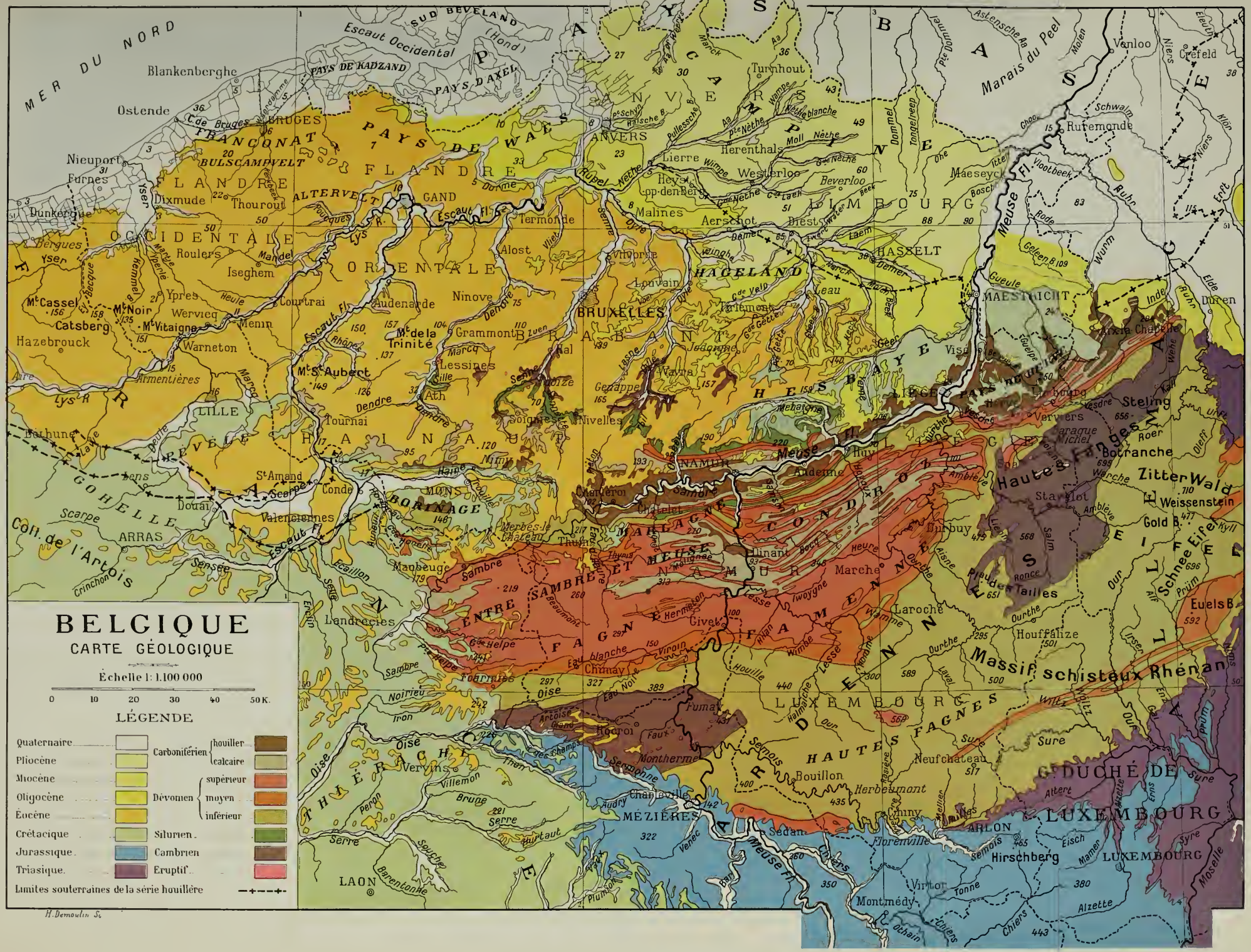
UN TYPE FLAMAND.

Sous-dolichocéphale blond d'origine germanique.

UN TYPE WALLON.

Sous-brachycéphale brun d'origine celtique.

Photographies communiquées par M. le Dr Houzé, de l'Institut de sociologie Solvay.


BELGIQUE
CARTE GÉOLOGIQUE
Échelle 1: 1.100 000
0 10 20 30 40 50 K.
LÉGENDE
Quaternaire
Pliocène
Miocène
Oligocène
Éocène
Crétacique
Jurassique
Triasique
Carbonifère
houiller
calcaire
Dévonien
supérieur
moyen
inférieur
Silurien
Cambrien
Éruptif
Limites souterraines de la série houillère
H. Demoulin Sc
MER DU NORD
Escaut Occidental
SUD BEVELAND
PAYS DE KADZAND
PAYS D'AXEL
Blankenberghe
Ostende
Nieuport
Furnes
Dunkerque
Dixmude
Thourout
BRUGES
FRANCONATE
BULSCAMPVELT
PAYS DE WAES
FLANDRE
ALTERVELT
GAND
Termonde
Alost
Roulers
Iseghem
Ypres
Wervicq
Menin
Courtrai
Audenarde
Ninove
Grammont
Mt Cassel
Mt Noir
Mt Vitaigne
Catsberg
Hazebrouck
Warneton
Mt de la Trinité
Mt St Aubert
Lessines
Ath
LILLE
Tournai
Béthune
St Amand
Douai
Condé
Valenciennes
ARRAS
Scarpe
Coll. de l'Artois
Maubeuge
Landrecies
MONS
BORINAGE
Charleroi
Nivelles
Soignies
Genappe
Wavre
Jodoigne
Tirlemont
Louvain
Malines
Vilvorde
BRUXELLES
BRABANT
HAGELAND
Lierre
Heyst op den Berg
Anvers
Turnhout
Herenthals
Westerloo
Beverloo
Aerschot
Diest
HASSELT
LIMBOURG
Maeseyck
Ruremonde
Venloo
Crefeld
Marais du Peel
Meuse Fl.
MAESTRICHT
Visé
Liège
Verviers
Stavelot
Malmedy
Steling
Hautes Fagnes
Botranche
Zitter Wald
Weissenstein
Gold B.
Schnee Eifel
Euels B.
Massif schisteux Rhénan
Huy
Namur
Dinant
Marche
Durbuy
Tailles
Laroche
Houffalize
Givet
Chimay
Rocroi
Fumay
Montherme
Mézières
Charleville
Sedan
Bouillon
Neufchateau
Herbeumont
Florenville
Virton
Montmédy
Hirschberg
ARLON
LUXEMBOURG
GRANDE DUCHÉ DE LUXEMBOURG
HAUTES FAGNES
ARDENNE
ENTRE SAMBRE ET MEUSE
MARLAGNE
CONDROZ
FAMENNE
HESBAYE
THIÉRACHE
Vervins
LAON
Coll. de l'Artois
Escaut Fl.
Lys R.
Yser
Dyle
Senne
Sambre
Meuse
Ourthe
Vesdre
Amblève
Semois
Chiers
Alzette
Moselle
Sure
Our
Eisch
Syre
Lesse
Houille
Eau Noire
Eau Blanche
Oise
Aisne
Serre
Thon
Chiers
Ornain
Marne
Ourcq
Ourthe
Lesse
Semois
Sure
Our
Eisch
Syre
Alzette
Moselle
Meuse Fl.

que de la dose plus ou moins forte de sang germanique qui coule dans leurs veines et des conditions linguistiques, économiques et politiques dans lesquelles vécurent leurs aïeux. Pour bien comprendre ce qui constitue ces différences et ces traits communs, il faut remonter à l'époque où l'Empire romain se disloqua.

La Belgique entière, après la conquête de César, avait été fortement, mais inégalement romanisée. Le long de la chaussée romaine qui, menant de Lutèce à Trèves, traversait la Belgique entière en passant par Tournai et Tongres, il y eut, à l'époque impériale, d'importants marchés et de grandes exploitations agricoles. Dans le nord, dans le pays des Ménapiens et des Morins, on se trouvait plus loin des légions, séparé que l'on était des étapes de la voie militaire par l'immense forêt charbonnière qui coupait tout le pays de l'est à l'ouest et dont la toponymie peut encore aujourd'hui indiquer les limites, car c'est sur sa lisière que se trouve la frontière linguistique. Lors des invasions germaniques, ces districts du nord furent les premiers atteints. Dès la seconde moitié du IIIe siècle, des bandes de Francs et d'Alamans vinrent porter la dévastation dans ces provinces que la révolte de Carausius (286-293) laissait sans défense. Ils y firent de tels ravages que, lorsque Julien eut défait les Saliens, il trouva utile de leur permettre de se fixer dans les parties désertes de ces territoires où, quelque cent ans auparavant, les Ménapiens avaient pratiqué en grand l'élevage du porc et du mouton.

COMBAT DES LÉGIONS ROMAINES CONTRE LES NERVIENS (HAINAUT).
Gravure d'après le tableau de PATERNOSTRE.

Dès lors ce fut un véritable envahissement de la contrée, une sorte de colonisation dont les résultats devaient être beaucoup plus durables que l'invasion militaire que les Francs entreprirent plus tard. Mais, contre cette invasion pacifique, la forêt Charbonnière constituait une barrière puissante, et, par delà ses futaies, les villas gallo-romaines, avec leur savante organisation foncière, subsistèrent longtemps.

Aussi, tandis que, dans le nord du pays, ce qui restait de l'ancienne population prenait les mœurs et la langue des colons francs qui s'y établissaient en grand nombre, c'étaient au contraire les conquérants francs qui subissaient, au midi de la forêt, l'influence de la population gallo-romaine qui s'y trouvait.

Ils y arrivaient certes en dominateurs, en maîtres, mais ils y arrivaient trop peu nombreux pour modifier la langue et les mœurs d'un peuple qui possédait sur eux l'avantage d'une civilisation supérieure. D'autre part, tandis qu'au nord de la Charbonnière ils n'avaient trouvé devant eux que des paysans terrorisés et misérables, ils rencontrèrent dans les vallées de la Wallonie des agglomérations rurales assez prospères et de grands domaines bien organisés, sous la direction de quelques propriétaires opulents. C'est pourquoi ils furent très rapidement absorbés par le peuple qu'ils avaient conquis.

La différence essentielle que l'on trouve entre Flamands et Wallons n'est donc à l'origine que dans la proportion de sang germanique qui coule dans leurs veines. Tous deux appartiennent à ce grand groupement de peuples que M. Adrien Mithouard a appelés les « Occidentaux » et qu'il caractérise en déterminant ce qu'ils ont ajouté aux enseignements primitifs de la religion chrétienne : « l'esprit romain, le doux entêtement celtique, le tempérament barbare, et puis la solidité mégalithique, la méthode, la résolution ; de plus, l'instinct chevaleresque, le culte de la femme, une sensibilité précieuse, une rudesse polie, le goût des codes, des règles et des théologies, un singulier besoin d'attacher partout sa croyance à des signes locaux, une tendance à situer toujours cet invincible idéalisme dans les choses les plus ordinaires de l'existence pour y toucher son rêve avec ses doigts, la dureté du vouloir, l'emportement de vivre et la générosité d'agir. »

BODUOGNAT, CHEF DES NERVIENS.
(Statue érigée à Anvers.)

Assurément, sur ce fonds commun, la différence des langues, des conditions économiques et du passé politique a puissamment agi ; mais il y a chez les deux peuples assez de traits communs, pour que, lorsque les Flamands et les Wallons s'élèvent aujourd'hui à une culture supérieure, qui est toujours pour eux la culture française, ils arrivent à se ressembler de telle façon que l'étranger, en général, ne les distingue guère les uns des autres et croit, dès à présent, à l'existence d'un véritable type belge qui ne sera peut-être une réalité psychologique que dans quelques lustres ou même dans un siècle.

L'évolution politique des provinces belges. Les origines d'une nationalité composite. — Si l'on recherche dans l'obscurité du moyen âge à déterminer la première phase de l'évolution politique des provinces belges, on constate que tout semble conspirer à les séparer les unes des autres.

C'est, il y a quelques années seulement, qu'un éminent historien, M. H. Pirenne, professeur à l'université de Gand, a démontré qu'il existait dès le moyen âge une histoire de Belgique, indépendante de l'histoire particulière des diverses principautés dont la réunion avait longtemps semblé purement arbitraire, et cette thèse a pris immédiatement en Belgique la valeur d'une sorte de philosophie nationale.

« Rien ne paraît plus déconcertant à première vue, dit M. Pirenne, plus désordonné que l'histoire des pays bas-méridionaux avant la période bourguignonne. Tous les mobiles par lesquels on a coutume d'expliquer la formation des États lui font généralement défaut. On y chercherait vainement, soit l'unité géographique, soit l'unité de race, soit l'unité politique. La Belgique forme en effet une contrée sans frontière naturelle, où l'on parle deux langues, et qui depuis le traité de Verdun (845) relève de la France à gauche de l'Escaut et de l'Allemagne à droite de ce fleuve. A partir du Xe siècle, cette terre de contrastes se découpe en une foule de principautés bizarrement dessinées et bilingues pour la plupart. Enfin, pour comble de confusion, les circonscriptions ecclésiastiques s'y croisent comme au hasard avec les circonscriptions politiques et rattachent le pays sans tenir compte de la nature de ses habitants, ici à l'archevêché germanique de Cologne, là à la métropole romane de Reims.

« A y regarder de près, cependant, on s'aperçoit que les ténèbres ne sont pas si impénétrables qu'il paraît tout d'abord. De l'histoire particulière des comtés, des duchés et des principautés épiscopales, qui se pressent sur notre sol, on peut, sans trop de peine, dégager les grandes lignes et comme la contexture générale de l'histoire commune. Si l'on a tardé à le reconnaître, c'est que l'on a, pendant trop longtemps, traité l'histoire de Belgique comme si le monde finissait à nos frontières; c'est que l'on ne s'est pas avisé de cette vérité pourtant si éclatante que nul peuple n'a subi plus continuellement et plus profondément que le nôtre l'action de ses voisins, qu'il faut dès lors chercher le secret de notre histoire en dehors d'elle, qu'il faut enfin, pour la comprendre, l'étudier à la lumière de celle des grands États qui nous entourent et considérer la Belgique divisée ethnographiquement entre la race romane et la race germanique, de même qu'elle l'est politiquement entre la France et l'Allemagne, comme un microcosme de l'Europe occidentale. Ainsi envisagée, notre histoire prend sa pleine signification; elle cesse d'être un amas d'événements particuliers et sans portée; son unité provient, non de la communauté de races comme en Allemagne, non de l'action centralisatrice d'une monarchie héréditaire comme en Angleterre et en France, mais de l'unité de la vie sociale. Les bassins de l'Escaut et de la Meuse n'ont pas seulement servi de champ de bataille à l'Europe, c'est par eux aussi que s'est effectué le commerce des idées entre le monde latin et le monde germanique qui se touchent sur leur territoire. Ce sont leurs ports qui, pendant des siècles, ont été les entrepôts des marchandises du Nord et du Midi. Comme notre sol, formé des alluvions des fleuves venant de France et d'Allemagne, notre culture nationale est une sorte de syncrétisme où l'on trouve, mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, les génies de deux races. Sollicitée de toutes parts, elle a été largement accueillante, elle est ouverte comme nos frontières, et l'on retrouve chez elle à ses grandes époques le riche et harmonieux assemblage des meilleurs éléments de la civilisation franco-allemande. C'est dans cette admirable réceptivité, dans cette rare aptitude d'assimilation que réside l'originalité de la Belgique; c'est à quoi elle doit d'avoir possédé, sans sacrifier l'individualité des deux races dont elle est faite, une vie nationale commune à chacune d'elles. »

PRISE DE JÉRUSALEM, PAR GODEFROID DE BOUILLON, LE 15 JUILLET 1099, AU COURS DE LA PREMIÈRE CROISADE.

Musée de Bruxelles. Tableau de VERLAT.

Peut-être M. Pirenne, dans son interprétation de l'histoire, s'est-il un peu trop hâté de conclure selon le vœu de son patriotisme. Il n'est pas très sûr que la Belgique ait jamais eu, dans le passé, une véritable vie nationale dont Flamands et Wallons, Liégeois et Gantois auraient partagé toutes les ivresses, toutes les fièvres, toutes les gloires et tous les périls. Je crois bien que le seul lien psychologique qui les unissait, c'était leur façon de comprendre le divin, lien qui les unissait aussi à tous les Francs du nord de la Loire, les meilleurs soldats du saint-siège. Les chevaliers lothariugiens, champenois et flamands jouèrent dans les premières croisades le rôle le plus brillant. Ce fut un Lotharingien, Godefroid de Bouillon, qui fut le premier roi de Jérusalem, et un comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin IX, dont les aventures de la quatrième croisade firent un empereur de Constantinople. Ce lien devait se relâcher à mesure que la foi diminuait : il ne suffit pas de donner à des populations différentes de race et de langue une vie nationale commune. Quelques-uns doutent encore qu'elle la possède même aujourd'hui, et quand M. Edmond Picard, donnant aux idées de M. Pirenne tout le retentissement que procure une propagande éloquente par la parole et par la plume, a parlé d'une « âme belge », il a trouvé des contradicteurs. Au fond, les habitants d'un même pays ne savent s'ils possèdent des sentiments, des traditions, une âme commune enfin, que lorsqu'ils ont souffert ensemble quelque grande douleur, ou tremblé ensemble devant quelque grand péril. Il est assez difficile, d'autre part, de voir une culture nationale dans un pays qui, comme la Belgique, a toujours emprunté à la France presque tous les éléments des hautes spéculations intellectuelles. Mais il n'en est pas moins vrai que l'éminent historien a découvert dans le passé les premières traces du lien économique et du lien social qui ont toujours existé d'une manière plus ou moins visible entre toutes les populations qui constituent l'actuelle Belgique. Que ce lien se maintienne, il se fortifiera, il se resserrera par la force même des choses, et cette âme nationale, cette culture nationale, encore hésitante et imprécise, prendront la réalité immédiate et positive que M. Pirenne leur re-

BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE ET DE HAINAUT, DONNANT LES PREMIÈRES CHARTES, AU CHATEAU DE MONS, EN 1200, AVANT SON DÉPART POUR LA QUATRIÈME CROISADE.

Tableau de HENNEBICQ.

connaît dès aujourd'hui, et que M. Picard, dans la généreuse ardeur de son patriotisme, considère comme un véritable acte de foi.

« La Belgique, dit-il (1), par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historique auquel nul autre phénomène ethnique ne peut être comparé, s'affirme comme une nécessité mystérieuse que rien n'a pu détruire et qui, sans doute, malgré les pronostics sinistres cent fois prononcés, invariablement déjoués, est douée d'une durée indestructible. Oui, je le dis avec la conviction du penseur, peut-être avec l'illusion du patriote, je crois en cela comme en une foi ! La multiplicité des faits qui meublent son singulier passé, la convergence stupéfiante de leurs effets, la contradiction invariable entre ce qu'ils annoncèrent et ce qu'ils produisirent, le démenti perpétuel donné par le résultat aux prévisions et aux prophéties, ont une autorité décisive, un péremptoire de solution qui brise les résistances du doute. Et alors même que cette série d'épreuves et de preuves devrait prendre fin, alors même que l'avenir, moins bienveillant, devrait stériliser cette projection en avant de chances heureuses issant toutes de mauvaises fortunes, il y a dans cette croyance en la pérennité d'une nation minuscule, mais si miraculeusement vive, une telle allégresse, une telle source d'entrain et de vaillance pour l'effort, pour l'action et pour la vie, que l'exaltant mirage serait à maintenir quand même aux confins de nos horizons.

« C'est depuis deux mille années qu'en la longue file des ancêtres et des événements, nous allons ainsi, édifiant et corroborant peu à peu les caractères de notre nationalité, nous originalisant, entrant pli par pli en possession de nous-mêmes, formant, créant cette « âme belge » que je veux tenter d'expliquer et de définir. Et le moment est peut-être bien choisi, maintenant que depuis soixante-sept années on croirait que de grands abris, établis à nos frontières, invisibles remparts, nous ont assuré la paix, et que, si « le chemin des nations » passe encore par chez nous, ce n'est plus au moins celui des nations armées en guerre et dévastatrices.

« L'âme belge donc est multiple en les facteurs qui l'ont engendrée et influencée, quoique assurément désormais unique en essence. Elle procède de l'âme germaine et de l'âme latine, ces deux variétés les plus saillantes de la race aryenne, « essentiellement progressive, indéfiniment éducable, irrésistiblement « colonisatrice, » si superbement épanouie dans les nations européo-américaines et à laquelle, malgré les apparentes faiblesses chevaleresques de son désintéressement, la primauté du monde semble dévolue.

« La Belgique, située au confluent de la France et de l'Allemagne, dans leur zone de pénétration réciproque, apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur, comme les bandes intermédiaires, si harmonieusement dégradées, qui séparent les grands tons primitifs violents de l'arc-en-ciel.

« Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation, le néerlandais et le français, se fractionnant en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs sont moins distincts et participent d'une communauté de nature qui forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable de la communauté bimillénaire dans la destinée historique. Seul, un esprit superficiel peut s'attacher à ce signe extérieur, trop aisément dégageable pour ne pas attirer et séduire les amateurs de distinctions faciles.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS, EN 1203, SOUS LA CONDUITE DE BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE ET DE HAINAUT.

Musée du Louvre. Tableau de E. Delacroix.

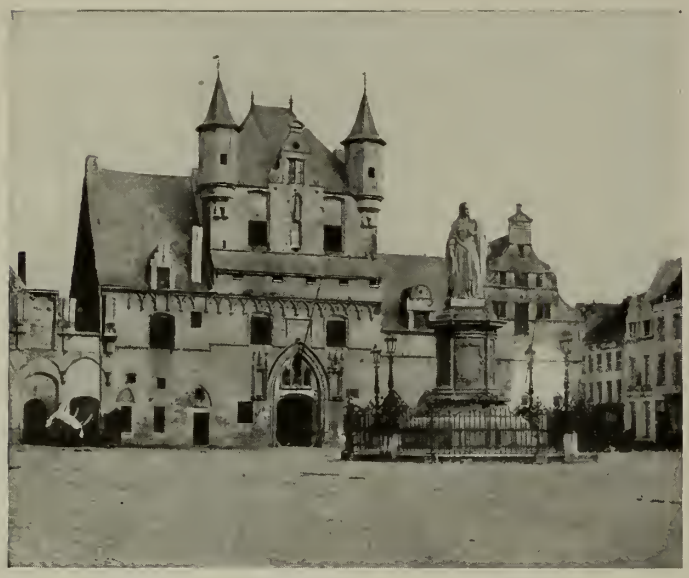
« La vérité est que l'amalgamation des psychologies est beaucoup plus avancée que la fusion des langues. La dualité de celles-ci, en ouvrant des issues et des portes d'arrivée, d'une part pour la civilisation française, d'autre part pour la civilisation allemande, et leurs productions innombrables, doit même être considérée comme un inappréciable avantage et, d'après moi, comme le facteur le plus énergique dans la formation et l'intensification du caractère national. »

Ce sont là, semble-t-il, des conclusions un peu hasardées. Que l'on y voie, si l'on veut, de brillantes et fécondes anticipations. Aussi bien il n'est pas dans notre rôle de résoudre, au cours de cet ouvrage, ce problème de l'âme belge, mais du moins pourrons-nous constater que bien avant la réunion des provinces belges dans l'État bourguignon, il y eut entre elles, à différentes reprises, de vagues tentatives de fédération, tentatives que l'esprit particulariste des peuples et l'ambition des princes empêchèrent d'aboutir, mais qui fournissent à la thèse de M. Pirenne les plus sérieux arguments. Les ducs de Brabant, les comtes de Hainaut, les ducs de Limbourg et de Luxembourg, dont les puissantes maisons s'étaient taillé leurs domaines dans les débris de ce vaste duché de Lotharingie, issu lui-même de ce royaume de Lothaire que les princes carolingiens avaient voulu créer entre la Gaule et la Germanie, furent des vassaux peu fidèles de l'Empire d'Allemagne; ils s'appuyèrent, dans leurs besoins d'indépendance, sur les rois de France, chaque fois que ceux-ci purent les soutenir ou les payer. Vassal de la monarchie capétienne, au contraire, le comte de Flandre, dans ses efforts incessants pour résister à l'absorption centralisatrice qu'exerçaient les rois de France, trouva maintes fois, quand les forces lui manquaient pour résister tout seul, un précieux appui chez ses voisins, vassaux de l'Empire. D'autre part, il y eut entre les familles de ces différents princes belges de fréquentes alliances matrimoniales,

(1) *Revue encyclopédique*, 1897, article *l'Ame belge*.

de sorte que des fiefs dépendant, les uns de l'Empire, les autres du royaume de France, furent parfois réunis dans les mêmes mains, et qu'il y eut, dès le moyen âge, quelques essais de fusion des deux éléments belges. Cependant avant l'avènement de la maison de Bourgogne aucune union durable ne put se maintenir entre ces principautés féodales.

La Belgique bourguignonne. — C'est aux ducs de Bourgogne, à des princes du sang de France, qui, par un phénomène assez rare dans l'histoire, se dénationalisèrent promptement, qu'est due la première tentative de réaliser une nationalité belge. Certes Philippe le Hardi, qui, par son mariage avec Marguerite de Maele, devint l'héritier du comté de Flandre qu'il joignit à ses États de Bourgogne, fut encore un vrai prince français, mais déjà son fils, Jean sans Peur, dans sa haine contre la faction d'Armagnac et contre les méridionaux, se conduit comme un Flamand et prend une devise flamande. Quant à Philippe le Bon, c'est un véritable ennemi de la maison de Valois, ou plutôt c'est un souverain indépendant, préoccupé d'agrandir son empire. Par achats, mariage, intrigues et conquêtes, il réunit sous son autorité tous les Pays-Bas, non seulement la Belgique, mais encore la Hollande; il groupe les éléments de ce royaume d'Austrasie que Charles le Téméraire tentera de reconstituer; il est le grand duc d'Occident, et sous son règne nous voyons apparaître comme une première tentative de constituer une civilisation, une culture belges. Certes cette culture s'exprime en français, — on ne parle que le français à la cour de Bruges, — mais la noblesse, la haute bourgeoisie flamande y participent, et les grands peintres flamands de l'école des Van Eyck en expriment l'idéal somptueux et pittoresque. Rien n'égale alors la splendeur de la cour de Bruges. C'est elle qui donne le ton à la société chevaleresque et polie de l'Europe. Ce n'est pas à Paris, alors aux mains des Anglais, ce n'est pas chez le pauvre « roi de Bourges » que les gentilshommes vont chercher des leçons d'élégance et de courtoisie, c'est dans l'entourage somptueux et raffiné du bon duc Philippe. Et si cette cour magnifique est encore française de langue et de mœurs, elle cherche à donner, sinon à la langue, du moins aux mœurs françaises, une nuance germanique très sensible, elle cherche surtout à se différencier de la cour de France avec qui, depuis le meurtre de Jean sans Peur au pont de Montereau, elle est en guerre ouverte. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a beau être un Valois, c'est le premier prince belge. Malheureusement le fils impétueux de ce prince avisé, Charles le Téméraire, ayant fait de trop grands rêves, meurt sous les murs de Nancy. La maison de Bourgogne s'éteint, ou plutôt elle est absorbée dans la puissante maison d'Autriche; un prince belge, Charles-Quint, devient empereur et roi d'Espagne, et aussitôt on voit se reproduire en sens inverse le phénomène qui avait fait des ducs de Bourgogne des princes flamands. Charles-Quint, né à Gand, vraiment Flamand d'habitudes, de caractère et de mœurs, se désintéresse des Pays-Bas, absorbé qu'il est par la politique de son immense empire. Les conseillers de sa jeunesse, sa tante Marguerite d'Autriche, qui gouverna les Pays-Bas durant sa minorité, et le sire de Chières, qui fut son premier ministre, s'étaient efforcés de développer les institutions centrales établies par Philippe le Bon et Charles le Téméraire, et leur politique constitue la tentative la plus intéressante qu'on ait faite avant le XIXe siècle de fonder une Belgique, un véritable État belge. Mais déjà, à la fin du règne de Philippe le Beau, le père de Charles-Quint, on avait pu se rendre compte à certains symptômes de l'indifférence avec laquelle la maison nationale allait traiter le pays dès qu'elle allait recueillir l'héritage de plus vastes et de plus brillants domaines. Le fils de Charles-Quint, Philippe II, n'a plus rien de commun avec le pays d'origine : c'est un pur Espagnol. D'autre part il a mis son idéal dans la défense de la foi catholique, et il lui sacrifie la prospérité, la vie, l'intelligence de ses sujets du « cercle de Bourgogne ». Les guerres religieuses du XVIe siècle qui détachèrent des Pays-Bas les provinces du Nord, devenues la république des Provinces-Unies, la terrible répression que le duc d'Albe fit subir à la Belgique après les violences des iconoclastes détruisirent complètement l'œuvre civilisatrice et centralisatrice des grands-ducs d'Occident. Après tant de troubles, tant de persécutions, les Pays-Bas espagnols furent débarrassés de l'hérésie, mais aussi de leur richesse et de leur civilisation. Dès lors, sauf pendant le règne trop court des archiducs Albert et Isabelle, les provinces belges ne seront plus, pour leurs souverains résidant au loin, qu'une sorte de monnaie d'appoint, destinée à parfaire les marchés que constituent leurs combinaisons diplomatiques.



CHATEAU ET STATUE DE MARGUERITE D'AUTRICHE, A MALINES.

TOMBEAU DE MARIE DE BOURGOGNE A L'ÉGLISE NOTRE-DAME, A BRUGES.

La Belgique sous les Habsbourg. Le champ de bataille de l'Europe. — Ces circonstances furent véritablement fatales au pays. Ce carrefour des marchands devient dès lors le carrefour des armées, le champ de bataille européen, et la décadence est aussi rapide que la prospérité avait été brillante au beau moment du gouvernement bourguignon. L'art au commencement du XVIIe siècle jette encore un vif éclat. Rubens et Van Dyck, purs génies flamands, sont aussi des génies européens. Ils font résonner dans l'univers entier la gloire de leur patrie, mais c'est le dernier chant. Après eux les Pays-Bas s'endorment d'un lourd sommeil. L'Escaut fermé par le traité de Westphalie, les quais d'Anvers deviennent déserts; l'industrie drapière, qui avait si longtemps nourri Gand et la Flandre entière, est morte, tuée par les guerres, les révolutions et la concurrence étrangère; la mer s'est définitivement retirée du Zwyn, et Bruges est à jamais ruinée. Loin d'avoir une vie commune, les Pays-Bas autrichiens n'ont plus qu'une humble vie locale. En vain, sous le règne de Marie-Thérèse et le gouvernement de Charles de Lorraine, la

prospérité passée semble un moment sur le point de renaître; la révolution brabançonne entreprise contre un empereur philosophe et maladroit au nom des privilèges et des coutumes surannées d'un pays qui, depuis cent cinquante ans environ, ne participait plus à la vie intellectuelle de l'Europe, montre que l'heure du réveil n'a pas encore sonné.

Ce réveil, c'est aux vingt ans de régime français subi par elle que la Belgique le doit; une première fois conquise à la suite de la bataille de Jemappes, reprise par les Autrichiens après Nerwinden, reconquise par Jourdan à Fleurus, elle fut définitivement annexée à la république française en 1795 et divisée en neuf départements : Lys, chef-lieu Bruges; Escaut, chef-lieu Gand; Dyle, chef-lieu Bruxelles; Deux-Nèthes, chef-lieu Anvers; Meuse inférieure, chef-lieu Maestricht; Sambre-et-Meuse, chef-lieu Namur; Ourthe, chef-lieu Liége; Jemappes, chef-lieu Mons; Forêts, chef-lieu Luxembourg.

RÉCEPTION DE CHARLES-QUINT AU SERMENT DE LA GRANDE ARBALÈTE, A ANVERS, EN 1515.

Tableau de VAN DER OUDERAA.

Dès lors, après avoir connu les souffrances du régime révolutionnaire, elle participa aux bienfaits de l'ordre impérial et aussi à ses exigences. Si elle fournit d'innombrables soldats aux armées, elle vit son industrie renaître sous la ferme impulsion des préfets de Napoléon. Encouragé par l'administration impériale, Liévin Bauwens, qui fut maire de Gand, y importe la filature du coton, dont il dérobe le secret en Angleterre; à Anvers, le préfet d'Herbouville fait creuser les premiers bassins, et l'empereur lui-même surveille de très près la renaissance de ce port, qui devait servir à ses projets antianglais. Partout, du reste, il favorise l'essor industriel de ce pays, qui ne demandait qu'à revivre. Il protège l'industrie métallurgique à Liége, l'industrie minière dans le Hainaut. Il joint Mons à Condé par un canal rectiligne qu'il aurait, dit la légende, tracé d'un trait de plume sur une carte, un jour qu'il vint visiter la vieille capitale des comtes du Hainaut. Partout des usines se fondent, partout on se reprend à travailler.

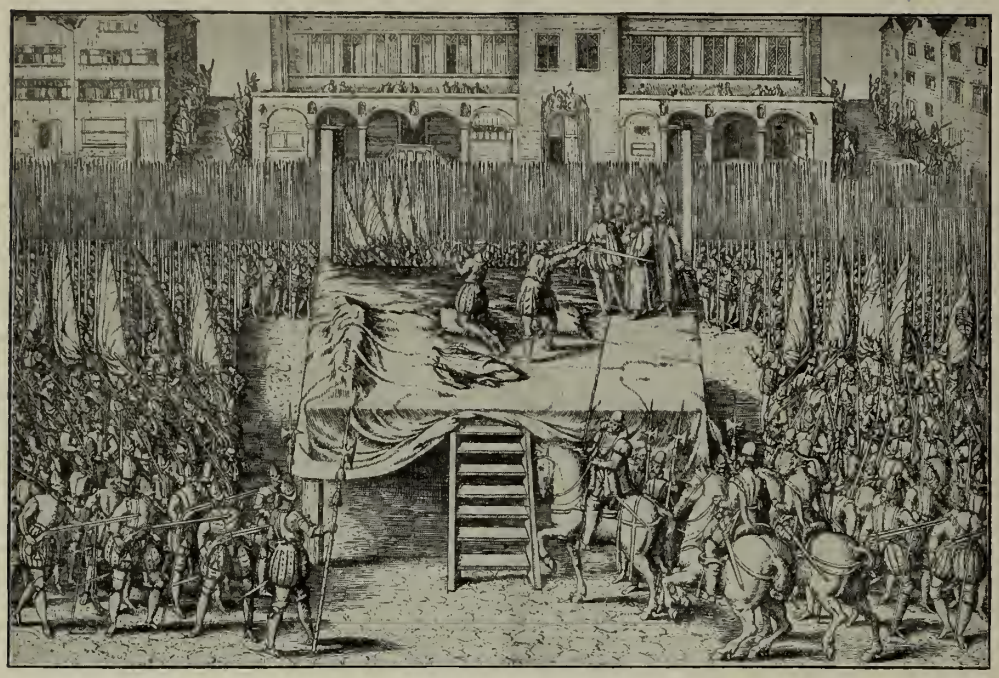
A partir de ce moment l'impulsion est donnée. Le mouvement ne devait pas s'arrêter. C'est à peine si les événements de 1814-1815 l'interrompirent un moment, et le royaume des Pays-Bas, que le traité de Vienne détacha de la France impériale démembrée, profita de l'activité économique que le régime français avait réveillée. Le régime hollandais en profita; le gouvernement du roi Guillaume ne fut du reste pas aussi indifférent à la prospérité des provinces belges que les auteurs de la révolution de 1830 s'efforcèrent de le faire croire, et c'est pour d'autres raisons qu'il fut impopulaire.

CHARLES-QUINT (1500-1558).

Ce souverain abdiqua, dans une séance solennelle tenue à Bruxelles le 25 octobre 1555, en faveur de son fils Philippe II.

Musée de Munich. Tableau du TITIEN.

La révolution de 1830. — Ce royaume des Pays-Bas, créé par les alliés pour servir de barrière contre la France, offrait à la fois de sérieux avantages et de fâcheux inconvénients. Formé d'un pays industriel et agricole, la Belgique, et d'un pays commercial, maritime et colonial, la Hollande, il était particulièrement bien constitué au point de vue économique, à telles enseignes qu'on a rencontré depuis lors, dans les deux pays, bien des gens qui ont souhaité, non de revenir à l'ancienne fusion, mais de la remplacer par une entente, une alliance économique et politique qui appuierait les deux pays l'un sur l'autre. Mais, entre les Hollandais et les Belges, même les Flamands, il y a d'invincibles incompatibilités morales. Si avant 1579 ils ont vécu ensemble sous le sceptre des princes bourguignons et des Habsbourg, ils ont été, depuis lors, non seulement séparés, mais souvent ennemis les uns des autres. En exigeant en 1609 la fermeture de l'Escaut, les Provinces-Unies avaient ruiné Anvers et le commerce maritime des Pays-Bas espagnols et autrichiens. Les Belges s'en souvenaient, comme ils se souvenaient de l'humiliation que leur avait imposée le traité de la Barrière (1715), qui permettait à la Hollande d'entretenir des garnisons dans les villes belges les plus rapprochées de la frontière française. A ces causes de désaccord d'origine historique s'en ajoutaient d'autres plus actuelles. Les provinces du Nord étaient protestantes, celles du Sud étaient catholiques; une moitié des provinces belges ignorait la langue néerlandaise et la méprisait. Que de raisons de querelles! Celles-ci commencèrent aussitôt après la fondation du



ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE DU XVIe SIÈCLE.

Considérés par le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, comme les chefs de l'opposition nationale, les comtes d'Egmont et de Hornes furent exécutés à Bruxelles, après un simulacre de procès. Dessin de HOGENBERG.

royaume des Pays-Bas. La Hollande avait reçu, dès le départ des troupes françaises, une « loi fondamentale », une constitution. Après la réunion des deux pays, elle fut soumise à l'approbation des Belges. Cette « loi fondamentale », qui s'inspirait des principes de 1789, organisait une monarchie constitutionnelle représentative. Elle était, en somme, assez libérale. Mais elle n'en déplut pas moins aux notables des provinces belges. Sur 1603 d'entre eux, 527 seulement émirent un vote favorable, 596 prétendirent la repousser. Guillaume Ier déclara néanmoins la *grondwet* adoptée par les Belges, en usant d'une subtilité à laquelle les mécontents donnèrent le nom d' « arithmétique hollandaise ». Il défalqua des votes hostiles les 126 suffrages de ceux qui avaient rejeté la loi fondamentale uniquement parce qu'elle proclamait le principe de la liberté religieuse imposé par le Congrès de Vienne, et il considéra les 280 absents comme acceptant la loi, qui, grâce à ce subterfuge, fut adoptée par 933 voix contre 670. Première manifestation d'une mésentente qui devait bientôt s'accentuer.

C'est d'abord sur le terrain religieux que se placèrent les mécontents. Dès 1815 l'épiscopat tout entier, inspiré par Mgr de Broglie, évêque de Gand, avait déconseillé aux fidèles de prêter serment à une constitution qui admettait la liberté des cultes. Il protesta très vivement de nouveau, en 1825, contre la création, à Louvain, d'un collège philosophique destiné à soustraire les étudiants en théologie catholique à l'influence des séminaires diocésains. Ce fut le point de départ. Puis, peu à peu, l'hostilité des Belges contre le gouvernement hollandais se manifesta dans tous les domaines : en matière scolaire, politique, administrative, financière. Contre le monopole de l'État dans l'enseignement, les catholiques réclamèrent la liberté de l'instruction. Plus nombreux que les Hollandais, les Belges se plaignaient d'autre part de ne posséder à la seconde chambre des États généraux que cinquante-cinq députés, comme leurs voisins du Nord. Ils constataient avec colère que la grande majorité des fonctionnaires civils et des officiers supérieurs étaient choisis parmi les Hollandais, que la langue néerlandaise était obligatoire dans les provinces flamandes, alors beaucoup plus francisées qu'elles ne le sont aujourd'hui ; que la plupart des grandes institutions d'intérêt général se trouvaient en Hollande ; que les Belges avaient à supporter la moitié de la dette hollandaise, alors que celle-ci avait été contractée surtout pour assurer la défense des colonies, dont le trafic ne profitait guère qu'aux Hollandais ; ils disaient que le contrôle des représentants sur les finances était rendu illusoire par le vote du budget pour un terme de dix ans ; enfin ils protestaient avec énergie contre les impôts sur la mouture et l'abatage introduits en Belgique par le gouvernement de la Haye.

Une jeunesse ardente et mécontente, très imbue d'idées françaises et républicaines, sut exploiter ces divers sujets de mécontentement. Aussi, c'est en vain que le gouvernement du roi Guillaume se décida à faire quelques concessions : il était trop tard. La révolution parisienne de Juillet 1830 eut à Bruxelles un immense retentissement. Puisque les Parisiens défaisaient l'ouvrage du traité de Vienne, pourquoi les Belges n'en auraient-ils pas fait autant? Le 25 août 1830, après une représentation de *la Muette de Portici*, qui suscita l'enthousiasme révolutionnaire, la foule se porta à l'hôtel de van Maenen, ministre impopulaire de Guillaume Ier, et à la maison de Libri, rédacteur en chef du journal officieux du gouvernement. Ces deux demeures furent saccagées, et, de cette émeute,

LA STATUE DU DUC D'ALBE TRAINÉE DANS LES RUES D'ANVERS EN 1573. — Tableau de C. VERLAT.

sortit la révolution. Tandis qu'une garde bourgeoise destinée à maintenir l'ordre se formait à Bruxelles, adoptant comme signe de ralliement les couleurs brabançonnes, noir, jaune et rouge, une délégation de notables se rendait à la Haye et demandait vainement à Guillaume Ier de faire droit aux plaintes de la nation. Aussitôt la révolution s'étend à tout le pays. Guillaume Ier envoie des troupes sous le commandement de son second fils, le prince Frédéric; elles entrent dans la ville, mais, après trois jours de combat autour du Parc, où elles s'étaient cantonnées, elles l'évacuent. Un gouvernement provisoire s'était déjà constitué, et il avait décrété que les provinces de la Belgique, violemment détachées de la Hollande, constitueraient un État indépendant.

UN ENRÔLEMENT DANS LES PAYS-BAS AUTRICHIENS (GUERRE DE SEPT ANS).

Musée de Bruxelles. Tableau de A. DILLENS.

A la vérité, il existait alors, même parmi les membres de ce gouvernement provisoire, beaucoup de Belges dont le vœu le plus cher était l'annexion à la France. Mais les signataires du traité de Vienne ne voulaient à aucun prix que la jeune monarchie de Juillet se consacrât par un tel accroissement territorial, ils ne la pouvaient admettre que pacifique. Pour la France, accueillir les vœux annexionnistes des Belges, c'était accepter la guerre avec l'Europe, ce dont ni Louis-Philippe, ni Talleyrand, qui le conseillait, ne voulaient à aucun prix. D'une entente entre ce ministre et lord Palmerston sortit la Belgique indépendante et neutre. La diplomatie européenne se trouva en ce moment d'accord avec le droit des peuples. L'indépendance et la neutralité de la Belgique furent donc reconnues par la conférence de Londres et définitivement réglées par le traité des vingt-quatre articles. Mais dans l'entre-temps un congrès national s'était réuni à Bruxelles, avait élaboré une constitution, et, ayant choisi la forme monarchique, avait offert la couronne au duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. Cette candidature ranima les susceptibilités européennes : le gouvernement anglais lui fit une opposition si décidée que Louis-Philippe, parlant au nom de son fils, refusa. C'est alors que Léopold de Saxe-Cobourg fut élu. Ce prince allemand, veuf d'une princesse anglaise, fut universellement agréé par les puissances; il épousa, du reste, peu après, une des filles du roi des Français, Louise-Marie d'Orléans.

Le gouvernement hollandais, cependant, ne se résignait pas au fait accompli. Déjà, pendant les séances de la conférence de Londres, il avait entrepris contre le jeune royaume une campagne où il avait remporté tous les succès et qui lui valut la restitution de la moitié du Luxembourg et de la moitié du Limbourg, ainsi que l'institution d'un péage sur l'Escaut. Ces concessions ne le satisfirent point, et il refusa d'évacuer la citadelle d'Anvers. Léopold Ier dut demander à l'Angleterre et à la France de faire exécuter cette clause du traité. Une flotte anglaise bloqua les côtes de la Hollande, et le maréchal Gérard, à la tête d'une armée française, assiégea la citadelle d'Anvers, qui capitula le 23 décembre 1832. Ce ne fut qu'en 1839 que le roi de Hollande se décida à adhérer au traité des vingt-quatre articles.

La Belgique depuis 1830. — *L'organisation d'une civilisation économique.* — Depuis ce moment, le jeune royaume de Belgique a accompli paisiblement ses destinées. Son histoire ne comporte plus que les étapes du développement normal d'un pays essentiellement industriel, commerçant et pacifique.

Phot. Hermans.

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE 1830.

Musée de Bruxelles. Tableau de WAPPERS.

Quand les nations, comme les individus, touchent à leur décadence, elles adoptent toujours, et en dépit de tout, les lois et la politique qui leur sont le plus funestes; quand elles sont dans la phase ascendante de leur vie, un merveilleux instinct les avertit de tout ce qui peut être utile à leur essor. En Belgique, depuis 1830, des forces profondes et bienfaisantes ont tourné au profit de la nation des vicissitudes politiques qui eussent dû, semble-t-il, contrarier son effort. Les deux grands partis qui, depuis les ministères mixtes du début, se sont succédé au pouvoir, le parti libéral et le parti catholique, n'ont jamais pu réaliser leurs programmes que dans la mesure où ils étaient compatibles avec la prospérité matérielle du pays. Tout se tient dans le monde économique, et, parmi les États centralisés de l'Europe industrielle et financière où nous vivons, un pays ne peut subsister et prospérer que s'il a constitué fortement son unité. Si l'excessive centralisation est un péril, la dispersion des forces nationales est un dangereux anachronisme. Or, comme on l'a vu, aucun territoire occidental n'était plus fragmenté que la Belgique. L'esprit de clocher gouvernait exclusivement ces populations. Ce fut l'œuvre du parti libéral, c'est-à-dire — car il faut toujours préciser la terminologie politique qui change d'un pays à l'autre — du parti jacobin, étatiste et anticlérical, de travailler à le détruire, ou du moins à l'atténuer.

MORT DE FRÉDÉRIC, COMTE DE MÉRODE, BLESSÉ AU COMBAT DE BERCHEM, LE 24 OCTOBRE 1830.

Musée d'Anvers. Tableau de F. DE BRAEKELEER.

Jusqu'en 1884 le parti libéral fut donc le parti dominant (bien qu'il y ait eu dans cette période quelques ministères catholiques amenés au pouvoir par des circonstances exceptionnelles et qui n'eurent jamais le temps de détruire l'œuvre commencée) et cela paraît, au premier abord, assez singulier, étant donnée l'influence considérable que le clergé conservait sur la plus grande partie de la nation. C'est que les libéraux apportaient alors la seule formule propre à ordonner les forces disparates et contradictoires d'un pays où les intérêts locaux avaient été jusque-là tout-puissants. C'est que, d'autre part, la doctrine manchestérienne, qu'ils défendaient en matière économique, pouvait seule permettre le développement d'une industrie qui naissait et qu'il importait d'autant plus de favoriser que la classe possédante, en Belgique, était particulièrement timide et ménagère de ses capitaux. Quelles que soient ses préférences politiques, un Belge éclairé et impartial reconnaît aujourd'hui la grandeur et la fécondité de l'œuvre accomplie par les grands ministres libéraux, les Rogier, les Frère-Orban, les Bara, c'est à eux, c'est à leur parti que la jeune patrie dut d'abord d'être confirmée et affermie. Mais quand la domination de ce parti fut sur le point de devenir tyrannique, quand, par sa résistance obstinée à l'extension du droit de suffrage et à toute espèce de législation ouvrière, le libéralisme belge, en une décadence passagère, se fut affirmé comme un parti de classe, hostile au développement fatal de la démocratie industrielle, la direction de l'État revint à ceux qui semblaient posséder la puissance du nombre, et qui commençaient enfin d'acquérir l'aptitude au pouvoir politique.

Si, jusqu'à cette époque, les catholiques n'avaient pu se maintenir au pouvoir, en effet, c'est qu'ils n'avaient pas su s'adapter aux nécessités des temps. Ils étaient restés nettement ultramontains, s'attachant à la lettre même du Syllabus, et condamnant dogmatiquement les libertés constitutionnelles indispensables à la prospérité d'un État moderne. Or, après sa défaite de 1878, une évolution décisive a commencé au sein de ce parti. Aux vieux autoritaires, aux vrais réactionnaires, se sont substitués des hommes qui avaient compris que, pour défendre le passé, il faut se plier à certaines nécessités du présent, et qui, par une révolution qui n'alla point sans lutte, transformèrent le parti catholique romain en un parti constitutionnel. Ce sont ces hommes nouveaux qui triomphèrent en 1884. Certes leur gouvernement a gardé quelque chose des origines confessionnelles du parti; il a favorisé l'enseignement libre, qui, en Belgique, n'est guère que l'enseignement catholique, aux dépens de l'enseignement officiel, c'est-à-dire de l'enseignement neutre. Mais il a toujours su mettre d'accord son dévouement aux intérêts religieux et son souci légitime du développement économique de la nation.

MORTIER MONSTRE SORTI DE LA FONDERIE DE LIÉGE ET EMPLOYÉ AU SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS, EN 1832.

Il ne nous appartient pas de dire si l'on doit lui faire honneur de la prospérité matérielle de ces vingt-cinq dernières années, ou s'il n'a fait que profiter des efforts antérieurs. Toujours est-il qu'il a su faire passer au second plan tout souci mystique ou même intellectuel, et qu'il s'est ainsi trouvé d'accord avec l'instinct secret d'une nation de travailleurs et de marchands qui semble n'avoir d'autre idéal que d'amasser de la richesse, et pour qui le souci économique semble être l'unique souci. Il n'est pas jusqu'au parti socialiste lui-même — lequel a pris en Belgique une importance considérable — qui, d'instinct, subordonne ses rêves et ses chimères aux nécessités supérieures de la prospérité industrielle et mercantile, ce qui, du reste, le rend de moins en moins révolutionnaire. « Tout contribue à favoriser l'évolution pacifique du parti ouvrier, dit M. Maurice Wilmotte dans *la Belgique morale et politique*. Tout, depuis le sentiment de sa force, qui l'empêche d'être plus longtemps une faction et l'achemine à de plus hautes destinées, jusqu'à ses propres institutions, qui sont, les coopératives surtout, les instruments solides de cette force lentement acquise.

« Une coopérative est l'œuvre de chaque jour, et les congrès,

les meetings, les toasts, les injures proférées contre la classe possédante ressemblent à des soupapes de sûreté par où s'exhalent les gaz méphitiques empoisonnant encore l'atmosphère des « maisons du peuple ».

Cette évolution du parti socialiste est symptomatique. Elle montre peut-être plus clairement que tout autre phénomène quels liens profonds sont en train de se former entre les divers éléments du peuple belge pour en faire une puissante nation économique, pour créer dans cette terre heureusement placée une de ces civilisations industrielles et mercantiles qui peuvent, malgré l'exiguïté du territoire, jouer dans le monde un grand rôle au temps où nous sommes.

L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LA FRONTIÈRE BELGE LE 15 NOVEMBRE 1832.

Lithographie de RAFFET.

Mais si cette civilisation belge, en voie de formation, présente l'aspect, uniquement brillant au premier abord, de toutes les civilisations économiques : faste, opulence, prospérité matérielle, elle en possède aussi les tares. Il y a assurément quelque chose d'admirable à voir un peuple jeune s'adapter si merveilleusement aux nécessités des sociétés modernes. Et certes l'étonnante prospérité de la Belgique contemporaine peut servir d'exemple et de leçon. Mais ce pays si vivant, si actif et si vigoureux, se confine dans un idéal de bonheur matériel qui manque d'élévation et de noblesse; d'autre part il ne songe guère à l'avenir. Ce sont là, du reste, des traits communs à toutes les civilisations marchandes, et qui ne tiennent nullement au caractère des populations belges. L'homme qui, au lieu de voir la richesse se former par une lente suite d'efforts, l'a brusquement conquise grâce à ses qualités personnelles, dans le commerce et l'industrie, ignore généralement les longs projets, et, avant d'assurer sa descendance et la continuation de son œuvre, veut jouir de la vie. Les sociétés mercantiles fondées sur l'esprit d'initiative et non sur l'esprit de discipline sont plus vivantes, mais aussi moins durables que les sociétés agricoles. Leur culture, pour brillante qu'elle soit, a toujours quelque chose d'éphémère et de hâtif. Elles se désagrègent facilement, et, alors même qu'elles semblent le plus prospères, elles développent déjà des ferments de leur décadence. Ces ferments se découvrent dans toute l'Europe occidentale, soumise plus ou moins complètement, suivant les pays, à l'esprit économique et à la domination de la classe financière. En France, en Angleterre, en Allemagne, on constate la même démoralisation, — les différences ne sont qu'une question de degré, — la même hâte de jouir, le même amour de l'éclat, le même pharisaïsme, la même oblitération de la notion du devoir. En Belgique, ces phénomènes se discernent également; peut-être, — si l'on excepte les grandes capitales européennes, centres congestionnés de nos civilisations mercantiles, — y sont-ils plus apparents que partout ailleurs, et cela pour les raisons mêmes qui ont facilité le développement rapide du pays. Sauf dans les districts agricoles, qui occupent aujourd'hui le second rang et ne participent guère à la vie générale de la nation belge, la vieille société librement hiérarchisée n'a pas laissé suffisamment de traces pour que les souvenirs de son idéal chevaleresque et de sa culture élégante puissent lutter contre l'immoralisme et le matérialisme naturels aux nations marchandes. C'est là le danger belge : chaque peuple n'a-t-il pas son danger? Les malheureuses conjonctures historiques par lesquelles a passé la Belgique ont fait que ce pays n'a pas hérité d'une véritable formation intel-

SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS PAR L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS LES ORDRES DU MARÉCHAL GÉRARD (DÉCEMBRE 1832).

Musée de Versailles. Tableau de Horace VERNET.

lectuelle antérieure à l'âge présent, de sorte que la société économique d'aujourd'hui n'a pas gardé, comme dans d'autres pays, les ornements de la société imaginative d'autrefois.

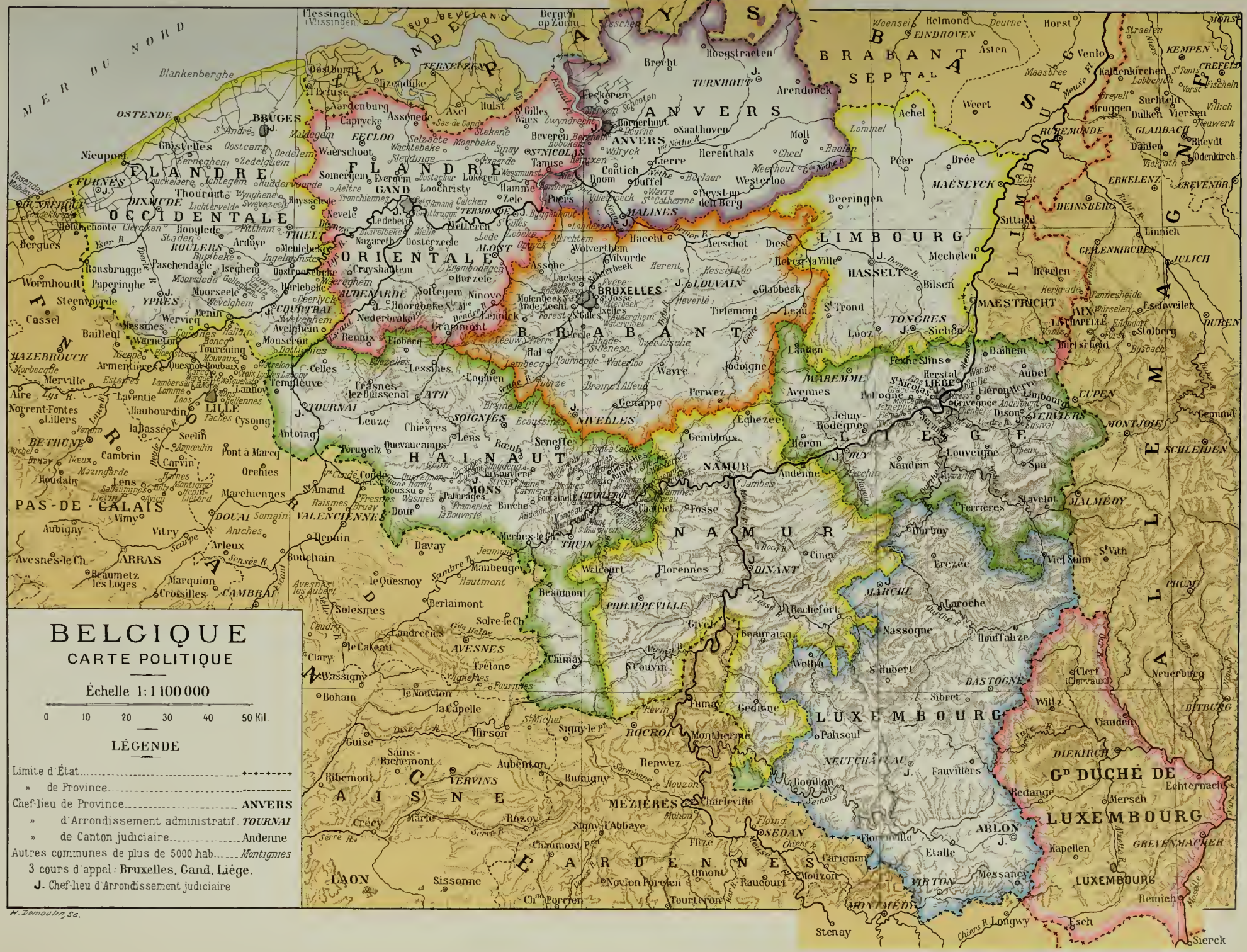
Les troubles religieux du XVIe siècle ayant détruit dans les Pays-Bas méridionaux tout l'essor d'art et de pensée que le moyen âge avait préparé, ils ne se sont pas encore complètement relevés de ce funeste coup et, dans tous les cas, n'ont participé que de très loin au mouvement des esprits au XVIIe et au XVIIIe siècle. Au XIXe, le réveil a été très lent. Autant le développement artistique de la Belgique a été brillant dès la première année de son indépendance, autant son développement intellectuel est d'abord demeuré médiocre. Ce pays, qui, dès 1830, a compté des peintres admirables, de grands et puissants sculpteurs, des musiciens intéressants, des savants notoires, n'a pas trouvé, jusqu'à ces derniers temps, un penseur qui ait formulé dans le plan intellectuel un idéal propre à la race.

Certes depuis 1880 on a vu naître un mouvement littéraire original et vraiment intéressant. Quelques-uns des écrivains qui y ont pris part ont dépassé la notoriété locale et ont occupé l'attention de l'Europe lettrée. Mais ces écrivains étaient, en général, des conteurs, des romanciers, des descriptifs, des lyriques, artistes instinctifs et primesautiers d'autant plus charmants qu'ils étaient plus anachroniques dans la littérature européenne d'aujourd'hui, si savante, si raffinée, si artificielle. Ils ignoraient tout des idées générales et, sauf exception, négligeaient de parti pris toute véritable culture supérieure. Ils offraient au public des collections d'images ou d'émotions sentimentales; ils ne pouvaient fournir à la jeunesse une direction morale ou un thème de pensée. Quant à la culture universitaire et savante, elle a été, jusqu'en ces dernières années, presque exclusivement orientée vers des fins d'ordre positif et pratique, les hautes études n'étant généralement cultivées que par quelques individualités éminentes, mais isolées. Aussi, bien qu'elle ait donné naissance à quelques hommes extrêmement remarquables, la Belgique nouvelle n'a guère compté jusqu'ici dans l'Europe intellectuelle. Quoi d'étonnant, en somme? Faut-il être surpris de ce qu'un peuple jeune, de formation purement économique, ignore encore ce respect de l'intelligence qui est la noblesse des vieilles sociétés, des vieilles civilisations?

Du reste, à certains signes, on peut augurer qu'il ne tardera pas à l'acquérir. On voit, dans les quatre universités qui se partagent la jeunesse studieuse et qui n'ont été longtemps que des fabriques à diplômes, un effort nouveau se manifester vers les études désintéressées. D'autre part, certains phénomènes littéraires annoncent aussi la naissance d'une culture plus raffinée; un Lemonnier, un Verhaeren apportent à la littérature française l'appoint de leur sensibilité germanique, et si, se plaçant au point de vue national, on peut regretter qu'un Maeterlinck soit plus Européen que Belge, il faut noter en le constatant que l'intellectualité supérieure se dénationalise de plus en plus. Considérons, somme toute, comme un phénomène suffisamment heureux qu'un Belge puisse enfin apporter quelque chose à la pensée contemporaine, fût-ce en prenant l'uniforme cosmopolite. Qui ne verrait là des signes précieux de la formation d'une élite sociale capable d'apprécier et peut-être de créer la culture? Que cette élite garde, de ses origines récentes et mercantiles, un certain dédain pour les arts inutiles et pour les spéculations désintéressées, que la nouvelle aristocratie financière qui la dirige garde une certaine vulgarité de mœurs et d'esprit dans son faste et son opulence, c'est incontestable. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est à ces grands marchands, à ces puissants industriels, plus préoccupés de s'enrichir que de perfectionner leur être moral ou de décorer leur sensibilité, que l'on doit, non seulement l'élargissement de l'esprit public, si longtemps timide, borné, trottemenu, mais aussi la création de ces instituts, de ces écoles, de ces fondations innombrables dont s'entourent les universités belges, et qui manifestent la bonne volonté de cette élite nouvelle dans l'acceptation de ses devoirs sociaux. Nous distinguerons bien, au cours de cet ouvrage, en étudiant la psychologie particulière des grandes villes belges, quelles sont les tares inévitables de cette aristocratie économique, ce que son développement comporte d'égoïsme et de pharisaïsme, de mégalomanie et de vanité; nous constaterons peut-être certains symptômes inquiétants qui tendraient à faire croire que la jeune nation belge pourrait se laisser entraîner à la folie du gain rapide et de la spéculation financière. Mais nous verrons à d'autres signes qu'il convient de se rassurer. Ce peuple belge est de bonne race occidentale. Derrière la classe marchande dominante aujourd'hui, il y a de fortes réserves nationales, des masses profondes où s'est conservée l'imagination primesautière, le courage de travailler et de combattre, la volonté de défendre les façons de sentir des ancêtres, la belle confiance dans la vie propre à la race aryenne, suprême vertu par quoi se conservent les peuples et les hommes. L'impression d'activité et de solidité qui saisit le voyageur dès qu'il débarque au quai d'Anvers se confirme par la plus minutieuse analyse. On la retrouve à Bruxelles, à Gand, à Liége, à Charleroi, dans le Pays noir, partout on se sent au milieu d'un peuple d'accomplisseurs qui, malgré l'exiguïté de son territoire, est apte à jouer un rôle dans le monde industriel qui s'organise. Ce serait notre vœu que le développement de cet ouvrage le pût démontrer.

LE ROI LÉOPOLD Ier
par WINTERHALTER (Musée de Versailles).

LE ROI LÉOPOLD II.



H. Demoulin, sc.

PERSPECTIVE DES BOULEVARDS ANSPACH ET DU NORD.

BRUXELLES

ET LES INSTITUTIONS CENTRALES DE LA BELGIQUE

Le premier aspect de Bruxelles : une ville moderne et propre. — L'histoire de Bruxelles. — Bruxelles, capitale du duché de Brabant. — Bruxelles, capitale des Pays-Bas. — De la capitale brabançonne à la capitale européenne. — Les mœurs bruxelloises : un peuple qui s' « européanise ». — Caractère de la bourgeoisie bruxelloise. — Le « Kaekebroek » et le « Marollien ». — Les institutions politiques de la Belgique, leur caractère, les dogmes de 89 et le parlementarisme anglais. — Le régime électoral, le régime administratif. — L'enseignement et la culture intellectuelle. — Le mouvement littéraire. — Les arts. — La peinture et la sculpture. — La musique, le théâtre.

L'arrivée à Bruxelles. Le premier aspect. — La première impression du Français qui arrive à Bruxelles, débarque à la gare du Midi et s'engage dans la large rue qui s'intitule boulevard du Hainaut, est qu'il n'a point passé la frontière. Les enseignes sont en français; le long du trottoir, il y a des bazars et des épiceries dont l'étalage envahit la rue. Les maisons sont un peu moins hautes, les passants un peu moins pressés et un peu moins nombreux qu'à Paris, mais, à cette différence près, on pourrait se croire dans quelque quartier de la grande ville; on songe à la rue de Rennes, ou plutôt on songe à la « rue Gambetta » ou au boulevard « Victor-Hugo » de quelque grande ville de province, où tout est à l'instar de Paris. Si ce touriste français est pressé, et s'il se contente de parcourir Bruxelles en voiture, de jeter un coup d'œil rapide autour de la Grand'Place, d'entrer dans la cour de l'hôtel de ville, dans la nef de Sainte-Gudule, et de faire le tour du bois de la Cambre où le mènera invariablement son cocher, il se confirmera dans cette première opinion, et, s'il n'a pas peur des truismes, il répétera complaisamment que Bruxelles est « un petit Paris », que le bois de la Cambre est un bois de Boulogne dont on n'a pas encore détruit les plus beaux arbres, et il s'étonnera naïvement de ce que les hasards de l'histoire et de la politique aient donné aux Bruxellois une autre nationalité qu'aux Lillois ou aux Lyonnais.

Mais s'il s'attarde et demeure, il aura vite fait de constater, quand même il n'aurait sur le passé de la ville et du pays que de confuses lueurs, quelles différences foncières se cachent sous cette apparente similitude. Qu'il prenne une des rues transversales de ce boulevard du Hainaut qui, continué par le boulevard Anspach, est si français, voire même si parisien d'aspect, et il se trouvera tout d'un coup transporté dans un milieu tout nouveau et d'un aspect bien spécial. Dans telle ruelle, dans tel carrefour, il trouvera de vieilles maisons à pignons dentelés d'un aspect tout à fait flamand; à deux pas de ces grands cafés étincelants et semblables à tous les cafés des grandes villes européennes, il découvrira le vieux cabaret bruxellois aux tables de chêne récurées, aux murs peints à l'huile et décorés d'affiches, le vieux cabaret où les bourgeois du quartier ont leur pipe et viennent s'asseoir, tous les soirs, devant le grand pot de bière nationale. S'il entre dans les maisons, s'il cause avec les habitants, il constatera des différences de mœurs beaucoup plus profondes encore, et il comprendra que Bruxelles n'est pas du tout ce faubourg de Paris qu'il avait soupçonné d'abord et dont on lui avait parlé. Il y verra une ville très particulière et passablement particulariste, une ville ayant sa psychologie propre, son esprit, ses façons de vivre et de penser. Peut-être même entrevera-t-il qu'en dépit de l'esprit local qui s'y est développé, elle

LE BOIS DE LA CAMBRE : LE LAC.

fournit en somme, à qui l'analyse, un curieux microcosme où se reflète très exactement tout l'esprit belge dans sa dualité nuancée.

« Une femme, tel m'apparaît Bruxelles, écrit le poète Charles Morice, dans un recueil d'observations pittoresques et fines qu'il intitule *l'Esprit belge*, une femme dont la beauté a trente ans, le cœur quinze, et l'esprit, que de siècles! Elle est fière sans pose et n'a pas choisi son attitude. Ses habits de fête, elle les porte avec orgueil; ses habits de travail, avec aisance. A l'ombre de sa forêt, on l'a bousculée jadis, et saccagée, la belle fille; la bonne fille n'en garde point de rancune. Troussée mille fois et détroussée, il lui en est resté chaque fois le souvenir seulement d'avoir été aimée. »

L'image est juste et jolie. Bruxelles, antique carrefour des peuples européens, vieille auberge des princes en exil, est demeurée singulièrement accueillante, mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle se confie aisément; elle garde son quant-à-soi, et il faut l'avoir longtemps fréquentée pour la bien connaître. Pour recevoir l'étranger, elle s'habille à la française ou, plus exactement, elle revêt cet uniforme cosmopolite que l'on voit aujourd'hui à la plupart des grandes villes européennes. Mais, dans le fond, elle reste très brabançonne, très bruxelloise.

Elle est accueillante, certes, et pourtant... « Que l'étranger, dit le même Charles Morice, ait l'audace de sonner à une porte, à celle de l'une quelconque de ces petites maisons propres et calmes, où l'on sent qu'une paix inaltérable habite. Après avoir sonné, qu'il lève la tête, ses yeux jusqu'au miroir maintenu extérieurement sur la rue, en face d'une fenêtre du rez-de-chaussée ou du premier étage, par une tige de fer. Il y verra nettement le visage du maître ou de la maîtresse de maison qui l'examine, disant au domestique venu à l'ordre avant d'ouvrir : « Je n'y suis pas. » Et pendant que le domestique lui transmettra la réponse, que l'étranger regarde à ses pieds : il verra par le soupirail des « cuisines de cave » deux ou trois paires d'yeux curieux en train de le dévisager. »

Il y a peut-être, dans le récit de cette anecdote, la rancune de quelques visites inutiles, mais elle est assez typique. Bruxelles, accueillante en cérémonie, a conservé dans le privé toute la méfiance flamande. Pour la connaître et la comprendre, il faut avoir triomphé de cette méfiance par la patience ou par l'amour.

De la capitale brabançonne à la grande ville européenne. — Bruxelles, en somme, c'est une vieille ville brabançonne que le développement de la Belgique, les nécessités de son rôle de capitale, et sa situation au carrefour de deux grand'routes européennes sont en train de transformer en une cité cosmopolite.

Au premier abord, c'est l'aspect nouveau qui prédomine. Les Belges ont l'amour des maisons neuves, le souci du confort, et ces deux traits de caractère, autant que les efforts de l'administration et du gouvernement, ont puissamment contribué à détruire ce qui restait encore il y a trente ans de la ville médiévale. Ces dernières années ont vu de nouvelles coupes sombres parmi les vieux quartiers, et l'on peut dès à présent prévoir le moment où la cité tout entière sera rebâtie et ne conservera plus rien de sa physionomie d'autrefois.

Cependant cette vieille ville survit dans les mœurs et dans les cœurs. C'est elle qui a façonné le caractère bruxellois, et pour le comprendre il faut l'avoir connue ou, sinon, la reconstituer d'après les vestiges qui en restent.

Bruxelles est bâtie au flanc d'une colline au bas de laquelle coule la Senne, modeste affluent du Ruppel, qui est lui-même un affluent de l'Escaut. Peu à peu la ville s'est étendue de l'autre côté de la rivière, tandis qu'elle gagnait également le sommet de la colline et tout le plateau environnant. De là une division fort ancienne en ville haute et ville basse, division qui existe encore aujourd'hui. Dans la ville basse, ou plutôt dans le « bas de la ville », comme on dit à Bruxelles, habitent les commerçants, les boutiquiers. C'est le centre des affaires, et de ces industries de luxe qui absorbent le travail de la plupart des capitales. La ville haute est occupée par les palais, les ministères, les musées, les grandes administrations de l'État, et par les quartiers élégants qui se sont fort étendus ces dernières années à l'est de la cité, vers les faubourgs d'Ixelles et de Saint-Gilles, et dans les environs du bois de la Cambre.

Cette division en ville haute et ville basse remonte donc pour ainsi dire à l'origine de Bruxelles, car ce fut sur le sommet de la colline, sur le Coudenberg, que les ducs de Brabant établirent leur résidence, de façon à dominer l'agglomération bourgeoise de la vallée. Dans les environs de leur palais s'élevèrent les hôtels de la haute noblesse, qui se multiplièrent beaucoup quand la ville devint, sous les Habsbourg, la résidence des gouverneurs généraux des Pays-Bas, et dont les jardins s'enchevêtrant les uns dans les autres empêchèrent longtemps le développement rationnel de la ville de ce côté. C'est ce qui fait qu'encore aujourd'hui les communications sont assez difficiles entre la colline et la vallée, car on a eu beaucoup de peine à transformer les tortueuses venelles de la cité médiévale et à en faire les larges voies nécessaires à la circulation moderne. Comme la pente est extrêmement raide, le problème est difficile à résoudre, et il n'a pas toujours été très heureusement résolu.

L'histoire de Bruxelles. Les origines. — Le noyau de la ville n'est pas sur le Coudenberg, mais au pied du coteau, autour de la place Saint-Géry, qui porte du reste le nom du fondateur légendaire de la capitale brabançonne. Ce saint Géry, évêque de Cambrai au VIe siècle, aurait établi, dans une île de la Senne, une communauté religieuse autour de laquelle se serait édifiée peu à peu une ville bientôt prospère. C'est là la légende la plus populaire sur la fondation de Bruxelles. Mais on ne trouve mention d'un lieu appelé *Brucsella* (de *broek*, marais, et *sele*,

L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-GÉRY.

Dessin de PUTTAERT, d'après une gouache ancienne.

habitation), qu'au xe siècle. Une charte de l'empereur Othon le Grand y mentionne une église en 966. Charles de France, duc de Lorraine, paraît y avoir bâti un château fort, qui n'était peut-être qu'un rendez-vous de chasse, vers 977. Cependant on sait qu'en 1144 Bruxelles s'entoura de remparts dont on connaît l'étendue et la direction. Or ces remparts formaient une enceinte d'environ 4000 mètres. L'humble hameau serait donc devenu très rapidement une ville assez importante.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE BRUXELLES AU XVIe SIÈCLE :
« Comment le ducque d'Alba se saisit du gouvernement des Pays Bas ayant donné convoy, dehors Brucelles, à la duchesse de Parma, pour soy retirer en Italie. Anno 1568. — In Augusto. »
Dessin de HOGENBERG.

Ne nous attardons pas à ces hypothèses. Il est probable que Bruxelles, comme la plupart des villes belges, dut son origine à une colonie de marchands et d'artisans établis le long d'une route commerciale, à l'abri de quelque château fort ou de quelque couvent. L'île de Saint-Géry et le château fort de Charles de France étaient une des étapes naturelles de la grande voie économique qui allait de Bruges à Cologne, d'une part, de Bruges aux grandes foires de Champagne de l'autre.

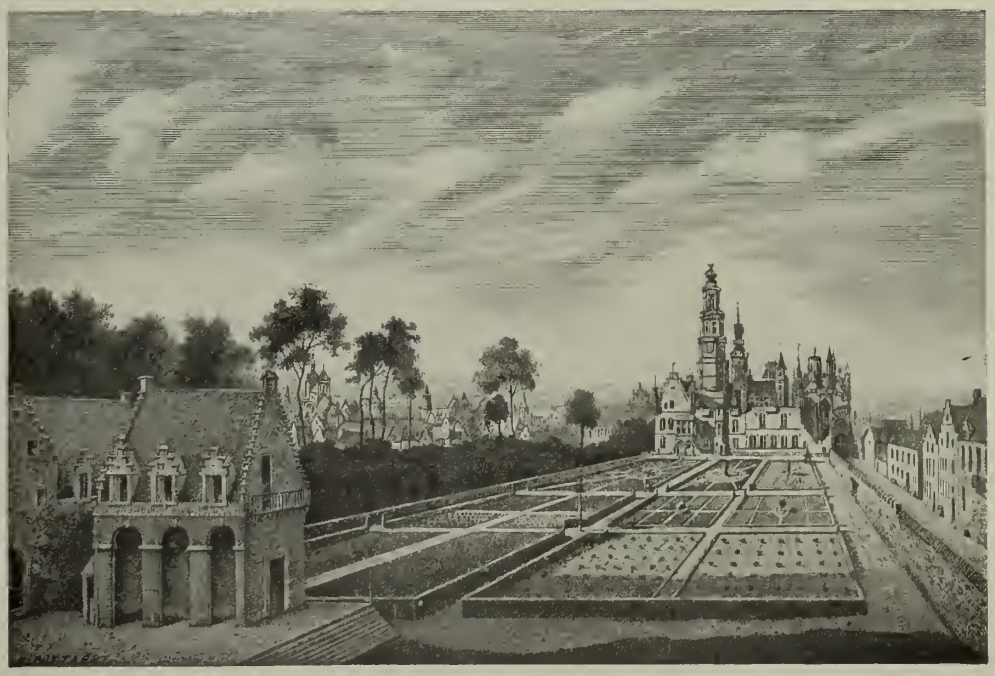
Toujours est-il que, dès le xie siècle, la jeune cité avait une importance considérable. Elle eut d'abord une organisation assez aristocratique.

Suivant la tradition, sept lignages se seraient partagé le gouvernement de la ville. C'étaient autant de tribus, composées chacune d'un certain nombre de familles, et qui prétendaient toutes descendre des anciens possesseurs du sol. Elles avaient pour auteurs, suivant la tradition, sept seigneurs indigènes : sire Lion (s'Leeuws), sire Hughes (ser Huyghs), sire Rodolphe (ser Roelofs), et les seigneurs de Steenwerghe, Coudenberghe, Rodenbecke et Sweerts. Rien de moins historique que cette légende. Il ne faut voir là que le souvenir plus ou moins confus de l'organisation aristocratique que nous trouvons à l'origine de toutes les grandes communes du nord de l'Europe.

Bruxelles capitale des Pays-Bas. Bruxelles ville de cour. — L'histoire de Bruxelles au moyen âge offre du reste le spectacle des mêmes phénomènes qui se reproduisent dans toute l'histoire municipale de cette époque; luttes des métiers contre les patriciens, premiers et exclusifs bénéficiaires des libertés octroyées par le prince, émeutes, massacres, révoltes. Mais, à la différence des communes flamandes, la commune, ou du moins l'aristocratie de la commune, seule détentrice du pouvoir politique, fut toujours à Bruxelles pleinement d'accord avec le prince. Tant que vécut la dynastie brabançonne, Bruxelles fut une ville profondément loyaliste, et elle a, somme toute, conservé ce loyalisme aux gouverneurs généraux des Pays-Bas, qui n'ont cessé d'y résider et d'y avoir leur cour, à partir de Marie de Hongrie, qui gouverna le pays au nom de Charles-Quint.

Quoi d'étonnant? Bruxelles devait à la cour une grande partie de son lustre. A partir du règne de Charles-Quint, toute la noblesse des Pays-Bas apprit à se grouper autour des gouverneurs représentant le prince, et, sous les gouvernantes Marie de Hongrie et Marguerite de Parme, les grandes maisons seigneuriales rivalisèrent de luxe et de magnificence. Au commencement du xvie siècle, dans les années qui précédèrent les troubles religieux, les hôtels de Nassau, d'Egmont, de Culembourg et de Granvelle furent de véritables palais, dont Bruxelles tirait grand orgueil. Dès le moyen âge, d'autre part, son industrie fut une industrie de luxe : la draperie fine au xive et au xve siècle, puis la tapisserie, puis les meubles sculptés, les armures. Certes la ville prit sa part de la révolte générale du pays contre la tyrannie du duc d'Albe, le rude soldat que Philippe II avait chargé de combattre l'hérésie dans ces pays du cercle de Bourgogne; plus tard, ses métiers se révoltèrent contre les abus de pouvoir du marquis de Prié, qui gouvernait très maladroitement le pays au nom de l'empereur Charles VI, et ils firent un héros du prévôt des marchands, Anneessens, que le gouverneur autrichien avait fait exécuter; enfin la population bruxelloise joua un rôle important dans la révolution brabançonne, et fit la révolution de 1830, un bilan de révolte et de sédition dont peut se contenter une grande ville, mais en réalité ce peuple n'eut jamais l'humeur belliqueuse et indisciplinée des Gantois ou des Liégeois, par exemple, ni ce vieil amour des révolutions qui a toujours distingué la population parisienne. Ni la révolution brabançonne, ni la révolution de 1830 ne furent bien sanglantes.

En somme, cette population bruxelloise, telle que l'ont faite la nature et l'histoire, est goguenarde et frondeuse, mais, somme



ANCIEN HÔTEL D'ORANGE OU DE NASSAU.
Dessin de PUTTAERT (Bibliothèque royale).

UN TOURNOI SUR LA GRAND'PLACE EN 1569.

toute, respectueuse du pouvoir, pour peu que celui-ci tienne compte de ses mœurs et de ses habitudes. C'est bien une ville de cour, et ce fut longtemps une ville de petite cour; les chroniques, les mémoires, tout ce que le passé bruxellois nous a laissé, nous montre qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle l'actuelle capitale belge eut à peu près la physionomie de ces cités princières de l'Allemagne centrale dont la vie gravitait autour d'une cour cérémonieuse et bon enfant.

La cour de Bruxelles, XVIe et XVIIe siècles. — Bruxelles, alors, comme aujourd'hui, groupait donc sa vie officielle et élégante autour de cette colline centrale que l'on appelait jadis le Coudenberg, et qu'on appellera demain *le Mont des Arts*. C'est là que le duc de Brabant, Jean II, construisit, vers l'an 1300, un château destiné à devenir la résidence ordinaire des souverains. Il se contenta, pour cela, d'abattre et de reconstruire la petite forteresse qui avait été occupée jusque-là par le bailli ou vicomte chargé de représenter le prince, forteresse qui se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville. Une partie de l'ancienne ligne de séparation est encore marquée aujourd'hui par l'impasse de Borgval, qui s'ouvre sur la place Royale, vers le palais; ce coin perdu porte le nom d'un ancien enclos qui, se trouvant sous la juridiction directe du vicomte et échappant par conséquent au magistrat de Bruxelles, servait d'asile aux banqueroutiers, aux charlatans, aux filles de joie, et en général à tous ceux qui pouvaient avoir querelle avec la justice. Ce n'est que plus tard, lors de la construction d'une nouvelle enceinte, vers 1360, que le château fut incorporé à la ville.

Nous avons peu de documents sur l'histoire de ce monument. Il fut agrandi par Philippe le Bon en 1430, mais ces travaux, qui durèrent jusqu'en 1458, semblent avoir été menés un peu à l'aventure, car les dessins qu'on a conservés d'une partie de l'édifice prouvent que ce n'était guère qu'un assemblage de constructions sans unité et sans élégance. On ne s'occupa d'en orner la façade qu'au XVIe siècle. En 1509, Marguerite d'Autriche fit établir en avant du palais une enceinte fermée par une balustrade en pierre que l'on nomma la cour des Bailles. Trente piliers de douze à quinze pieds de hauteur se dressaient au-dessus de cette balustrade et devaient porter les statues en bronze des souverains du pays. Des piédestaux placés entre ces piliers étaient chargés de vases ou de figures d'animaux. L'ensemble de cette avant-cour n'eût pas été sans noblesse, mais, sur les trente statues, on n'en exécuta jamais que quatre, ce qui donna à cette enceinte neuve un air d'abandon et de ruine.

Si l'extérieur de la résidence princière de Bruxelles manquait de splendeur, l'intérieur était, paraît-il, orné avec magnificence, et les archiducs Albert et Isabelle y réunirent beaucoup de tableaux et d'objets d'art. Ils décidèrent également d'aménager le vaste terrain boisé qui attenait au palais, dont ils firent un jardin où le peuple était admis certains jours, et qui, suivant un écrivain bruxellois contemporain, était tenu pour la merveille de la ville. C'est ce qui est devenu le vaste et beau jardin public qu'on appelle aujourd'hui le Parc.

La cour qui vécut dans ce palais disparate et composite du commencement du XVIe au commencement du XVIIIe siècle était en quelque sorte la réduction et la succursale des cours de Madrid et de Vienne. Elle avait été fort brillante et fort animée jusqu'au départ de Marguerite de Parme lors de l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas. Elle fut ensuite jusqu'au gouvernement de Charles de Lorraine plus cérémonieuse qu'aimable. Les questions d'étiquette y jouaient un rôle énorme.

A la fin du XVIIe siècle, il y eut une manière d'émeute, parce que Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière et gouverneur général des Pays-Bas, avait refusé à la princesse de Vaudémont le droit de s'agenouiller à la messe en sa présence sur un coussin de velours rouge. Le marquis de Westerloo avait fait appel aux gentilshommes et même aux bourgeois pour soutenir les prérogatives de la noblesse nationale. Les représentants des grandes familles belges s'abstinrent de paraître à la cour. Toute la ville s'agita. On fut sur le point d'en venir aux mains avec les gardes bavaroises, et l'électeur dut reculer devant cette levée de boucliers. Telles étaient les graves questions qui passionnaient alors la cour de Bruxelles.

ANCIEN PALAIS DES DUCS DE BRABANT.

D'après une ancienne gravure de la collection de M. T. Hippert.

VUE DE BRUXELLES A VOL D'OISEAU VERS 1650. — Gravure de SANTVOORT.

Bruxelles auberge des princes en exil. — Les princes en exil étaient seuls à y apporter un peu de vie et parfois de scandale. Bruxelles, dès les guerres de la Fronde, fut le refuge favori de tous les vaincus de la politique française. Marie de Médicis y vécut de longs mois, et y tint une manière de cour. Le grand Condé, au fort de sa querelle avec Mazarin, y séjourna. Charles IV, duc de Lorraine, et sa sœur la princesse de Phalsbourg y eurent de plaisantes aventures où l'amour se mêle à la politique. Mme Deshoulières, soupçonnée d'avoir pris part à de graves intrigues diplomatiques, y fut arrêtée et emprisonnée au château de Vilvorde, et les érudits belges assurent que c'est là qu'elle composa sa supplique élégiaque à Louis XIV :

Dans ces prés fleuris qu'arrose la Senne,

faudrait-il dire.

Puis, un peu plus tard, c'est le comte de Bonneval qu'on voit à Bruxelles, ce grand seigneur qui passa à l'ennemi parce que l'administration de Louis XIV voulait éplucher ses comptes. Après avoir brillamment servi sous le prince Eugène contre la France, il s'était querellé avec lui. C'est alors qu'il se réfugia « en Flandre ». Mais il ne put y rester longtemps paisible. Ayant appris que le marquis de Prié, gouverneur général, avait mal parlé d'une princesse du sang de France, il voulut le provoquer en duel, ce qui lui valut d'être emprisonné quelque temps à Anvers. Plaisante aventure qui, après tant d'autres, devait le dégoûter de la chrétienté et l'engager à se faire Turc, car ce mousquetaire de roman mourut sous l'habit d'un pacha.

MONUMENT DES COMTES D'EGMONT ET DE HORNES.

Ces personnages héroïques, brouillons ou pittoresques, dont les querelles politiques de toute l'Europe et particulièrement de la France ont toujours peuplé « Bruxelles, auberge des princes en exil », comme dit M. E. Gossart, — qui a consacré à ce sujet un ouvrage aussi amusant qu'érudit, — ajoutaient beaucoup à l'agrément et au mouvement de sa vie d'autrefois. L'hospitalité bruxelloise était célèbre, la tradition ne s'en est point perdue. C'est à Bruxelles que la première émigration, celle de 1789, s'arrêta d'abord et, si attachée qu'elle fût à sa sœur la reine de France, l'archiduchesse Marie-Christine, alors gouvernante du pays, ne subit pas sans colère l'embarras où la mirent l'agitation vaine et l'orgueil brouillon de ces adversaires de la Révolution, que Chateaubriand a traités si rudement. La victoire de Dumouriez à Jemappes en débarrassa le pays. Puis, après 1815, ce furent les régicides Sieyès, Merlin de Thionville, le peintre David, Cambacérès, Buchez. On raconte qu'ils se rencontraient sous les ombrages du parc, et que, sans oublier leurs vieilles querelles, et les haines qui divisaient ceux qui étaient restés fidèles aux principes de la Révolution et ceux qui avaient accepté les grâces de l'Empire, ils se plaisaient à unir leurs rancunes contre le nouveau gouvernement de la France. Seul, Cambacérès, devenu dévot et qui exigeait qu'on l'appelât « monseigneur », cherchait à obtenir le pardon de Louis XVIII.

DERNIERS HOMMAGES RENDUS AUX COMTES D'EGMONT ET DE HORNES PAR LE GRAND SERMENT DE LA VILLE. Tableau de GALLAIT.

Puis, en 1852, après le coup d'État, ce fut

un nouvel afflux de proscrits dont le plus illustre est Victor Hugo; de même en 1871, après la Commune; de même, après l'échec du boulangisme. Mais ces exilés français du XIXe siècle, venant en grand nombre, ont eu sur l'évolution des mœurs de Bruxelles une telle influence qu'il faudra que nous y revenions un peu plus tard.

Les transformations de Bruxelles par Charles de Lorraine. — La ville haute. — Si, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la cour de Bruxelles, tout engourdie dans son étiquette à l'espagnole, eut peu de contact avec la vie publique et n'eut guère d'autre histoire que ses réceptions de princes exilés et l'incendie de 1731, qui détruisit l'ancien palais et força la gouvernante, Marie-Élisabeth d'Autriche, à aller occuper l'hôtel de Nassau, elle se réveilla et devint vraiment brillante sous le successeur de Marie-Élisabeth, le duc Charles de Lorraine. Ce fut un des princes les plus populaires dont la Belgique ait gardé la mémoire. Ce Lorrain avisé et fin avait naturellement cette humeur facile et cette bonhomie cordiale qui sont les qualités que le peuple belge a toujours demandées avant tout à ses princes. Il prit du reste très au sérieux son rôle de gouverneur général et seconda puissamment Marie-Thérèse dans le dessein qu'elle avait formé de rendre à ces pays « de par deçà » un peu de leur ancienne splendeur. Bruxelles bénéficia particulièrement de ses initiatives et de ses libéralités. La ville avait été, en grande partie, détruite, pendant la guerre de la succession d'Espagne, par le bombardement que lui avait fait subir le maréchal de Villeroy, désireux de forcer, par une diversion, l'armée des alliés à lever le siège de Namur. Commencé le 13 août 1695, le feu des batteries françaises avait duré quarante-huit heures et détruit quatre mille maisons. La ville fut reconstruite assez rapidement, mais il y avait néanmoins encore des ruines quand Charles de Lorraine arriva dans le pays en 1743. Bruxelles subit d'ailleurs alors encore un siège, moins meurtrier, il est vrai. Le maréchal de Saxe, après la bataille de Fontenoy, la prit et l'occupa pendant trois ans, exigeant du magistrat une lourde contribution de guerre. Ce n'est qu'après la paix que le duc Charles put donner suite à ses projets.

ENTRÉE DE DON JUAN D'AUTRICHE A BRUXELLES, LE 1er MAI 1577.
Dessin de HOGENBERG.

Il commença par acquérir, de ses propres deniers, l'hôtel de Nassau, qui tenait lieu de palais, et qui continuait d'appartenir à la maison d'Orange. Les parties les plus modernes de cet édifice conservaient encore quelque magnificence; les plus anciennes, au contraire, menaçaient ruine. Telle était l'aile orientale qu'un architecte bruxellois, appelé Folte, fut chargé de reconstruire entièrement. En ce temps-là, on n'avait pas souci d'archéologie. Folte dessina un palais classique, qui existe aujourd'hui encore dans ses grandes lignes et où se trouvent logés la Bibliothèque royale, les Archives et le Musée moderne. C'est un monument qui ne manque pas de charme et dont les proportions sont élégantes et justes. Sa cour carrée, d'une paix provinciale, a quelque chose de studieux et de recueilli, et la statue de Charles de Lorraine qui s'élève au milieu a l'air de veiller tranquillement sur son œuvre. Le souvenir de ce prince est du reste présent partout, dans ce monument; les transformations qu'on a fait subir à celui-ci pour loger les galeries de peinture ont respecté un joli cabinet chinois, le grand escalier du Musée moderne et la belle salle du rez-de-chaussée où le duc avait son herbier, et où est installée la section des manuscrits de la Bibliothèque royale.

Cet escalier, et la rotonde à laquelle il mène, sont une manière de tour de force architectural. Folte avait eu à vaincre une grande difficulté : c'était l'obliquité inévitable de l'entrée, la cour intérieure du vieil hôtel de Nassau ne se trouvant pas au centre de l'espace que devait occuper le nouveau palais. Il réussit à résoudre ce problème en pratiquant l'entrée principale dans le flanc d'une sorte d'hémicycle au delà duquel un vestibule habilement ménagé donne accès dans les diverses parties de l'édifice.

Mais Charles de Lorraine ne se contenta pas de se faire construire un palais. Il avait eu, dès son arrivée, la pensée d'autres embellissements que des difficultés financières retardèrent jusqu'en 1774. Ils consistaient essentiellement dans l'aménagement de la ville haute, et particulièrement des ruines de l'ancienne cour. Le projet qu'on adopta consistait à créer un nouveau quartier sur l'emplacement du Palais et des Bailles, ainsi qu'aux environs du Parc, en élevant là plusieurs lignes de bâtiments, les uns destinés à des usages publics, les autres à des hôtels particuliers, mais tous construits sur un plan uniforme et disposés avec symétrie.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET LA STATUE DE CHARLES DE LORRAINE.

VUE PANORAMIQUE DE LA VILLE DE BRUXELLES (SAINTE-GUDULE).

L'auteur de ce plan était un architecte français appelé Guimard, qui fut également chargé de l'exécution. A la place du vieux palais brabançon et des Bailles, il construisit la place Royale en s'inspirant en quelque manière de l'heureuse disposition de la place Stanislas à Nancy, et remplaça la vieille chapelle de Charles-Quint, qui était tout ce qui restait de l'ancien palais, par l'actuelle église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, qu'il ne put malheureusement pas achever et qui fut assez gauchement terminée par Montoyer.

Telle qu'elle est, avec ses grands hôtels réguliers et les arcades qui la ferment du côté de la rue de Namur, du côté de la place du Musée, du côté de l'impasse du Borgval, et du côté des bâtiments de la Cour des comptes, la place Royale, pour un peu froide qu'elle soit, n'en est pas moins un agréable paysage urbain dans le style classique, et le Godefroid de Bouillon, de Simonis, qui en occupe le centre, ne la dépare point, bien que ce soit une assez médiocre statue.

Cependant la partie la plus heureuse de l'œuvre de Guimard est peut-être la construction de la rue Royale, qui longe le Parc. Les beaux hôtels classiques qu'il y construisit forment un cadre excellent au vaste et noble jardin à la française, que Charles de Lorraine fit dessiner par Zinner, contrôleur de la forêt de Soignes, et les « vues » sur la ville basse qu'il pratiqua dans leur enfilade sont ménagées avec un art et un goût parfaits. On s'en aperçut quand, voulant continuer son œuvre, on a percé l'impasse du Parc. Si Guimard avait laissé là son décor, c'est qu'il se doutait de l'effet déplorable que ne manquerait pas de faire en cet endroit la dégringolade des maisons le long de la pente de Sainte-Gudule. C'est également à cet architecte de talent que l'on doit les hôtels des ministères et la partie du palais de la Nation (local des chambres législatives) qui regarde le Parc. Il y est resté fidèle à son plan d'ensemble, et le centre de ce palais, qui était destiné à loger les Etats de Brabant et la chancellerie, fut décoré d'une colonnade et d'un fronton, sculptés par Godecharle, un artiste belge que Charles de Lorraine avait envoyé à ses frais à Paris, où il avait été l'élève de Pajou.

LA PLACE ROYALE VUE DU PARC.

De la mort de Charles de Lorraine (1780) aux environs de 1840, Bruxelles ne changea guère d'aspect. Les dernières années du XVIIIe siècle furent trop profondément troublées pour que le magistrat pût songer à poursuivre l'œuvre commencée. La vieille capitale brabançonne devint le centre de l'insurrection du pays contre Joseph II, quand celui-ci voulut le moderniser et le déclericaliser de force; elle fut pendant plusieurs années le théâtre des troubles et des intrigues que provoquèrent les patriotes brouillons qui avaient dirigé la révolte des « États », et quand le gouvernement régulier fut

LA PLACE ROYALE ET LA RUE MONTAGNE DE LA COUR (STATUE DE GODEFROID DE BOUILLON).

rétabli, il avait sur les bras trop de difficultés politiques pour s'intéresser aux embellissements de la ville qu'il occupait. Au reste, l'heure approchait où Bruxelles, incorporée à la République française, n'allait plus être que le chef-lieu d'un département. Le régime impérial ne fut guère favorable à Bruxelles, qui, jusqu'à 1815, n'eut qu'une vie assez obscure parmi les vies obscures de tant de villes françaises. L'activité locale n'existait plus dans l'immense territoire de l'Empire. De 1814 à 1816, ce n'est plus qu'un carrefour, une auberge, un camp que les armées, les généraux, les diplomates traversent en courant. Le régime hollandais ne vit pas non plus de transformations profondes, et il fallut la révolution de 1830, qui rendit à Bruxelles son rang de capitale, pour que l'on reprît les travaux commencés par Guimard.

L'œuvre de De Brouckere. Les boulevards circulaires. — La première transformation importante que subit la capitale du jeune royaume de Belgique fut entreprise sous la magistrature du bourgmestre De Brouckere : ce fut la création des boulevards circulaires sur l'emplacement des anciens fossés de la ville. Plantés de beaux ormes, bordés de grands hôtels bourgeois, ils forment vers la ville haute une promenade élégante, vers la ville basse une promenade populaire, et ils fournissent à Bruxelles quelques-uns de ses aspects les plus heureux. Ils constituent encore aujourd'hui les limites de la commune de Bruxelles, — car la capitale belge est une sorte d'agglomération de communes, indépendantes les unes des autres — la séparant de ses faubourgs, qui sont eux-mêmes devenus de véritables villes : Saint-Gilles, Ixelles, Etterbeek, Schaerbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Molenbeek, Cureghem, Anderlecht, Laeken et Koekelberg. Sur les 570000 habitants de l'agglomération bruxelloise, Bruxelles même, y compris les enclaves du quartier Léopold et de l'avenue Louise, ne compte que 210 000 habitants.

Cette construction des boulevards, qui coïncida avec la suppression des octrois, facilita beaucoup l'extension de la ville et contribua puissamment à lui donner l'aspect d'une véritable capitale qu'elle a aujourd'hui.

Mais ce sont les travaux du voûtement de la Senne, la transformation de la ville basse et la construction des boulevards du centre : boulevard du Hainaut, boulevard Anspach, boulevard du Nord, boulevard de la Senne, qui ont définitivement fait de la vieille et provinciale cité brabançonne une vraie ville moderne.

La ville basse. La Senne. — C'est dans la ville basse, on l'a vu, autour de l'île Saint-Géry, qui n'existe plus, et dont l'emplacement assez problématique est occupé par un marché, qu'il faut chercher le noyau primitif de Bruxelles : c'est le cœur de la ville. C'est là que l'on trouve aujourd'hui encore les vrais autochtones, les *Kiekefretters*, les « mangeurs de poulet », sobriquet que valut jadis aux Bruxellois leur légendaire gourmandise. Avant la transformation, commencée en 1868 par le bourgmestre Anspach, cette ville basse était un quartier grouillant, populaire et pittoresque, un dédale de ruelles et d'impasses.

« La Senne, dit Camille Lemonnier, serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées, en bonne ouvrière, qui prend sa part du travail général et se multiplie pour être largement serviable : ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours. Elle avait fini par être le dépotoir, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines; il n'était pas rare de voir un cadavre ballonné de chien flotter pêle-mêle avec des mise-bas et des détritus ménagers, à la dérive de ses eaux grasses et lourdes. En automne, des brouillards montaient de ses vases, assombrissant l'air de crêpes opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants; et ses pestilences saturaient l'atmosphère d'une odeur

UN DES BOULEVARDS CIRCULAIRES : LE BOULEVARD BOTANIQUE.

L'Hôtel de ville. La Cathédrale. L'église des Minimes. Le Palais de justice.

Phot. Neurdein.

VUE GÉNÉRALE DE BRUXELLES.

particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de cambouis, de charognes et de vieille suie mouillée.

« C'était une des curiosités du vieux Bruxelles; on flânait sur ses ponts d'où s'entrevoyaient, par échappées brusques, des profils de toits tailladés en dents de scie et aiguisés en gueules de brochet, avec des ressemblances vagues de quais brugeois; la nuit, les fenêtres braséaient sur le noir des fonds, reflétées en un fourmillement de paillettes ignées dans les moires sombres du flot; et celui-ci, en se brisant aux arches, avait un bruissement doux, continu, auquel ne résistaient pas toujours les douleurs solitaires.

« Des solives épaisses barricadaient par place le courant, outillées de pièces en fer qui se levaient et s'abaissaient : c'étaient les écluses; et, en d'autres endroits, des constructions se dressaient, des passerelles étendaient une barre mince, d'énormes roues tournaient, fouettant l'eau de leurs palettes. Ici le moulin de Ruyschmolen qu'on apercevait du pont de la rue Saint-Géry; là l'Eyckmolen, ou moulin de l'Ane, contigu à l'église Notre-Dame de Bon-Secours; plus loin, le moulin de Borgval, non loin de la rue des Pierres, puis encore le Baertmolen, ou moulin de la Barbe, et le Driesmolen coupaient les perspectives d'amas de charpentes, de vastes carcasses démantibulées, d'une complication d'installation primitive, et tout le jour ronflaient, bourdonnaient, faisaient une musique assoupissante sur laquelle se détachait le clair ruissellement rythmé des aubes en mouvement.

UN ASPECT DU VIEUX BRUXELLES : LA RUE DES TEINTURIERS ET LA SENNE.

« En outre les brasseries soufflaient par leurs décharges des odeurs chaudes de houblon, si pénétrantes qu'elles fleuraient au large; et les connaisseurs, aussi affinés, du reste, que les amis des vins de Bourgogne ou du Rhin, y savouraient à l'avance le parfum de la bière nationale, l'épais lambic doux comme le sirop, et le limpide faro, à la fine saveur acidulée. Toutes ces encombrantes maçonneries s'alignaient dans la reculée, espacées par de vieux murs en briques, bombés dans le milieu et demi-croulants, par delà lesquels s'ébouriffaient les touffes violettes des lilas, et retombaient les draperies massives des lierres, avec des mélancolies de paysage urbain poussé au soleil à travers les tessons de bouteilles et les gravats.

« La bonasse rivière avait pourtant ses mouvements d'humeur; au temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sols, montait l'escalier des caves, souvent même envahissait la chaussée. Il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un vaste lac, duquel émergeaient piteusement des tronçons de maisons, et dont les remous, parfois violents, prenaient, au détour des rues, des airs de marine que contemplaient, résignés, les bourgeois en bonnet de coton, surpris au saut du lit par l'inondation.

« C'était un arrêt momentané dans

PERSPECTIVE DU BOULEVARD DU NORD.
Conduisant de la gare du Midi à la gare du Nord.

rent contre elle : c'est qu'en la supprimant, on abolissait du même coup une circulation considérable, un mouvement d'affaires incessant, des habitudes d'existence particulières et un des côtés les plus caractéristiques de la physionomie bruxelloise, celui-là par lequel s'éternisaient la vieille cité, les vieilles coutumes, les mœurs du bon temps, à un pas de cette place Saint-Géry réputée le berceau de l'antique Brucsella.

« Le bourbeux et jaunâtre cours d'eau établissait, en effet, une démarcation parmi les gens de la ville; une race à part, nullement comparable à celle des hauts quartiers, s'était petit à petit formée dans ses atmosphères grasses de houblon, perpétuant la tradition de ce caractère étalé et rond, primesautier, prompt à l'injure, dépensier, mais au fond bon enfant, que l'histoire prête aux *Kickeffretters*.

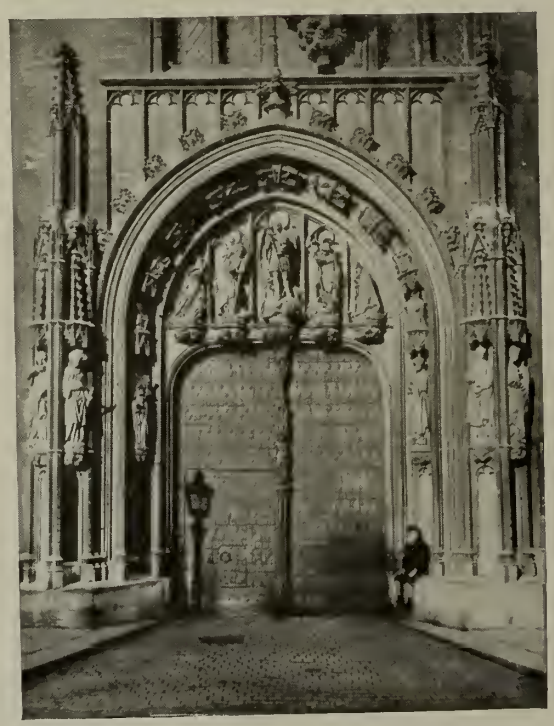
« C'est dans le voisinage des brasseries et des moulins, entre la place Sainte-Catherine et la rue d'Anderlecht, la place de l'Hôtel-de-Ville et la place Saint-Géry, que florissait le vrai bourgeois commerçant ou rentier; rarement il franchissait les limites de la circonscription où il était né, où il avait pris femme, où il s'était enrichi, où son existence entière s'était écoulée entre le cabaret, la boutique et l'église. On le reconnaissait à sa

HÔTEL DE VILLE : ESCALIER DES LIONS.

HÔTEL DE VILLE : FONTAINE DE L'ESCAUT.

l'activité de cet enchevêtrement de populeuses ruelles; les conditions de la vie étaient changées; les barques faisaient le service du ravitaillement; çà et là, un énorme cheval flamand, si haut que son poitrail était à peine submergé, naviguait, calme et lent, toute une famille pendue à ses crins. Naturellement ces envahissements de l'eau occasionnaient des désastres : des bicoques mal assurées s'écroulaient; le travail s'interrompait dans les fabriques et dans les moulins; les ménages, obligés de chômer, manquaient d'argent et de pain; des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des meubles et des ustensiles. Brusquement, le tour joué, la fantasque rivière rentrait dans son lit, laissant par les rues de jaunes limons infectant le marécage et sur les papiers de tenture des maisons d'indélébiles moisissures qui finissaient par monter jusqu'au plafond.

« Eh bien, malgré ses frasques, on aimait la Senne d'une affection tenace; il y eut d'énergiques protestations lorsque les ingénieurs se liguè-



PORTE CENTRALE DE L'HÔTEL DE VILLE.
Restaurée au XVIIIe siècle.

face pâle et rasée, à sa charnure épaisse, aux proéminences de son estomac, à la santé un peu bouffie de sa personne. Le jour entier dans son jardin ou derrière son comptoir, aunant le drap ou échenillant ses arbustes, il ne sortait qu'à l'heure des offices, entre chien et loup, et un peu plus tard allait battre sa partie de cartes à l'estaminet, en fumant sa longue pipe de Hollande, autour d'une table où ses partenaires et lui consommaient de la bière, dans des verres à couvercle d'étain. »

Le voûtement de la Senne et les boulevards du centre. — Ce savoureux tableau appartient aujourd'hui à l'histoire. La Senne est voûtée et les quais et les ruelles au travers desquels elle serpentait ont fait place à de larges rues bien aérées. Les amateurs de pittoresque ont longtemps regretté la disparition de ces quartiers populaires, qui a certainement enlevé à Bruxelles beaucoup de sa saveur locale. Mais il faut convenir que sans ces grands travaux

PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE — LE MARCHÉ AUX FLEURS

qui ont mis de l'air dans le centre de la cité, celle-ci n'aurait jamais pu se développer et qu'ils ont été très heureusement conçus et très adroitement menés. Le voûtement de la Senne est un chef-d'œuvre de l'art de l'ingénieur, et le large boulevard qui, allant de la gare du Midi à la gare du Nord, traverse la ville même, — exception faite des faubourgs, — dans toute sa longueur, est vraiment du plus heureux effet. C'est là que se concentrent aujourd'hui l'activité des affaires, le mouvement des étrangers, c'est là que la ville est le plus vivante. Au surplus, cette modernisation avait laissé debout quantité de coins pittoresques du vieux Bruxelles, et il semble que l'on n'ait pas agi aussi sagement depuis lors. Ces dernières années ont vu pratiquer dans tout ce qui restait d'anciens quartiers des coupes sombres. Dans toutes ces ruelles pleines de saveur, on a fait passer de larges rues bordées de maisons de rapport dont le style disparate et le modernisme exaspéré sont souvent d'un effet assez malencontreux.

Quand toutes les transformations projetées auront été faites, il ne restera vraiment plus grand'chose de l'amusante cité brabançonne qu'ont connue nos pères. Bruxelles sera une ville propre, aérée, confortable, hygiénique, mais assez banale.

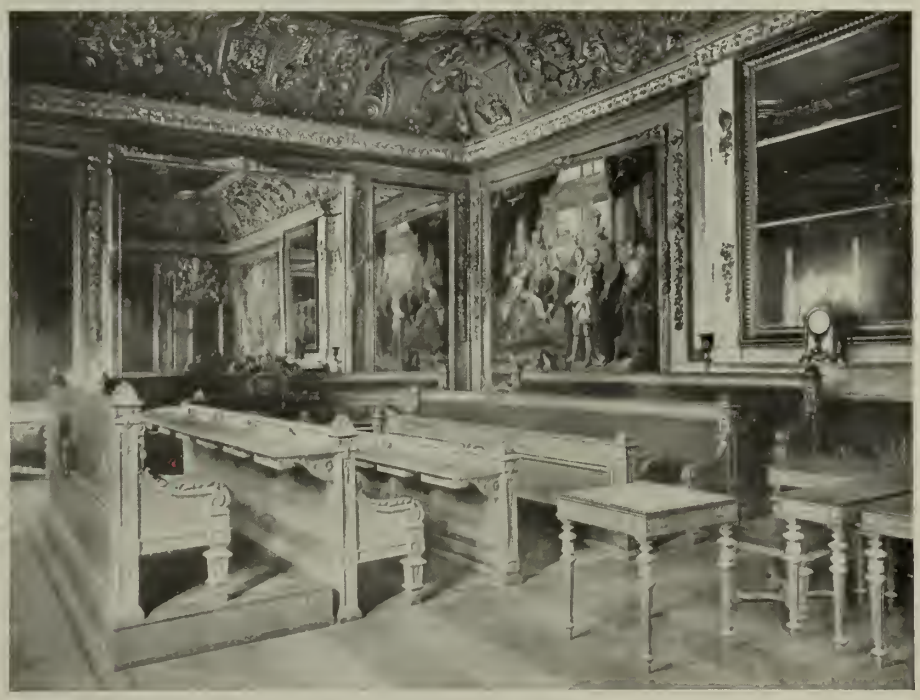
L'HÔTEL DE VILLE. — Commencé en 1402 par Jacques VAN THIENEN et terminé en 1454 par Jean VAN RUYSBROECK. Reconstruit en partie après le bombardement de Bruxelles en 1695.

Les monuments du passé. — Quelques monuments, du moins, lui resteront, témoins orgueilleux, mais plus ou moins dépaysés de son passé. Les plus remarquables assurément sont groupés à la Grand'Place, qui, mêlant le gothique flamboyant de la vieille maison commune au délicieux mauvais goût des maisons des corporations, constitue un merveilleux décor urbain où s'évoque toute la vie bruxelloise du temps jadis.

Cet ensemble monumental donne, dès le premier abord, une impression d'orgueil et de richesse. Les deux monuments qui se font face, le vénérable Hôtel de ville et sa dépendance, la Maison du Roi, semblent découpés dans la pierre, et comme guillochés, comme orfévrés par la fantaisie de tout un peuple.

De l'or rutile sur les façades où l'on a entassé les statues, les colonnes, les balcons, les corniches, avec un goût ostentatoire qui, s'il n'est pas très pur, n'en a pas moins un grand charme. On sent que c'est toute la richesse, toute la gloire de la cité d'autrefois qui s'est concentrée là. Cet Hôtel de ville, avec sa flèche surmontée du saint Michel d'or, cette place avec ses belles maisons ornementées, sont en quelque sorte le symbole de la survie de la ville, le témoignage de sa vieillesse, la garantie de sa durée.

C'est, en effet, après le bombardement de 1695 que la Grand' Place prit son caractère actuel; les corporations, dans le zèle qu'elles mettaient à rebâtir une ville ruinée par l'ennemi, ayant décidé, à cette occasion, de grouper autour de la maison commune les locaux de leur réunion, se piquèrent d'une heureuse émulation, et c'est à ce souci qu'elles avaient toutes de se surpasser l'une l'autre dans le soin de relever les ruines de leur bonne ville que nous devons ces belles et curieuses façades récemment acquises par l'administration communale qui les a pieusement restaurées et qui évoquent si puissamment la vie municipale du vieux Bruxelles.



HÔTEL DE VILLE : LA SALLE DU CONSEIL COMMUNAL.
Décoration de la fin du XVIIe siècle ; plafond et tapisserie de Victor JANSSENS (1634-1739).

L'Hôtel de ville est plus ancien, mais sa construction fut aussi le symbole et la manifestation intense d'une recrudescence de l'activité communale et de la prospérité de la ville.

Vers la fin du XIVe siècle, grâce à d'heureuses conjonctures économiques, Bruxelles s'était brusquement accru dans des proportions extraordinaires. On avait dû, une fois encore, agrandir l'enceinte. Le pays était paisible, l'industrie drapière prospérait, celle des tapisseries commençait à s'implanter, la ville s'enrichissait merveilleusement.

LA MAISON DU ROI DITE AUTREFOIS MAISON DU PAIN (BROODHUIS).
Construit de 1514 à 1525, cet édifice fut incendié en 1695, et complètement restauré de 1876 à 1895.

C'est alors que les bourgeois conçurent le projet de remplacer l'ancienne maison des échevins, située à l'emplacement actuel de la Maison du Roi, par un édifice plus vaste et mieux en rapport avec l'opulence de la cité. Dès 1380, on commença les achats de terrain et les démolitions. Mais ce n'est qu'en 1402 que la première partie de l'Hôtel de ville actuel fut commencée. Elle fut terminée cinq ou six ans après.

Ce n'était encore qu'un bâtiment de moyenne grandeur, disposé en équerre et donnant d'un côté sur la place, de l'autre sur ce qui est actuellement la rue Charles-Buls. Il forme aujourd'hui l'aile orientale de l'édifice et n'a guère subi de changements.

Une quarantaine d'années après, on voulut l'orner d'une tour, qui servît en quelque sorte de beffroi comme en avaient la plupart des villes flamandes et qui proclamât au loin, dans les campagnes, la grandeur et la prospérité de la commune.

Cette construction fut confiée à l'architecte Jean Van Ruysbroeck, qui paraît avoir été un des maîtres les plus savants et les plus ingénieux de son époque. En dix ans, il éleva dans le ciel cette flèche charmante, dont la richesse d'ornementation ne nuit en rien à l'élégance et à la légèreté. Elle formait alors l'angle du bâtiment, et le premier projet de van Ruysbroeck semble avoir été de construire une seconde tour semblable, à l'autre extrémité de l'Hôtel. Mais, probablement par défaut de ressources, on renonça d'abord à ce plan, et ce ne fut que vers la fin du XVe siècle que la seconde partie de l'Hôtel de ville, l'aile occidentale fut construite. Elle n'est pas exactement semblable à l'autre, et elle n'est pas aussi étendue; ce qui a créé une légende que Regnard a rapportée et d'après laquelle l'architecte, ayant constaté une erreur de calcul, se serait, de désespoir, précipité du haut de la tour.

Cette anomalie, en réalité, n'a rien de choquant. En son heureuse variété, l'édifice est très harmonieux et d'un style excellent. Il n'est pas, dans tous les Pays-Bas, et peut-être dans toute l'Europe, de meilleur exemple de l'architecture civile au XVe siècle.

La partie antérieure de l'Hôtel de ville, les bâtiments qui forment la tour carrée dans laquelle on pénètre par le porche, sont du commencement du XVIIe siècle. Ils furent ajoutés à la construction primitive, lors de la restauration que nécessitèrent les dégâts causés par le bombardement de 1695.

Le monument qui fait face à l'Hôtel de ville est assurément d'un moins bon style. On l'appelle aujourd'hui la Maison du Roi : c'était autrefois la Maison du Pain. Après avoir servi de local à l'administration échevinale, avant la construction de l'Hôtel de ville, ce vénérable édifice était devenu le siège de différents organismes de la juridiction municipale. On y a installé de nos jours certains services de la ville et un curieux musée communal. D'après les plans primitifs, il devait présenter à peu près l'aspect qu'il a maintenant, après la reconstitution totale de 1876-1895. Mais dès le XVIIe siècle il avait subi tant de modifications que ce n'est qu'à force de recherches qu'on est parvenu à le réédifier dans son état primitif. Cette reconstitution est donc tout archéologique. Cela se sent. L'ornementation, faite au gabarit, n'a point la légèreté, la grâce, la richesse des sculptures de l'Hôtel de ville, qui ont toujours été réparées avec beaucoup de soin, de prudence et de goût. On remarque cependant les jolies statuettes de bronze doré qui ornent le toit.

Telle qu'elle est, du reste, la Maison du Roi complète admirablement le somp-

LES MAISONS DES CORPORATIONS SUR LA GRAND'PLACE.
Maisons des Merciers, des Bateliers, des Archers et des Menuisiers.

tueux décor de la Grand'Place. On ne peut rêver un plus beau Forum pour une ville du Nord. L'éclat de ces façades dorées et surchargées qui, sous un ciel plus limpide, paraîtrait manquer de goût, est ici merveilleusement à sa place. Ces dorures, par les jours gris, consolent de l'absence du soleil, et cette somptuosité un peu lourde, mais ample, solide et saine, convient si bien

LES MAISONS DE LA GRAND'PLACE.
Maisons des Peintres (1553) et des Tailleurs (1697).

Phot. Hermans.

LES MAISONS DE LA GRAND'PLACE.
Maisons des Trois Couleurs, de la Rose, des Brasseurs et des Lainiers.

à Bruxelles, à l'histoire, à l'art, au caractère de Bruxelles, qu'il semble que cette place en concentre toutes les beautés et permette au voyageur d'en synthétiser en un instant tout le charme.

« Si prestigieux que soit, avec ses maisons corporatives et son palais communal, le décor d'une telle place, dit Camille Lemonnier, qu'on ne se lasse point de relire quand on étudie Bruxelles, il faut, pour en avoir la vraie physionomie, l'animer de l'incessante circulation, à la fois active et désœuvrée, qui, de toutes les rues avoisinantes, afflue vers cet étonnant cadre d'or et de pierre. Nous sommes là au cœur de la cité, non loin de son berceau et de ses modestes origines. Des pulsations plus rapides portent le sang et la vie. Celle-ci y retentit avec force, la vie communale et l'autre, la vie des affaires et du plaisir. C'est le lit d'où, aux jours d'émeutes, s'épanchait en grondant le flot populaire. Toutes les heures tumultueuses de l'histoire ont tenu entre ses hautes falaises. Et rien n'a changé : aujourd'hui encore, c'est le pouls sensible de l'agglomération : tout y retentit. En temps d'agitation, l'immense place fermente comme une cuve. Les derniers drapeaux rouges défilés, on réinstalle le kiosque où se font entendre les orphéons. Le bourgeois se pète sous le cadran de la tour, et, sa montre en main, règle son heure sur celle des grandes aiguilles. Immobile, les mains au dos, l'amateur d'oiseaux s'attarde devant le jabotement des perruches sautillant, grosses lucioles vertes, aux vitrines des oiseleurs. Le pêcheur à la ligne, planté devant la boutique où s'enchevêtrent cannes et filets, s'absorbe en des études comparées d'hameçons. C'est le passage accéléré d'un peuple qui va aux affaires, se rend à la Bourse, vaque à ses négoces, ou la flânerie oisive qui s'attarde le long des vieilles maisons historiées, aux rez-de-chaussée bondés d'engins et d'ustensiles de toute sorte, taillandiers, peaussiers, débits de tabac, grainetiers, vanniers et cordiers.

« Ajoutez l'animation des criées aux enchères, le carreau encombré d'un amas de mise-bas, de meubles écornés, de vieux luxe fripé que se dispute une nuée de regrattiers, les commissionnaires en blouse blanche, rognonnant et jouant des coudes pour se livrer passage, le moutonnement des curieux prolongé quelquefois jusqu'au milieu du pavé, et s'attardant avec des convoitises devant cette mélancolie des objets qui ont servi au bonheur domestique.

« C'est encore la rumeur du marché aux Fleurs, le pavé ocellé de floraisons diaprées, les grands parapluies verts ou blancs des marchandes, la lente promenade des dames à travers la clarté des jonchées odorantes. Le dimanche matin, la place n'est plus qu'un long frémissement d'ailes : l'orgueil des coqs claironne; les pigeons caracoulent; les pinsons tirelirent; alouettes, tarins, chardonnerets pantoient au fond des innombrables volières tassées à même le sol, cependant que, du côté de la maison du Sac, l'aboi sonore ou grêle des caniches et des toutous semble requérir l'apitoiement d'un acquéreur bénévole.

« Enfin il faudrait se représenter les défilés de drapeaux et de bannières qui, aux grands jours, déferlent d'un long flot d'or, de brocart et de velours : la profusion du faste et de la mise en scène est digne des anciennes demeures des corporations qui lui servent de cadre. »

Rien mieux que cette description ne donne l'impression grouillante et colorée de ce coin du vieux Bruxelles, qui, lui du moins, est assuré de durer dans le Bruxelles nouveau. Mais l'Hôtel de ville et son cadre sont à peu près les seuls monuments du passé qui, dans la capitale belge,

LA MAISON DES BRASSEURS ET SES VOISINES AVANT LES DERNIÈRES RESTAURATIONS.

LA PROCESSION DE SAINTE-GUDULE DÉFILANT SUR LA GRAND'PLACE LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU (XVIe SIÈCLE).
Musée de Bruxelles. Tableau de Denis VAN ALSLOOT.

soient vraiment uniques, car il n'y a point d'église extrêmement remarquable à Bruxelles.

Sainte-Gudule assurément est une bonne cathédrale gothique dont les tours sont élégantes; on y trouve d'admirables vitraux, dessinés par Van Orley et Michel Coxie; les nefs et le déambulatoire sont de bonnes proportions, l'ornementation générale est sobre et l'on y voit quelques bonnes sculptures du XVIIe siècle dont la pittoresque chaire de vérité où s'agitent, en un luxe inouï d'ornements floraux, la plupart des animaux du Paradis terrestre; mais, quels que soient le pittoresque et l'atmosphère religieuse qu'on y admire, cette église ne peut évidemment se comparer aux grandes cathédrales du nord de la France, dont elle imite le style : elle est du second ordre. De même l'église de la Chapelle, la plus ancienne de Bruxelles. Autour du chœur et du transept, qui sont romans, s'est édifiée l'église, d'un gothique simple et même un peu pauvre. Elle est austère et sévère, et parfois, quand dans le demi-jour d'après-midi de carême, la voix d'un prédicateur y résonne, elle peut devenir vraiment émouvante, mais en elle-même et dans la nudité de son architecture elle n'a rien qui séduise l'archéologue ou l'artiste.

Notre-Dame des Victoires, que l'on appelle généralement l'église du Sablon, est plus intéressante. C'est une charmante construction de la fin du XVe siècle; mais elle n'avait jamais été complètement terminée. Elle était jusqu'à ces derniers temps dans un état de délabrement extrême, et la restauration, d'ailleurs très bien faite, de l'architecte Van Ysendyck, a été si complète qu'elle a fait de l'église un édifice presque neuf.

Ce sont là, en somme, les seuls monuments anciens vraiment intéressants qu'il y ait dans la ville, car la porte de Hal, où est logé le musée d'armures, n'est que l'adroite reconstitution d'une des tours qui protégeaient autrefois les portes de l'enceinte. C'est peu. Les archéologues, les artistes s'en plaindront peut-

COLLÉGIALE SAINTE-GUDULE.
Commencée en 1220 et reconstruite en partie de 1350 à 1450.

LA CHAIRE DE SAINTE-GUDULE EN BOIS SCULPTÉ.
Œuvre de H. VERBRUGGEN (1699); Adam et Ève chassés du Paradis terrestre.

VUE EXTÉRIEURE DE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE.
Commencés en 1216, le chœur et le transept furent terminés au XVIIe siècle.

ÉGLISE NOTRE-DAME DES VICTOIRES OU DES SABLONS.
Restauration moderne. — Fondée en 1304, rebâtie à la fin du XVe siècle.

être, mais les Bruxellois s'en félicitent et ils ont raison, puisque c'est un signe de la vitalité de leur ville. Bruxelles, malgré l'intérêt de son passé, n'a rien de ces cités vénérables où l'histoire s'impose et parle d'abord à l'imagination. La ville moderne est infiniment plus intéressante que ce qui reste de la ville d'autrefois. C'est à la Belgique nouvelle, à la Belgique indépendante qu'elle doit sa prospérité et sa véritable physionomie.

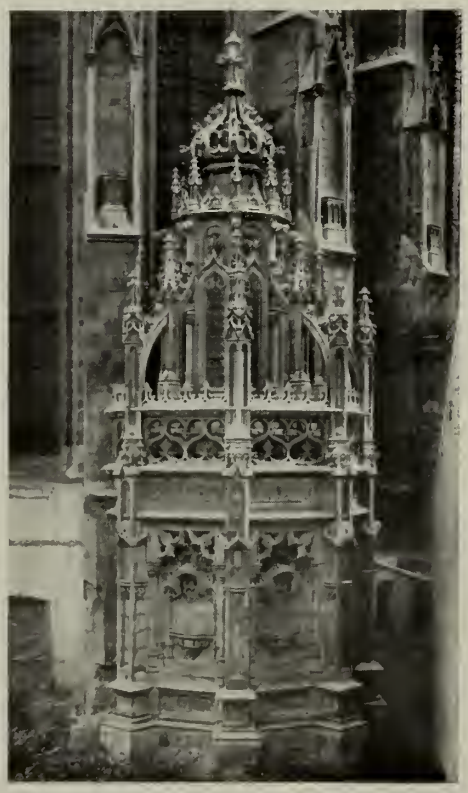
La ville nouvelle. Les monuments modernes. Les faubourgs. — Ce qui caractérise le nouveau Bruxelles, c'est la propreté et le confortable. A mesure que l'on s'éloigne de la ville basse, où l'activité du commerce et de l'industrie souille un peu les rues, cette impression de propreté, de confortable ne fait que s'accroître. Les rues sont larges et bien tracées, la circulation aisée, il y a de grandes avenues plantées d'arbres, et tous les monuments récents sont largement dégagés et bien mis en valeur.

Ces monuments, à la vérité, ne sont pas tous d'un style très pur. La Belgique, comme tous les pays de l'Europe, a subi au XIXe siècle cette crise de l'architecture que l'on a tant de fois signalée, et les premières constructions qui furent faites sous le règne de Léopold Ier sont d'une banalité déplorable. Ce ne sont guère que des devoirs d'élèves architectes, laborieuses applications du style classique à des destinations pour lesquelles il n'était point fait. La Bourse est un monument maussade et somptueux, plein d'ostentation et de mesquinerie et qu'une abondance de bas-reliefs, auxquels collaborèrent Carrier-Belleuse et Rodin, ne parvient pas à égayer. Les grandes gares du Nord et du Midi sont du style le plus déplorablement administratif, et la plupart des églises récentes ne méritent pas de retenir l'attention.

CHAIRE DE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE.
Œuvre de PLUMIERS représentant Élie dans le désert.

Bruxelles eut pourtant, vers le milieu du dernier siècle, un architecte de grand talent, dont les erreurs mêmes ont été intéressantes, et à qui l'on doit quelques-uns des monuments les plus caractéristiques de l'époque : c'est Poelaert, l'auteur du Palais de justice.

Construit au sommet de la colline qui domine Bruxelles, ce Palais de justice semble écraser la ville entière de sa masse babylonienne. Les terrasses s'y entassent sur les terrasses, les colonnades sur les colonnades, les frontons sur les frontons, et le tout est surmonté d'une sorte d'immense lanterne que couronne un dôme de bronze. Les artistes ont souvent médit de ce monument colossal et disparate, et le fait est qu'il n'y a rien de plus faux au point de vue de l'art pur, au point de vue des règles de l'esthétique architecturale que cet immense palais qui semble méconnaître les lois de la construction. Tous les styles du passé y sont mêlés, et l'on y a méprisé à ce point cette stricte probité de l'art gothique suivant laquelle la moindre partie d'un édifice devait concourir à sa solidité, à son économie que certains ornements sculpturaux sont maintenus au moyen de crampons de fer au mur essentiel du palais. Mais si, oubliant ces règles, ces lois esthétiques, on regarde le Palais de justice de Bruxelles au simple point de vue de l'effet qu'il produit sur le spectateur, on jugera de tout autre manière. Cette masse architecturale parle à l'imagination. On y voit des jeux d'ombre et de lumière d'un merveilleux effet décoratif, et, pour peu que le ciel et l'heure s'y prêtent, l'im-



TABERNACLE DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

mense construction a facilement l'air d'un de ces palais de rêve comme en imaginèrent Gustave Doré ou Piranesi. Et puis, s'il est vrai que l'architecture doit exprimer avec sincérité l'idéal, le sentiment collectif de la société dont elle est issue, n'admirera-t-on pas que l'œuvre de Poelaert ait une signification si clairement symptomatique. Cet art surchargé, lourd et tardif, qui applique à je ne sais quel songe anarchique tous les styles du passé retrouvés par l'archéologie, ne convient-il pas merveilleusement à ce XIXe siècle, qui semble avoir essayé toutes les formules de l'idéal pour n'en adopter aucune, et se complaire finalement dans ses inquiétudes et ses chimériques espoirs? Le Palais de justice de Bruxelles, comme l'Opéra de Paris, sont bien les monuments d'un temps où l'on n'a jamais pu réaliser sur le moindre objet l'unanimité morale, et où la plus étonnante richesse matérielle a coïncidé avec le plus singulier désordre psychologique. Si jamais on fait l'historique de l'architecture à notre époque, si quelque Vitruve à venir cherche à déterminer les règles qui ont guidé nos constructeurs quand ils ont travaillé dans le grand, c'est vraisemblablement ces deux monuments qu'il étudiera d'abord.

LA PORTE DE HAL.

Une des anciennes portes de Bruxelles (1381) restaurée en 1869 par Beyaert. Local du musée d'armures et d'artillerie.

Ce Poelaert, véritable visionnaire de l'architecture et grand artiste, somme toute, sinon bon constructeur, a du reste édifié à Bruxelles d'autres œuvres fort intéressantes, telle l'église de Laeken, qui semble réaliser une de ces cathédrales chimériques que Victor Hugo s'amusait à dessiner en marge de ses manuscrits et que l'on vient seulement de terminer, tant la flèche en paraissait hardie. En somme, si l'on tient compte du temps où il a travaillé et des erreurs fondamentales dans lesquelles les illusions de ce temps l'entraînèrent, on conviendra que ce fut une manière d'homme de génie.

Son œuvre monumentale a été reprise et continuée par des architectes moins originaux, mais d'un goût et d'un talent plus sûrs, comme Balat, pur et noble artiste classique, à qui l'on doit le charmant palais des Beaux-Arts, où est aujourd'hui logé le musée ancien; Beyaert, qui fit d'ingénieuses applications du style pittoresque et un peu mesquin de la Renaissance flamande à de vastes constructions administratives, comme le ministère des chemins de fer; Auguste Maquet, l'auteur de la façade élégante, mais banale, du palais du Roi. Quant aux tentatives de rénovation architecturale qui se sont produites un peu partout en Europe, dans les dernières années du XIXe siècle, elles ont été très brillamment représentées à Bruxelles par M. Horta, l'architecte de la Maison du Peuple, local de la puissante coopérative socialiste. Certes, il y a, dans l'œuvre de M. Horta, certaines parties qui paraissent encore contestables. Comme tous les novateurs, il a pu se tromper, mais personne ne lui déniera une rare science architecturale et une richesse d'imagination qui le mettent au premier rang des artistes constructeurs de l'époque.

Tous ces architectes, novateurs ou traditionnalistes, ont puissamment contribué à donner à la ville de Bruxelles sa physionomie nouvelle. Tant de monuments flambant neufs sont pour beaucoup dans l'aspect moderne et pimpant de la ville. Les faubourgs qui entourent la commune de Bruxelles, et qui sont devenus eux-mêmes de véritables villes, n'ont pas tardé à déployer, eux aussi, un luxe architectural où ils voulaient voir le signe éclatant de leur prospérité et le symbole de leur autonomie. Plusieurs d'entre eux ont fait bâtir des hôtels communaux qui sont d'élégants et curieux monuments : tel Schaerbeek, dont l'hôtel de ville, édifié par Van Ysendyck, est une savante et pittoresque reconstitution des vieux hôtels municipaux de la Renaissance flamande, et Saint-Gilles, pour qui l'architecte Albert Dumont a construit un palais communal qui est un modèle d'ingéniosité décorative et où l'on trouve une excellente application du plus noble et du plus traditionnel des grands styles français aux nécessités de la vie administrative contemporaine.

Cette extension des faubourgs de Bruxelles, dont la prospérité se manifeste si brillamment par de pareilles constructions, est un des phénomènes les plus significatifs de la transformation de la vieille cité brabançonne en une cité moderne. Si elle se fût produite au hasard, elle eût probablement détruit tout ce qui faisait le charme de la ville, car lorsqu'un grand centre urbain se développe aussi rapidement, il y a grand danger qu'il ne s'entoure d'une immense et lépreuse banlieue, et ce doit être l'effort de tous ceux qui s'intéressent à la beauté et à la salubrité citadine que d'aérer, d'éclairer, d'embellir ces vastes agglomérations, généralement d'autant plus laides qu'elles sont habitées par la partie la plus laborieuse et la plus besogneuse de la po-

LA BOURSE.

LA GARE DU NORD.

LE PALAIS DE JUSTICE.

Commencé en 1866 sur les plans de Poelaert et sous la direction de Wellens, et inauguré en 1883. La coupole qui s'élève au-dessus de la salle des pas perdus atteint 97m,50 de hauteur.

pulation urbaine. A Bruxelles, le problème était d'autant plus difficile à résoudre que les faubourgs de la capitale belge sont, comme on l'a vu, des communes autonomes. Ce que l'on nomme l'agglomération bruxelloise n'est que la réunion de plusieurs organismes administratifs sans aucun lien légal. Il était donc assez naturel que tous ces faubourgs se développassent individuellement, sans tenir compte d'un plan d'ensemble, qu'un organisme fédératif eût seul pu concevoir. D'autre part la Belgique, quelque rapides qu'aient été ses progrès économiques, est restée un pays de revenus moyens, et Bruxelles, capitale administrative, sans grande industrie déterminée, est demeuré, grâce à la vie confortable et bon marché qu'on y mène, le paradis des petits bourgeois. Les habitudes ancestrales et l'individualisme, propre à toute la nation, font que chacun y désire avoir sa maison. De sorte que, tout autour du noyau central constitué par la commune même de Bruxelles, la récente prospérité du pays a groupé de vastes quartiers de petites demeures agréables et claires, mais assez

PÉRISTYLE ET ESCALIER DU PALAIS DE JUSTICE.

Statues colossales de Cicéron et d'Ulpien.

mesquines d'architecture et de proportions. Cet aspect de propreté cossue qui domine l'impression qu'un étranger emportera de la ville s'y retrouve assurément, mais fort rapetissé et fort appauvri. Ce sont d'interminables rues bordées de petites maisons aimables et bien lavées, où l'on sent que l'existence doit être aisée, mais qui donnent un avant-goût de cette société rectiligne et satisfaite que certains entrevoient dans leurs rêves utopiques. Or, en quelques années, ces faubourgs de petits bourgeois se sont agrandis dans des proportions inouies : la banlieue de Bruxelles, autrefois charmante, avec ses pittoresques guinguettes, ses jolies fermes brabançonnes, ses parcs seigneuriaux et sa vieille forêt de Soignes, menaçait donc de disparaître, dans un temps déterminé, sous les mornes cubes des maisons bourgeoises, quand une ingénieuse initiative est intervenue à temps pour ménager l'avenir, tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue artistique. Certes quelques administrations communales se sont piquées d'émulation et ont fait de grands efforts pour embellir leur territoire, mais

ce n'en est pas moins en grande partie à la volonté personnelle du roi Léopold II que l'on doit le nouveau plan d'ensemble qui soumet le développement de Bruxelles à un ordre méthodique et ménage dans la vaste cité future des avenues, des perspectives, des jardins et des parcs qui pourront en quelque sorte lui servir de poumons. Cette initiative royale est d'autant plus remarquable qu'elle s'est exercée officieusement par la seule action personnelle du roi, agissant sans mandat, sans pouvoir légal. A bien examiner, c'était le seul moyen d'obtenir un tel résultat. Puisque Bruxelles n'est même pas une fédération de communes, mais un simple agglomérat de communes, puisque, entre les administrations de ces faubourgs contigus, aucun lien officiel n'existe où l'on puisse trouver la garantie d'une action commune durable, puisque l'État ne peut, sans injustice, consacrer à l'embellissement de la capitale des sommes si énormes que le budget s'en trouverait compromis ou les autres villes du pays lésées, puisqu'il ne peut, d'autre part, imposer aux villes des travaux dont il ne ferait pas les frais, la seule façon d'obtenir la réalisation future d'un plan d'ensemble, c'était de placer les générations à venir devant les faits accomplis et de provoquer un courant d'opinion auquel tous les magistrats communaux dussent se soumettre. C'est à quoi s'est appliqué le roi avec une obstination tranquille et clairvoyante, avec une diplomatie adroite qui trouvait la justification de tous ses actes dans la conviction qu'elle servait le bien public, non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir.

L'ÉGLISE SAINTE-MARIE DE SCHAERBEEK.
Église moderne de style byzantin, construite sur les plans de L. Van Overstraeten.

Ces efforts se sont du reste toujours manifestés dans le sens du développement normal de Bruxelles. On a vu que la ville eut, dès ses origines, l'agrément des cités qui s'étalent en étages au flanc d'une colline. Dans l'entrelacs des ruelles et des venelles, les jardins des couvents et des maisons nobles mettaient dans l'agglomération médiévale des oasis de verdure et ménageaient même d'heureuses percées sur la ville basse et sur toute la vallée. Guimard les multiplia, et c'est dans le même esprit que l'on établit sur l'emplacement des anciens fossés la première enceinte des boulevards circulaires. C'est dans le même esprit encore que l'on a conçu le plan d'une seconde enceinte de boulevards qui englobera toute l'agglomération bruxelloise actuelle.

Le roi eut une grande part dans la conception de ce Bruxelles nouveau qui reproduit en somme le type des cités à avenues concentriques dont Paris est le plus illustre modèle. Mais ce qui lui est tout à fait personnel, c'est l'idée de semer le long de ces avenues un chapelet de parcs qui, lorsque les faubourgs actuels seront incorporés à la ville même, permettront aux faubourgs futurs d'étendre aussi loin que possible dans la campagne leurs modestes maisonnettes sans retirer à leurs habitants la jouissance nécessaire d'un peu d'air et de lumière. Conseillant ici, ordonnant là, achetant d'autre part afin de donner, le roi est arrivé à doter sa capitale d'une série de jardins publics comme peu de villes en comptent en Europe. Aussi bien, la prévoyance royale ne s'est pas arrêtée aux vastes projets de cette ceinture suburbaine. Elle a poussé plus loin encore les réserves de promenades qu'elle ménage aux Bruxellois de demain. L'avenue de Tervueren, d'une part, et l'avenue Louise, l'avenue de Meysse des autres côtés, assurent des accès élégants de la ville vers les campagnes, véritables routes triomphales du tourisme de l'avenir. Et au centre de l'une d'elles, à l'entrée du parc du Cinquantenaire (planté pour célébrer le cinquantième anniversaire de la révolution de 1830), Léopold II a fait construire par l'architecte parisien Giraud une arcade monumentale qui ne manque pas de grandeur et qui commémore avec une suffisante magnificence l'ère de prospérité matérielle que la Belgique vient de traverser.

LE PALAIS DES BEAUX-ARTS. — Il renferme un riche musée de peinture et notamment de célèbres tableaux de l'école flamande du XVe siècle.

Les mœurs. — C'est dans ces vastes faubourgs clairs, aérés, proprets, mais sans caractère, que la bourgeoisie bruxelloise a ses habitations, car, par un phénomène identique à celui qui se produit dans presque toutes les grandes villes européennes, le centre de la cité se dépeuple : à la place des vieilles maisons s'élèvent partout des grands magasins, des banques, des bureaux, des locaux administratifs, et cela d'autant plus rapidement que la coutume de vivre en appartement ne s'est pas encore implantée. Le Belge tient à avoir sa maison à soi, et, sauf exception, il ne consent à se loger dans une « maison de rapport » que quand il ne peut pas faire autrement. C'est pourquoi, dès que le commerçant, le boutiquier est arrivé à une certaine aisance, dès que le fonctionnaire est parvenu à un certain grade, il loue ou il se fait construire une petite demeure particulière dans le faubourg. Sa suprême ambition est d'aller habiter dans les environs de l'avenue Louise, vers les quartiers clairs du nord-est de la ville, ou vers les faubourgs d'Ixelles et de Saint-Gilles.

Pour bien connaître les mœurs du Bruxelles

d'aujourd'hui, il faut pénétrer dans une de ces maisons bourgeoises, car c'est la classe moyenne qui a fait la Belgique moderne, qui continue de la diriger et de lui donner le ton. L'aristocratie, peu nombreuse, est sans grande influence sociale; le peuple, en somme, est encore en tutelle.

Toutes les maisons bruxelloises sont construites sur le même plan, que le loyer en soit de 800 francs ou de 5000. Elles se composent d'un sous-sol légèrement surélevé et comprenant la cuisine et ses dépendances ainsi qu'une salle à manger; d'un rez-de-chaussée où se trouvent trois grandes pièces en enfilade, plus ou moins richement décorées, et de deux étages où se reproduit la même disposition qu'au rez-de-chaussée. La cage d'escalier se trouve disposée latéralement devant la porte d'entrée. De plus, il y a généralement une annexe donnant sur un petit jardin. Selon le loyer de la maison, les pièces sont plus ou moins grandes et plus ou moins ornées, l'annexe plus ou moins importante; mais le plan de la maison est toujours le même. Sauf dans la grande bourgeoisie, dans le monde vraiment élégant, la vie de famille se concentre généralement dans le sous-sol. C'est dans la salle à manger souterraine que l'on prend ses repas, et que la femme et les enfants se tiennent d'ordinaire. Le rez-de-chaussée est réservé à la vie d'apparat, aux réceptions, aux dîners priés, et c'est au fond pour qu'il soit plus reluisant, plus net, mieux astiqué, que la maîtresse de maison, très appliquée, selon les vieilles mœurs flamandes, à la bonne tenue de son intérieur, condamne les siens à cette vie demi-souterraine, la partie supérieure de la maison étant réservée aux chambres à coucher et parfois au cabinet de travail du mari.

ARCADE MONUMENTALE DU PALAIS DU « CINQUANTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE NATIONALE ». — Ce palais renferme un intéressant musée rétrospectif d'art monumental et industriel.

Cette organisation de la vie domestique mérite d'être notée, car elle répond au double aspect de la vie bourgeoise à Bruxelles. Tout au fond les vrais Bruxellois, les vieux autochtones, sont restés assez semblables à ces bons Brabançons dont Camille Lemonnier, dans un passage cité ci-dessus, décrivait le personnage plantureux et pittoresque. Par bien des traits, quelle que soit leur situation sociale, ils tiennent encore tous à cette petite bourgeoisie commerçante dont les mœurs simples, démocratiques et sans grand raffinement ont été dépeintes avec tant d'humour par M. Léopold Courouble dans la série de romans qui forme l'histoire de *la Famille Kackebroeck*, et par M. George Garnir dans *le Conservateur de la tour Noire* et dans *la Boule plate*. Ils en ont souvent encore le langage imprévu et savoureux. Ils ne disent pas nécessairement « Savez-vous? » et « Pour une fois » entre chaque phrase, mais ils s'embrouillent obstinément dans les auxiliaires, disent « savoir » pour « pouvoir », emploient invariablement le « tu » pour le « vous », et le « vous » pour le « tu » et parsèment leurs discours d'idiotismes locaux dont M. Courouble a pu faire un plaisant dictionnaire sous ce titre : *Notre Beau Langage*. Quand ils se laissent aller à eux-mêmes, ils vont d'instinct aux mœurs ancestrales, aux habitudes bon enfant et un peu débraillées qui régnaient universellement dans le Bruxelles d'il y a cinquante ans. Mais le développement normal de la richesse et du luxe, le contact avec des civilisations plus raffinées les font rougir de ces habitudes héréditaires, et ils s'efforcent de prendre les mœurs plus ou moins cosmopolites de l'élite contemporaine. De même qu'ils ont deux salles à manger, ils ont deux attitudes, l'une pleine de dignité, de décorum et même de morgue, l'autre de familiarité accueillante et facile. Leur opulence récente les pousse à prendre les habitudes et les mœurs de ce monde international qu'ils coudoient pendant les vacances sur les grands chemins de l'Europe; leur goût naturel, leur bon sens héréditaire, à garder les habitudes populaires de leur enfance. Tel gros commerçant, retiré des affaires, qui passe les mois d'été à Ostende et l'hiver à Nice, fait régulièrement sa partie de dominos dans un café de son quartier, en compagnie de l'épicier du coin et du patron de l'établissement qui le tutoie comme un vieux camarade.

MAISON MODERNE, RUE DE FACQZ.
Architecte, M. HANKAR.

Le cabaret joue du reste un grand rôle dans la vie belge, à tous les échelons de la société. C'est là, bien plus qu'au salon, que se concentre la vie sociale, et il faut voir là encore une survivance des mœurs d'autrefois.

« On dînait tôt, dit M. Edmond Cattier, qui, dans *la Patrie belge*, a évoqué, d'une façon charmante, la vie bruxelloise d'il y a vingt-cinq ans, on ne buvait de vin que le dimanche. Il est vrai que c'était du vin, du vin de sa cave : car on avait des caves; on n'allait pas acheter à la bouteille chez le marchand du coin des clos datés et tarifés. Pendant la semaine, on se contentait de l'honnête et laxative « bière

de mars », couverte de fleurettes la moitié du temps, ou de la « petite brune » que les lourds garçons brasseurs descendaient à la cave en tonneau, peine pour laquelle il leur était dû une redevance fixe et personnelle calculée en « cents », selon la qualité de la bière et la capacité du tonneau. Les étonnants breuvages qui se véhiculent en bouteille et s'absorbent à présent sous le nom de bière n'avaient pas encore fait fortune. Le soir, les pères allaient faire leur partie au cabaret, et ce cabaret n'était pas choisi au hasard par les groupes amicaux qui s'y donnaient rendez-vous; il fallait que le faro, le lambic ou l'half-en-half y fût de choix. Les habitués ne se laissaient pas séduire par le vain luxe du mobilier et l'éclat de la décoration murale : le bon verre, la bonne pipe, la bonne partie, avec quelques braves types de commerce sûr, voilà ce qui, de huit à dix, vous refaisait un homme ! Les classes affairées d'aujourd'hui dédaignent ces joies simples. Elles demandent au café, à la taverne, plus d'agitation. Le bock neutre et insipide qu'elles y avalent n'est plus qu'un prétexte à rendez-vous d'affaires. »

MAISONS MODERNES, RUE AMÉRICAINE.
Architecte, M. HORTA.

Ce dernier trait n'est pas tout à fait exact. Certes le vieux cabaret bruxellois, avec son comptoir sculpté, ses pompes à bière reluisantes, ses tables de chêne récurées, son immense râtelier à pipes, ses affiches notariales et ses servantes rougeaudes, s'est transformé, bien qu'il en existe encore certains types caractéristiques; on y a introduit un confort rutilant et de mauvais goût à l'allemande. Mais l'habitude du café, les mœurs du café, avec leur grosse jovialité, leur familiarité bonhomme et leur débraillé rustique sont demeurées chères au cœur du vrai Bruxellois, et c'est là que se manifestent le plus clairement peut-être certains traits caractéristiques des mœurs belges.

Elles ont toujours été profondément égalitaires, ces mœurs. L'aristocratie n'a jamais eu, dans les Pays-Bas méridionaux, le grand rôle social qu'elle a eu en France ou en Angleterre. La cour des gouverneurs généraux, sauf en de rares instants, a toujours été profondément étrangère à la masse de la nation. On y a vécu à l'espagnole ou à l'autrichienne, non à la belge. Aussi jamais le bourgeois n'a-t-il pu songer à prendre exemple sur une élite cultivée et raffinée. Ces circonstances lui ont épargné certains ridicules, — ni M. Jourdain, ni George Dandin n'ont jamais été des types belges, — mais elles ont fait que le pays a toujours manqué de cette civilisation polie que le tiers état victorieux a empruntée en France à la noblesse déchue. Certes il y a toujours eu, il y a encore des classes en Belgique, mais les barrières de l'éducation et de la culture y sont beaucoup moins hautes entre elles que dans d'autres pays. Dès que la fortune lui aura souri, une aimable boutiquière prendra très aisément sa place dans « la meilleure société » de la ville. Elle y trouvera des gens ayant les mêmes préoccupations, le même langage, le même bon sens un peu terre à terre. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas à Bruxelles une aristocratie véritable. Toutes les grandes familles de la vieille noblesse belge y ont leurs hôtels. Mais elles s'y enferment et ne participent pour ainsi dire pas à la vie nationale, d'où leurs alliances étrangères contribuent d'ailleurs à les détacher. D'autre part, la cour, qui, dans les premières années de l'existence du royaume, fut assez obstinément boudée par ces grandes familles, s'est entourée d'une aristocratie nouvelle, en général d'origine roturière, qui forme, avec le monde des hauts fonctionnaires, des banquiers, des grands industriels, une élite sociale nouvelle. Mais cette aristocratie récente s'est empressée d'imiter l'attitude de l'ancienne, avec laquelle elle cherche à se confondre. Elle se mêle le moins possible à la vie publique et confond aisément la morgue avec l'orgueil.

Ce qui contribue encore à entraver le développement d'une véritable vie mondaine, d'une vie de société brillante et facile, c'est la vieille et profonde division des partis politiques. Dans toutes les villes belges, à Bruxelles comme à Gand ou à Liége, il y a un monde libéral et un monde catholique qui vivent côte à côte, se supportent par habitude, mais ne communiquent pas l'un avec l'autre et s'ignorent opiniâtrément. La division est si profonde que l'apparition du socialisme n'a presque nulle part opéré le rapprochement attendu entre ces deux mondes bourgeois irrémédiablement hostiles.

ENTRÉE DU PASSAGE DU NORD, PLACE DE BROUCKERE.

Libérale ou catholique, cette élite bourgeoise subit plus ou moins, surtout à Bruxelles, l'influence des mœurs françaises ou plutôt des mœurs parisiennes. Le peuple, au contraire, plus encore que la bourgeoisie moyenne, reste très profondément attaché à ses façons de vivre, de parler et de sentir. M. Charles Morice remarquait plaisamment qu'il est très difficile de faire comprendre à un Bruxellois du peuple qu'on puisse ne pas être Bruxellois. Et, en effet, il y a, chez le Bruxellois purement Bruxellois, un orgueil naïf qui est parfois plein de saveur. « Rien ne peut rendre le mépris

d'un sourire belge, dit Charles Morice, pour l'inconnu, l'inouï, l'imprévu, le non-conforme. Et ce sourire n'est pas toujours silencieux. L'ouvrier ne se contente même pas du vocabulaire usuel et montre dans celui de la « zwanze » (mystification, plaisanterie) quelque imagination à l'égard du quidam assez audacieux pour laisser voir un type extra-belge ou seulement quelque indépendance dans la mise. « Tête noire » chez ce peuple blanc est une injure, « Jésus-Christ » aussi, « artiste » aussi dans les faubourgs... et bien d'autres termes encore. » On en trouvera la liste imprévue et cocasse dans l'amusant *Baedeker de physiologie bruxelloise* qu'a publié M. George Garnir, sous le pseudonyme de Curtio.

Cette imagination dans l'injure pittoresque fait l'orgueil du gamin bruxellois et le plus bel ornement de l'étrange jargon qu'il parle. Ce jargon, le « marollien », ainsi nommé du quartier des Marolles, vieux faubourg populaire où, suivant la tradition, un lointain duc de Brabant transplanta une population wallonne, est un bizarre mélange de flamand et de français que quelques écrivains du cru ont essayé de fixer, mais qui est rapidement devenu sous leur plume quelque chose d'assez artificiel. Qu'il se figure parler le flamand, ou qu'il se figure parler le français, le peuple de Bruxelles emploie un langage également corrompu, appliquant au français une vague syntaxe flamande, introduisant dans la phrase flamande tous les mots français qui désignent des abstractions ou des idées. Ajoutez à cela l'imagination naturelle d'un peuple réaliste et goguenard, et vous aurez une faible idée de ce que c'est que le marollien.

Tel qu'il est, cet idiome tient fort au cœur du peuple bruxellois. S'il méprise l'imprévu, le non-conforme, sous quelque aspect qu'il se présente, le Bruxellois se mêle particulièrement de l'homme qui ne parle pas comme lui, et du haut en bas de la société, — il est bien entendu que nous ne parlons pas de la véritable élite, — ce trait de caractère lui donne une attitude qui ne laisse pas que de choquer assez vivement l'étranger. Qui ne sourirait de la naïve confiance en soi d'un peuple qui possède au plus haut degré ce défaut français d'ignorer le reste du monde, mais qui est loin de pouvoir se suffire à lui-même comme le peuple français? Mais qu'on réfléchisse pourtant; on verra que, comme dit encore M. Charles Morice, « cette confiance en sa propre excellence est un signe évident de force pour le peuple qui la possède. Du reste, ajoute l'écrivain français, le Belge réfléchit, et, ses dons d'assimilation l'emportant, l'amour-propre cédant vite à l'esprit pratique, il lui arrive d'imiter le lendemain ce qui la veille lui avait paru — non pas étonnant, rien ne l'étonne — saugrenu ».

LA COLONNE DU CONGRÈS.

Érigée de 1850 à 1859, en souvenir du Congrès national de 1830-1831.

Au fond, c'est cet esprit pratique qui est à la base du caractère bruxellois ou, plus exactement, du caractère belge, car c'est à Bruxelles que la fusion des deux races, la flamande et la wallonne, s'opère le mieux et qu'on peut le mieux en apprécier les résultats. Il est peu de peuples qui se laissent moins facilement que celui-ci prendre aux belles phrases, aux grands mots, aux chimères. Il est de ceux qui veulent toucher leur idéal avec le doigt et le mettre dans les choses les plus quotidiennes de la vie. Il veut avant tout se rendre compte, apprécier, évaluer, il aime à monnayer son plaisir, et rien ne lui fait plus horreur que le gaspillage. Ce n'est pas qu'il soit avare ou même économe, car on amasse très peu en Belgique. On gagne, on économise pour dépenser. « L'économie constante permet le faste exceptionnel, » dit finement un étranger qui connaît bien Bruxelles. Et, en effet, ce sens pratique qui, depuis la claire intelligence des hommes d'affaires qui ont fait la grandeur de la nation jusqu'à l'ingéniosité laborieuse de l'humble ménagère, possède le peuple entier, s'allie avec un singulier amour du faste. Faste dans l'hospitalité, qui se manifeste en dîners truculents; faste dans les fêtes de famille, mariages, enterrements, baptêmes, premières communions; faste dans les habitations, où la pièce d'apparat, celle où l'on ne vit pas, reçoit l'étalage de tout ce que la famille a amassé de beau; faste dans les fêtes publiques, faste dans la toilette des femmes et surtout des enfants, que les plus humbles mères ornent le dimanche avec un touchant amour, faste universel et nécessaire à un peuple qui veut toujours saisir le bonheur de l'heure. Il y a dans cette attitude instinctive devant la vie une profonde sagesse, mais une sagesse un peu courte, un peu plate, la sagesse du bourgeois qui croit que l'univers s'arrête au bon sens. Un tel personnage ne comprend rien au panache. L'absurde et sublime élégance de certaines attitudes lui échappe ou lui paraît grotesque; l'héroïsme pour l'héroïsme lui fait l'effet d'un non-sens.

LA FONTAINE DE BROUCKERE.

Érigée en 1872, en l'honneur du bourgmestre Charles De Brouckere, mort en 1866.

LE BOIS DE LA CAMBRE : LE GRAND RAVIN.

Et pourtant ce peuple eut son instant d'héroïsme. La révolution de 1830 est son œuvre et les coups de fusil qu'il tira sur les soldats hollandais cantonnés dans le Parc sont assurément pour quelque chose dans la fondation de la patrie. Mais cette révolution, qui fut d'ailleurs fomentée par des jeunes gens très imbus du carbonarisme et de toutes les idées démocratiques sur le rôle émancipateur de la nation française et sur les hautes vertus morales du peuple en armes, fut conduite très paternellement. Les Bruxellois firent vaillamment le coup de feu, les femmes accueillirent l'armée hollandaise en la bombardant d'ustensiles de ménage. Mais, entre deux attaques contre les soldats du roi Guillaume, les Bruxellois de 1830 n'oublièrent jamais l'heure du repas. Ils voulaient bien mourir pour la liberté, mais ils ne voulaient pas mourir le ventre creux. A bien examiner les documents du temps, les souvenirs qu'ont laissés les contemporains, on s'aperçoit que cette révolution fut d'abord entreprise comme une manière de partie de plaisir. Les premiers volontaires, quels que fussent d'ailleurs leurs sujets de mécontentement contre le roi de Hollande et son gouvernement, allaient tirer aux Hollandais dans le Parc comme on va tirer au lapin. Quels beaux exploits à raconter le soir au cabaret ! Rien de plus intéressant pour l'histoire de l'esprit belge, et même pour l'histoire de l'esprit européen, à cette date climatérique de 1830, que l'étude de cette révolution de jeunes gens qui, d'abord, ne parut rien moins que sérieuse et dont l'Europe commença par sourire; des jeunes gens qui jouent à la conspiration, parce qu'ils ont la tête farcie de toutes les légendes à la mode sur le carbonarisme ; un peuple qui joue à la révolution, et qui d'ailleurs profite des premiers troubles pour satisfaire ses rancunes économiques — les bandes d'émeutiers coururent saccager des usines qui, pourtant, n'avaient aucune attache avec le gouvernement hollandais; — des coups de fusil que l'on tire presque au hasard comme pour s'amuser : il n'en fallut pas davantage pour créer une nation. Mais il se trouva que l'occasion de ces coups de fusil était bonne, que l'Europe avait envie de détruire l'œuvre du traité de Vienne, que de jeunes ambitieux, pleins d'ardeur et de talent, entrevirent dans une intuition merveilleuse l'avenir de ce peuple bilingue et en apparence disparate : il n'en fallut pas davantage pour créer le royaume de Belgique, et cette révolution, commencée « à la blague », eut tout de même un aspect suffisamment héroïque pour servir de légende à une jeune patrie : ce fut un hasard que tout nécessitait.

Au reste il se trouva que ces jeunes gens, qui s'étaient jetés dans l'aventure révolutionnaire sans trop savoir où ils allaient, étaient d'excellents diplomates, des hommes d'État pleins de prudence, de sagacité et de sens pratique, qui n'eurent jamais le défaut de trop croire en eux-mêmes, ni en leur œuvre.

Aussi bien cet esprit pratique, goguenard et un peu mesquin, se reflète-t-il assez exactement dans toutes les institutions politiques de la Belgique, institutions qui se trouvent, en vérité, parmi les plus libres qu'il y ait dans le monde entier.

LES INSTITUTIONS POLITIQUES DE LA BELGIQUE

Les institutions que la Belgique s'est données en 1830 s'inspirent à la fois de la Révolution de 1789 et du parlementarisme anglais.

La constitution commence par traduire en textes législatifs la fameuse Déclaration des droits de l'homme et du citoyen; elle garantit aux Belges la liberté individuelle, l'inviolabilité de la propriété et du domicile, la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la liberté d'association et le droit de réunion. Puis, immédiatement après, elle organise la monarchie constitutionnelle à la mode anglaise.

Mais justement parce que les textes qui ont importé en Belgique le régime parlementaire y sont arrivés d'un pays où la tradition corrige la loi écrite, ils n'établissent point avec précision et netteté la doctrine du gouvernement constitutionnel. S'ils proclament que le roi n'a d'autres pouvoirs que ceux que la constitution lui accorde, s'ils ajoutent qu'aucun acte royal n'a de valeur légale s'il n'est contresigné par un ministre qui en prend la responsabilité, ils laissent cependant au roi la libre désignation des collaborateurs qu'on lui impose, alors que les traditions du parlementarisme obligent le roi constitutionnel à prendre comme ministres les chefs de la majorité parlementaire qui ont alors la charge et la responsabilité du pouvoir.

Ces traditions avaient jusqu'en ces derniers temps été fidèlement suivies en Belgique; mais depuis que le roi Léopold II a exercé au Congo le pouvoir absolu d'un souverain autocrate, les mœurs politiques se sont quelque peu modifiées, la volonté royale a pris dans la politique belge une place importante, les ministres se considèrent autant comme les serviteurs du roi que comme les mandataires de la Chambre, et le régime est au moins aussi rapproché du pouvoir personnel que du parlementarisme.

Il y a cependant parmi les institutions établies par la constitution de 1831 un organisme spécial au contrôle des dépenses qui est une garantie précieuse de l'indépendance du pouvoir parlementaire. On sait quelle importance s'attache en droit public aux questions budgétaires; rejeter le budget, c'est pour le parlement — en théorie tout au moins — le moyen infaillible de soumettre à ses volontés le gouvernement et le pouvoir exécutif. Mais on a pu constater dans divers pays que, lorsqu'un parlement essayait de se servir de cette arme redoutable et dangereuse pour mettre à la raison un gouvernement révolté contre son autorité, ce gouvernement se passait fort bien de la permission des parlementaires et continuait de pourvoir aux besoins de l'administration en invoquant des nécessités d'ordre public.

C'est pour empêcher cette usurpation de pouvoir que l'on a institué en Belgique la Cour des comptes, dont les membres sont élus par la Chambre des représentants et qui a pour mission de

LE BOIS DE LA CAMBRE : LE LAC.

PLAN DE LA VILLE DE BRUXELLES

veiller à ce que pas un centime ne sorte des caisses de l'État sans l'autorisation préalable du parlement; aucun comptable public ne peut exécuter une ordonnance de payement si la Cour des comptes n'a au préalable vérifié et attesté que la dépense se rattache à un crédit régulièrement voté et n'en dépasse pas les limites.

Et ce n'est pas seulement en matière de finances que la constitution a armé le parlement et les citoyens contre les abus d'autorité; à toutes les pages de la constitution belge se manifeste la défiance du pouvoir, la crainte du fonctionnaire; partout le domaine d'action du gouvernement est strictement défini et limité, et l'on a pris toutes les précautions pour que le pouvoir judiciaire, à qui est confiée la garde des libertés des citoyens, soit pleinement indépendant. Il suffit de lire attentivement la constitution belge pour voir qu'elle est née d'un mouvement révolutionnaire et qu'elle a été faite par des hommes qui venaient d'abattre à coups de fusil le principe d'autorité que leur avait fait sentir un peu trop lourdement le roi des Pays-Bas.

LE MANNEKEN-PIS UN JOUR DE FÊTE.

LE MANNEKEN-PIS « IN NATURALIBUS ».

Statuette de Duquesnoy (1619), fort populaire à Bruxelles et dénommée le plus vieux bourgeois de Bruxelles.

Mais les institutions dépendent de ceux qui sont appelés à les utiliser, et ce sera vainement qu'on proclamera en termes solennels qu'une nation est souveraine et maîtresse d'elle-même, vainement qu'on lui donnera le droit de choisir ses représentants en des scrutins électoraux, si les politiciens qui s'emparent inévitablement de la direction des luttes électorales font prédominer en toutes choses l'esprit de parti. Or la Belgique est peut-être le pays de l'Europe où les partis possèdent l'organisation la plus forte et la plus homogène. La révolution de 1830 est née surtout d'un mouvement religieux — les catholiques se trouvant gênés sous un gouvernement de protestants — et d'un mouvement de réaction contre l'emploi exclusif de la langue hollandaise dans l'administration des provinces wallonnes. Mais l'union qui s'était formée pour proclamer la liberté sous toutes ses formes, en y comprenant bien entendu la liberté des cultes et la liberté des langues, ne fut pas une union durable. On reprocha bientôt à l'Église de vouloir user de la liberté qu'elle avait conquise pour assurer sa domination, et deux partis, le parti libéral et le parti catholique, se constituèrent bientôt, s'organisèrent et pendant un demi-siècle à peu près alternèrent au pouvoir.

Les institutions électorales favorisaient d'ailleurs ce jeu de bascule que l'on considéra longtemps comme le meilleur moyen d'avoir toujours le gouvernement désiré par la nation; les élections se faisaient en effet au scrutin de liste dans des circonscriptions dont quelques-unes, celles des villes importantes, avaient de nombreux députés à élire. La campagne électorale, dans ces conditions, ne peut être conduite que par des associations puissamment organisées, et en dehors de leur action aucune candidature dissidente ne peut se produire avec chance de succès. Le rôle de l'électeur n'est plus que de choisir entre les deux listes qui lui sont présentées, et, suivant qu'il donne la majorité à l'un ou à l'autre parti, le pouvoir sera donc exercé par la gauche ou par la droite, par les libéraux ou par les catholiques.

En ce temps-là, le corps électoral était relativement fort restreint : il fallait, pour participer à l'élection des députés, payer une quarantaine de francs d'impôts directs à l'État; mais le privilège censitaire qui réservait le droit de suffrage aux classes riches fut bientôt vivement critiqué. Une campagne ardente fut menée en faveur d'une large extension du droit de suffrage, et après de longues résistances le gouvernement, qui était cependant aux mains des conservateurs, se rallia au principe d'une réforme électorale et accepta de procéder à une revision des dispositions constitutionnelles qui restreignaient le droit de suffrage.

C'est que depuis quelques années déjà la classe ouvrière commençait à faire sentir son influence; organisée en syndicats et en sociétés coopératives, elle formait une armée nombreuse et disciplinée qui, étant privée du droit de vote et exclue du parlement, se trouvait amenée à agir en dehors de la légalité. Des grèves sanglantes s'étaient produites en 1886 dans le Hainaut industriel, et M. Auguste Beernaert, qui était à cette époque chef du cabinet, reconnut que, pour apaiser les esprits surexcités, il serait sage d'élargir les institutions électorales.

La revision constitutionnelle fut donc décrétée et une assemblée constituante fut élue. Mais on se trouva bientôt en présence de difficultés extrêmes : le parti catholique s'était rallié à une formule qui aurait étendu le droit de suffrage à tous ceux qui occupaient une habitation d'une certaine importance; mais, si les catholiques avaient la majorité dans la Chambre constituante, cette majorité n'était point suffisante pour lui permettre d'adopter les nouvelles dispositions constitutionnelles pour le vote desquelles il faut, dans le droit public belge, une majorité des deux tiers des voix. Pour compléter cette majorité exceptionnelle, les conservateurs avaient donc besoin de s'entendre avec l'opposition libérale. Or celle-ci était divisée; les députés « progressistes », c'est-à-dire l'extrême gauche du parti libéral, ceux qui avaient provoqué la revision constitutionnelle, réclamaient le suffrage universel, tandis que les libéraux modérés soutenaient, pour employer le mot barbare qui fut créé alors, le principe du capacitariat, c'est-à-dire l'attribution du droit de suffrage à ceux qui feraient preuve d'une certaine instruction.

La discussion s'ouvrit sans qu'aucun accord eût été conclu; et la solution du gouvernement et de la majorité, la formule donnant droit de vote aux occupants de maisons, fut repoussée.

LE PALAIS DE LA NATION, LIEU DE RÉUNION DE LA CHAMBRE ET DU SÉNAT.
Ce palais fut construit par Guimard, de 1779 à 1783, pour les États de Brabant.

Il n'était pas possible cependant de maintenir une législation dont l'insuffisance avait été solennellement proclamée. Une fois posées, ces questions durent être résolues. C'est alors que, pour sortir de l'impasse où l'on se trouvait engagé, le groupe progressiste offrit, si l'on voulait accepter le principe du suffrage universel, de l'entourer de garanties destinées à apaiser les craintes des conservateurs, en accordant, par exemple, un double vote aux chefs de famille; des négociations s'engagèrent : elles aboutirent rapidement à l'adoption d'une formule qui fut inscrite dans la constitution revisée et qui établissait le régime bizarre et compliqué du vote plural sous l'empire duquel se font encore aujourd'hui les élections belges.

Dans ce régime on ne s'est pas borné, comme le voulaient les progressistes, à donner à l'homme marié — et au veuf ayant des enfants — un second vote dont il eût disposé en quelque sorte comme représentant et mandataire légal de la famille dont il était le chef; on a attribué de même un second vote à l'électeur propriétaire et, pour donner satisfaction aux libéraux modérés, deux votes supplémentaires à l'électeur « capacitaire ».

Le propriétaire — celui auquel s'intéressait surtout la majorité conservatrice — a droit au vote plural dès qu'il possède un immeuble d'une valeur de 2000 francs ou simplement 100 francs de rente sur l'État en inscription nominative. En fait, la classe des propriétaires est celle qui fournit le plus grand nombre d'électeurs pluraux; car pour obtenir les votes supplémentaires accordés à l'électeur instruit il faut posséder un diplôme universitaire ou tout au moins avoir suivi un cours complet d'études moyennes du degré supérieur. Quant au chef de famille, il ne peut user du double vote qu'à l'âge de trente-cinq ans et s'il paye au moins 5 francs de contribution personnelle.

LE MONUMENT ANSPACH, SUR LA PLACE DE BROUCKERE.
Érigé en 1897 à la mémoire du bourgmestre Jules Anspach, mort en 1879.

Comme les occupants de maisons à très faible loyer sont exempts de cette contribution, cette dernière condition d'apparence inoffensive a pour conséquence de réserver, de façon presque complète, à la classe bourgeoise, le vote supplémentaire du chef de famille.

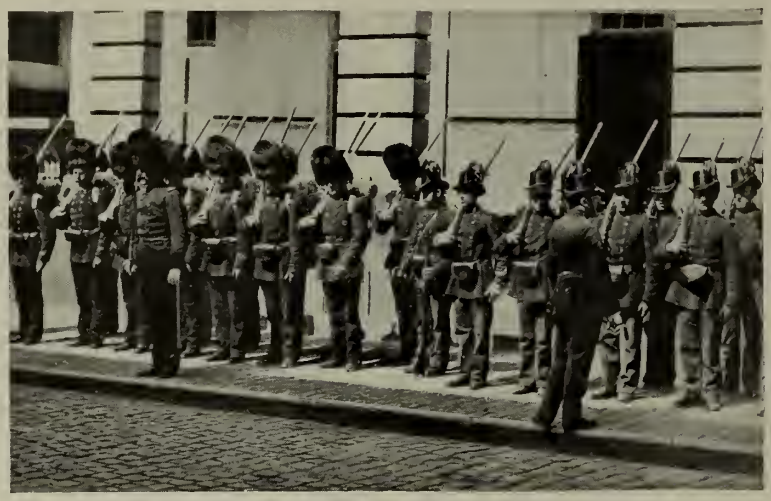
Toutes ces restrictions au principe du suffrage universel avaient été imaginées pour maintenir aux influences bourgeoises et conservatrices, partiellement tout au moins, la prépondérance qu'elles avaient eue précédemment.

Néanmoins, dès la première application du nouveau régime, — c'est-à-dire en 1894, — les élections montrèrent que la composition du parlement belge allait se modifier profondément.

Aucune atteinte n'avait été portée par le nouveau régime à la suprématie qu'exerce le parti catholique dans le pays flamand, et l'accession aux urnes électorales d'un beaucoup plus grand nombre de paysans l'avait au contraire consolidée et raffermie; mais, dans les provinces wallonnes, où le parti libéral avait jusqu'alors trouvé ses plus sérieux appuis, les représentants libé-

raux se virent éliminés par les socialistes, appuyés sur leurs coopératives ouvrières.

Cependant, sauf dans un ou deux arrondissements, cette victoire du parti ouvrier ne fut pas assez complète pour assurer l'élection de ses candidats au premier tour de scrutin ; elle fut assez importante cependant pour causer dans la bourgeoisie des villes un émoi profond qui produisit un mouvement accentué en faveur des conservateurs; le parti catholique, qui semblait devoir être mis en minorité, reconquit lors des ballottages tout le terrain qu'il avait perdu et retrouva une majorité plus forte que précédemment; les élus socialistes furent aussi assez nombreux, mais les libéraux furent à peu près anéantis; et les élections ultérieures ne firent qu'accentuer cette situation : dans les arrondissements où le libéralisme avait réussi à conserver quelques députés, on se détacha peu à peu de ce parti. En face d'une majorité conservatrice qui s'augmentait sans cesse, il ne restait plus guère dans l'opposition qu'un groupe socialiste, qui devenait aussi de plus en plus nombreux et que l'enivrement de ses succès poussait aux procédés violents.



GRENADIERS ET CARABINIERS.
L'armée belge comporte, en temps de paix, 43 000 hommes de troupe.

Cette situation prit fin par l'introduction de la représentation proportionnelle dans la législation électorale de la Belgique. Corrigeant les inconvénients du scrutin de liste, la représentation proportionnelle permit au parti libéral de reprendre au parlement la place qui lui revenait légitimement.

Les libéraux, en effet, avaient conservé dans tous les arrondissements du pays des minorités importantes qui s'étaient trouvées écrasées par le parti catholique dans les provinces flamandes et par les socialistes dans les contrées industrielles du pays wallon. Grâce à la représentation proportionnelle, ces minorités libérales peuvent à présent élire des députés qui forment à la Chambre le groupe le plus nombreux et le plus puissant de l'opposition anticléricale.

L'élection de la Chambre des représentants se fait donc en Belgique par le suffrage universel, corrigé d'une part par la pluralité des suffrages accordés aux éléments conservateurs du corps électoral et, d'autre part, par la représentation proportionnelle.

Le Sénat n'a pas en Belgique une physionomie fort différente de celle de la Chambre des représentants; avant la revision constitutionnelle de 1893, les deux assemblées étaient élues par le même corps électoral, mais la constitution avait établi un cens d'éligibilité fort élevé, de sorte que le Sénat était une sorte de ploutocratie où n'étaient admis que les représentants de la grande propriété, de la haute industrie et de la finance.

Dès 1893 ce régime a été quelque peu modifié; le cens d'éligibilité a été réduit à 1 200 francs et, aux membres du Sénat élus par l'élection directe, on a adjoint quelques sénateurs issus d'une élection à deux degrés et qui sont dispensés du cens d'éligibilité. Pour le surplus, l'élection du Sénat est soumise aux mêmes règles que celle de la Chambre, c'est le même corps électoral : suffrage universel avec vote plural, avec cette différence pourtant que l'on ne devient électeur sénatorial qu'à l'âge de trente ans, alors que l'on vote dès vingt-cinq pour l'élection des députés. C'est aussi le même procédé électoral combinant le scrutin de liste et la représentation proportionnelle.

Les deux assemblées ont donc comme précédemment la même origine, mais leur composition diffère cependant de façon assez notable, parce que le cens d'éligibilité, bien qu'il ait été très fortement réduit, empêche presque toujours le parti socialiste de trouver sur la liste des éligibles des candidats disposés à souscrire aux doctrines collectivistes.

Il en résulte que, dans la plupart des cas, le parti ouvrier ne présente pas de candidats aux élections sénatoriales et apporte ses suffrages — en partie — aux candidats libéraux. Ceux-ci, du reste, pour se conserver cette clientèle électorale, se montrent en général assez favorables aux réclamations ouvrières.

Les socialistes cependant ont quelques représentants au Sénat qui leur appartiennent en propre. Mais ils sont peu nombreux et la plupart d'entre eux doivent leur élection aux dispositions nouvelles qui ont créé, à côté des élus censitaires, des sénateurs ne payant pas le cens d'éligibilité et qui sont élus non par les électeurs eux-mêmes, mais par les conseils provinciaux.

Ces conseils provinciaux sont des assemblées délibérantes, élues dans chacune des neuf provinces de la Belgique par un corps électoral qui est composé exactement de même que le corps électoral du Sénat, et c'est sans doute pour cette raison que la Chambre constituante de 1893 leur a délégué le droit d'élire des sénateurs; le nombre de ces sénateurs n'est d'ailleurs pas fort considérable et ils représentent à peine le quart du nombre total des membres de la haute assemblée. Si, du reste, on a imaginé cette combinaison nouvelle, c'est encore une fois parce qu'il a fallu se résigner à une cote mal taillée, à un arrangement transactionnel sur lequel ont fini par s'accorder les conservateurs qui ne possédaient à la Constituante de 1893 qu'une majorité insuffisante et les membres de l'opposition qui leur apportaient l'appoint nécessaire pour compléter le quorum exigé.

On avait voulu d'abord faire du Sénat une assemblée conservatrice destinée à faire contrepoids et à entrer éventuellement en

PERSPECTIVE DE LA RUE DE LA RÉGENCE.
(Au fond la place Royale.)

conflit avec la Chambre issue du suffrage universel. Et l'on avait proposé en conséquence de composer la Chambre haute des hauts dignitaires de l'État ou bien de la faire nommer par l'élection à deux degrés; mais les partisans du suffrage universel ne voulurent point y consentir, et l'on dut se résigner à conserver aux deux Chambres leur identité d'origine, sauf à combiner la règle ainsi maintenue avec le principe de l'élection à deux degrés, en faisant élire quelques-uns des sénateurs par les conseils provinciaux.

C'est du reste l'attribution la plus importante de ces assemblées; le pouvoir provincial en effet n'a guère de raison d'être; et l'on peut dire que dans un pays aussi peu étendu que la Belgique — surtout avec la facilité de communications d'à présent — il n'y a point place entre les intérêts généraux, auxquels pourvoient le gouvernement et les Chambres, et les intérêts locaux dont s'occupent les administrations communales.

Les provinces, dont la délimitation purement administrative ne correspond point à la nature agricole ou industrielle des diverses régions, n'ont point d'intérêts propres; tout au plus ont-elles la charge de l'entretien d'une partie de la voirie.

Néanmoins le pouvoir provincial a tous les organismes d'un petit État; il a pour premier et principal organe une assemblée élective — c'est le conseil provincial — qui vote chaque année le budget de la province, établit les taxes et peut faire certains règlements de police qui se superposent à ceux des communes et du gouvernement, sans pouvoir les interdire. Le conseil provincial a aussi la mission de présenter à la nomination du gouvernement des candidats pour certaines fonctions judiciaires. Il y a à la tête de l'administration des provinces un commissaire du gouvernement qui porte le titre de gouverneur. Ce fonctionnaire est en quelque sorte préposé à la surveillance du pouvoir provincial et aussi, comme nous allons le voir, du pouvoir communal.

Les conseils provinciaux ne tiennent que des sessions fort courtes, mais ils nomment, pour veiller à l'exécution de leurs décisions, des délégués qui ne sont pas plus d'une demi-douzaine dans les provinces les plus importantes et qui constituent la « députation permanente » du conseil provincial.

Cette députation permanente est présidée par le gouverneur; elle n'a pas seulement pour mission de mettre à exécution les décisions du conseil provincial, elle doit aussi régler toutes les affaires d'intérêt provincial qui doivent recevoir une solution immédiate.

Les députations permanentes des conseils provinciaux ont également des attributions administratives importantes, et l'on peut même dire qu'elles constituent les seuls tribunaux administratifs existant en Belgique; mais leur compétence, qui était jadis fort étendue en cette matière, l'est beaucoup moins aujourd'hui; c'est ainsi qu'on leur a enlevé le droit, qu'elles possédaient autrefois, de statuer sur les contestations relatives à la confection des listes électorales. Désignées par les élus du corps électoral dans un pays où les compétitions politiques ont pénétré partout, on a pu constater que les députations permanentes étaient parfois trop accessibles aux suggestions de l'esprit de parti, et une grande partie de leurs attributions contentieuses ont été transférées au pouvoir judiciaire.

LE BOULEVARD DE L'OBSERVATOIRE.

LE MARCHÉ DU SABLON.

Mais la principale mission confiée aux « députations permanentes », c'est la surveillance des administrations communales. Toutes les décisions importantes prises par les autorités communales sont soumises au contrôle des autorités supérieures et souvent même ont besoin de leur approbation expresse. Et, dans nombre de cas, ce n'est même pas l'autorité provinciale qui est appelée à statuer, c'est le ministre de l'intérieur au nom du gouvernement. Les gouverneurs de province sont spécialement chargés de signaler au ministre les décisions des communes et des provinces qui peuvent être considérées comme touchant à l'intérêt général ou comme suspectes d'illégalité. Et il n'y a pas de semaine où le *Moniteur belge* ne contienne des arrêtés d'annulation de l'une ou l'autre délibération communale ou provinciale.

Et cependant on a toujours entendu en Belgique défendre comme un principe sacré l' « autonomie communale » qu'en de fort beaux discours les parlementaires rattachent aux traditions des communiers du moyen âge. Mais cette autonomie est en réalité fort peu de chose; les communes n'ont pas même le droit de choisir elles-mêmes le chef de leur administration. Lors de la révolution de 1830, un des premiers soins du congrès national qui organisa le nouvel État fut de décréter que les bourgmestres seraient, dans chaque commune, nommés par les notables de l'endroit, c'est-à-dire par ceux qui payent un chiffre d'impôts assez élevé. Mais lorsque le trône de Belgique fut offert au prince Léopold de Saxe-Cobourg, celui-ci fixa, à ce qu'on assure, comme une des conditions de son acceptation, l'abrogation de cette mesure; et, de fait, lorsque la loi d'organisation communale fut votée peu de temps après, on attribua au roi la nomination des bourgmestres et des échevins. Depuis on a rendu aux conseils communaux le droit d'élire ces derniers. Mais le bourgmestre,

LE CANAL DE CHARLEROI, A ANDERLECHT.

COIN DU PORT DE BRUXELLES.

qui est seul chef de la police, continue à être choisi par le gouvernement.

Au surplus les organes du pouvoir communal sont semblables à ceux de l'État et des provinces; il y a une assemblée élective, le conseil communal, qui, dans les limites qui lui sont assignées par les lois et sous la surveillance du pouvoir central, formule pour ainsi dire la législation communale; il y a un pouvoir exécutif, exercé par le bourgmestre et les échevins, qui est chargé de l'administration proprement dite.

Les autorités communales sont non seulement chargées de la gestion des intérêts locaux, mais elles reçoivent aussi par délégation du pouvoir central la mission de veiller dans certains cas à l'application des lois et règlements d'intérêt général. Elles sont obligées notamment d'organiser un enseignement primaire communal et chargées de la tenue des registres de l'état civil. La bienfaisance et le culte sont également dans leurs attributions, mais elles n'en sont cependant pas chargées directement; des établissements publics spéciaux, investis de la personnalité civile, les bureaux de bienfaisance, les commissions des hospices civils et les fabriques d'églises remplissent cet office.

Les membres des bureaux de bienfaisance et des hospices sont désignés par le conseil communal. Quant aux fabriques d'églises, chargées d'administrer dans chaque paroisse le temporel du culte, elles ont toujours l'organisation qui leur fut donnée par Napoléon Ier. Ces administrations subordonnées doivent d'ailleurs faire approuver leurs budgets et leurs comptes par les autorités communales, et c'est la commune qui, en cas d'insuffisance de ressources, doit parfaire la différence. Ces établissements n'ont en réalité reçu une existence propre que pour leur permettre de recevoir les dons et legs des personnes charitables, et les frais de la bienfaisance et du culte n'en restent pas moins une charge communale, si le patrimoine spécial qui leur est constitué par la charité se trouve être insuffisant.

Les fabriques d'églises se bornent à régler le temporel du culte. Quant au traitement même des prêtres, une disposition constitutionnelle ordonne qu'il soit inscrit chaque année au budget de l'État. Ces dispositions sont analogues à celles qui existaient en France avant la loi de séparation. Le régime belge se réclame cependant aussi du principe de la séparation de l'Église et de l'État, et l'un des constituants de 1830 a formulé le principe en une phrase restée célèbre : « Il n'y a pas plus de rapports entre l'État et la religion qu'entre l'État et la géométrie. » Mais cet orateur était un orateur catholique, envisageant la séparation au point de vue catholique : l'État n'a vis-à-vis de l'Église aucun droit; il n'intervient ni dans la nomination ni dans l'installation des ministres des cultes; il ne peut s'opposer à ce que les prêtres correspondent librement avec leurs supérieurs hiérarchiques. D'après ces principes, qui sont ceux de la constitution belge, l'Église a tous les avantages du régime de la séparation et tous ceux du régime contraire, puisque les pouvoirs publics payent les frais du culte tout en restant absolument étrangers à son organisation.

Il n'y a cependant pas en Belgique de religion d'État et les anglicans, les luthériens, les israélites jouissent des mêmes avantages pécuniaires que les catholiques. Ces quatre religions sont reconnues officiellement comme étant pratiquées en Belgique et leurs prêtres sont payés par le Trésor public.

Il faut encore signaler parmi les libertés les plus chères aux Belges le droit de réunion — le droit de s'assembler paisiblement et sans armes — et le droit d'association; mais cette dernière liberté n'existe pour ainsi dire qu'à l'état inorganique, car aucune loi ne règle la situation juridique des associations qui n'ont pas obtenu par un acte législatif spécial la reconnaissance légale et la personnification civile. Ce n'est donc que par une tolérance extra-légale qu'elles peuvent posséder des ressources, par personnes interposées le plus souvent, avoir une caisse et faire payer à leurs membres des cotisations. L'organisation du droit d'association a fait l'objet de nombreuses études de la part des jurisconsultes belges qui voudraient voir une loi régler cette question.

COIN DU PORT DE BRUXELLES.

L'ENSEIGNEMENT ET LA CULTURE INTELLECTUELLE

Il est encore une liberté que la constitution garantit aux Belges et dont, à dessein, nous avons négligé de parler, parce qu'elle mérite d'être examinée spécialement, c'est la liberté de l'enseignement. La disposition constitutionnelle qui l'institue ajoute que l'enseignement public est donné aux frais de l'État.

Et en vertu de cette disposition, l'État a établi deux universités, l'une à Gand, l'autre à Liége, de nombreuses écoles moyennes et quelques « athénées », établissements d'enseignement moyen équivalant aux gymnases allemands et aux lycées français. Quant à l'enseignement primaire, nous venons de voir que la loi a délégué aux communes le soin de l'organiser avec l'aide financière du gouvernement et des provinces.

Mais, à côté de l'enseignement officiel, l'enseignement libre a pris une extension considérable, et l'on a même soutenu qu'en matière scolaire le devoir de l'État est de préparer sa destitution, qu'il doit encourager et favoriser les écoles libres, et que, lorsque celles-ci seront assez nombreuses pour suffire aux besoins, il devra cesser de leur faire concurrence et supprimer l'enseignement officiel.

La question scolaire est une de celles qui divisent le plus profondément les partis en Belgique. Sans parler de l'instruction obligatoire que l'on voudrait voir établir, mais qui se heurte encore à de nombreuses résistances, c'est le principe de la laïcité ou plutôt de la neutralité de l'enseignement autour duquel s'agitent les débats les plus violents.

Depuis 1830 l'enseignement de la religion, histoire sainte et catéchisme, a toujours figuré au programme des écoles publiques, et la première loi sur l'enseignement primaire qui fut portée en 1842 donnait au clergé un droit de surveillance contre lequel les partisans de la laïcité ont protesté pendant fort longtemps. En 1879, le dernier ministère libéral essaya d'établir le principe de la neutralité scolaire; le cours de religion fut maintenu au programme, mais il devait se donner en dehors des heures d'école, avant ou après la classe et à ceux seulement qui le demanderaient.

Cette tentative alluma une terrible guerre scolaire. Le parti catholique établit partout des écoles nettement confessionnelles; le clergé, usant de l'immense influence qu'il possède sur les populations, fit déserter en nombre d'endroits l'école officielle, qu'on appela l'école sans Dieu, et lorsque, en 1884, les catholiques revinrent au pouvoir, leur premier soin fut d'abroger les lois scolaires de 1879; les écoles confessionnelles qu'ils avaient créées ne disparurent pas pour cela et elles reçoivent aujourd'hui du Trésor public des subsides à peu près équivalents à ceux donnés à l'enseignement communal.

Le nombre des écoles catholiques s'est du reste sensiblement accru à la suite de l'exode des congrégations françaises, dont un assez grand nombre sont venues s'établir en Belgique.

Et ce n'est pas seulement dans le domaine de l'enseignement primaire que les écoles libres se sont multipliées; pour l'enseignement moyen il y a de nombreux collèges catholiques et quelques collèges communaux, patronnés d'ailleurs par le gouvernement et où se donne un enseignement correspondant à celui des athénées de l'État; il y a aussi deux universités libres, l'une à Louvain, créée et soutenue par les évêques; l'autre à Bruxelles, fondée par le parti libéral, ce qui fait que la Belgique possède quatre établissements d'enseignement supérieur, ce qui est énorme, étant donné le chiffre de sa population.

Un étranger non prévenu pourrait voir là le signe d'une vie intellectuelle extrêmement intense. Il ne faudrait pas s'y tromper cependant. Longtemps ces quatre universités se sont employées avec beaucoup plus de zèle à donner des diplômes aux fils de la bourgeoisie désireux d'exercer des professions libérales qu'à se constituer en véritables centres de haute culture intellectuelle. Les deux universités de l'État, Gand et Liége, remplissaient ainsi le rôle auquel elles étaient destinées. Quant aux universités libres, Bruxelles et Louvain, elles obéissent forcément aux préoccupations de parti à quoi elles doivent leur fondation. L'une est dirigée suivant des principes nettement dogmatiques : elle est faite pour défendre et propager la religion catholique. L'autre se réclame du libre examen et de l'indépendance scientifique la plus absolue, mais, par le fait même qu'elle a été créée par opposition à l'université catholique, elle pratique nécessairement le libre examen contre le catholicisme.

Heureusement ces préoccupations politiques ont fini par trouver au sein même des deux universités rivales un précieux contrepoids dans une élite scientifique qui s'y est formée. Tandis qu'à Louvain l'étude de la philosophie thomiste prenait sous la direction de Mgr Mercier, qui, depuis, est devenu archevêque de Malines, une importance très considérable, l'université de Bruxelles se voyait dotée par quelques particuliers généreux, parmi lesquels il faut nommer MM. Ernest Solvay, Warocqué, Lambert, de plusieurs instituts qui constituent des instruments scientifiques de premier ordre : les instituts de physiologie, de bactériologie et de sociologie. Ces fondations assez récentes ont coïncidé avec un véritable essor intellectuel qui n'est pas encore arrivé à pénétrer l'ensemble de la nation, mais qui a déjà modifié dans une certaine mesure ses habitudes d'esprit. On a enfin commencé en Belgique à prendre quelque respect de la culture scientifique. Certes c'est aux applications pratiques de la science que l'on va de préférence, mais du moins consent-on à accorder quelque valeur aux curiosités désintéressées de l'esprit.

L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES.
Fondée en 1834 et construite sur l'emplacement de l'hôtel du cardinal de Granvelle.

Dans cette université de Bruxelles, d'autre part, très ouverte aux idées nouvelles, une jeunesse ardente s'est formée, qui s'est jetée très vite à l'avant-garde de tous les mouvements. De ses impatiences, que gênaient les timidités bourgeoises des directeurs de la vieille institution libérale, est née une cinquième université, l'*Université nouvelle*. Elle fut fondée à la suite des troubles estudiantins qui éclatèrent en 1894, lors de la suspension du cours de M. Élisée Reclus à l'Université libre. Elle est de nuance radicale-socialiste et à l'origine elle prétendait reprendre et parachever l'œuvre émancipatrice commencée par l'institution dont elle était sortie; mais, comme on lui a refusé le droit de conférer des diplômes légaux, elle est devenue peu à peu une sorte d'école libre des hautes études. Quelques hommes éminents

y professent, et des professeurs étrangers viennent y donner des séries de conférences. C'est le centre d'un milieu intellectuel un peu anarchique, mais dont l'ardeur désordonnée souligne très bien les aspirations d'une partie des générations nouvelles.

Cette diversité du mouvement intellectuel belge, fractionné selon les divers partis politiques qui divisent la nation, n'est pas sans avoir quelque fâcheuse influence sur le développement normal et harmonique de la culture dans un pays qui manque d'une véritable tradition intellectuelle. Mais elle est la manifestation évidente de cette vitalité que l'on observe dans toute la vie de la nation.

Si actif qu'il soit, le mouvement intellectuel en Belgique est trop récent pour être vraiment original. Ses idées directrices viennent de France et d'Allemagne. Au point de vue scientifique, l'influence allemande prédomine de plus en plus, et ce sont les méthodes allemandes qui sont principalement en honneur. Dans les arts et la littérature, au contraire, l'influence française est demeurée toute-puissante, et c'est au contact de la littérature française que le jeune mouvement littéraire belge est né.

Longtemps ignoré, il est arrivé aujourd'hui, par quelques-uns de ses représentants, à la grande notoriété européenne, et il mérite de fixer l'attention. Il a coïncidé avec la grande transformation que le contre-coup de la guerre de 1870 a apportée dans les mœurs de Bruxelles. Au lendemain de Sedan, puis pendant la Commune, et pendant les quelques mois qui suivirent la chute de la Commune, une immense émigration française modifia tout à coup profondément les mœurs bruxelloises. Un coin du Boulevard avait été transporté sur les bords de la Senne; des artistes, des gens de lettres, des gens du monde, des hommes politiques de tous les partis s'y étaient réfugiés, et les jeunes Bruxellois mettaient leur orgueil à se faire présenter aux gens illustres ou notoires qu'ils pouvaient coudoyer au café. Ces exilés avaient apporté avec eux les mœurs et les habitudes de la grande ville qu'ils avaient momentanément quittée. C'est alors que, dans la paisible cité brabançonne, si provinciale d'aspect jusque-là, on vit apparaître pour la première fois la vie urbaine et la vie nocturne sous leur forme moderne, et c'est de cette transformation et du grand courant d'idées qu'elle provoqua qu'est sorti le mouvement de *la Jeune Belgique*, ainsi que l'a très ingénieusement observé M. Iwan Gilkin, un des poètes les plus marquants de cette pléiade.

La Jeune Belgique fut une revue littéraire singulièrement ardente et vivante qui apporta dans le vieux Bruxelles engourdi, — et d'autant plus indifférent aux questions littéraires que depuis la Convention de Genève les libraires avaient cessé d'y vivre de la contrefaçon, — toutes les fièvres, toutes les curiosités, toutes les outrances de la littérature française de cette époque : la poésie parnassienne, le baudelairisme, le naturalisme, l'esthétisme et « l'écriture artiste ». Elle avait eu des précurseurs : Charles De Coster, l'auteur d'*Uylenspiegel*, sorte de roman épique de la nationalité belge, et Camille Lemonnier, dont la jeune gloire fut bientôt consacrée par Paris ; mais c'est de l'apparition de ses numéros batailleurs que date véritablement le mouvement littéraire belge considéré comme effort collectif. Dans quelle mesure ce mouvement se rattache-t-il à la littérature française ou s'en différencie-t-il ? Quelle est son importance et sa valeur originale ? C'est ce que nous ne pouvons songer à déterminer dans cet ouvrage : ce serait dépasser singulièrement le cadre que nous nous sommes donné. Mais comme depuis cette époque — 1880 — il s'est enrichi d'année en année, au point que la Belgique possède aujourd'hui toute une pléiade d'écrivains dont quelques-uns sont illustres, il importait d'en signaler la naissance et de le situer dans le développement de la vie belge.

Le public, après l'avoir considéré longtemps avec une singulière indifférence, à tel point que les Verhaeren, les Lemonnier, les Maeterlinck étaient illustres à Paris alors même qu'ils étaient encore presque ignorés à Bruxelles, a fini par s'en enorgueillir, comme de ses peintres, de ses usines ou de ses financiers. S'exprimant en français, cette littérature belge apparaît évidemment comme une province de la littérature française, mais comme une province très particulariste et dont le particularisme s'accentue d'année en année.

LE JARDIN BOTANIQUE.

LA VIE ARTISTIQUE

Les arts plastiques. Les musées. — Si le développement de la vie littéraire en Belgique est récent, il y a longtemps, au contraire, que ce pays a une vie artistique singulièrement intense. Jamais la grande tradition des maîtres des XVe et XVIe siècles ne s'est complètement perdue, et même au XVIIIe siècle, si le pays ne produisit pas de grands talents originaux, si l'on y pratiqua servilement l'imitation des styles français, du moins y eut-il toujours à Bruxelles et à Anvers des ateliers assez prospères.

L'école belge de peinture au XIXe siècle remonte à David, et elle a subi le contre-coup de toutes les variations du goût en France. Quand David, exilé en 1815 comme régicide, vint chercher un refuge à Bruxelles, il ne s'y trouvait guère que des peintres de troisième ordre, car, sous le gouvernement impérial, tous les artistes de talent nés en Belgique allaient se fixer à Paris. David, que l'on appelait alors « le régénérateur de l'art français », fut donc en quelque sorte le seul maître, et il retrouva tout naturellement à Bruxelles l'empire qu'il avait exercé à Paris. C'est ce qui fit que les pures traditions du style classique français, du style vraiment davidien, se conservèrent peut-être plus longtemps en Belgique qu'en France même; Navez en fut longtemps le meilleur représentant. Le mouvement romantique y eut pourtant une répercussion immédiate. De Keyser et Wappers, qui avaient fait leur éducation à Paris, rapportèrent dans leur pays un écho de l'enthousiasme qui secoua la France artiste de 1830. Eugène Delacroix et surtout Paul Delaroche eurent des disciples belges. L'influence des paysagistes de l'école de Fontainebleau fut beaucoup plus considérable encore. Ils procédaient eux-mêmes des petits maîtres réalistes des Pays-Bas, et, en regardant les Troyon et les Rousseau, les artistes belges retrouvaient en quelque sorte une tradition nationale. L'impulsion qu'ils reçurent de l'évolution de la peinture française vers le réalisme n'en fut que plus décisive. C'est en en suivant les préceptes que l'école belge trouva son originalité. Tandis que Gallait répétait avec un talent sage et officiel les leçons de Paul Delaroche, tandis que le baron Leys, à Anvers, à force de patience et d'érudition, reconstituait en une brillante imagerie la vie flamande du XVIe siècle, les Boulenger, les Artan, les Dubois, les De Braeckeleer, les Agneessens, les Verwée donnaient à leur pays une peinture puissante et neuve, originale et savoureuse, en quoi l'on trouvait un souvenir des plus grands maîtres réalistes d'autrefois. Depuis lors l'art belge, s'il a continué de subir le contre-coup des modes parisiennes, n'en a pas moins eu un développement vraiment autonome. Si l'idéalisme, l'impressionnisme, le luminisme, le néo-classicisme ont trouvé des adeptes en Belgique, ceux-ci, en adaptant ces formules, ont toujours su les modifier selon les nécessités de leur tempérament national. D'autre part, le plus grand nombre des peintres a continué de suivre la voie tracée par les devanciers et de prendre uniquement pour maîtres des artistes du pays. Aussi l'école belge a-t-elle aujourd'hui, dans l'art européen, sa physionomie caractéristique et nettement tranchée. Elle a produit du reste des maîtres qui, comme Constantin Meunier et Alfred Stevens, pour ne nommer que des morts, jouissent aujourd'hui d'une gloire universelle.

Ce mouvement artistique moderne a été puissamment favorisé par le développement des musées. Ils sont en somme de création très récente, ces musées belges, et c'est merveille qu'ils soient aussi riches qu'ils le sont. La collection publique de peinture ancienne de Bruxelles existe depuis 1795. C'est une institution de la République française. Mais tandis que, dans les autres pays, les musées, tirant leur origine de collections royales et princières, n'ont eu qu'à s'agrandir autour de noyaux anciens, celui de Bruxelles fut, en quelque sorte, créé de toutes pièces. Plusieurs des anciens gouverneurs généraux avaient collectionné les œuvres d'art; mais, quand ils rentraient dans leur pays, leurs tableaux les accompagnaient. L'origine du musée de Bruxelles, ce furent les tableaux que les commissaires français, chargés de recueillir dans les couvents supprimés les œuvres d'art destinées aux musées nationaux, jugèrent indignes du voyage. A ces œuvres médiocres vinrent s'ajouter, en 1802 et 1811, des tableaux envoyés de Paris, — Bruxelles étant alors compris dans la distribution des œuvres d'art amoncelées par les conquêtes, — puis, en 1815, quelques-unes des toiles qui furent restituées au royaume des Pays-Bas après la chute de l'Empire. De rares achats, de maigres dons du roi Guillaume s'ajoutèrent à ces dépôts primitifs, et ce n'est en somme que depuis 1860 que les richesses du musée ont commencé de s'accroître méthodiquement. Jusqu'en 1841 il avait appartenu à la ville. Il fut alors repris par l'État, et c'est depuis ce moment qu'il est dirigé par une commission qui préside aux achats et délègue certains de ses membres au soin de placer et de surveiller les collections. Cette même commission dirige également le musée moderne, installé dans les locaux de l'ancienne cour, place du Musée. Mais, tandis que pour les tableaux anciens, l'achat se fait par l'initiative de la commission même, sous le contrôle du gouvernement, c'est celui-ci qui acquiert directement les ouvrages des contemporains, ouvrages qui n'entrent cependant au musée que moyennant l'assentiment de la commission.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE.
Par Roger Van der Weyden. Musée de Bruxelles.

Aux musées de Bruxelles, tant au musée ancien qu'au musée moderne, ce ne sont guère que les écoles des Pays-Bas qui se trouvent bien représentées. Mais elles le sont de telle manière que, pour les connaître, on peut difficilement se passer de visiter avec soin les collections bruxelloises. Le musée ancien comprend d'abord une admirable collection de primitifs flamands. Il faut y signaler quelques œuvres capitales des Van Eyck, Quentin Metzys, Mabuse, Thierry Bouts, Breughel, Van Orley, Roger Van der Weyden, Hugo Van der Goes. Puis on y admire vingt-trois Rubens, dont *la Montée au Calvaire*, *le Martyre de saint Liévin*, *le Christ voulant foudroyer le monde*, les portraits des archiducs Albert et Isabelle, *la Forge de Vulcain*, quatorze Jordaens qui sont parmi les plus beaux que l'on puisse voir, neuf Van Dyck, enfin des œuvres excellentes des peintres secondaires de l'école flamande du XVIIe siècle : Teniers, Snyders, De Vos, De Craeyer, Fijt, Van der Meulen, etc. L'école hollandaise est également brillamment représentée par des toiles de premier ordre de Rembrandt, Ruysdael, Vermeer de Delft, Franz Hals, Terburg, Hobbéma, Maes, Van der Elst, Gérard Dou, Van Ostade, Jan Steen, et quantité de petits maîtres charmants et moins connus. En dehors des écoles des Pays-Bas, on peut admirer au musée de Bruxelles un des plus beaux paysages de Claude Lorrain, *la Chasse d'Énée*, un fragment d'un des plafonds peints par Véronèse pour le palais des Doges; *Apollon écorchant Marsyas*, de Ribera; une très belle esquisse de Tintoret, quelques excellents morceaux de l'Albane, de Tiepolo, de Guardi, de Preti et le *Marat* de David. Installés, ainsi que le musée de sculpture,

dans un monument de Balat, dont on admire universellement l'ordonnance et l'excellent style classique, les tableaux anciens du musée de Bruxelles sont fort bien mis en valeur dans des salles où l'on a su éviter l'encombrement.

Le musée moderne est plus à l'étroit dans l'ancien palais des gouverneurs généraux. Il ne comprend guère que des œuvres d'artistes belges, mais l'école dans toute son évolution est fort bien représentée. Toute collection d'art contemporain est aisément suspecte et il est facile d'y signaler des œuvres démodées ou contestables. Celle-ci, si on la compare aux collections analogues de l'étranger, n'est pas des moins bonnes, et tous les peintres marquants du XIXe siècle belge y sont représentés par des œuvres caractéristiques, quelques-uns par des groupes d'œuvres dont on ne saurait, en dehors de ce musée, réunir l'équivalent.

Le musée de sculpture a le même caractère national, et comme l'école de sculpture en Belgique a été extrêmement brillante au XIXe siècle, on y trouve un grand nombre d'œuvres de premier ordre, telles celles de Constantin Meunier, Paul Devigne, Julien Dillens, Victor Rousseau, Charles Van der Stappen, Paul Dubois et Lambeaux.

A côté des musées des beaux-arts proprement dits, il existe à Bruxelles un musée des arts décoratifs et industriels qui, sous l'intelligente direction de M. Eugène Van Overloop, est devenu extrêmement intéressant. Installé dans les vastes bâtiments qui ont été construits en 1880 pour y loger l'exposition par laquelle on célébra le cinquantenaire de la Belgique, il comprend en somme plusieurs musées distincts réunis sous une direction unique. Le musée des arts décoratifs proprement dit se confond en quelque sorte avec le musée des plâtres de la commission des échanges internationaux, où les jeunes architectes et les jeunes sculpteurs peuvent venir étudier, d'après des reproductions, les motifs fameux de l'art monumental de l'Orient et de l'Occident; le musée comprend d'autre part d'admirables collections de meubles, de tapisseries et de bibelots anciens de toute nature et de toute provenance. On y trouve une importante section préhistorique et l'on y a organisé ces dernières années des sections d'archéologie grecque et égyptienne qui, grâce à des dons particuliers, grâce aussi à l'activité des conservateurs qui en ont la charge, sont devenues tout à coup fort importantes.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

La musique et l'art dramatique. — Le mouvement musical a toujours été très intense à Bruxelles. « Compositeurs, virtuoses du chant, virtuoses de l'archet ou du clavier, dit M. Maurice Kufferath, instrumentistes en tous genres, théoriciens, musicographes, esthéticiens, dans tous les domaines qui se rattachent à la musique les Belges ont marqué, et ils continuent d'occuper dans le développement de l'art musical moderne le rôle éminent que surent y prendre leurs ancêtres, les maîtres wallons et flamands, dans les évolutions de l'art musical au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. S'il n'a pas été donné à la Belgique indépendante de voir naître sur son sol un Mozart, un Beethoven, un Wagner, au moins peut-elle être fière du nombre exceptionnel d'artistes en tous genres qu'elle a produits, et dont quelques-uns, dans leur spécialité, ont joui ou jouissent encore d'une renommée universelle. »

La musique trouva du reste en Belgique des encouragements

Phot. Hermans.

LE THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

à une époque où les autres arts étaient complètement négligés. Dès 1832, l'ancienne école de musique de Bruxelles était reconstituée et transformée en conservatoire royal, sous la direction d'un musicien hautement érudit et justement célèbre par ses travaux théoriques et historiques, François Fétis. La réorganisation des conservatoires de Gand et de Liége qui existaient déjà sous le régime hollandais, la création successive d'innombrables écoles de musique dans toutes les villes importantes du pays, l'institution des grands concours de composition musicale, l'appui accordé à la diffusion du chant choral : il y avait là tout un ensemble de mesures qui favorisa puissamment la renaissance d'un art autrefois florissant dans les Pays-Bas. « Trois grands noms, dit encore M. Kufferath, se détachent avec éclat dans l'histoire de cette renaissance : César Franck, Peter Benoît et F.-A. Gevaert. » Mais, à côté d'eux, on pourrait citer un grand nombre de musiciens fort intéressants, tels MM. Paul Gilson, Edgar Tinel, directeur du conservatoire de Bruxelles depuis 1909, Jan Blockx et Léon Dubois.

D'autre part, comparativement à son étendue et à sa population, la Belgique est actuellement le pays qui produit le plus de chanteurs et d'instrumentistes. Il n'est pas une partie du monde où l'on ne rencontre des musiciens belges, et partout ils occupent une place distinguée. Ce goût inné du peuple belge pour la musique a valu à Bruxelles un excellent théâtre d'opéra, la Monnaie, ainsi nommé parce que le théâtre se trouvait autrefois en face de l'hôtel de la Monnaie, aujourd'hui démoli. A partir de 1830 il prit tout à coup une importance extraordinaire, et il compte, depuis environ vingt-cinq ans, parmi les premières scènes lyriques de l'Europe. On y a donné pour la première fois quantité d'ouvrages depuis fameux, et il n'est pas aujourd'hui dans le monde musical une œuvre intéressante et nouvelle qui ne soit représentée à la Monnaie. Les théâtres de comédie et les théâtres « de genre » sont également prospères; on y joue, presque aussitôt après Paris, la plupart des œuvres nouvelles, et quand le Parisien pressé, qui dès l'abord a jugé que Bruxelles n'était qu'un faubourg de Paris, voit représenter au « Parc » ou aux « Galeries » les pièces qu'il a vues à la « Comédie française » ou aux « Variétés », il se confirme dans son opinion première : au point de vue théâtral comme au point de vue littéraire, la Belgique est restée, malgré tout, une province française.

ENVIRONS DE BRUXELLES
Limite de commune
Chemins de fer
Trâmways et chemins de fer vicinaux
Echelle 1 : 50 000
0
500
1000
2000m
VILVORDE
NEDER
OVER
HEEMBEEK
HAEREN
LAEKEN
Parc de Mont Léopold I
Laeken
Tour
Palais Royal
CHÂTEAU ROYAL
Heyzel
Hosseghem Dries
Château
Château de Dieleghem
JETTE
Hollestraet
Gare de Formation
Avant-Port
Canal de Willebroeck
Cimetière de Laeken
Egl. N.D.
Gare de Schaerbeek
Usine à Gaz
Larenbeek Bosch
Château Rivieren
Esseghem
SAINT PIERRE
GANSHOREN
Maison communale
Drootbeke
De Vergadering
Basilique du Sacré Cœur
Parc Elisabeth
BERCHEM-STE AGATHE
KOEKELBERG
Gare Maritime
Bassin Vergote
Helmet
EVERE
les Maisons Neuves
Hôpital de Schaerbeek
Cimetière de Bruxelles
Cimetière de Schaerbeek
Terney
Veld
SCHAERBEEK
Parc Josaphat
Maison communale
Cimetière
Station de l'Allée Verte
Gare du Nord
Egl. Ste Marie
SAINT JOSSE TEN NOODE
Jard. Botanique
Vinken Berg
Tir national
Roodebeek
Osseghem
Gare de l'Ouest
MOLENBEEK - ST JEAN
Hospice
Hospice St Jean
Pte de Schaerbeek
Caserne Baudouin
Château
BRUXELLES
Bourse
Cath. St Gudule
Hl de Ville
Ministères
Parc
Quartier Nord-Est
Ecole militaire
Preke Linden
WOLUWE-ST LAMBERT
Scheutveld
Cimetière
Abattoirs
Cureghem
Musée
Palais du Roi
Palais du Midi
Parc du Cinquantenaire
Palais du Cinquantenaire
Quartier Léopold
Parc Léopold
Gare du Midi
Pal. de Justice
Hôp. St Pierre
Egl. St Pierre
Broech
ANDERLECHT
Nieuw Molen
Ecole Vétérinaire
Veeweyde
ST GILLES
IXELLES
ETTERBEEK
WOLUWE-ST PIERRE
Bemel
Caserne d'Artillerie
Casernes de Cavalerie
la Chasse Royale
Hôp. Militaire
Egl. Ste Croix
le Chien
Poxcal
Aa
Parc de St Gilles
Maison communale
Prison
Verkeerdenhaen
Champ des Manœuvres
Ancien Abbaye de la Cambre
Den Hoeck
FOREST
AUDERGHEM
Cimetière d'Ixelles
Champ de Courses
Château
Maison communale
Anc. Abbaye
Vleurgat
Entrée
BOIS DE LA CAMBRE
Solbosch
Exposition de 1910
le Chat
Vélodrome
Château
Langeveld
Laiterie
WATERMAEL
Boendael
Vossegat
Hoef
Château
Chalet Robinson
Lammeren Driesch
UCCLE
Sanatorium
Vert Chasseur
BOITSFORT
Groeselberg
les 3 Tilleuls
Neer Stalle
Observatoire
RUYSBROECK
Stalle
Vivier d'Oye
FORET DE SOIGNES
Hippodrome

UNE VILLE DU BRABANT : LOUVAIN VUE DU MONT CÉSAR.

LE BRABANT

Aspect général de la province. — Un pays bilingue. — La terre grasse et vallonnée. — Les environs de Bruxelles. — La forêt de Soignes et le champ de bataille de Waterloo. — Les châteaux et les ruines du Brabant wallon. — Nivelles : une ville gaie. — L'agriculture en Belgique. — L'Ouest brabançon. — Les villages de Breughel. — Les châteaux du Brabant flamand. — Le Brabant religieux. — Hal et son pèlerinage. — L'hérésie des Stévenistes. — Louvain, la capitale théologique de la Belgique. — Le passé et le présent. — Louvain au moyen âge, une grande cité manufacturière. — La guerre civile et la décadence. — Les petites villes brabançonnes : Aerschot, Diest, Léau, Tirlemont.

Aspect général du Brabant. — Province bilingue, traversée dans toute sa longueur par la frontière linguistique, pays de coteaux cultivés, de grandes fermes et de belles prairies, terre opulente semée de châteaux, de bois et de beaux villages, le Brabant est bien la cellule centrale de la Belgique. Il comporte une véritable synthèse de la Flandre et de la Wallonie. Au nord et à l'ouest de Bruxelles, on est vraiment en pays flamand; les ondulations très larges du terrain annoncent la plaine infiniment plate; les pâturages plantés d'arbres qui avoisinent la Senne ont le vert truculent des pâturages flamands; les villages, tapis derrière des haies, des bouquets d'arbres, ont l'aspect endormi, recueilli et si caractéristique dont Breughel a donné la parfaite image. Au sud de Bruxelles, au contraire, on entre presque immédiatement dans le pays wallon. Les maisons sont moins nombreuses, mais les agglomérations plus importantes. On rencontre beaucoup moins de ces petites fermes silencieuses où le paysan vit pour soi, à part soi, et limite le monde à sa famille. Mais les villages sont de gros bourgs comprenant tous quelques maisons bourgeoises et de vastes cabarets ayant des airs de cafés urbains, où une population très sociable se réunit volontiers les dimanches. C'est un pays riche, opulent, sans grand caractère, mais qui a son charme agreste et riant.

La forêt de Soignes. Le champ de bataille de Waterloo. — De Bruxelles, pour gagner le Brabant wallon, il faut passer par la forêt de Soignes. C'est un magnifique bois de hêtres, dernier vestige de cette vieille forêt Charbonnière qui, du temps des Romains, coupait la Belgique dans toute sa longueur. Il est austère, grave et un peu triste, avec ses hautes futaies silencieuses, mais on y peut admirer quelques sublimes paysages, et l'on y sent encore battre le cœur de ce vieux pays forestier dont les dieux des sylves furent les premiers dieux. Malheureusement, il a perdu beaucoup de son caractère agreste et sauvage en ces dernières années : le développement de l'automobilisme, l'accroissement de la population bruxelloise et le besoin de promenade qui se fait sentir de plus en plus au peuple des grandes villes, tout tend à convertir la vieille forêt gauloise en une sorte d'annexe du bois de la Cambre. On y a ménagé deux hippodromes, celui de Boitsfort et celui de Groenendael; le vieux château de Tervueren, — ancienne résidence d'été des ducs de Brabant, puis des souverains des Pays-Bas — qui fut incendié en 1879, a vu son parc peuplé des bâtiments du *Musée colonial* et de l'*École mondiale;* là où il y avait des étangs, on a

L'ÉTANG DE ROUGE-CLOÎTRE, A AUDERGHEM.

CARTE DU BRABANT.

aménagé des pièces d'eau, et sur l'emplacement qu'occupait jadis l'abbaye de Groenendael, où Ruysbroeck, le fameux mystique flamand, écrivit *l'Ornement des noces spirituelles*, s'élève un restaurant élégant animé durant la belle saison par la foule des promeneurs et des touristes. Ces promenades sont agréables du reste ; les routes nouvelles qui sillonnent la forêt sont bien dessinées et laissent apercevoir de nobles perspectives sur de vastes clairières, mais tant de travaux ne vont pas sans altérer le charme austère et religieux qui se dégageait autrefois de l'antique forêt. Aussi bien, cette forêt de Soignes est pour les Bruxellois quelque chose de plus qu'une simple promenade ; elle est pleine de souvenirs historiques, que M. Sander Pierron a notés dans un savant et copieux ouvrage, l'*Histoire de la forêt de Soignes*. On y a trouvé de nombreux vestiges des habitants primitifs du pays. Le légendaire saint Hubert s'y est retiré et y est mort. Les ducs de Brabant y ont eu de nombreux rendez-vous de chasse. Pendant les troubles des XVIe et XVIIe siècles, les Gueux des Bois, puis des brigands fameux y eurent leur repaire. Mais les souvenirs les plus vivants sont ceux qui se rapportent à la bataille de Waterloo.

Dans tout le pays qui s'étend au sud-ouest de la forêt, entre Waterloo, Braine l'Alleud et Nivelles, d'une part, Wavre, Ottignies et Genappe de l'autre, les souvenirs des événements de 1815 sont encore extrêmement présents. Comme l'a constaté M. Fierens-Gevaert dans les curieuses notes folkloriques et pittoresques qu'il a réunies sous ce titre : *Waterloo légendaire*, il n'est pas un coin de France où Napoléon soit plus populaire que dans ce pays brabançon. Pas un paysan de Ligny, d'Ohain, de Plancenoit ou de Braine l'Alleud qui ne parle avec une sorte d'émotion religieuse de « la Guerre » et de « l'Empereur ». Tous ont un grand-père, un grand-oncle, qui l'a vu passer, l'a entendu parler ou qui a été de ses soldats. Certes, à Waterloo même, les Anglais ont une certaine popularité qu'ils doivent à leurs nombreuses visites et à l'argent que leurs pèlerinages patriotiques

WATERLOO : LE « LION ».

Ce tertre fut élevé par les alliés à l'endroit où tomba le prince d'Orange.

rapportent au pays. Mais, même dans ce centre d'exploitation de la gloire anglaise, l'Empereur garde son prestige de vaincu sublime. A Ligny, aux Quatre-Bras, dans tout le pays qu'il traversa victorieux, on ne parle que de lui. Blücher, en revanche, est franchement impopulaire. Si l'on visite les jolies vallées de la Dyle et de la Lasnes, si l'on passe par Limal, la Chapelle, Genval, Couture-Saint-Germain, Ohain et Plancenoit, on se rend compte du prodige qu'accomplit le général prussien en parcourant en un jour, avec de l'artillerie, une route aussi difficile, mais on se rend compte aussi, en faisant causer les paysans, de la façon dont la population wallonne de 1815 dut accueillir ces « libérateurs » d'outre-Rhin. Il est évident qu'on leur attribue beaucoup d'horreurs qu'ils n'ont pas commises, étant donné le peu de temps qu'ils passaient dans les villages. M. Henri Houssaye, par exemple, a eu beau faire justice de la légende qui rapporte que le général Duhesme, transporté mourant à l'auberge du *Roi d'Espagne*, à Genappe, fut achevé à coups de lance par les hussards de Brunswick, les habitants du pays tiennent cette histoire pour parfaitement authentique et la racontent avec des détails qu'ils tiennent de témoins oculaires. A Céroux-Mousty, à Ohain, on raconte encore des histoires de vieilles femmes massacrées par les uhlans, souvenirs sanglants qui se mêlent à de naïfs récits d'épopée ou à des lectures primaires qui déforment la tradition.

Dans tout ce pays, on ne peut faire cent pas sans soulever la poussière de l'histoire. Mais à Waterloo et à Mont-Saint-Jean, le drame de 1815 vous envahit tout entier. Waterloo n'est qu'un gros village sans caractère. Mais déjà l'église, — très laide, du

LA FORÊT DE SOIGNES.

Elle est le dernier vestige de la vieille forêt Charbonnière qui, du temps des Romains, coupait la Belgique dans toute sa longueur.

WATERLOO : LES MONUMENTS.

Au premier plan, le monument hanovrien ; à droite, la colonne élevée à la mémoire du lieutenant-colonel A. Gordon, aide de camp du général Wellington. — Au fond, le « Lion ».

PLAINE DE WATERLOO : LA FERME DE LA HAIE-SAINTE ET LES MONUMENTS.

reste, — est pleine de souvenirs. Tout près du dôme étrange qui la surmonte, on montre le jardin où lord Uxbridge fit enterrer sa jambe, puis, en face, l'ancienne maison de poste d'où Wellington data son bulletin de victoire. Ce n'est qu'un vieux cabaret wallon, transformé en l'honneur de ses visiteurs habituels en une sorte de bar anglais, mais déjà l'imagination s'y échauffe. Sur le plateau de Mont-Saint-Jean, pour peu qu'on soit sensible à la poésie du passé, elle s'exalte magnifiquement. L'importance historique de l'événement, les lectures, les légendes, les vers fameux, les phrases tumultueuses de Victor Hugo, tout, dans cette vaste plaine, qui, en vérité, cependant, n'a plus rien de morne aujourd'hui, tout semble fait pour nous montrer ce que la poésie guerrière peut avoir de grand. Voici la Haie-Sainte qui fut plusieurs fois prise et perdue, et sous les murs de laquelle trois mille hommes trouvèrent la mort; la Belle-Alliance, où l'empereur eut son quartier général, le monument du lieutenant-colonel Gordon et le monument hanovrien; puis, plus loin, du côté de la France, l'*Aigle blessé* de Gérome, que « la Sabretache » a fait dresser sur le terrain même où succomba le dernier carré de la vieille garde.

Mais la meilleure manière de bien voir le champ de bataille, de bien en savourer la poésie et le pittoresque, est peut-être de faire comme le premier touriste venu et de monter sur la butte que les alliés ont élevée en souvenir de leur victoire, et au sommet de laquelle se dresse un lion de bronze, caniche ridicule qui s'essouffle vers l'héroïsme. La plaine, avec ses vallonnements, son large panorama de bois et de cultures, s'étale à vos yeux comme une carte déployée. Rien n'est plus simple que de la lire. Aussi bien des guides s'empressent-ils de vous l'expliquer, et il n'est pas inintéressant de s'abandonner à eux, à condition de ne pas les croire sur parole. Leur récit n'est pas sans saveur.

M. Camille Lemonnier a noté très exactement le boniment pittoresque du vieux cicerone qui faisait autrefois les honneurs de son champ de bataille : « Dans un bredouillement chantonné, dit-il, le Wallon qui à force de ressasser des mots anglais devant un auditoire britannique a conservé le sifflement des désinences finales, articule les particularités de chacun de ces lieux mémorables.

« Là, à l'angle de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, le duc de Wellington se tint, pendant toute la bataille, appuyé contre un orme, qui, depuis, a été scié et vendu au détail en Angleterre.

« A côté, regardez le monument hanovrien, élevé par les officiers *de ce régiment* à l'honneur de leurs morts, avec sa forme d'*obelisse* et ses tables de pierre où sont écrits les noms des braves... Et, en face, la colonne du brave lieutenant général Alexandre Gordon, aide de camp du général Wellington, enlevé à la fleur de son âge...

« Dans la même direction, la Haie-Sainte, prise et reprise plusieurs fois et sur laquelle, du côté de la route, une plaque en fer rappelle les événements... Voici la Belle-Alliance, reconnaissable aussi à sa plaque en fer... C'est là que les généraux Wellington et Blücher *se saluèrent mutuellement vainqueurs*, le 18 juin, à huit heures et demie du soir... La Belle-Alliance, ainsi nommée à cause du mariage ridicule d'une fermière de l'endroit... Puis Hougoumont, ces arbres noirs, où l'action commença... Et là-bas maintenant, comprenez bien... Le 17 juin, les Anglais et les Hollandais, après s'être battus aux Quatre-Bras contre les Français, passent à Genappe; et, un peu après eux, l'armée de l'empereur passe à son tour, trempée jusqu'aux os par une pluie abominable... Les Anglais et les Hollandais viennent se mettre ici, droit devant la direction de mon bâton, au nord-ouest; et les Français bivouaquent là, à la hauteur de la Belle-Alliance... à vingt minutes de distance, et comme qui dirait les Français à la tête du Lion, et les Anglais à la queue... Napoléon, lui, pendant ce temps, établissait, dans la soirée du 17, son quartier général à la ferme du Caillou, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses généraux... *Il dormait encore quand on l'éveilla*, le 18 au matin... Et il alla s'établir au bout de mon bâton, *là où vous ne voyez pas*, mais où je vous ai montré la ferme de Rossomme... Tout à coup, à midi, il aperçoit des troupes qui s'avancent sur la chapelle Saint-Lambert, à six kilomètres de

WATERLOO : L'AIGLE BLESSÉ,
par le sculpteur GÉROME.
Monument érigé en 1901 par la société d'histoire militaire « la Sabretache » sur l'emplacement où succomba le dernier carré de la vieille garde.

Plancenoit : c'était l'avant-garde prussienne. *Pendant ce temps,* Grouchy, qui avait été envoyé à la recherche des Prussiens, était à déjeuner *à la tête de ses trente mille hommes,* chez le notaire Hollaert, d'où il entendait le bruit de la canonnade... Même que Gérard lui dit : « Marchons, brave ami ! »

« Une supposition : si l'empereur, au lieu d'envoyer promener Grouchy et ses trente mille hommes, les avait eus sous la main, il gagnait la bataille... *Mais cet homme gênait Dieu...* Et alors donc, les Français étant au nombre de septante-deux mille, quinze mille chevaux et deux cent quarante canons, les autres ayant cent cinquante-neuf canons, et treize mille cavaliers, en tout pour leur part, septante mille hommes, sans compter l'arrière-garde de Blücher, les trente mille Prussiens de Bülow qui attendaient le moment de prendre en flanc l'armée française. A onze heures trente-cinq minutes le signal est donné... Les lignes se replient sur le château de Hougoumont, d'où les Anglais tirent par des trous faits dans le mur... A une heure, l'artillerie française commence son attaque sur le centre... A une heure trente minutes, le général d'Erlon marche sur la Haie-Sainte, occupée par les alliés, mais c'est à trois heures seulement que le maréchal Ney s'en rend maître.

« A quatre heures, les cuirassiers de Milhaut font une charge, qui est repoussée ; et à cinq, une nouvelle charge dure pendant deux heures... Jamais on n'avait vu rien de pareil ; mais les alliés tenaient bon, et à cinq heures et demie, les Français pliaient déjà partout... Plancenoit est pris alors par les Prussiens, Grouchy n'arrive pas, et tout à coup la garde, commandée par Ney, forme le carré. L'ennemi l'entoure de toutes parts ; on *lui* crie de se rendre, mais *elle* refuse, et le général Cambronne s'écrie : « La garde meurt et ne se rend pas ! » Il a dit autre chose, mais je ne veux pas le répéter à cause qu'il y a des dames. A huit heures, le duc de Wellington, qui était resté tout le temps de la bataille *sous son orme,* s'ébranle enfin.

« Napoléon est perdu : l'armée française fuit dans toutes les directions, repasse par Genappe, bouscule l'empereur qui fuit avec ses soldats. Il en tomba trente et un mille ; les alliés, eux, avaient perdu vingt-deux mille hommes. »

Ce commentaire, assurément, n'a rien de rigoureusement historique, mais, débité d'un ton à la fois monotone et emphatique, au sommet de cette butte étrange qui domine la plaine, il ne laisse pas que d'impressionner.

Cependant ce n'est ni l'ascension de la butte, ni le récit du guide, ni la visite à l'*Aigle blessé* de Gérome, ou aux monuments anglais ou hanovriens, qui laissent au pèlerin de Waterloo le souvenir le plus vif. C'est Hougoumont. Cette ferme-château, qui fut le centre de l'action, a gardé encore aujourd'hui quelque chose de sombre. Il semble qu'on n'ait pas osé y toucher depuis ce terrible mois de juin 1815. C'est la seule des fermes tragiques dont les ruines aient été conservées intactes. La Haie-Sainte, Papelotte, Fichermont, le Caillou, la Belle-Alliance ont été restaurées, transformées. Hougoumont est demeuré tel quel. Le comte et la comtesse de Neuville à qui le domaine appartenait en 1815 n'ont jamais voulu le revoir. Des ménages de paysans se sont installés dans les dépendances, qu'ils ont remises en état tant bien que mal, mais le petit château bâti par Hugo de Somerel au xve siècle n'a jamais repris son allure seigneuriale. Au milieu de la cour une margelle de puits dresse une maçonnerie ruinée. En vous penchant par-dessus l'ouverture, vous apercevez un amoncellement d'ais pourris et de briques jetés pêle-mêle. Le guide, ou l'habitant de la ferme qui vous accompagne, ne manque pas de vous dire que deux cents cadavres gisent sous ces décombres, empilés les uns sur les autres, sans que jamais on n'ait rien fait pour leur donner une sépulture décente. Ils ajoutent même que, s'il faut en croire les récits qui circulent encore dans les fermes des environs, tous ceux qu'on y précipita n'étaient pas morts. Dans la hâte du déblaiement, des agonisants auraient été confondus avec les morts dans cette funèbre journée, et pendant des nuits leurs lamentations désespérées auraient terrorisé la campagne.

PUITS ET CHAPELLE DU CHATEAU DE HOUGOUMONT.

Non loin du puits s'élève la chapelle : quatre murs unis couverts de noms et d'inscriptions, un autel grossier, barbouillé d'un reste de peinture portant une vierge en bois, tenant sur les genoux un petit Jésus décapité, médiocre sculpture brabançonne du xvie siècle. C'est tout, mais cette chapelle a servi pendant le siège à abriter les blessés ; les murs en ont été criblés de balles, les vitraux pulvérisés, et elle a vu en une journée tant de douleurs qu'elle a, aujourd'hui, cet air étrangement indifférent des choses trop anciennes.

Le verger est peut-être plus émouvant encore. Ses murs ont gardé les meurtrières que les Anglais y firent à la hâte, et leurs briques sont encore comme mouchetées par les innombrables traces des balles

LE MUR DU VERGER DE HOUGOUMONT.

ENTRÉE DE LA FERME.

LE MOULIN, A VILLERS-LA-VILLE.

qui les déchiquetèrent. Près d'un siècle a passé sur le drame. La paix des labours a depuis longtemps fait oublier à ces campagnes fertiles les soucis de ces temps troublés, mais les ruines d'Hougoumont demeurent comme un témoin tragique de ce passé guerrier.

L'abbaye de Villers. Le château de La Motte. — Waterloo est le plus illustre des champs de bataille du Brabant wallon : il n'est par le seul. Ce pays a été plus longtemps piétiné qu'aucun autre par les armées de l'Europe, et, si certains villages, certains lieux-dits évoquent les souvenirs de la gloire militaire, il en est d'autres qui portent le témoignage de toutes les horreurs de la guerre et de la conquête. Telles sont les ruines fameuses de l'abbaye de Villers. C'est plutôt aux hasards des révolutions et à l'hostilité des populations environnantes pourtant que ce magnifique cloître dut sa destruction. Mais ce n'en est pas moins à la faveur des troubles que la seconde conquête française, celle qui suivit Fleurus, provoqua dans le pays, qu'il fut pris, pillé et en partie incendié. Des paysans du voisinage s'associèrent pour cette œuvre de destruction à des traînards de l'armée jacobine.

L'illustre abbaye, qui avait été l'une des plus riches de la contrée, était alors du reste en pleine décadence. Elle avait été fondée en 1147 par des moines de l'ordre de Cîteaux et elle s'était si promptement enrichie qu'au XIIIe siècle elle comptait quatre cents religieux et trois cents frères convers. Mais l'abondance de biens amena bientôt le relâchement de la règle et la décadence du couvent. Au XVIe siècle les moines ne sont plus que soixante. Les compétitions, les querelles de préséance et d'intérêt ne cessent alors de déchirer la communauté dont la domination sur le pays devient de plus en plus tyrannique et tracassière, ce qui explique l'aide que les envahisseurs français trouvèrent auprès de la population. Tous les vassaux de l'abbé servirent de guides aux Jacobins et ils ne se montrèrent pas les moins enragés dans l'absurde œuvre de destruction qui s'accomplit là. Même après le pillage et l'incendie, la superbe abbaye serait sans doute restée debout si, lors de la suppression des ordres religieux, elle n'avait été acquise comme bien national par un certain négociant de Saint-Omer, qui, pressé de faire argent de tout, la dépouilla de ses plombs, de ses gouttières, de ses toitures, de tout enfin ce qui pouvait s'enlever à peu de frais et se vendre. Cette première œuvre de vandalisme accomplie, ce qui restait du vénérable monument fut abandonné aux paysans, qui considérèrent l'abbaye comme une carrière merveilleuse où ils trouvaient toute taillée la pierre dont ils avaient besoin pour réparer leurs maisons ou même pour en construire de nouvelles. Abandonné aux herbes folles et aux bêtes des bois, le vieux couvent allait se désagrégeant d'année en année; chaque printemps voyait quelques pans de mur, quelque voûte, quelque ogive s'écrouler parmi le hallier quand, en 1893, le gouvernement belge a chargé un architecte plein de zèle et d'érudition, M. Licot, de restaurer ou plutôt de conserver ces ruines admirables. Il l'a fait avec beaucoup de tact, se contentant de consolider les parties les plus menacées et de remettre en état les parties essentielles à la conservation de ce qui restait de l'édifice.

Telles qu'elles sont, les ruines de Villers forment un ensemble saisissant et merveilleusement propre à exalter tout ce que nos lectures romantiques nous ont donné d'imagination médiévale. Au premier abord, c'est un amas confus de pans de murs, les uns à demi écroulés, découpant leur silhouette déchiquetée sous le manteau des végétations, les autres presque entiers encore et gardant en dépit du temps un air de vie au milieu de la désolation générale. Ici s'élevait la demeure fastueuse qu'un abbé grand seigneur avait fait construire en 1721 pour recevoir les hôtes de distinction qui le venaient visiter ; par endroits le crépi

L'ABBAYE DE VILLERS : LA CHAPELLE.

BAS CÔTÉS DE LA CHAPELLE.

Cette illustre abbaye, fondée en 1147 par les moines de l'ordre de Cîteaux, fut très florissante jusqu'au XVIe siècle. Incendiée pendant la campagne de Belgique sous la Révolution, ses ruines admirables sont entretenues par les soins du gouvernement belge.

adhère encore à la brique et montre des rinceaux d'une ornementation singulièrement précieuse. Plus loin se dressent les murs épais de l'ancienne brasserie du couvent; enfin voici, parmi les décombres, la trace du vestibule solennel donnant accès dans cette immense maison religieuse qui espaçait ses bâtiments sur quinze hectares clôturés de murailles en dehors desquelles se groupaient encore d'innombrables dépendances : fermes, moulins, métairies, viviers et garennes, toute l'installation compliquée d'une exploitation agricole qui produisait encore en 1787

ABBAYE DE VILLERS : LA CHAPELLE, VUE EXTÉRIEURE.

CHATEAU DE LA MOTTE.
Demeure seigneuriale du milieu du XVIIIe siècle, ruinée sous la Révolution.

un revenu annuel de cent trois mille cent dix-sept florins.

On longe les murs écroulés du palais abbatial : voici la cuisine où l'on distingue encore une cheminée monumentale; de là on passe au réfectoire, vaste salle oblongue que cinq colonnes partageaient en deux nefs et dont les quatre murs ajourés de hautes ogives géminées sont seuls demeurés debout. Tout un aspect de l'existence monacale revit dans ce coin de ruines; on revoit l'entrée lente des moines traînant leurs sandales, la circulation silencieuse des frocs tombant à plis droits, la ligne brusque des épaules fléchissant pour le bénédicité, les blancheurs reluisantes des crânes penchés par-dessus les tables.

Mais la plus forte impression des ruines de Villers, c'est la chapelle ou plutôt l'église, car cette chapelle est grande comme une cathédrale. Quand elle était entière, ce devait être un des meilleurs temples gothiques de la Belgique. La grâce des ogives, la fermeté légère des piliers, l'élancement nerveux de la nef, l'élégante simplicité de cet ensemble austère devaient être du plus grand effet, et, quand aujourd'hui encore le soleil se joue au travers des frondaisons qui remplissent les rosaces béantes du chœur et font l'office des vitraux absents, on est saisi d'une véritable émotion religieuse. Il est peu de ruines où la poésie banale et toujours poignante de la nature, remettant de la vie où les hommes ont semé la mort, vous saisisse plus vivement qu'en ce coin de Brabant auquel on ne peut cependant accrocher le souvenir d'aucun grand nom de l'histoire.

Le flâneur d'imagination sera peut-être plus profondément ému cependant par une autre ruine moins fameuse et toute voisine de Villers, les ruines du château de La Motte. Cette charmante demeure seigneuriale, qui datait probablement du milieu du XVIIIe siècle, fut pillée et incendiée par une des mêmes bandes qui commencèrent la destruction de Villers. Elle s'élève dans un fort beau lieu. La cour d'honneur s'ouvre sur une étoile d'où trois allées de hêtres magnifiques partent vers Villers, vers Bousval, vers Court-Saint-Etienne. De l'autre côté les jardins occupent le sommet d'une colline au pied de laquelle se blottissent les maisons du village.

Ces jardins sont délicieux; les rosiers, les lilas, les chèvrefeuilles et les glycines poussent à l'abandon, transformant les bosquets en halliers, les charmilles en grottes de verdure, ornant de guirlandes imprévues les statues brisées et les balustrades en ruine. La mélancolie des fêtes interrompues et des folies mortes plane sur tout cela; dans le jardin, parmi la gaieté des chants d'oiseaux, elle reste douce et comme attendrie; elle s'accentue jusqu'à pincer le cœur si, par quelque interstice des palissades dont on a bouché les portes et les fenêtres, on pénètre à l'intérieur du château. Là, tout est dans un désordre et un abandon inexprimables. Il est évident que l'on a tout barricadé au lendemain même du pillage et de l'incendie, et le visiteur surpris peut se figurer que le désastre est d'hier. Les murs sont encore noircis par la fumée et, parmi de belles boiseries délicatement sculptées dans le style de Louis XV, gisent des amas de décombres, des tas de plâtras, des morceaux de bois à demi consumés. Il y a quelques années on y voyait encore des fragments de meubles que les pillards n'avaient pas voulu emporter. Quand on montait au premier étage par un escalier tout branlant et privé de sa rampe, l'impression de désolation augmentait encore. Dans ces vastes chambres où l'on voyait la trace des tentures et des jolies décorations « rococo » et que seuls les corbeaux et les souris habitaient depuis cent ans, on se figurait si aisément l'existence souriante et retirée de quelque philosophe, de quelque « homme sensible » de la fin du XVIIIe siècle, qu'on ne pouvait s'empêcher de fredonner mélancoliquement quelques-uns de ces refrains fanés qui évoquent aujourd'hui au plus ignorant des

LE CHATEAU DE RIXENSART.
Construit au XVIIe siècle dans un site admirable, il fut acquis et restauré au XVIIIe siècle par la famille de Mérode, qui le possède encore aujourd'hui.

ABBAYE D'AYWIERS, A COUTURE-SAINT-GERMAIN.

VIEILLE MAISON A CÉROUX-MOUSTY.

hommes du monde la grâce languide de l'ancien régime expirant.

Les propriétaires actuels de cette ruine, jugeant sans doute une restauration impossible ou trop coûteuse, ont fait enlever récemment ce qui restait à La Motte de boiseries sculptées, et l'intérieur du château, dévasté méthodiquement par les ouvriers, n'a plus rien de cette désolation poignante qu'on y trouvait autrefois, mais le site n'en garde pas moins son charme agreste et mélancolique.

C'est également dans un admirable site forestier que s'élève le château de Rixensart, qui est une des beautés du Brabant wallon.

Ici il ne s'agit pas d'une ruine. Le château est encore habitable et le propriétaire actuel, qui appartient à une branche de la famille de Mérode, vient encore y passer quelques jours chaque année au moment des chasses; mais il n'en garde pas moins un air de vétusté et de solitude qui en fait tout le charme.

L'architecture même du château n'a rien de très remarquable. L'ensemble de la construction n'est pas antérieur au milieu du XVIIe siècle, époque à laquelle Charles Spinola — qui, par mariage, avait acquis le domaine des Croy, héritiers eux-mêmes des vieux sires de Rixensart, dont les chroniques du Brabant rapportent à l'envi les exploits guerriers — le remit complètement à neuf et fit dessiner les jardins par Le Nôtre. L'architecte qu'il choisit n'était certainement pas un homme de génie. Mais le château est admirablement situé au bord d'un vaste étang parmi des bois de haute futaie qui imposent leur charme austère à tout le paysage, et ses tourelles octogones percées de jolies lucarnes et surmontées de girouettes qui dominent les larges toits ardoisés des quatre ailes ont quelque chose de romantique et de cavalier qui fait qu'on voudrait placer là le cadre de quelque nouvelle de keepsake.

A défaut d'anecdote romanesque, on peut du moins rattacher au château de Rixensart un souvenir héroïque et une grande figure littéraire.

Comme en quelque lieu du monde qu'on aille on trouve la trace de quelques Français qui, passant là par hasard, s'y battirent sans grande raison, pour la gloire, pour rien, pour le plaisir, on voit sur les vieilles murailles de Rixensart les stigmates du siège que soixante-quatre soldats du roi de France y soutinrent en 1668 contre une véritable armée espagnole commandée par don Juan de Luna et don Francesco de Tréguas. Leur défense fut héroïque. Les Espagnols s'emparèrent finalement de la ferme et parvinrent à mettre le feu à une partie du château. Les Français durent se rendre, mais ils obtinrent une capitulation honorable. Dix ans plus tard, Lagalerie, premier brigadier de France, vengea cette défaite en ravageant les environs de Rixensart et en mettant le feu au château. Une fois de plus l'habitant paya pour tout le monde.

A la fin du XVIIIe siècle, la famille de Mérode devint propriétaire du domaine et répara tous ces désastres.

En 1867, le château de Rixensart occupa un moment l'attention d'une partie de l'Europe. Torturé déjà par la maladie qui devait l'emporter peu après, Montalembert, allié à la famille de Mérode, y passa plusieurs mois. Ses amis vinrent l'y voir en grand nombre. Le Père Hyacinthe, qui n'était pas encore M. Hya-

LA TOUR DE MORIENSART, A CÉROUX-MOUSTY.

UN CHEMIN CREUX, A CÉROUX-MOUSTY.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE, A WAVRE.

NIVELLES : ÉGLISE SAINTE-GERTRUDE.
Rebâtie au xe siècle, elle dépendait d'une riche abbaye fondée en 645.

cinthe Loyson, le comte de Paris, le duc d'Aumale, passèrent quelques jours auprès de l'illustre malade. Rixensart fut pendant ces instants le refuge du parti catholique français, refuge paisible entre tous, tout embaumé de senteurs sylvestres.

Tout ce pays du reste a un charme agreste. La vallée de la Lasne, celle de l'Argentine, celle de l'Isscheet celle de la Dyle qui recueille toutes ces jolies rivières sont des coins privilégiés où la nature s'est faite particulièrement aimable. Les villages sont riches et pittoresques et les Bruxellois commencent à prendre l'habitude d'y passer les mois d'été. Genval-les-Eaux est en train de devenir un centre mondain.

NIVELLES

Camille Lemonnier le constate avec humour, Nivelles est une ville qui rit. « Il y a des villes tristes et des villes gaies, dit-il ; Nivelles est de la catégorie de celles-ci. » Le soleil, en pénétrant l'écheveau de ses venelles, met dans les vitres, dans les vieux murs fleuris de violiers, dans le fouillis de ses torves cheminées, comme une joie de vivre qui n'est pas démentie par la bonhomie des ménages. On vit là porte à porte, dans la familiarité d'un vis-à-vis si resserré que d'une fenêtre à l'autre on peut se tendre la main. A peine une ou deux grandes rues, et, à la place, un pullulement de rues diminutives, tournant sur elles-mêmes, comme dans l'entrain d'une ronde. En tout sens elles s'entre-croisent, ces ruelles, biaisent, se cassent à angles aigus, plongent, emmêlent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui, sautillant sur le pavé en pointe de clou, croit s'enfoncer dans un entonnoir, et, après avoir entrevu à la dérobée des coins de cours noyées dans les feuilles, des échappées de jardins aux murailles tapissées de vignes, des profils de maisons étranglés par les tournants rapides, finit par déboucher sur la place, le cœur et le poumon de la petite cité.

Comme toute la ville, cette place est rieuse et gaie, mais, en vérité, elle n'a rien de très remarquable, non plus que l'aimable parc de la Dodaine, que les Nivellois montrent pourtant avec orgueil. Le seul monument vraiment digne d'intérêt que l'on voit à Nivelles, c'est la collégiale Sainte-Gertrude et le magnifique cloître roman qui y est adossé. C'est tout ce qui reste de l'abbaye, autrefois fameuse, à quoi Nivelles doit son origine. Ce couvent, un des premiers couvents de femmes du pays, fut fondé en 645 par Ide ou Iduberge, femme de Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie et fondateur de la dynastie carlovingienne. La première abbesse fut sa fille, sainte Gertrude. La ville, qui avait été brûlée par les Normands en 881, fut entourée de murailles en 1220. Elle dépendait entièrement de l'abbaye. C'était l'abbesse qui nommait le magistrat, composé d'un « mayeur » et de sept échevins. Elle s'intitulait « princesse du Saint-Empire romain, abbesse de très noble et très illustre chapitre de Nivelles, dame de Nivelles ». Mais, comme les ducs de Brabant devinrent bientôt les avoués héréditaires de l'abbaye, la ville, en fait, fut de bonne heure rattachée au duché.

NIVELLES : CLOITRE ROMAN DE L'ÉGLISE SAINTE-GERTRUDE.

L'église est le centre naturel d'une ville ayant d'aussi saintes origines. Le temple primitif ayant été complètement détruit par les Normands, il fut rebâti vers la fin du xe siècle, mais il a subi depuis tant de transformations et de restaurations, plus ou moins maladroites, qu'il a perdu beaucoup de son caractère. Extérieurement, cependant, il a encore grande allure, avec son clocher central et ses deux tourelles latérales, dont l'une est ornée d'un gigantesque jaquemart représentant, dit-on, le légendaire Jean de Nivelles. Mais c'est incontestablement vers le cloître qu'ira l'attention des antiquaires et des artistes. Avec ses quatre galeries découpées en arcades et prenant jour sur l'ancien préau, il donne une impression de paix et de recueillement auquel l'esprit le plus frivole se laisse prendre. L'austère roman se pare ici d'une grâce féminine infiniment douce, et l'on dirait que toutes les vies recluses qui se sont écoulées là ont laissé quelque chose d'elles dans l'ombre de ces voûtes surbaissées. C'est un des plus beaux vestiges que l'on puisse voir de la plus vieille et de la plus pure architecture de l'Occident.

NIVELLES : CLOITRE DE SAINTE-GERTRUDE.

UNE FERME A HULDENBERG.

UCCLE : L'AUBERGE DU « CORNET », ANCIEN RELAIS DE POSTE.

UNE VIEILLE FERME A STOCKEL, PRÈS DE BRUXELLES.

LE BRABANT AGRICOLE. L'AGRICULTURE BELGE

Nivelles est le siège d'un marché assez important. C'est, en effet, le centre d'un pays qui vit uniquement de ses grandes exploitations agricoles et qui en vit fort bien. Cette partie du Brabant wallon est, avec la Hesbaye, le coin le plus fertile et le mieux cultivé de la Belgique. C'est le pays des grandes fermes, et plusieurs d'entre elles — tels les établissements Dumont de Chassart — sont exploitées scientifiquement. L'originalité de cette entreprise modèle, c'est qu'elle est organisée de façon à ce que tous les produits de la terre soient utilisés sur place. Des distilleries et des sucreries sont jointes à l'exploitation agricole, qui a reçu elle-même une véritable organisation industrielle. Les terrains, scientifiquement étudiés, scientifiquement amendés, donnent leur maximum de rendement. Tous les travaux agricoles se font avec les machines les plus perfectionnées, et, si cela enlève un peu à ces belles campagnes de leur pittoresque traditionnel, cela donne à ce vaste territoire cultivé un aspect de richesse et de prospérité qui n'est pas sans grandeur.

Assurément tout le Brabant wallon n'offre pas le même spectacle, mais toute la région n'en donne pas moins le même aspect de richesse, de prospérité terrienne. C'est le pays de la betterave et du blé, et quand on parcourt les longues routes plantées d'arbres, et que l'on voit se dérouler de chaque côté à perte de vue l'immense tapis des champs, on a l'impression que l'on se trouve au cœur du district nourricier du pays.

La Belgique tout entière est, du reste, en somme, un pays bien cultivé et qui produit beaucoup plus qu'on ne pourrait l'attendre de son territoire exigu. Si considérables que soient les richesses que l'on fait donner à la terre, elles ne suffiraient assurément pas, tant s'en faut, à faire vivre une population aussi dense, — la Belgique, pour vivre, doit acheter à l'étranger, et il y a fort longtemps déjà que, malgré les progrès de l'agriculture et le travail intense de ce pays laborieux, il a besoin du commerce et de l'industrie pour suppléer à l'insuffisance de sa production agricole, — mais cette densité même de la population n'a pas été sans influer grandement sur les progrès de l'agriculture. Ceux-ci ont été extrêmement rapides, depuis 1846, date du premier recensement agricole, mais la culture a complètement changé de nature, et la concurrence du blé d'Amérique et du blé russe a fait abandonner par beaucoup de cultivateurs la culture des céréales, à laquelle s'est substituée la culture de la betterave. De 1846 à 1895, le nombre d'hectares cultivés en céréales et farineux par 100 habitants a diminué de 35 pour 100, mais les quantités de céréales livrables à l'alimentation n'ont pas diminué dans les mêmes proportions, grâce à l'augmentation du taux des rendements. En 1846, on récoltait 745 807 696 kilogrammes de céréales alimentaires, soit 172 kilogrammes par habitant; en 1895, on en récoltait 864 805 453 kilogrammes, ce qui donnait 135 kilogrammes par habitant. En revanche, tandis qu'en 1846 on ne cultivait la betterave sucrière que sur 2 126 hectares, en 1895 cette culture occupait 54 100 hectares. De plus, l'industrie, depuis 1880, ne payant plus la betterave qu'au prorata de la quantité de sucre qu'elle donne, les agriculteurs belges sont arrivés à faire produire à leurs champs des tubercules extrêmement riches.

La betterave est donc la grande richesse agricole de la Belgique avec la pomme de terre, qui fait le fond de l'alimentation populaire dans ce pays. La statistique de 1846 donne 115 620 hectares de pommes de terre; celle de 1895, 184 690 hectares. Les rendements, vers 1840, étaient 14 000 à 15 000 kilogrammes, tandis que de nos jours ils varient entre 18 000 et 22 000 à l'hectare, ce qui fait que l'on comptait, en 1895, 449 kilogrammes par tête d'habitant; en prenant comme moyenne une valeur de 7 francs par 100 kilogrammes, on a calculé qu'en 1895 on avait récolté en Belgique pour 201 656 366 francs de pommes de terre. Ces chiffres montrent que la production indigène en pommes de terre suffit amplement aux besoins de la population, et qu'une certaine partie peut en être utilisée pour l'alimentation du bé-

LA SORTIE DE L'ÉGLISE, A FOREST.

LE CRABBEGAT, A UCCLE.

LA CHAUSSÉE D'ALSEMBERG, A UCCLE.

tail. Il en est de même de la betterave, car certaines espèces, moins riches en sucre que les autres, servent également à la nourriture des troupeaux.

L'élevage est du reste une partie importante de l'industrie agricole en Belgique. Mais là, les progrès n'ont pas été aussi considérables qu'en agriculture proprement dite. Le nombre des moutons a diminué par le fait même des progrès de l'agriculture qui a supprimé les jachères; le nombre des têtes de gros bétail a augmenté, mais dans d'assez faibles proportions. Le recensement de 1846 accuse 1 203 891 têtes de bétail, celui de 1895 donne 1 420 978.

Le nombre des chevaux a également diminué; le recensement de 1846 donne 294 535; celui de 1895, 271 527. Cette diminution est largement compensée par l'amélioration du type. Il y a en Belgique deux races chevalines extrêmement estimées : la race ardennaise, petite espèce vigoureuse et nerveuse, qui fournit d'excellents chevaux de trait pour l'artillerie, et la race brabançonne, magnifiques chevaux de labour et de gros trait que l'on exporte en grand nombre en Allemagne et en Amérique.

Tous ces chiffres dénotent une production intense qui est due moins à la fertilité du sol qu'au travail patient de ses habitants. Il y a longtemps que la Belgique est un pays bien cultivé. La Flandre conquise sur la mer et les marais est un magnifique potager. Le Brabant, le Hainaut, l'Entre-Sambre-et-Meuse sont depuis le moyen âge de belles terres arables, très productives; mais, comme tant d'autres branches de l'activité nationale, la culture du sol était en pleine décadence à la fin du XVIIIe siècle, et jusqu'en 1840 environ on a pratiqué avec une routine obstinée les plus vieilles méthodes de culture. On a eu toutes les peines du monde, dans certains districts, à introduire l'engrais chimique, et les progrès réalisés les cinquante dernières années sont dus aux efforts constants du gouvernement qui s'est appliqué avec beaucoup de patience et d'intelligence à développer l'enseignement agricole.

Cet enseignement date de 1849. Charles Rogier, alors ministre de l'intérieur, fonda de nombreuses écoles d'agriculture. Malheureusement, la population n'était pas encore préparée à comprendre les bienfaits de cet enseignement. Faute d'élèves, les écoles durent fermer leurs portes. Mais cette tentative prépara en quelque sorte la loi de 1860 qui réorganisait complètement l'enseignement agricole. Celui-ci comprend aujourd'hui un institut agricole situé à Gembloux, une école de médecine vétérinaire à Bruxelles, et deux écoles pratiques d'horticulture, l'une à Vilvorde, l'autre à Gand.

L'enseignement, à l'institut de Gembloux, est à la fois théorique et pratique. Après un premier enseignement purement scientifique, les élèves sont employés à la ferme modèle annexée à l'institut et qui comprend 70 hectares de terre cultivée. L'élève, qui sort de l'institut après trois années d'études, a donc eu sous les yeux tout ce qui comporte l'organisation et la direction d'une ferme. Depuis quelques années, il y a une quatrième année d'études pour les jeunes gens qui désirent se perfectionner dans les industries agricoles et l'exploitation des eaux et forêts. En 1885 l'enseignement agricole a reçu une impulsion nouvelle. On a créé, à l'instar des professeurs départementaux de France, le corps des agronomes de l'État. Ceux-ci sont chargés de donner des conférences et de diriger les champs d'expériences et de démonstration établis dans leur circonscription. De plus, on a organisé des écoles volantes de laiterie pour jeunes filles, dont les cours, d'une durée d'un mois, ont pour but de vulgariser les progrès de l'industrie laitière et de former de bonnes fermières.

CHÂSSE DE SAINTE GERTRUDE, XIIIe SIÈCLE.
Cette châsse est conservée au maître-autel de l'église Sainte-Gertrude, à Nivelles.

LE PALAIS ROYAL DE LAEKEN.
Il fut construit en 1784 par l'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine; vendu sous la Révolution comme bien national et racheté sous le Consulat par Napoléon.

L'ÉGLISE DE LAEKEN.
Construite en 1875 par Poelaert.

L'OUEST BRABANÇON

Laeken. — Si, au lieu de sortir de Bruxelles par l'avenue Louise, le bois de la Cambre, et les quartiers aérés et ombragés du sud-est de la ville, on se dirige du côté opposé, vers le nord et l'ouest, l'impression sera toute différente. On aura d'abord traversé les faubourgs populeux de Schaerbeek et de Molenbeek, pleins — ce dernier surtout — d'usines et de cités ouvrières; puis on sera arrivé dans un vieux pays rustique qui n'a guère été transformé par le besoin de villégiature de la bourgeoisie urbaine. On s'est efforcé ces derniers temps de créer quelques quartiers de villas bourgeoises du côté de Koekelberg, vaste plateau qui domine Bruxelles au nord-ouest; mais jusqu'à présent la tentative n'a pas aussi bien réussi que celles qui ont été faites vers la forêt de Soignes, et le pays, en somme, a conservé la rusticité grasse du vieux terroir brabançon. Mais, avant de parcourir ces villages aux mœurs caractéristiques : Ganshoren, Berchem, Grimberghe, Dieghem, Wemmel, Zellick, le touriste curieux de bien connaître les environs de Bruxelles s'arrêtera à Laeken. Cette importante commune est en partie urbaine, — c'est un faubourg de Bruxelles — et en partie rurale. C'est là, au milieu d'un très beau parc, que s'élève le château où réside de préférence le roi des Belges. Il occupe une colline qui dominait autrefois les prairies où se répandait la Senne, mais ces prairies sont aujourd'hui couvertes de maisons, et le canal que le château dominait, ayant été élargi pour les besoins du nouveau port de Bruxelles, ce coin de banlieue, qui était autrefois charmant, a été complètement gâté. Le parc, par contre, dont une partie est ouverte au public, a conservé toutes ses beautés et Léopold II y a fait élever, en guise de pavillon, une curieuse tour japonaise, ainsi qu'une reproduction de la fameuse fontaine de Jean de Bologne.

Le palais de Laeken a été construit en 1784 aux frais de l'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine, et d'Albert de Saxe-Teschen, son mari. Ces princes, qui gouvernaient alors les Pays-Bas, voulaient se donner une résidence d'été. Quand la République française occupa la Belgique, le château et le parc furent vendus comme biens nationaux, et la magnifique habitation princière allait être démolie, quand Napoléon, alors premier consul, la racheta. Il y habita quelques jours, et c'est de là qu'en 1812 il signa la déclaration de guerre à la Russie. Depuis

LAEKEN :
MONUMENT DE LÉOPOLD Ier.

LAEKEN :
LE GROS TILLEUL.

LAEKEN :
LA TOUR JAPONAISE.

lors, le château de Laeken, propriété de l'État, a été rattaché aux biens de la liste civile. Léopold Ier, qui l'aimait beaucoup, y mourut le 10 décembre 1865. Léopold II, grand bâtisseur, y avait déjà fait de nombreux embellissements quand un incendie le détruisit en partie le 1er janvier 1890. Il a été reconstruit depuis lors avec beaucoup de magnificence, mais dans un style assez banal.

On admire encore à Laeken les magnifiques serres royales, où le public est admis une fois par an, et une curieuse église de style gothique, construite en 1875 par Poelaert. Cette église semble la réalisation d'un de ces dessins fantastiques que Victor Hugo traçait sur ses manuscrits, par manière de délassement. L'architecte y a déployé une telle fantaisie romantique qu'on a dû renoncer à l'achever selon les plans qu'il avait conçus. Mais cette fantaisie n'est ni sans agrément, ni sans grandeur. C'est une fantaisie d'artiste savant et de visionnaire inspiré. C'est dans la crypte de l'église de Laeken que se trouvent les tombeaux de la famille royale de Belgique.

CIMETIÈRE ET ÉGLISE DE LAEKEN.
L'église, construite sur les plans de Poelaert, est restée longtemps inachevée.

Phot. Puttemans.

LE CHATEAU DE BOUCHOUT.
Résidence de l'impératrice Charlotte, veuve de Maximilien, empereur du Mexique.

Bouchout. Le château de la Belle au bois dormant. Elewyt. Gaesbeek. — Non loin de Laeken, se trouve une autre résidence princière, mais celle-ci est singulièrement mélancolique : c'est le château de Bouchout, où habite la princesse Charlotte, tante du roi des Belges et veuve de l'archiduc Maximilien d'Autriche, qui fut empereur du Mexique et que les sujets qu'il avait voulu se donner fusillèrent à Queretaro. Après ce drame où sombra sa raison, la malheureuse princesse, d'abord retirée à Tervueren, fut installée dans ce vieux château seigneurial, que son propriétaire précédent, le comte de Beaufort, avait intelligemment modernisé. Le castel a toujours son aspect romantique. Entouré d'un étang silencieux, situé au milieu d'un parc immense, sévèrement gardé contre les curieux, c'est vraiment le domaine de la Belle au bois dormant. Mais la belle, qui est maintenant une vieille femme, ne se réveillera jamais.

Ces malheurs princiers ajoutent, certes, au romanesque de Bouchout un attrait particulier, mais il est, dans les environs, quantité de châteaux ou de manoirs qui méritent d'attirer l'attention du touriste et de l'archéologue. Voici le charmant château de Grimberghen, du plus élégant style Louis XIII, et que vint occuper, il y a quelques années, une communauté française, exilée de France par la loi sur les congrégations religieuses. Voici Elewyt, la maison de campagne de Rubens, toute pleine encore des souvenirs opulents de la joyeuse et noble vie du grand peintre. Puis voici Gaesbeek et Beersel, dont les tours crénelées rappellent le Brabant féodal.

Un souvenir tragique se rattache au manoir de Gaesbeek, qui érige au milieu des bois ses tours rébarbatives. Au milieu du XIVe siècle, cette forteresse appartenait à un certain Siger ou Zegher d'Abscoude, qui fut en continuelle querelle avec le magistrat de Bruxelles, aux dépens de qui il avait médité d'arrondir son domaine. Un des échevins de la ville, Everard T'Serclaes, qui venait de délivrer la ville de la garnison flamande qui l'occupait, s'opposa très énergiquement aux prétentions du sire

RUINES DU CHATEAU DE BEERSEL.

LE MANOIR DE RUBENS, A ELEWYT.

de Gaesbeek. Mais celui-ci lui tendit un guet-apens sur la route de Lennick et le fit assassiner par ses hommes d'armes. On montre encore la place où tomba le vaillant échevin, et les paysans se signent quand ils passent au sinistre carrefour. Le curé d'un village voisin, qui passa peu après sur la route avec un religieux, trouva le corps, le mit sur un chariot et le ramena à Bruxelles, où il fut exposé sur la grand'place. Everard T'Serclaes était très populaire; la bourgeoisie bruxelloise courut aux armes et l'on se précipita en foule vers Gaesbeek. Après un mois de siège, le château fut pris et démantelé; ses défenseurs, sauf Siger d'Abscoude, qui parvint à s'échapper, furent massacrés ou pendus. Toute cette histoire se trouve narrée en d'amusants bas-reliefs sur le charmant mémorial de Julien Dillens que la ville de Bruxelles a fait élever à la mémoire d'Everard T'Serclaes.

Le château de Gaesbeek ne se releva de ses ruines qu'au XVIe siècle, mais on conserva les assises anciennes et, de l'extérieur, il garde quelque chose de son aspect guerrier. Mme la marquise d'Arconati-Visconti, à qui il appartient aujourd'hui, l'a du reste fait restaurer avec un grand souci de couleur locale.

Le château de Beersel, qui était primitivement une forteresse ducale construite vers 1130 pour arrêter les incursions des gens de guerre du comte de Flandre vers Bruxelles, n'est plus qu'une ruine sans grand intérêt. Par contre, le château de Rivieren, à Ganshoren, est une charmante demeure de plaisance dont les tourelles bulbeuses fournissent un excellent type de l'architecture flamande au temps de la Renaissance.

Phot. Puttemans.

CHATEAU DE RIVIEREN, A GANDSHOREN.

Parmi les lieux intéressants des environs de Bruxelles, il faut citer encore Saventhem, dont l'église possède un tableau de Van Dyck auquel se rattache une jolie légende. Le peintre, en route pour l'Italie, se serait arrêté à Saventhem durant quelques mois, retenu par les charmes d'une dame du lieu et, en souvenir des jours heureux passés près d'elle, il y aurait laissé cette toile qui représente saint Martin partageant son manteau.

Avec leurs souvenirs, leurs légendes, leurs lieux-dits, leurs vieilles fermes et leurs vieux châteaux, tous ces villages qui entourent Bruxelles vers le nord et l'ouest vous transportent brusquement dans le passé. Certes il y a quelques maisons nouvelles; les cabarets, ou plutôt les estaminets, pour employer le mot local, où, le dimanche, les paysans vont boire du « lambic », la capiteuse bière brabançonne, ont souvent un confort assez moderne, qui est caractéristique dans ce pays de buveurs, mais, en somme, les villages et les maisons ont gardé l'apparence, le type qu'on leur voyait il y a cinq cents ans, et dans la cour de telle auberge où, suivant la légende, Charles-Quint, égaré à la chasse, descendit incognito certain soir et partagea le pain et le fromage avec l'hôte, on pourrait se figurer aisément voir entrer tout à coup l'impérial gentilhomme.

LE CASTEL DE TENIERS.

Les sanctuaires religieux; Montaigu. — C'est surtout aux fêtes religieuses que cette impression s'impose à l'esprit. Ce Brabant flamand est resté profondément catholique et d'un catholicisme presque médiéval. Rien de plus caractéristique à ce point de vue que les pèlerinages qui ont lieu à des époques déterminées vers certains sanctuaires brabançons. Les plus anciens, les plus intéressants, les plus populaires sont ceux de Montaigu et de Hal.

Isolée sur son mamelon, à la lisière de la Campine, Montaigu est une des curieuses villes de la Belgique, curieuse non par ses rues ou ses monuments, mais par ses origines et par ses mœurs. Il n'est peut-être pas un catholique belge qui n'y ait pèleriné au moins une fois, et c'est là sans doute que l'on peut le mieux pénétrer les nuances particulières de la dévotion de ce peuple à la fois sensuel et pieux, mystique et terre à terre.

Montaigu vit pour et par son église. Elle n'a pas d'industrie, hormis les fameuses et admirables pépinières Michiels.

« Montaigu, dit M. Léon Souguenet, un des écrivains français qui connaissent le mieux la Belgique, c'est une ville sainte. La ville n'y est que le développement normal de l'église, elle n'est qu'une annexe de l'église et ne vit que de l'église; elle est composée d'hôtels et de restaurants pour les pèlerins, de boutiques d'objets de sainteté, chapelets, cierges, images, statuettes. Toute l'année elle n'entend que le piétinement des pèlerins, les prières interminablement psalmodiées et les plaintes des mendiants.

« La gare, une gare terminus, n'existe que pour l'église; la grand'rue s'élève droit vers l'église, et l'église occupe le centre de l'étoile que forme le plan de la ville. C'est une construction octogonale à péristyle composite, fronton et colonnes classiques; les arcs-boutants y sont de style jésuite.

« Un dôme rond couvre le tout; un goût bien intentionné a parsemé ce dôme d'étoiles en cuivre doré. Derrière l'église s'élève une tour carrée où sont les cloches. Tout autour de l'église il y a des prairies, des bosquets, que contournent des sentiers : c'est là que les pèlerins récitent d'interminables rosaires ou font le chemin de croix.

« Les stations du rosaire sont des chromolithographies qui aboutissent à un gigantesque calvaire; les stations du chemin de croix sont de réels monuments de pierre. Par les sentiers sanctifiés, on voit les fidèles qui déambulent par groupes; l'un d'eux dit des versets auxquels les autres répondent. Ils vont, les yeux vagues, pas distraits par l'immensité du paysage que terminent les lignes bleues et mollement ondulées de la Campine. Puis, soudain, ils s'agenouillent, les bras en croix, demi prosternés devant de naïves figurations des saints mystères. Les feuilles mortes descendent en silence sur eux. Quand on se rapproche de l'église, on constate soudain qu'un fleuve humain la contourne silencieusement. Il plane du silence sur toutes ces manifestations pieuses, un silence semblable à celui qui règne dans les cimetières... Et les fidèles marchent toujours, marchent incessamment.

« J'ai l'explication de ce mouvement perpétuel : chaque pas fait acquiert au pieux marcheur du mérite :

Zie! elken stap die gij in Bedevaart zult gaan,
Zal in des Levensboek U aangeteekend staan.

« Ainsi s'exprime une légende inscrite sur les petits drapeaux historiés et coloriés qu'on vend à Montaigu. J'ai acheté un de

ces petits drapeaux, plus naïfs que les images d'Épinal. Il raconte, en français et en flamand, l'origine pieuse de Montaigu. C'est à cette source ingénue, — et non dans les gros livres, — si vous voulez, — que nous nous renseignerons.

« Voici ce qu'on lit sur le petit drapeau de Montaigu :

« Entre Diest et Aerschot, une montagne élevée, se trouvait « jadis une forêt appartenant à la seigneurie de Sichem, une « ville située à un quart de lieue de là, sur le Démer. Sichem « est une des villes les plus « anciennes du Brabant; « avant les troubles des Pays-« Bas, elle était très floris-« sante et faisait un grand « commerce en drap et en bé-« tail. Dieu choisit cette ville « pour être un lieu de dévotion « envers sa mère. Il s'y trou-« vait un chêne, auquel était « fixée une image de la sainte « Vierge, à laquelle les fidèles « recouraient dès le commen-« cement du XIIIe siècle. »

« C'est à la piété des archiducs Albert et Isabelle qu'est due la construction de la ville et de l'église.

« Continuons à nous instruire en lisant la légende du petit drapeau :

« La première chapelle élé-« vée à l'image de la sainte « Vierge fut construite en bois, l'an 1602; le chêne sous lequel « on avait trouvé l'image de Marie fut abattu et transféré à « l'église de Sichem. En 1603, les archiducs Albert et Isabelle « firent bâtir une chapelle en pierre pour cette image, et, en 1609, « ils posèrent la première pierre du beau temple qu'on y voit « aujourd'hui et dont le maître-autel occupe la même place où « autrefois s'élevait le chêne merveilleux. Les mêmes archiducs « y fondèrent, en 1624, une communauté de l'Oratoire, à l'instar « de celle instituée par saint Philippe de Néri à Rome. Plusieurs « pontifes enrichirent successivement cette église d'indulgences. « L'église de Montaigu reçut des présents de plusieurs personnes « de distinction, et en 1843 on y inaugura un riche tabernacle « haut de douze pieds, fait tout d'une pièce en argent richement « ciselé et orné de pierreries. Ce précieux morceau a été entiè-« rement payé avec les offrandes des pèlerins. »

« Telle est, poursuit M. Souguenet, l'origine de la foi des pieux pèlerins de Montaigu, tels sont les faits qui attirent au long d'une année Flamands et Wallons vers la sainte colline de Montaigu.

« C'est aujourd'hui la clôture. Montaigu va recouvrer le calme jusqu'au printemps. Seuls viendront, l'hiver, vers sa colline, les désespérés, ceux qui, malgré la neige et le froid, voudront réclamer un immédiat secours. Aujourd'hui, dernier jour des fêtes publiques, c'est la « pro-« cession aux chandelles », spectacle étrange. Les vêpres se terminent. La foule sort de l'église, une foule très dense, serrée à l'extrême et qui ne sait par où s'échapper, et tout en priant elle se bouscule, elle se comprime; à certains moments, cela est effrayant: on se souvient heureusement que les combattants ont de dures carcasses. C'est une lutte silencieuse. Il n'y a aucun service d'ordre; la foule moutonnière s'est déversée ingénument dans une seule issue, et, silencieusement, des hommes, des femmes, se débattent, tournent sur eux-mêmes, à demi écrasés; il y en a qui sont aplatis contre le mur; certains ouvrent éperdument la bouche et manquent d'air, mais on n'entend aucune plainte, aucun cri. Imperturbablement continuent le *Bid voor ons* (priez pour nous) des litanies et le ruissellement des sous à l'intérieur de l'église, dans les troncs ou les sébiles des quêteurs.

« Et soudain la foule, étant enfin sortie, se joint à celle de l'extérieur. Voici que des milliers de flammes luisent dans le jour. Chaque pèlerin tient en main des paquets de bougies qu'il allume toutes ensemble et qui flambent, fument et fondent, étoilant le sol et les vêtements proches de taches de cire. Les cloches sonnent; le dais se met en marche, charrié par ce fleuve de lucioles et de fumée. Les pèlerins marchent encore et prient toujours; indifférents à l'odeur des bougies, aux bousculades, ils semblent venir d'un autre âge.

« Dans le décor de tombes qu'est le sentier du chemin de croix, ces hommes semblent des revenants de cimetières qui auraient pris dans leurs mains, pour se guider, les cierges allumés qu'en ce temps de la Toussaint on dépose sur les sépultures. »

FAÇADE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE DE MONTAIGU.

Cette dévotion, à la fois naïve et funèbre, somptueuse et rude, décorative et ardente, n'a-t-elle pas quelque chose qui rappelle l'Espagne? Peut-être bien les archiducs à qui Philippe II confia le soin de parfaire l'œuvre du duc d'Albe d'extirper à jamais l'hérésie des Pays-Bas méridionaux et d'y confirmer pour l'éternité le culte catholique sont-ils pour quelque chose dans l'aspect particulier de la religion belge. Protecteurs de l'art et brûleurs de sorciers, ces princes dévots ont allié aux somptuosités de la Renaissance l'âpre mysticisme de l'Escurial. Ils ont véritablement soumis aux jésuites ces Pays-Bas méridionaux, jadis d'esprit très libre sinon d'esprit très inquiet. A partir de leur règne, c'est le style « jésuite » qui met son empreinte aussi bien sur l'architecture que sur l'éducation, et cette empreinte n'est pas effacée tout à fait en ce XXe siècle laborieux et tourmenté.

HAL

C'est encore leur souvenir qui domine dans les somptueuses églises de Hal, où les foules vont implorer une Vierge miraculeuse. Cette madone, très richement vêtue à la mode espagnole et belge, a le visage noir. La légende rapporte qu'elle fut ainsi accommodée par un bombardement, pendant un siège que subit la ville. Ce bombardement ne lui fit du reste pas d'autre mal, car elle recueillit les boulets dans sa robe, protégeant ainsi la cité entière ; on montre encore, dans un coin de l'église, l'énorme tas de ces projectiles que, suivant la tradition, nul ne peut dénombrer.

Notre-Dame de Hal, c'est la Vierge secourable à tous les pauvres, à tous les malades de cette partie du Brabant, et même de

LES CARRIÈRES DE PORPHYRE, A QUENAST, PRÈS DE HAL.

toute la Belgique catholique. On l'implore toute l'année ; mais, à certaines dates consacrées, l'armée des pèlerins arrive innombrable et occupe, non seulement l'église, mais la ville entière. C'est l'atmosphère souffrante et dévotieuse de Lourdes, transportée sous un autre ciel et dans un site bien différent. Toutes les désolations semblent réunies certains jours dans ce sanctuaire de la douleur humaine : estropiés, éclopés, bancroches, paralytiques, on dirait que tous les incurables du pays se sont donné rendez-vous sous ces voûtes gothiques. A peine peut-on circuler dans les rangs pressés de la foule. Les uns sont agenouillés sur les dalles, les autres s'écroulent sur les chaises ou s'accrochent aux piliers. Mais tous sont ployés sous l'attente anxieuse de l'aide divine; tous dardent des yeux dévorés de fièvre vers l'étincelante madone habillée de drap d'or et dont la petite figure d'ébène semble vivre dans le flamboiement de l'auréole.

Et cet étalage de toutes les misères humaines est d'autant plus saisissant que l'église est plus somptueuse. L'édifice même, commencé en 1341 et consacré en 1409, est assez sévère et d'un gothique très pur. Mais la piété des fidèles l'a décoré avec un luxe inouï et un peu barbare. Le maître-autel, exécuté en 1533, par Mone, est un très bel ouvrage en albâtre, du temps de la Renaissance, mais d'un goût assez lourd. Puis ce sont les fonts baptismaux, les tombeaux de marbre, le tabernacle, le lutrin, la chaire de vérité. Tout a été orné avec une profusion inouïe; chaque autel est comme une châsse, et les ex-votos qui les couvrent ont parfois l'air d'un véritable revêtement d'argent. Dans ce somptueux décor, les cérémonies du culte sont particulièrement pompeuses, et, quelle que soit sa croyance ou son incrédulité, le spectateur qui assiste à la messe dite spécialement pour les pèlerins n'échappe pas à une poignante émotion. Cette messe est écoutée avec une ferveur extraordinaire. Puis, après que l'officiant, une dernière fois, a imposé les mains, l'énorme foule commence à s'agiter lentement, et la circulation reprend dans l'église au bruit des béquilles cognant le pavé, au glissement interminable des valétudinaires traînant leurs semelles sur les dalles. Vieillards se soutenant à peine, femmes portant des nouveau-nés, jeunes hommes et jeunes filles guidant des afflictions sans nombre, défilent lentement le long des autels, et la sinistre procession parcourt l'église entière.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME, A HAL.
Édifiée de 1341 à 1409.
Elle possède un remarquable maître-autel en albâtre, exécuté en 1533.

Et le pèlerinage ne s'arrête pas au seuil du temple. Après les prières dans l'église, il poursuit la pieuse promenade devant certains calvaires renommés, tel ce grand Christ rouge, la tête ceinte d'épines, qui pleure de grosses larmes de pierre sur un entassement de rocailles ; tel ce groupe de saintes femmes entourant la Croix. Et toutes ces images sont d'un art barbare et violent qui accentue encore le caractère archaïque de cette dévotion populaire.....

Ce serait cependant se faire une idée étrangement fausse du catholicisme belge en général et du pèlerinage de Notre-Dame de Hal en particulier que d'y voir uniquement ce côté sombre et tragique. Après avoir vu la lamentable procession des malades, que le visiteur parcoure la vieille petite ville, singulièrement animée à ce moment. Il y sera saisi par une atmosphère de kermesse. Devant les calvaires, il songeait à Grunevald, au plus douloureux des peintres gothiques. Ici, c'est le nom de Teniers qui vient à l'esprit. La messe terminée, les prières prononcées, on amène les malades au cabaret, pour peu qu'ils puissent le supporter, et la journée se termine par de copieuses mangeailles, par de pieuses et abondantes beuveries. Comme si ce peuple avait besoin de réagir immédiatement contre le spectacle douloureux qu'il vient de se donner, il s'abandonne à une joie naïve et truculente.

C'est là le double aspect du catholicisme belge, qui concilie le mysticisme le plus ardent avec une entente parfaite des joies de la terre. « Guindé farouchement dans l'héroïsme et la légalité romaine, qui fait de Polyeucte un émule des Horaces, dit M. Thomas Braun, écrivain catholique belge qui connaît bien son peuple, emporté dans le vol abstrait d'Alexandrie, systématisé dans le hiérarchisme byzantin, le catholicisme trouve chez nous l'intimité qui mêle de délicieuses puérilités à de formidables extases d'amour mystique. Moins illuminée que la Suède avec sainte Brigitte, moins funèbre que la Bretagne avec le purgatoire de saint Patrick, la Belgique sait, mieux que toute autre, jouer dans la paille avec l'enfant de Bethléem. » Puis, ayant développé avec un rare talent cette fine remarque, le même écrivain nous assure que Rubens, Jordaens, Teniers, sont aussi catholiques que Van Eyck. « Catholiques, c'est-à-dire voulant l'entièreté de l'homme, soit les premiers avec un respect recueilli, les seconds avec la fougue sensuelle renaissante... » Enfin, il ajoute : « La truculence est orthodoxe. »

Voilà, dira-t-on, un catholicisme bien païen. On se tromperait : c'est un catholicisme merveilleusement adapté à l'esprit d'un peuple pour qui le bien-vivre est tout le vivre, pour qui le confort et la bonne chère sont une nécessité morale autant que physique. Il ne faudrait pas chercher, dans le catholicisme belge, le souci de la perfection, le tourment de la vérité, le besoin de rigueur logique et d'élévation morale qu'on trouve dans le christianisme français. Mais il arrive que ce besoin de rigueur logique et d'élévation morale soit un danger pour l'édifice religieux : le christianisme belge, au contraire, avec son intimité ménagère et terre à terre, est une religion de tout repos. C'est la religion naturelle d'un peuple intimiste et positif qui trouve à contenter ses élans mystiques sans contrarier son hygiène.

Une curieuse hérésie belge : les stévenistes. — Analysant le catholicisme belge, M. Thomas Braun constate que les hérésies ne réussirent guère en Belgique. « Les Bégards et les Flagellants du XIVe siècle, dit-il, péchèrent plus par excès que par omission, étant, si l'on peut dire, plutôt trop que trop peu catholiques. » C'est de même par excès de zèle qu'une curieuse secte très peu connue et qui existe encore dans les environs de Hal s'est séparée de l'Église.

Elle eut pour fondateur un prêtre appelé Corneille Stevens, qui, né à Wavre en 1747, fut ordonné à Louvain en 1774. Théologien fanatique et savant, il se distingua par sa violence dans la lutte du clergé contre les ordonnances de Joseph II. Il était chanoine à Namur en 1789, lorsque le cardinal de Frankenberg projeta la publication de la « déclaration doctrinale » qui

condamnait les séminaires de l'empereur philosophe.

Le prélat, qui eut recours à sa collaboration, travailla ensuite à sa fortune, si bien que Corneille Stevens était vicaire général du diocèse de Namur quand les Français arrivèrent en Belgique. Il résiste opiniâtrément aux lois révolutionnaires, refuse de prêter le serment constitutionnel, organise de tous côtés la résistance du clergé et répand dans le pays entier des pamphlets violents en français et en latin. Il reste irréductible quand est promulguée la loi de vendémiaire an IV — condamnant les prêtres non assermentés à la déportation — et il se cache dans les environs de Wavre, où, suivant son expression, « il habite les bois et les cavernes jusqu'en 1814 ».

STATUE DE NOTRE-DAME DE HAL.

Mais, de sa retraite, il continue la guerre des pamphlets. Tout le monde s'était soumis à l'Empire, avait accepté le Concordat : Stevens ne renonce pas à ses protestations; il déclare nuls et non avenus les articles organiques et, dans des écrits pleins de feu, proclame que les évêques concordataires et ceux qui se soumettent à eux sont des « intrus », des « mauvais chrétiens », des « hérétiques »; l'évêché de Namur étant vacant, il affirme en être toujours vicaire général. Le gouvernement impérial, qui ne pouvait tolérer de telles résistances, fit rechercher Stevens et mit sa tête à prix. Mais quelques prêtres, quelques religieuses et quelques paysans s'étaient convertis à sa doctrine et il trouva parmi eux un asile. De là, il continua d'écrire contre le catéchisme impérial, contre la Saint-Napoléon, contre les lois religieuses de l'Empire; de nombreux prosélytes vinrent se joindre à son petit groupe et, en 1815, la secte des stévenistes était assez importante pour causer de sérieux ennuis à l'archevêque de Malines.

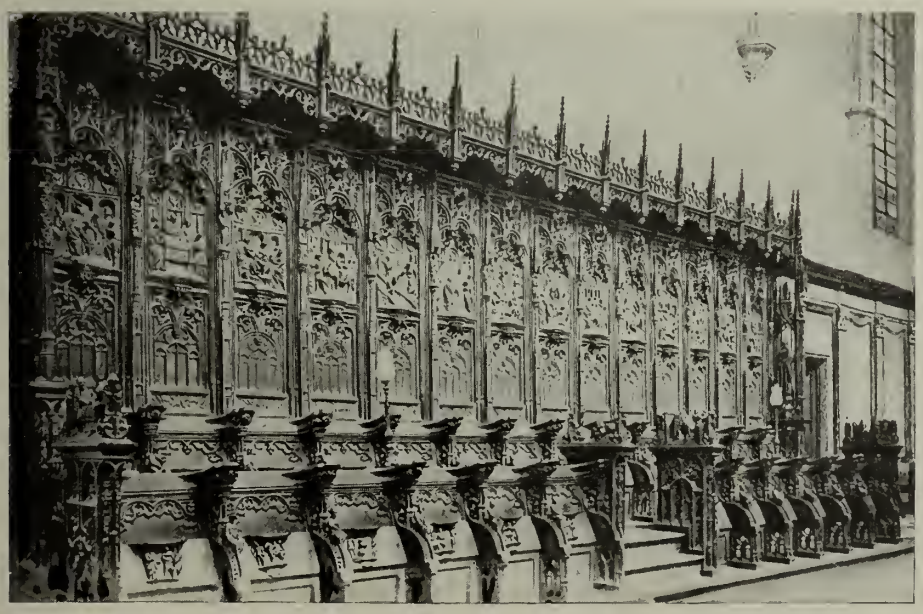
Cependant Stevens, n'étant plus menacé, sortit de sa retraite. Réunissant ses écrits, il les envoya au pape, dont il ne reçut jamais de réponse. Il n'en persista pas moins dans sa rébellion. En vieillissant, — bien que, Napoléon tombé, il semble que les stévenistes n'eussent plus eu de raison d'être, — cet étrange hérésiarque était devenu plus inébranlable encore dans son opposition. Il voyait les « intrus » tout-puissants dans l'Église, les prêtres assermentés et les évêques concordataires ayant conservé leurs sièges et leur culte.

Néanmoins il était peu à peu abandonné par les plus modérés des siens, qui voulaient rentrer dans le giron de l'Église, encouragés, du reste, par le pape. En 1852, deux vieilles filles appartenant à la secte firent le voyage de Rome pour aller demander à Pie IX ses conseils. Celui-ci, naturellement, leur dit de se soumettre aux lois. En 1855, un autre adepte renouvela la tentative et, ayant reçu la même réponse, tenta, au retour, de convertir ses frères. Ceux-ci, cependant, restèrent inébranlables. Stevens était mort en 1824, dans l'impénitence finale.

On n'a que peu de documents sur cette curieuse figure de « schismatique par fidélité doctrinale ». Il semble que ce fut un homme actif, ardent, énergique, éminemment doué pour la lutte, un de ces prêtres dont Barbey d'Aurevilly nous retraça la figure, à l'âme étroite et passionnée, inflexiblement fidèles aux traditions abandonnées.

Stevens mort, quelques prêtres qui avaient hérité de ses enseignements prirent la direction des communautés fondées par lui; elles avaient formé des groupes disséminés dans quelques villages flamands et autour de Hal. Mais ces prêtres étaient vieux et disparurent bientôt. Ceux des Flandres étant morts les premiers, leurs disciples vinrent rejoindre les stévenistes du Brabant. Le dernier prêtre stéveniste régulièrement ordonné étant mort il y a une quarantaine d'années, les fidèles choisirent, d'après ses suprêmes volontés, le plus digne d'entre eux pour accomplir les cérémonies religieuses. Désormais les stévenistes allaient nommer eux-mêmes leur pasteur.

Aujourd'hui il ne reste plus que quelques centaines de stévenistes, groupés dans quelques villages avoisinant Hal et à Hal même. Le temple est situé à Lierbeek, sur la ligne du chemin de fer vicinal de Bruxelles à Enghien. C'est une maison rustique, d'un seul étage et blanchie à la chaux ; les murs nus sont décorés de quelques lithographies religieuses. Un banc, recouvert d'une nappe blanche, tient lieu de sainte table, et l'autel, rudimentaire, est simplement orné de fleurs en papier doré. Trois fenêtres, garnies de rideaux blancs, répandent un jour tamisé et discret. Là, cha-



LOUVAIN : STALLES DU CHŒUR DE L'ÉGLISE SAINTE-GERTRUDE.

LOUVAIN : ÉGLISE SAINT-MICHEL.

que dimanche, à neuf heures et demie, le prêtre choisi par la communauté célèbre la messe. Rien de plus touchant que cette cérémonie naïve et simple. L'ardente piété de ces paysans réunis dans cette grange misérable, et fidèles inébranlablement, évoque le souvenir des premières communions chrétiennes, où, les portes closes par crainte des persécutions, le plus vieux des fidèles célébrait devant ses disciples tremblants la cérémonie eucharistique, lisait l'Évangile de Paul ou de Jean et commentait de ses souvenirs personnels la parole sacrée des apôtres. Par une contradiction ironique, le culte de ces schismatiques par orthodoxie revêt l'aspect un peu froid des « prêches » non conformistes d'Écosse et de Virginie, et cette évocation de christianisme primitif est complétée par l'isolement railleur et craintif à la fois dans lequel les populations avoisinantes tiennent les stévenistes. On vous dira dans le pays que ce sont de braves gens, absolument honnêtes et d'une piété admirable. Ils vivent entre eux, se marient entre eux et, étant fort pauvres, pratiquent entre eux la charité évangélique. Ils se cotisent pour remplacer le cheval ou la vache dont un accident a privé l'un d'eux et s'entr'aident de la façon la plus touchante. La plupart cultivent de petits champs et font le métier de « kremers », c'est-à-dire qu'ils parcourent les kermesses en vendant des saucissons, des bonbons et des noisettes. Dans chaque famille, on fait, le soir, la prière en commun, et une sorte de confession publique y a été rétablie. A Herfelingen, on montre un christ placé contre le mur extérieur de l'église et devant lequel, au dire des paysans, les stévenistes viennent s'excuser de leurs fautes en présence de leurs frères.

Ils sont d'une fidélité si parfaite à leur doctrine que jamais le prêtre catholique — toujours reçu fort poliment par eux — n'a pu faire une conversion.

Quand le curé n'entrait point à l'école, ils y envoyaient leurs enfants; depuis l'institution des cours de religion, ils les instruisent chez eux tant bien que mal.

Malgré leur fidélité, les stévenistes doivent forcément disparaître un jour, leur vie évangélique n'étant point compatible avec notre époque. D'ailleurs, si l'on n'en voit point rentrer dans le giron de l'Église, l'extrême misère pousse un grand nombre d'entre eux à partir pour les villes : là, leur foi s'use, s'amoindrit et s'émiette peu à peu, au contact des incroyants.

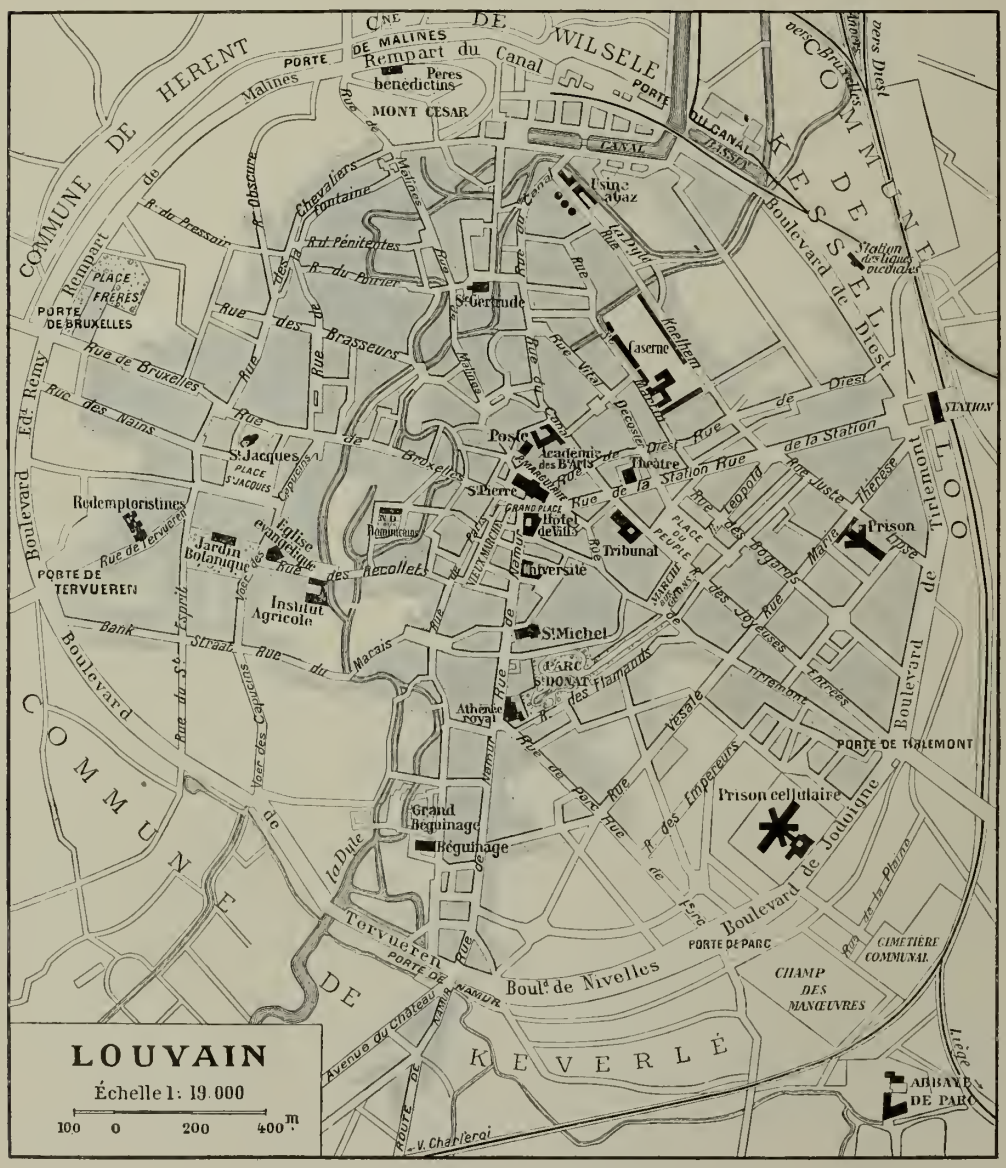
Ils ne seront bientôt plus qu'un souvenir lointain et confus.

LOUVAIN

Hal, Montaigu sont les villes saintes du catholicisme belge. Malines, résidence de l'archevêque, en est la capitale administrative, Louvain la capitale intellectuelle. Cette vieille ville vit de et pour son université catholique. On dirait qu'une atmosphère studieuse et calme y règne, et, par certains de ses aspects, elle ferait songer à une sorte de ville sulpicienne. Tout y semble ancien, respectable et un peu endormi; la poussière d'une bibliothèque de séminaire vous tombe sur les épaules, et il semble que toutes les rues aboutissent à ce *studium generale* où toute la science catholique semble avoir été méthodiquement classée en plus de cent mille volumes précieux.

Louvain n'est qu'à quatre lieues de Bruxelles, mais on dirait que dans l'ordre des temps l'intervalle est de plus de quatre siècles. Quand on l'aperçoit du haut de la colline où se trouvent quelques vestiges de forteresse que l'on appelle bizarrement le château de César, la vieille capitale du duché de Brabant — car la grandeur de Louvain est bien antérieure à celle de Bruxelles — nous apparaît comme une cité du moyen âge. Du fond d'une vallée légèrement accidentée surgissent une foule de clochers, de dômes, de tourelles, de pignons, de clochetons et de girouettes; de sveltes tours gothiques s'élancent dans le ciel. Au premier plan, voici l'élégante flèche de Sainte-Gertrude, ornée aux quatre angles de charmantes tourelles merveilleusement ouvrées; puis les tours de Saint-Jacques et de l'église des Dominicains au second plan. Les maisons forment une sorte d'amphithéâtre dominé par le majestueux vaisseau de l'église Saint-Pierre, qui se détache sur les frondaisons sombres du bois d'Heverlé et sur les riantes perspectives de la colline du Loo. On voit encore la place des anciens remparts, convertis en promenade, et cette immense enceinte qui renferme des prés, des jardins, montre à la fois quelle fut la grandeur de la cité et quelle fut la profondeur de sa décadence.

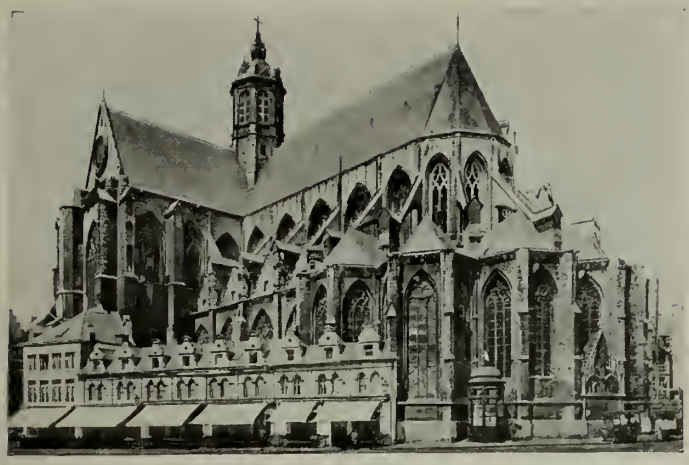
Louvain, en effet, n'a pas toujours été la ville studieuse et recueillie, la ville de l'intelligence scholastique qu'elle est aujourd'hui. Ce fut autrefois un centre industriel extrêmement important, une vaste agglomération manufacturière, inquiète et turbulente comme toutes les agglomérations manufacturières. Au XIVe siècle, la draperie louvaniste était célèbre dans le monde entier, et cette ville, qui n'a plus aujourd'hui que 42 000 habitants, fut l'une des plus peuplées de l'Europe occidentale. Avant l'émeute de 1378, elle comptait, dit-on, plus de 150 000 habitants. C'était alors le



PLAN DE LA VILLE DE LOUVAIN.

L'HÔTEL DE VILLE

CET ÉDIFICE, UN DES PLUS BEAUX MONUMENTS DU STYLE OGIVAL FLEURI, FUT CONSTRUIT DE 1448 A 1463, PAR MATHIEU DE LAYENS, « MAITRE OUVRIER DES MAÇONNERIES DE LA VILLE ».



LOUVAIN : VUE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.
Rebâtie de 1423 à 1497. Les tours sont inachevées.

LE JUBÉ DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.
De style flamboyant (1490).

centre urbain le plus important du Brabant, et, si les ducs avaient transporté leur résidence à Bruxelles, ils ne s'en souvenaient pas moins que Louvain avait été le berceau de la dynastie.

Louvain doit son origine à un gigantesque campement que les Normands, après avoir saccagé le Brabant, la Flandre, les bords du Rhin et une partie de la France, établirent à la lisière de la forêt charbonnière, vers la fin du IXe siècle. C'est là qu'Arnould de Carinthie, empereur d'Allemagne, vint les attaquer à la tête d'une grande armée féodale. Il les vainquit, les massacra jusqu'au dernier et, pour commémorer sa victoire, construisit un château fort, qui devint le noyau de la cité. Ce sont probablement les restes de cette forteresse que l'on appelle « château de César ».

Le premier des comtes de Louvain dont le nom soit entouré de quelque éclat est Lambert III, qui construisit la première enceinte de Bruxelles et guerroya beaucoup contre ses voisins.

C'est son fils, Henri II, qui, réunissant les comtés de Louvain et de Bruxelles, fut le véritable fondateur du duché de Brabant.

Depuis ce moment, Louvain, abondamment doté de chartes et de privilèges, ne cessa de s'agrandir et de progresser. Au XIIIe siècle, c'était une des villes les plus opulentes des Pays-Bas. Les métiers y étaient riches et prospères, mais remuants et inquiets et toujours en querelle avec un patriciat d'autant plus arrogant qu'il se sentait plus menacé. Durant tout le XIVe siècle, Louvain, comme la plupart des communes du Nord, est le théâtre d'une guerre sociale qui se poursuit interminablement avec des fortunes diverses. Mais cette guerre, qui, partout, finit par coûter la liberté aux communes, valut à la ville de Louvain une décadence dont elle ne s'est pas relevée.

Les premiers troubles graves éclatent en 1340. Ils s'apaisent; mais, vingt ans plus tard, un nouveau soulèvement se déclare, et le tribun Pierre Coutereel est, un moment, le véritable maître, non seulement de la ville, mais du duché. Sa popularité s'use, son œuvre est détruite, il est exilé. Cependant, en 1379, la querelle entre les patriciens et les métiers éclate de nouveau. Le peuple envahit l'hôtel de ville et précipite les nobles qui s'y étaient réfugiés sur les piques tendues des gens des corporations. Cette fois, le duc Wenceslas, qui, d'abord, n'avait pas pris très nettement parti, sévit avec une violence inouïe; non seulement les chefs de la sédition furent exécutés, mais on décima véritablement les métiers. La ville fut frappée d'une contribution écrasante, un grand nombre d'ouvriers émigrèrent en Angleterre et la décadence de Louvain commença. L'industrieuse commune se dépeupla avec une incroyable rapidité et c'est alors pour tâcher de la relever que Jean II ouvrit, avec l'approbation du pape Martin V, une université qui comprit au début une faculté de théologie, une faculté de médecine et une faculté de droit.

Cette université devint rapidement une des plus prospères de la chrétienté, et elle eut, jusqu'au XVIIe siècle, une renommée scientifique et théologique universelle. Au temps de Juste Lipse, elle avait cinquante-deux collèges sous sa dépendance et comptait plus de 6 000 étudiants.

Cette institution rendit un peu de vie à la vieille ville brabançonne, et si celle-ci ne retrouva jamais la richesse et l'activité que lui avaient données ses draperies, le retour d'une administration paisible et le grand concours de clercs et d'étudiants qui affluaient dans ses murs lui permirent d'entreprendre, en 1447, la construction d'un hôtel de ville qui est une des perles de l'art gothique occidental.

CHAIRE DE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

C'est un certain Mathieu de Layens qui en fit les plans et les dessins. On imaginerait difficilement, sans l'avoir vue, l'extraordinaire orfèvrerie que représente la façade de ce monument. Il n'y a guère qu'en Normandie que l'art gothique ait atteint une semblable richesse d'ornementation. La moindre surface se complique en tous sens d'une végétation de sculpture. Les meneaux, l'encadrement des fenêtres s'ourlent de festons de pierre; les angles disparaissent sous l'amoncellement des dais et des niches et les quatre façades semblent brodées et rebrodées. Toute la Bible défile sur ces murailles guillochées. On peut y suivre de niche en niche tous les épisodes de l'Ancien Testament; et, comme les patriarches et les matrones juives sont vêtus à la manière des Flamands et des Flamandes du XVe siècle, on voit, en somme, dans ces tableaux religieux, passer toute la vie populaire de l'époque. Les sujets malicieux, satiriques ou gaillards n'y manquent pas; l'édifice ressemble à une vaste chronique joyeuse où plus d'un contemporain put sans doute se voir sculpter tout vif, et où la gaieté, à tout

bout de champ, s'émancipe jusqu'à la gauloiserie la plus rabelaisienne. Sous ces broderies surchargées, cet étonnant édifice qui darde dans l'air six tourelles ajourées ne donne cependant pas l'impression de confusion à laquelle on pourrait s'attendre. Il garde des proportions harmonieuses, et cette profusion d'ornements paraît ordonnée presque avec simplicité.

L'hôtel de ville est de loin le monument le plus intéressant de Louvain. Pourtant l'église Saint-Pierre, qui lui fait face, a de rares beautés que le peintre Alfred Delaunois a tout récemment mises en lumière dans des œuvres intimes et puissantes. Elle est à peu près de la même époque que l'hôtel de ville, mais elle a été construite sur les fondations d'un temple beaucoup plus ancien, dont les historiens font remonter la fondation à Lambert le Borgne. C'est en 1423 qu'un maître-maçon de Diest, Sulpice Van Vorst, en entreprit la construction, aidé, pour la partie sculpturale, par son fils et par l'imagier Eustache. Van Vorst ne fit que commencer l'édifice. Ce n'est que soixante-treize ans après qu'on posa la première pierre du porche, demeuré incomplet. Encore l'ensemble de l'église différa-t-il notablement de la conception primitive. D'après le plan et les maquettes que l'on conserve à l'hôtel de ville, la voûte devait être surmontée de cinq flèches et la plus grande d'entre elles devait s'élever dans le ciel à une hauteur de cinq cent trente-cinq pieds. Mais on jugea que les fondations n'étaient pas assez solides pour cet énorme fardeau, et les tours s'arrêtèrent à la hauteur du toit, telles que les siècles nous les ont transmises. La Collégiale de Louvain se prolonge avec une majestueuse ampleur entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes; des chapelles en grand nombre garnissent les bas côtés, et les œuvres d'art s'y entassent avec une somptueuse profusion qui prépare aux opulents étalages des églises anversoises. Dans la chapelle des brasseurs, on montre l'admirable *Cène* de Thierry Bouts, longtemps attribuée à Memling. Dans celle des chirurgiens, l'étrange et douloureux *Supplice de saint Érasme,* du même peintre, et enfin, répandus dans le chœur, dans les oratoires, dans tout l'édifice, des panneaux de Roger Van der Weyden, de Craeyer, de Gérard Zeghers, des fonts baptismaux en cuivre forgé par Metsys, un tabernacle en pierre haut de trente-cinq pieds et ajouré comme une dentelle, un banc de communion en marbre de Papenhove, une quantité d'ex-voto, de pierres tombales, de monuments funéraires, une chaire de vérité en bois plus compliquée et plus touffue encore que celle de Sainte-Gudule à Bruxelles, et enfin l'incomparable jubé à trois arcades tout enchevêtré de feuillages et peuplé de statuettes par un artiste du xve siècle dont on ne peut trop admirer l'inépuisable fantaisie. Et cependant ce n'est pas tant l'impression de splendeur qui domine dans l'église Saint-Pierre de Louvain qu'une certaine intimité recueillie. C'est une maison divine, somptueuse, mais hospitalière, et le silence qui plane sous ses voûtes a quelque chose de délicieusement reposant.

L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

Elle est établie depuis 1679 dans les halles construites en 1317 comme entrepôt de la corporation des drapiers.

LE VESTIBULE GOTHIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

Le repos, le calme, la paix, c'est bien l'impression dominante que donne la ville tout entière. Que l'on promène ses pas parmi les ruelles de ses vieux faubourgs aux maisons basses, que l'on suive la Dyle dans le dédale des antiques quartiers populaires, que l'on parcoure les larges rues propres et silencieuses où s'alignent les vastes hôtels de la vieille bourgeoisie louvaniste, que l'on visite les amples constructions qui servent de locaux à l'Université, on retrouve partout la même impression de tranquillité studieuse.

Et pourtant elle est bien vivante, cette Université de Louvain, qui, depuis que le parti catholique est au pouvoir, a fourni la majeure partie du personnel politique et administratif belge. A côté de la vie scientifique, on y trouve une vie estudiantine, mais l'une et l'autre sont contenues et comme bridées par le respect du dogme. A la différence des étudiants de Bruxelles ou même de ceux de Liége et de Gand, tous plus ou moins occupés de spéculations politiques, sociologiques et philosophiques, ceux de Louvain possèdent des certitudes, desquelles ils se sont interdit de s'affranchir. Aussi, en dehors du champ de leurs études, leur activité d'esprit se tourne-t-elle généralement vers la littérature. C'est parmi des étudiants de Louvain que naquit le mouvement littéraire de 1880, à qui la revue *la Jeune Belgique* a donné son nom. C'est dans des journaux estudiantins, — que le « recteur magnifique », chef de l'Université, ne tarda pas d'ailleurs à trouver subversifs, — que Max Waller, Emile Verhaeren, Ivan Gilkin, Albert Giraud, Émile Van Arenbergh, débutèrent dans les lettres, et sur les bancs de la vieille école créée pour propager les « bonnes doctrines » et défendre la règle, on cultiva la poésie diabolique et baudelairienne, on formula la théorie de l'art pour l'art, tant il est vrai que même surveillée la jeunesse a l'amour de ce qui est neuf, périlleux et interdit. Il faut ajouter que depuis cette génération héroïque, les étudiants de Louvain sont devenus beaucoup plus sages. Ils font encore des vers, mais ce sont des vers pieux et peu compromettants pour leur avenir.

LES ENVIRONS DE LOUVAIN

Métropole intellectuelle du catholicisme belge, Louvain est situé au centre d'un pays que son peintre le plus caractéristique, M. Alfred Delaunois, a fort justement appelé « le pays monastique ». Si le château et le parc d'Héverlé, un des plus beaux domaines de la maison d'Arenberg, est le plus célèbre des beaux

lieux que le visiteur va voir aux environs de Louvain, les abbayes, les sanctuaires fameux, sont extrêmement nombreux dans cette campagne religieuse. Le plus célèbre est l'abbaye du Parc, fondée en 1179 par Godefroi le Barbu, duc de Brabant; consacrée à la règle de saint Norbert, elle n'arriva que par étapes à sa magnificence actuelle. Du monastère primitif la chapelle seule est restée debout. Elle est devenue le chœur de l'église. Toutes les autres parties de l'édifice ont été construites entre 1654 et 1752, époque où la Belgique entière semblait du reste n'être faite que pour nourrir les innombrables ordres religieux qui y florissaient. L'ensemble donne l'impression d'une splendeur à son apogée, et l'on est frappé par l'aspect grandiose des installations. Il faut franchir cinq enceintes successives avant d'arriver à la cour, où le bâtiment principal dresse son perron d'honneur, et chacune de ces enceintes s'ouvre sur un porche surmonté de deux lions de pierre supportant des écussons armoriés. Dans ces enceintes successives se disposent les brasseries, les moulins, les fermes, les étables, les écuries; dans la troisième enceinte s'allonge le vivier. Le monastère proprement dit est énorme et largement déployé. Une ceinture de bois l'entourait autrefois, mais ces fourrés sauvages ont fait place à des cultures, et de l'ancienne forêt charbonnière qui se prolongeait jusqu'aux environs de Louvain il ne reste plus aujourd'hui que les beaux bois de chasse d'où émergent les tourelles du château d'Héverlé.

LE CHATEAU D'HÉVERLÉ.

LE MOULIN DE L'ABBAYE DU PARC.
Cette abbaye, de l'ordre des Prémontrés, fut fondée en 1179.

L'abbaye d'Averbode, aux confins de la Campine, n'est ni moins riche, ni moins prospère. C'est un des centres de ce mouvement catholique agraire qui, disciplinant le paysan et l'encadrant dans de puissantes institutions économiques, l'a attaché par les liens les plus solides au parti catholique, dont il fait la force. Mais nous examinerons ce mouvement en étudiant une autre province. En passant par Averbode, contentons-nous d'admirer l'ampleur des édifices qui, bien que modernes, ne sont pas sans beauté, et la prospérité d'une communauté qui exploite d'ailleurs avec succès diverses industries.

Aerschot, Diest, Tirlemont, Léau. — Louvain est situé au milieu de verdoyantes et riches campagnes qui ont encore cet aspect opulent et gras qui distingue la terre brabançonne. Mais il ne faut pas s'être éloigné beaucoup de la ville vers le nord-est pour arriver dans une contrée très différente : c'est le Hageland. Aux riantes perspectives du paysage brabançon voici que succèdent des étendues mélancoliques, semées de fondrières et de mares d'eau croupie. D'étranges buttes chauves mamelonnent la terre, des saules en têtards s'ébouriffent le long des étangs, et, de temps en temps, des bois de sapins mettent leur tache noire dans la plaine : c'est la Campine qui s'annonce. Les fermes sont petites, pauvres. On se sent au milieu d'une population qui vit difficilement d'un sol ingrat. De sombres souvenirs s'attachent d'ailleurs à cette vieille terre. Le Hageland fut un des foyers les plus ardents de la révolte des paysans flamands contre la République française, mais, avant d'avoir donné asile à ces réfractaires qui transportèrent à l'autre bout du territoire de la République les violences et les héroïsmes de la chouannerie, les marais et les taillis de ce pays avaient donné asile aux drapiers de Louvain, proscrits par Wenceslas, puis aux gueux des Bois, en guerre avec le duc d'Albe. C'est au milieu de cette sombre contrée que se dressent les maisons d'Aerschot,

L'ABBAYE D'AVERBODE.

vieille petite ville engourdie où il y a une belle église du style ogival primaire, un jubé remarquablement fouillé par un artiste du xve siècle, une vieille tour à moitié ruinée qui défendait jadis les remparts, et les restes d'une halle, douloureux témoignage de la prospérité d'autrefois. Maintenant tout dort à Aerschot; c'est l'irrémédiable décadence des cités qui rentrent peu à peu dans le passé.

Sichem, qui est, dit-on, la plus vieille ville du Brabant, s'y est enfouie plus profondément encore. Ce n'est plus qu'un humble village, et la « Tour des Pucelles » est tout ce qui reste de sa splendeur légendaire.

LES GRANDS MOULINS D'AERSCHOT.

LES RUINES ET LE CIMETIÈRE, A DIEST.

Diest, du moins, a conservé quelque vie. C'est aussi une des plus anciennes villes de la région, et l'on assure qu'il faut y voir le *Dispargum* cité par Grégoire de Tours. Mais on y chercherait en vain le moindre souvenir mérovingien. Même les vestiges des époques plus rapprochées de nous ont disparu peu à peu, sous l'action du temps et des hommes. La prospérité de l'industrie drapière, qui fut grande à Diest au xive siècle, s'atteste par une halle délabrée où se trouve installée aujourd'hui la boucherie. Certains coins de Diest évoquent même l'impression d'une ruine douloureuse : tel ce curieux cimetière dont les tombes semblent dormir à l'ombre d'une église à demi détruite et merveilleusement habillée de lierre. Pourtant Diest n'est pas une ville morte : les brasseries, où se fabrique une bière spéciale et fameuse dans toute la Belgique, lui donnent, du moins dans les quartiers qu'elles occupent, un air de vie auquel la présence d'une garnison confère par instants quelque chose d'insouciant et de joyeux.

Tirlemont, qui groupe ses toits de tuile au milieu des campagnes verdoyantes de l'Est brabançon, est une ville proprette, dont les rues accidentées et irrégulières serpentent autour d'une place bizarrement établie sur une sorte de butte qui s'élève dans la plaine. Une énorme église domine les toits étagés au flanc de ce mamelon : c'est Saint-Germain. La tour et les piliers sont romans, le chœur et les bas côtés appartiennent au gothique primaire. C'est un édifice sans grand caractère, mais dont l'intérieur a été curieusement et richement décoré par la piété publique. Malheureusement, beaucoup de mauvais goût s'y mêle aux délicatesses de l'art pur. Un Christ repose dans une sorte de loge grillée, sous des draps ornés de dentelle et des draperies de velours broché d'argent. Plus loin, un vaste panneau en bois sculpté représente un paysage au milieu duquel on voit trois croix avec deux gros anges figurés en ronde-bosse. En face, un autre Christ occupe un immense panneau. Il est revêtu d'une longue robe rose fanée et brodée d'argent. Puis voici encore un autel hérissé de flammes pourpre et or, au-dessus desquelles un Christ colorié s'élance dans les airs.

ÉGLISE SAINT-GERMAIN, A TIRLEMONT.

La naïve piété des fidèles s'attache à ces images étranges, d'un culte passablement matérialiste. Elle a besoin de ce carnaval divin, qui rapproche le catholicisme belge du catholicisme méridional. Au reste, pour peu que l'église soit vraiment belle et de proportions harmonieuses, ces étalages de mauvais goût n'arrivent pas à en altérer la beauté.

C'est le cas pour l'église de Léau, petite ville silencieuse, obscure et engourdie, qui groupe ses maisonnettes vieillottes autour de Saint-Léonard. Cette église est l'un des rares sanctuaires belges qui n'aient pas été pillés au xvie siècle. Aussi peut-on y voir encore de beaux autels sculptés du plus pur gothique. Une grande partie de la décoration intérieure remonte ici à la même époque que l'église elle-même, c'est-à-dire au xiiie et au xive siècle. Cependant ce que l'on admire surtout à Léau, c'est le merveilleux tabernacle, sculpté en 1552 par Corneille de Vriendt, pour Martin de Wilre, seigneur d'Oplinter. C'est un des plus beaux ouvrages sculpturaux de la Renaissance; rien ne peut dire la délicatesse de ce chef-d'œuvre, qui s'élance du sol comme une flèche, et que n'alourdit pas la multitude des statuettes et des bas-reliefs qui le décorent. Saint-Léonard possède encore un grand nombre d'ouvrages de bronze du xve siècle et un très beau retable, un retable qu'on peut considérer comme un des chefs-d'œuvre de la sculpture sur bois des Pays-Bas.

On le voit, peu d'églises sont aussi riches, et surtout aussi riches d'ornements d'une telle qualité d'art. C'est une surprise de trouver ces rares beautés dans cette petite ville perdue au milieu des champs silencieux, et paisible comme un village le dimanche. Saint-Léonard n'est, au surplus, pas la seule curiosité de Léau. On y montre encore un hôtel de ville qui est un bijou d'architecture Renaissance. Nous aurons, du reste, souvent des surprises analogues au cours de cette promenade à travers les paysages et les villes belges. Comme en France, comme en Italie, comme dans tous les pays d'ancienne civilisation, il arrive souvent qu'on rencontre en Belgique, au détour d'une route, au hasard d'une halte, dans un village perdu, quelque délicieux motif d'architecture, quelque monument, quelque œuvre d'art oubliée. C'est l'agrément du touriste qui se refuse à suivre trop aveuglément les sentiers battus.

ANVERS : L'HOTEL DE VILLE ET LE COURS DU BAS-ESCAUT, VUS DE LA CATHÉDRALE.

LA PROVINCE D'ANVERS

Une ville bien située. — Le « pier » de l'Europe. — La formation sociale du port et du comptoir. — Une cité exclusivement commerciale. — Son origine et son histoire. — Grandeur et décadence. — L'Anvers d'aujourd'hui. — Le port, la Bourse. — Mœurs anversoises. — Psychologie anversoise : le faste, le maintien des habitudes provinciales. — Les monuments d'Anvers. — Splendeur du passé, mauvais goût du présent. — L'art anversois. — La Campine anversoise : bruyères et sapinières. — Turnhout. — Malines, la capitale religieuse de la Belgique : Saint-Rombaud. — Richesses artistiques.

ANVERS

On aime assez les titres, sinon les formules, en Belgique, et il n'est pas de grande ville belge qui ne trouve à justifier l'orgueil de son particularisme local par le moyen de quelque glorieux qualificatif. Si Bruxelles est la capitale du royaume, Liége se glorifie d'être la capitale wallonne, Gand la capitale flamande : Anvers, presque officiellement, a pris le titre de métropole commerciale. Elle y a droit; son orgueil se justifie. S'il est vrai qu'elle doit la solidité de sa prospérité présente au vaste atelier qu'est la Belgique entière et qui alimente et soutient ses comptoirs, cette ville privilégiée, ce « port aimé de Neptune » rend en retour à la Belgique l'inappréciable service de lui ouvrir les routes du monde, de la mettre en communication directe avec le vaste univers. De là, dans son patriotisme, dans son attachement au jeune royaume, une nuance de protection qui exaspère parfois les autres Belges et vaut à l'Anversois quantité de brocards qu'il subit, du reste, avec la plus parfaite indifférence. L'Anversois, c'est le « Signoorke » (le petit seigneur). « L'Anversois est bon envers soi, » dit un mauvais calembour, devenu populaire et que répètent périodiquement les revues de fin d'année, de même que cet autre : « Anvers et contre tous. » Plaisanteries innocentes où se manifeste la réputation d'égoïsme local que l'on a faite au grand port de l'Escaut. Opulente, orgueilleuse et dédaigneuse, la puissante cité ne proteste pas très violemment. Elle se croit le droit d'être égoïste et fière : ne vit-elle pas par elle-même? Certes l'atelier belge l'alimente et la soutient, mais il n'est pas le seul à lui donner la puissance économique. L'hinterland d'Anvers s'étend bien au delà. « Ce n'est plus seulement pour ravitailler la « minque » (criée aux poissons), dit avec orgueil un écrivain anversois, M. Edmond de Bruyn, fournir de sel et d'épices le Brabant et même le Tournaisis, que de modiques barques entourent leurs amarres au cabestan : c'est pour nourrir la moitié de l'Europe que les steamers s'alignent à quai. Les petits vapeurs, il est vrai, concentrent toujours ici la circulation riveraine; le bateau « de passage » relie les chaussées de Malines et de Turnhout à celle de Gand. Mais encore, dorénavant, Anvers raccorde l'Angleterre à la Suisse et à l'Italie, et sert d'étape aux Etats-Unis, à l'Égypte et aux Indes. »

La situation d'Anvers, en effet, est véritablement privilégiée. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Europe pour voir que toutes les routes naturelles du continent aboutissent à ses quais. Il a fallu des efforts pour drainer le commerce allemand vers Brême ou vers Hambourg : c'est vers Anvers qu'il se dirigeait, et c'est à Anvers qu'aboutit encore la grande voie commerciale du Rhin. C'est Anvers qui est le port naturel de l'industrieuse Alsace et de toute la France du Nord. « Que Londres et Hambourg, dit encore M. Edmond de Bruyn, fassent fortune par loyalisme, que Rotterdam serve de bassin d'allèges à la Prusse rhénane et à la Westphalie, que Marseille entr'ouvre la porte de l'Afrique et que

LE QUAI AUX BATEAUX DE MOULES.

Gênes attire entre ses deux môles toutes les felouques de l'Archipel, qu'importe, puisque notre petit embarcadère du canal au Sucre est le *Pier* de l'Europe? C'est à cet endroit que Guichardin, s'arrêtant comme à la lisière d'une forêt de mâts à pavillons cosmopolites, dut remarquer qu'à Anvers « on sait toujours des nouvelles de tout ce qui se passe dans le reste de l'univers ». Et Napoléon, débarquant le 18 juillet 1803, après avoir réfléchi à cette place (le ponton du canal au Sucre), rabroua la municipalité : « Il faut enfin qu'Anvers mette à profit les avantages immenses de sa position centrale entre le Nord et le Midi, de son fleuve magnifique et profond. »

Cette anecdote est significative. Avec ce clair bon sens, avec cette nette intuition des réalités, qui était le point dominant de son génie, l'Empereur avait vu, du premier coup d'œil, que cette ville, à peu près ruinée en 1803 par de funestes conjonctures politiques, avait été destinée par la nature à devenir le premier port du continent. Placée entre le Nord et le Midi, pour ainsi dire au centre de l'Europe civilisée, sur les bords du seul fleuve continental qui soit assez profond à vingt lieues de la côte pour porter les plus gros vaisseaux, cette ville est dans une situation si vraiment unique que rien, semble-t-il, ne pourra jamais lui faire perdre sa richesse et sa gloire. Les guerres, les traités, les tarifs, les péages ou la diplomatie peuvent la ruiner un instant : elle se relève toujours, et les plus funestes coups du sort sont suivis pour elle des plus étonnantes prospérités. Rien de plus caractéristique à ce point de vue que son histoire, rien qui soit mieux fait pour donner confiance en l'avenir.

L'origine et l'histoire d'Anvers. — Il y a, à l'origine d'Anvers, une légende qui est d'un étrange symbolisme :

A une époque extrêmement reculée, « vers le temps des Romains », un terrible géant, Druon Antigon, avait fixé son repaire sur les bords de l'Escaut : un pied sur chaque rive, il guettait le passage des bateaux qui remontaient le cours du fleuve et les saisissait dans ses énormes mains; si les malheureux passagers pouvaient payer le droit qu'il exigeait d'eux, il déposait l'esquif dans le fleuve sans trop l'endommager. Mais, si le marinier était trop pauvre ou trop avare, il lui coupait la main droite

LE « LÉOPOLDVILLE » EN PARTANCE POUR LE CONGO.

après avoir écrasé son navire. Le terrible géant avait à peu près converti le pays en désert, quand Dieu suscita un héros pour le combattre : c'était Salvius Brabo, époux de Liviana, sœur d'Octave, et cousin de Jules César. Salvius Brabo provoqua Druon Antigon en combat singulier, le vainquit et, lui faisant subir la peine du talion, lui coupa la main droite qu'il jeta dans l'Escaut. Un monument un peu confus, un peu barbare, mais plein de verve, élevé par le sculpteur Jef Lambeaux sur une des places d'Anvers, rappelle cette belle histoire, qui explique, dit-on, le nom de la ville (*Antwerpen*, *Handwerpen*, jeter la main). L'Escaut ayant été affranchi par l'exploit de Salvius Brabo, le château d'Antigon serait devenu le noyau de la cité.

Les érudits assurent que cette étymologie est aussi fantaisiste que la légende qui y a donné lieu. Mais, s'il est vrai qu'on y chercherait en vain cette ombre de vérité historique que l'on veut voir dans toutes les légendes, on y trouvera du moins l'interprétation merveilleuse et populaire d'une vérité sociologique indiscutable. A son avantage ou à son détriment, Anvers a toujours été et sera toujours un comptoir et un bureau de douane. Que ce soit le géant Antigon qui rançonne les bateliers, ou le comte franc qui taxe les marchandises au profit des rois mérovingiens, que l'Escaut ait été libéré par Salvius Brabo ou racheté par la diplomatie du baron Lambermont, que la tyrannie du géant resserre le régime protectionniste ou que la révolte populaire lui impose la libre entrée, Anvers, par la force même des choses, doit fatalement percevoir le péage, que ce soit sous forme de taxes, d'impôts ou de droits d'entrée, ou sous forme de commissions, courtages, fret, assurances, main-d'œuvre d'emballage ou de déballage, embarquement, débarquement, transbordement, procédures, fraudes ou pots-de-vin. Anvers ne produit rien et n'a rien à produire que l'étranger fabrique et consomme : il vivra de son rôle d'intermédiaire. « L'Anversois doit l'Escaut à Dieu, suivant un dicton, et tout le reste à l'Escaut. »

Un comptoir, un entrepôt, Anvers n'est que cela et n'a jamais été que cela. Mais on y trouve tous les traits caractéristiques de la formation sociale du comptoir et de l'entrepôt, développés avec une telle intensité qu'il est peu de villes au monde qui

VUE DE L'ESCAUT, A ANVERS.

soient aussi intéressantes au point de vue de la science sociale.

L'origine historique d'Anvers remonte au VIIe siècle. Ce n'était encore qu'une bourgade quand les Normands la détruisirent en 836. Ce n'est du reste qu'au XVe siècle que la ville commença à prendre de l'importance. Le port, le comptoir des Pays-Bas jusqu'alors avait été Bruges. Les navires étaient encore de faible tonnage, le Zwyn ne s'était pas ensablé et Bruges était l'étape naturelle entre l'Angleterre et les grandes foires de la Champagne et de l'est de la France. Les navires, même ceux de la Hanse, eussent, en passant par Anvers, fait un détour dont les inconvénients n'étaient pas compensés par les avantages du port. Avant de prendre le rôle que lui destinait la nature, avant d'être un grand port commercial, Anvers fut une tête de pont fortifiée, une citadelle. Au XIe siècle, ce fut le siège de la marche impériale constituée par les empereurs d'Allemagne contre les empiétements des comtes de Flandre, et, jusqu'au règne des ducs de Bourgogne, ce territoire exigu vécut en quelque sorte en marge des Pays-Bas. Mais au moment où Bruges entre en décadence, on voit brusquement le port de l'Escaut s'agrandir et s'enrichir avec une rapidité prodigieuse. Tandis que le Zwyn s'ensable de plus en plus chaque année; tandis que, chaque année, quelque grande maison de commerce, quelque important banquier quitte la vieille capitale flamande pour aller transporter ailleurs le siège de ses affaires, Anvers voit de plus nombreux navires accoster à ses quais.

MONUMENT COMMÉMORATIF DE L'AFFRANCHISSEMENT DE L'ESCAUT.

Aussi bien cette prospérité n'est-elle pas due seulement à ce qu'Anvers recueille l'héritage de Bruges. La fortune du port de l'Escaut, dès les premières années du XVIe siècle, fut infiniment plus brillante que n'avait jamais été la fortune brugeoise, parce qu'il fut peut-être le premier des ports européens qui profita de la découverte du nouveau monde.

Jusqu'au jour où Christophe Colomb débarqua sur le rivage enchanté de l'île qu'il voulut nommer Hispaniola, la principale route commerciale du monde avait été la Méditerranée. C'est par Marseille, par Gênes et par Venise, par Venise surtout que l'Occident et l'Orient étaient entrés en contact et que l'Europe chrétienne avait pris jour sur le monde infini. Mais la prise de Constantinople par les Turcs et les défaites successives que la Sérénissime République subit dans l'Orient grec, d'une part, la découverte d'un nouvel univers, de l'autre, déplacèrent tout à coup, à la fin du XVe siècle, le centre du trafic et la marche de la civilisation. Le commerce universel quitta la Méditerranée, infestée par les Barbaresques, pour se transporter dans l'Atlantique. Il ne se fit plus avec l'Asie Mineure, mais avec l'Amérique et avec les Indes par la route de Vasco de Gama. Les ports de l'Atlantique et des mers dépendant de l'Atlantique devaient naturellement profiter de ce mouvement. La prospérité d'Anvers est due à la même loi naturelle que celle de Londres. Mais tandis que la politique et la diplomatie d'un grand peuple devaient favoriser le développement du port de la Tamise, la politique et la diplomatie continentales devaient détruire les richesses que la nature avait amenées sur les rives de l'Escaut.

La grande époque d'Anvers, l'heure où elle atteint son maximum de prospérité, c'est le règne de Charles-Quint. Au dire d'Albert Durer et de Guichardin, qui visitèrent la ville à cette époque, c'était alors une des plus belles cités du monde chrétien. C'était, dans tous les cas, le centre commercial le plus actif et le plus riche. « Plusieurs années déjà avant les voyages de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, dit M. Pirenne dans son *Histoire de Belgique*, les financiers d'Ulm et d'Augsbourg avaient installé au bord de l'Escaut des succursales de leurs puissantes maisons, dont le rôle fut si considérable dans les transformations subies par l'organisation économique de l'Europe. Entre 1480 et 1510, les Meuting, les Hochstetter, les Fugger, les Welzer établissent des comptoirs qui ne tardent pas à égaler en importance les maisons mères d'où ils sortent. A côté des Allemands se pressent d'ailleurs les Italiens, les Espagnols et les Portugais. Quant aux Français, si la rivalité de François Ier et de Charles-Quint ne leur a pas permis de fonder à Anvers des comptoirs permanents, ils y affluent pourtant dans les intervalles des guerres et, avec les drapiers anglais, achèvent de donner à la ville ce caractère cosmopolite qui la distingue au premier coup d'œil. La Nouvelle Bourse, luxueusement bâtie en 1531, abrite chaque jour, sous ses gracieuses galeries, des représentants de toutes les nations de l'Europe. Au milieu des vendeurs et des acheteurs s'y agitent et s'y pressent les interprètes, les curieux, les marins. C'est là que Thomas Morus nous dit avoir rencontré cet Hithlodée qui lui raconta les merveilles de l'île d'Utopie.

« Huit canaux, qu'enjambait une centaine de ponts, enfonçaient leurs voies triomphales jusqu'au cœur de la cité, dit M. Eugène

COLONNADE DE LA SALLE COUVERTE DE LA BOURSE.
L'édifice fut rebâti de 1868 à 1872, sur les plans de l'ancienne Bourse (1531).

VUE INTÉRIEURE DE LA BOURSE.
(Galerie du premier étage.)

Baie, qui a publié dans *la Belgique artistique et littéraire* une excellente étude sur « Anvers métropole du saint Empire ». Vingt-deux places étoilaient le lacis inextricable des rues sinueuses, biscornues et étroites. De hauts pignons aigus ou dentelés déchiquetaient le ciel de leurs arêtes capricieuses; des étages en surplomb rejetaient des pans de murs dans des recoins noircissants, tandis qu'un fourmillement d'enseignes, de cartels, de ferronneries soulignait la débandade des maisons. Parfois une porte, coiffée de tuiles carminées, arc-boutait sa voussure en travers de la voie ou bien enlevait sur son dos étriqué les trois étages d'un logis suspendu. La rue resserrée serpentait en découvrant des profils imprévus, et, tout au bout, dans un lointain vaporeux, un moulin battait l'horizon de ses grands gestes fous. A l'infini la cité multipliait les écailles rouges de ses toits et, de ses enchevêtrements d'arêtes, de crêtes, de chevets, jaillissait une profusion de flèches, d'aiguilles, de clochers et de tours embrumés par les vapeurs de l'Escaut. Évidant les campaniles, la riche fantaisie du XVIe siècle enserrait l'espace de ses lignes nerveuses, légères, aériennes et, par une espiègle saute d'idées, la cime de Notre-Dame s'était ajourée, guillochée, tailladée comme un pourpoint d'apparat.

« Aux abords des places, des palais du moyen âge, festonnés d'arcatures fleuronnées, se décoraient de fenêtres ogivales, de floraisons d'armoiries, d'orfèvreries de pierre, de niches à baldaquins peuplées de figurines. Des palais de la Renaissance arboraient la riante mosaïque de leurs pierres blanches et de leurs briques rouges entre-croisées; d'autres, importés par les Floris et les banquiers italiens, se bariolaient de fresques ou bien superposaient deux étages de colonnes antiques et de balustrades finement profilées sur des portiques à plein cintre et des pilastres cannelés. »

Il est impossible d'apprécier exactement l'importance du mouvement du port d'Anvers à cette époque; mais, au travers des évaluations grossières et toujours excessives des contemporains, nous nous rendons compte qu'il devait y régner une activité extraordinaire. Les renseignements les plus sûrs paraissent ceux de Guichardin, qui habita la ville plusieurs années et qui s'occupait, comme on sait, de banque et de négoce. D'après lui, vers 1560, l'importation du port d'Anvers montait à 15 935 000 écus, soit 31 870 200 florins carolus. Dans cette somme énorme, les soies, velours et produits de luxe d'Italie figurent pour 3 000 000 d'écus, les futaines et les vins d'Allemagne respectivement pour 600 000 et 1 500 000 écus, les blés du Nord pour 1 680 000, les vins de France pour 1 000 000, le pastel et le sel provenant du même pays pour 300 000 et 180 000, les épices de Portugal pour 1 000 000, les laines anglaises pour 250 000, et enfin les draps anglais pour 5 000 000. « La population était immense pour l'époque. Scribanius nous affirme qu'en 1568 un recrutement, portant sur les treize quartiers de la ville, y releva 89 991 personnes appartenant à la bourgeoisie et 14 981 étrangers fixés à demeure, soit 104 972 habitants. C'est-à-dire que, quelle que soit leur activité, ni Venise, ni Lyon, ni Londres ne peuvent rivaliser avec le port flamand. Dans l'Europe de la Renaissance, il éclipse toutes ces cités par le caractère international et cosmopolite de son commerce. » Aussi bien Anvers alors n'est-il pas seulement un centre commercial et financier. C'est aussi un centre industriel, et l'on peut vraiment le considérer sinon comme la capitale, du moins comme la plus riche, la plus grande, la plus belle ville de l'Europe occidentale.

Il suffit de quelques années de guerre et de révolutions pour détruire cette merveilleuse prospérité. Dans un centre aussi peuplé, aussi actif, la Réforme devait faire des progrès rapides. Luther, Calvin, tous les docteurs du protestantisme eurent, dès 1520, de nombreux partisans à Anvers. Les augustins se montrèrent des propagandistes zélés de la doctrine de Wittemberg, et les placards de Charles-Quint n'empêchèrent pas les progrès de la religion « prétendue réformée ». C'est aux excès des iconoclastes qui commencèrent à Anvers leur œuvre de destruction que remontent les malheurs de la ville. En 1566, au lendemain de la procession de l'*Ommegang*, une bande de furieux pénétra dans la cathédrale, précipita les statues de leurs socles et de leurs niches, brisa les vitraux, lacéra les peintures et se livra à toutes les profanations imaginables. Ce fut le signal d'une répression terrible et le commencement d'une série de troubles religieux qui se prolongèrent jusqu'aux premières années du XVIIe siècle. Dans les guerres qui anéantirent, comme on sait, la prospérité et, pour ainsi dire, toute la civilisation des Pays-Bas, Anvers fut peut-être plus cruellement éprouvé qu'aucune autre ville. Après les dévastations des iconoclastes, ce furent les horreurs de la répression, puis le pillage et l'incendie que l'on a nommés « furie espagnole », — l'armée du duc d'Albe, lassée d'attendre sa solde, se payant par le sac de la ville la plus riche que possédait son débiteur, le roi d'Espagne ; puis, à quelques années de là, les bandes du duc d'Alençon, éphémère souverain

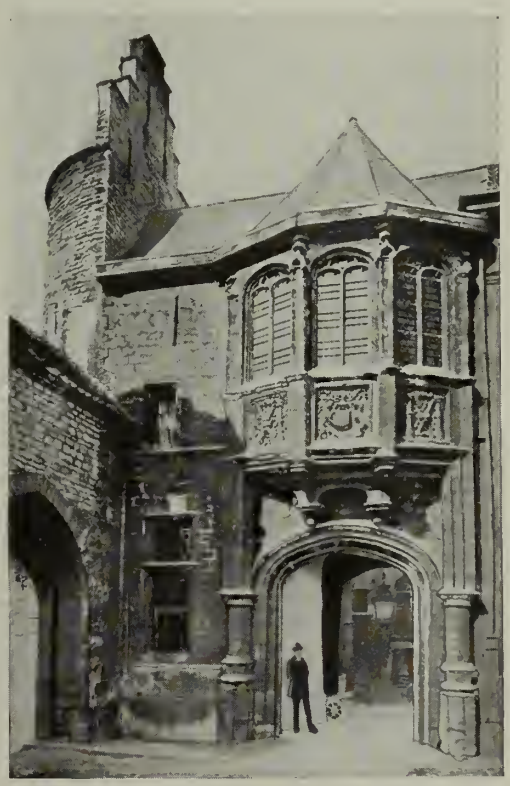
LES ICONOCLASTES DANS LA CATHÉDRALE D'ANVERS, EN 1566.
Dessin de HAGENBERG.

ANVERS : LE STEEN ET LE PORT.
Le Steen est une partie de l'ancien château d'Anvers (xe siècle), restauré en 1889.

des Pays-Bas révoltés, se livrent à un nouveau pillage, qu'on appelle « la furie française » ; puis la ville, étant tombée au pouvoir des révoltés, est assiégée par Farnèse et prise après une résistance héroïque, dirigée par Marnix de Sainte-Aldegonde. C'est le dernier coup. Quand les archiducs Albert et Isabelle, les nouveaux souverains que Philippe II donna aux Pays-Bas, entrèrent dans Anvers, la ville était dépeuplée, ruinée, déchue. Le traité de Westphalie, qui consacra la fermeture de l'Escaut, devait l'empêcher de se relever pendant près de trois cents ans. Les grands artistes du commencement du XVIIe siècle, les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens, jetteront un dernier éclat sur son nom. Mais l'idéal qu'ils exprimeront, ce sera l'idéal périmé de la grande cité marchande et voluptueuse qui, saignée à blanc, va s'engourdir jusqu'au jour où Napoléon, le grand accoucheur de l'avenir, la réveillera.

C'est, en effet, à cette visite de Napoléon, en 1803, qu'il faut faire remonter la prospérité de l'Anvers nouveau. Il entendait, avant tout, se faire du port flamand une arme contre l'Angleterre, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique. Il voulut en faire un port de guerre, et, de 1803 à 1814, on construisit quantité de frégates et de corvettes sur les bords de l'Escaut, mais il se rendait parfaitement compte du tort qu'Anvers pourrait faire au commerce anglais. Aussi est-ce pour obéir à ses instructions formelles que le préfet d'Herbouville fit construire les bassins et les quais qui sont le noyau du port actuel.

Sous le régime hollandais, Anvers continua de prospérer, bien que le roi Guillaume n'ait rien fait pour favoriser spécialement une ville dont la prospérité aurait pu être dangereuse pour celle d'Amsterdam et de Rotterdam. La Révolution de 1830 valut à Anvers un nouveau siège et un bombardement. Dernier boulevard de la domination hollandaise en Belgique, elle fut assiégée par l'armée française, commandée par le maréchal Gérard, chargé de libérer le jeune royaume, et bombardée par le général hollandais Chassé, défenseur obstiné de la citadelle. Ce furent les dernières souffrances que la guerre fit subir à Anvers. La ville ne les a pas oubliées : elle est encore aujourd'hui antimilitariste.



ENTRÉE DU MUSÉE DU STEEN.

Pendant les premières années de l'existence du royaume de Belgique, l'importance commerciale d'Anvers ne s'accrut que lentement. La Hollande avait conservé un droit de péage sur l'Escaut qui paralysa longtemps tous les efforts du gouvernement belge. Enfin, en 1863, l'adroite diplomatie du baron Lambermont parvint à réaliser le rachat de ce droit onéreux pour 36 millions et demi, et, à partir de ce moment, le chiffre des affaires anversoises s'est accru avec une prodigieuse rapidité. En moyenne, il est entré annuellement dans le port d'Anvers : de 1840 à 1849, 1 544 navires, jaugeant ensemble 242 468 tonneaux ; de 1870 à 1878, 4 510 navires, jaugeant ensemble 2 083 516 tonneaux et, en 1898, 5 358 navires, jaugeant 6 482 043 tonneaux, soit 4 721 bateaux à vapeur. La valeur des importations, qui était de 410 millions en 1864, s'est élevée en 1897 à 1 556 millions en chiffres ronds, celle des exportations a monté dans le même espace de temps de 159 millions à 800 millions, et celle du transit, malgré la concurrence hollandaise, de 76 millions à 358 millions.

LE PORT D'ANVERS

Aspect général. L'Escaut. — On le voit, il a suffi de briser les entraves que la politique avait mises à la grandeur d'Anvers pour qu'aussitôt la ville, profitant de ses avantages naturels, redevînt rapidement aussi prospère que par le passé et se remît à se développer selon ses destinées propres. Certes elle n'a plus la situation unique qu'elle occupait au XVIe siècle, parce qu'au XVIe siècle elle n'avait pas de concurrente. L'Allemagne anarchique et à demi barbare ne pouvait songer au commerce maritime; les Anglais commençaient à peine à prendre la route des mers et à sortir de leur île; la Hollande n'était qu'une obscure province des Pays-Bas; la France était en proie à la guerre civile ou défendait son intégrité contre la maison d'Autriche. Tous ces peuples aujourd'hui ont de grands ports, qui font à Anvers une concurrence d'autant plus redoutable que la Belgique est trop faible pour assurer à ses nationaux ces privilèges commerciaux que la politique d'un grand peuple peut donner aux siens. Mais, selon la juste remarque de M. De Bruyn, cité plus haut, la situation naturelle du grand port belge lui assure de tels privilèges qu'il peut lutter avec avantage. Il suffit qu'on lui en laisse la liberté, et la cellule sociale qu'il constitue se développe selon son type. Toutes les marchandises du monde affluent vers ce ponton du Werf qui en est le noyau. « Elle s'est dilatée, cette cellule, mais identique à elle-même; ce n'est plus seulement ce panier de légumes, ce filet de poissons qui courent le risque du marché, ce sont les maïs de la mer Noire qui se déversent, les cafés de Santos qui gonflent les balles, les peaux de la Plata qui s'empilent, les laines de Buenos-Ayres qui débordent des arrimages; c'est pour Anvers que le fellah irrigue les cotonneries et que plonge le pêcheur d'éponges, pour elle qu'on abat des éléphants au Congo et des forêts en Norvège; en place des quelques cultivateurs, pêcheurs et artisans riverains en quête de la foire ou du recensement, au lieu même des débarquements mémorables de Lohengrin ou de sainte Dymphne, des Vikings ou des ambassadeurs vénitiens, de Farnèse ou de Napoléon, voici le va-et-vient incessant des banquiers de Londres, des marchands de porcs de Chicago, des rajahs de Golconde et des pipos japonais qui croisent sur la passerelle des ingénieurs wallons, des consuls, des grainetiers roumains et des émigrants de Pologne. »

UN CHARIOT A FUTAILLES SUR LES QUAIS DU PORT.

Qui n'admettra que ce lyrisme anversois ne se justifie? Le spectacle de ce développement logique et nécessaire a quelque chose d'admirable. En vérité, nulle part plus vivement qu'à la balustrade de la promenade qui domine le Werf, on ne peut saisir la puissance d'un organisme économique bien constitué au temps où nous sommes, et les Anversois, dont le plus ignorant, le plus inculte, sent confusément la poésie d'un tel spectacle, l'ont bien compris, car ils ont établi là une promenade où ils s'attardent volontiers en ces après-midi du dimanche qui ont, malgré tout, conservé une allure provinciale.

Cette promenade a pour centre un petit château fort qui servit jadis de prison et que l'on a assez maladroitement restauré pour en faire un musée d'antiquités. Mais qu'importent ces lions douteux, ces balustrades de mauvais goût? Les tourelles sont jolies et le château fait bien sur le fleuve.

C'est de là qu'il faut partir pour visiter le port. C'est de là qu'il faut en prendre une vue d'ensemble, c'est de là qu'on le voit vivre. Tous les ports ont leur beauté : ceux qui s'accrochent au rocher breton comme des nids d'oiseaux de mer, ceux qui s'accroupissent à l'abri de la falaise normande, ceux qui, devant la mer azurée, étalent leurs maisons blanches sous le ciel méridional, ceux enfin dont les navires apparaissent comme des fantômes dans les brumes du Nord. Il n'est pas au monde havre si désolé qu'on n'y puisse goûter la poésie du voyage, de l'espoir, du départ vers les îles bienheureuses où la vie est douce et la fortune aisée. Mais ici à ce charme éternel et constant du port se joint la beauté d'un fleuve puissant dont les eaux lourdes semblent charrier le sang et la vie de tout un coin de la terre occidentale.

Le paysage paraît avoir été savamment ordonné par la nature et par les hommes pour imposer à l'esprit le plus savoureux des contrastes. Que l'on porte devant soi ses regards : on distingue sur la rive flamande, vers le port de la Tête de Flandre, les paisibles maisons du village de Burcht. Si quelque Anversois vous accompagne, il vous dira que cette rive abrite une étrange population qui vit de maraude; que des roseaux de la berge partent chaque soir de mystérieuses barques qui se glissent entre les navires, et qui amènent, le long des hangars et des magasins, des gars rusés et souples qui, éventrant les balles de café, les sacs de grains, vivent du port à la façon dont les rats vivent du navire. Étrange peuple de réfractaires et de pirates dont M. Georges Eekhoud a puissamment décrit les mœurs rudes. Mais ces mœurs, rien ne les ferait soupçonner de celui qui voit les aimables maisonnettes de ces bourgs se grouper parmi les taillis. Elles évoquent le calme de la vie rurale d'autrefois, la paix des champs et des prairies, la vie engourdie du bon laboureur et du rustre vertueux. On songe à un paysage de Ruysdael, et, de fait, sur le fleuve jaunâtre, ne voit-on pas, qui s'avancent avec lenteur, de lourdes allèges poussées par ces grandes voiles ventrues que peignirent avec amour les paysagistes hollandais? Mais, brusquement, parmi ces esquifs d'ancien style, voici que se dresse la coque énorme et toute blanche d'un de ces grands paquebots allemands qui font régulièrement escale à Anvers et qui, par un privilège que le Norddeustcher Lloyd ou la Hamburg America Linie doivent à leur puissance financière, trouvent toujours une place réservée le long

BATIMENT EN CALE SÈCHE.

LE PORT D'ANVERS : LE BASSIN DE KATTENDYK.

des quais du fleuve. C'est le monde moderne, avec toute sa rude puissance, apparaissant brusquement dans un paysage d'autrefois.

Aussi bien, portez maintenant les regards vers un autre point de l'horizon. Au lieu de fixer les yeux devant vous, suivez le cours du fleuve vers les chantiers d'Hoboken; là, le grand steamer trouvera le décor qui lui convient; les toits de zinc, les hangars modernes se suivent à perte de vue le long des lignes brillantes du rail. Une armée de grues tendent vers les eaux leurs tentacules de fer; amarrés aux quais, les navires succèdent aux navires; des rames de wagons passent et repassent entre les murs de zinc des magasins, et tout un peuple de douaniers, de magasiniers et de marins, grouillent autour de ces formidables machines qui, de loin, ont des airs de bêtes monstrueuses. Des cris étranges ne rythment-ils pas leurs mouvements réguliers : sifflet des machines, éclat brusque et confus des poutrelles tombant sur le sol, grondement du charbon qu'on déverse, bruit sourd des sacs et des balles de coton qu'on décharge. Et tous ces bruits se fondent en un seul bruit, harmonisé et comme ouaté par le murmure du flot. C'est la symphonie du port, étrange et discordante, mais qui vous prend le cœur et les sens de telle façon que ceux qui l'ont entendue ne se lassent pas de la réentendre. Elle est comme la grande voix de cette vie mystérieuse et ardente qui semble se prolonger à l'infini dans les brumes de l'Escaut. A voir les magasins succéder aux magasins et les hangars aux hangars, on dirait que ce port immense s'étend jusqu'au bout du monde. Et, derrière les hangars, voici d'autres constructions étranges : ce sont les thanks à pétrole, semblables à de gigantesques bobines déposées dans la campagne. Puis d'énormes tas de tonneaux, évoquant je ne sais quelle comparaison burlesque avec les plus vénérables monuments du monde. Et tout cela, sous le ciel gris qui estompe les contours des choses, semble illimité, énorme et chimérique. Pour peu que le spectateur, accoudé à la balustrade du Werf, ait de l'imagination, pour peu que l'heure s'y prête, il se croira transporté au milieu d'une ville irréelle, dans un rêve étrange de richesse, de rudesse aussi. Qu'il quitte alors le promenoir, qu'il suive la file ininterrompue de ces hangars nouveaux qui se prolonge jusqu'à Hoboken; qu'il se promène parmi le dédale des balles de café et de coton, les sacs de grain, des dames-jeannes et des tonneaux; qu'il erre quelques heures au milieu de ce peuple pressé; qu'il essaye de saisir par le détail ce spectacle dont il a saisi, de son observatoire, toute la grandeur confuse : son impression se fortifiera, et mieux que par toutes les statistiques du monde il comprendra la grandeur de l'organisme commercial au temps où nous sommes.

Les bassins. — Mais les quais de l'Escaut ne sont pas tout le port d'Anvers. Du côté des bassins, le spectacle n'est pas moins grandiose. Depuis le temps du préfet d'Herbouville, qui fit creuser les premiers — car le port du moyen âge se bornait en somme aux quais — ils se sont multipliés à l'infini, et les travaux que l'on exécute augmenteront encore leur nombre. C'est un véritable dédale, et il faut un guide sûr pour ne pas s'y perdre parmi les ponts, les écluses et les cales sèches. On y retrouve les mêmes contrastes entre le monde moderne et le monde d'autrefois qui saisit dès l'abord celui qui regarde le paysage du fleuve. Voici,

LE BASSIN DE LA CAMPINE.

entre deux bassins, une vieille ferme flamande, une guinguette qui semble avoir servi de modèle à Breughel; plus loin, c'est un vieux fort, une casemate, qu'on dirait construite d'après le système de Vauban; mais à deux pas se dresse la formidable armature d'une grue colossale, ou la clôture en zinc déployé d'un magasin construit d'hier. On se rend difficilement compte de la nature du pays où l'on erre, et l'impression de l'antastique, d'irréel, vous saisit de plus en plus. Une forêt de mâts apparaît tout à coup entre les maisons; un navire a l'air de s'être égaré au milieu d'une place publique. Il semble que partout les hommes aient forcé la nature et que l'on vive dans un monde artificiel où le ciel seul vous rappelle aux réalités de la terre. C'est là qu'est le cœur du port; c'est là que se trouvent les entrepôts et les vastes magasins où l'on pompe le blé à même le navire. Le long des quais des bassins anciens se groupaient autrefois, sur une superficie de 32 000 mètres carrés, les entrepôts commencés sous Napoléon, reconnaissables à leurs avant-corps ornés de colonnades et à leurs larges frontons. Un incendie terrible les détruisit. Reconstruits depuis, ils supportent d'immenses terrasses. A l'intérieur, d'interminables couloirs, d'innombrables magasins, des labyrinthes de caves réalisent l'image d'un médrapore colossal percé dans tous les sens. Par convois immenses, les marchandises s'y déversent. Elles montent le long des murs, s'amoncellent sous les voûtes, débordent par delà les seuils. Indéfiniment les installations se succèdent, abritant les marchandises les plus diverses : ici le café du Brésil, là le caoutchouc du Congo; plus loin, les piles de bois du Nord. Il semble que le monde entier soit venu déverser là ses richesses.

Enivrant spectacle qui gonflait le cœur de l'Anversois qui nous servait de guide et qui s'écriait tout à coup : « Ah! c'est vraiment une ville où l'on est fier d'être né. »

L'avenir du port d'Anvers. — Et, en effet, ce port tel qu'il est aujourd'hui donne une impression de puissance dont ceux qui l'ont créé peuvent s'enorgueillir à juste titre. Or, voici qu'il est devenu trop petit. Les navires sont resserrés le long de ces quais interminables, aussi bien que dans ces immenses bassins, le commerce anversois se sent à l'étroit, et l'on a commencé des travaux qui doubleront les installations maritimes.

Le projet est gigantesque et son étendue même a retardé longtemps son exécution. Il consiste essentiellement dans la rectification du cours du fleuve, dans ce qu'on a appelé la « Grande Coupure ». Mais, parallèlement à cette Grande Coupure, on creuse un immense bassin qui rejoindra l'Escaut en aval du nouveau lit. Cet expédient a rallié les adversaires d'un travail que beaucoup trouvaient trop hardi. On avait cru pouvoir avancer, en dépit des assurances que donne la science et de nombreux travaux du même genre exécutés à l'étranger, que doter le fleuve d'un nouveau lit, c'était courir le risque de compromettre sa navigabilité. Le projet nouveau détruit cet argument et, quelles que soient les craintes que puisse soulever son exécution, le port aura toujours un accès facile au fleuve en aval des travaux projetés. C'est là le rôle de l'immense bassin latéral qui s'amorcera aux docks actuels, s'étendra parallèlement à la Coupure et débouchera dans l'Escaut, là où l'on aura respecté le cours ancien. Il suffit de jeter les yeux sur un plan pour saisir la double portée du projet : d'une part, améliorer le régime du fleuve; de l'autre, étendre vers le nord en eau profonde le quai, qui, à présent, ne borde la ville que sur une longueur de 5500 mètres. Le prolongement de la rade donnera une longueur de quai totale en eau profonde de 13 800 mètres. Quant aux murs de quai des bassins, ils auront, suivant le projet, un développement de 46 600 mètres. Au total, les accostages à quai auront donc plus de 60 kilomètres, alors qu'actuellement on n'en compte que 21 kilomètres et demi. Ces transformations permettront de faire face à un trafic triple de celui d'aujourd'hui, et Anvers sera réellement alors un des premiers ports du monde au point de vue de l'outillage.

LE PORT D'ANVERS : LE GRAND BASSIN.
Ce bassin ainsi que le Petit Bassin furent construits par Napoléon Ier de 1804 à 1813.

LE PEUPLE D'ANVERS

Les quartiers populaires. — Assurément la perfection de l'outillage matériel est une condition essentielle de la prospérité d'un port, mais l'aptitude de sa population aux hardiesses et aux activités du négoce est également un élément capital de sa richesse et de sa vitalité.

Que ce soit la fonction qui ait créé l'organe ou que la mystérieuse nature ait spécialement doué les riverains de ce coude de l'Escaut pour profiter de leur situation et prélever le courtage, la commission, le droit d'entrée ou de sortie sur toutes les marchandises qui passent par leurs mains, il est évident que l'on voit vivre et commercer à Anvers un peuple étonnamment doué pour les affaires. Dans quelle mesure ce peuple est-il le produit du sol flamand, dans quelle proportion doit-il être considéré comme un microcosme international, comme un coin de la cosmopolis marchande égarée sur le sol belge? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer.

A promener sa flânerie dans certains quartiers avoisinant le port, il semble que ce soit cette dernière impression qui domine. Pour peu que le soir tombe et que les quinquets s'allument derrière les stores mystérieux de tous ces petits cafés louches où l'on promet à grand renfort d'emblèmes et de drapeaux un coin de la patrie absente aux matelots du monde entier, on pourrait se croire transporté à l'autre bout de l'univers. Dans certaines ruelles on ne trouverait ni une enseigne française, ni une enseigne flamande. En revanche, on lit ces engageantes inscriptions : « Rose of England », « Lille Norge », « Skandinavisch Kronan », « Falmouth for Orders », « Alte Deutschland », « The Jollyboys », « Chez Patrinos », « Miss Emma ». Sans compter les annonces en caractères hébraïques et certaines enseignes en japonais qui font la joie des amateurs d'exotisme. Les refrains qui s'échappent des portes entr'ouvertes ne sont pas moins internationaux. Assurément la mattchich ou le dernier

ANVERS
Échelle 1: 25.000
0 200 400 600 M.
MERXEM
Polder de Merxem
Chateau de Lekkerenland
Canal de la Campine
BASSINS INTERCALAIRES
BASSIN AMERICA
BASSIN LEFEBVRE
BASSIN MEXICO
BASSIN DU KATTENDIJK
BASSIN ASIA
BASSIN DE LA CAMPINE
GRAND BASSIN
PETIT BASSIN
Cales Sèches
Porte d'Eeckeren
Pte de Bréda
DAM
Abattoir
Pte du Schijn
Stat. de Stuivenberg
Gare de formation de Dunenberg
Avenue des Hollandais
Hopital de Stuivenberg
Porte de Turnhout
Pte d'Herenthals
BORGERHOUT
Porte Léopold
Pte Louise
Usine à Gaz
Zurenborg
Velodrome
Pte de Borsbeek
Pte du Ch de fer
Arsenal
Hôpital Militaire
St. de Berchem
BERCHEM
Hopital Ste Marie
Pte de Berchem
Pte de Malines
Hospice Ste Marie
Leeuwerik
Troyent chau
Cimetière de Berchem
Champ des Manœuvres
Porte St Laurent
Rempart de Wilryck
Pte de Wilryck
Pte d'Edeghem
Parc
Jardin Zoologique
Gare centrale
Cathedrale
Hôt. d. Ville
Bourse
Mus. Plantin
Postes
Musée Royal
Synagogue
Station du Sud
Pte de Boom
Pte de Kiel
Pte St Michel
Eiser Hoek
KIEL
Kielspolder
Fort Isabelle
Chantiers
Groenen Weg
Belvédère
Kursaal
Fort de la Tête de Flandre
Ste Anne
Station de Waes
St. du Pays de Waes
Galgen Weel
FLEUVE
ESCAUT
Pilotage
Douane
Steen
H. Demoulin Sc.

air parisien domine. — Quoi de plus international que le dernier air parisien? — Mais que de voix avinées proclament leur amour persistant pour quelque idéal *Daisy !* Que de danses espagnoles mêlées au *Ta-ra-ra-Boum-de-ay !* Et ce gramophone qui fait alterner fraternellement le *Wacht am Rheim* et *Sambre-et-Meuse !* Et cet étrange café maure, vague souvenir d'exposition, où la derbouka mélancolique accompagne le demi-sommeil de quelques pauvres filles déguisées en sultanes ! Et ce bar cosmopolite,

ATTELAGE DE MARAICHER.

ATTELAGE DE LAITIÈRE.

où une mousmé et une négresse servent alternativement le wisky et la bière de Pilsen ! Et ces magasins, rares parmi les cafés, où le matelot s'approvisionne avant de partir pour le long voyage et où l'on trouve pêle-mêle des couteaux, des revolvers, des pipes, du tabac, des chemises de flanelle, des ceintures de cuir, des casquettes anglaises, des vierges en porcelaine et des navires en bouteille. Quoi de moins flamand, quoi de plus mondial pour employer le barbarisme à la mode !

Cependant, dans cette atmosphère de foire internationale, quelques traits essentiellement belges se remarquent. Entre les bandes d'ivrognes pour qui la rue est toujours trop étroite, entre un groupe de Malais aux jambes d'autruche, au veston de soie, et un groupe de Chinois aux longues tresses noires, voici la charrette dorée d'un marchand de « crème à la glace » ou la boutique roulante d'un marchand de pommes de terre frites. Sur une petite place, voici des chevaux de bois, sur lesquels caracolent pêle-mêle des marins, des débardeurs et des filles en cheveux. A côté du bar universel s'ouvre tout de même le cabaret anversois, et la noce cosmopolite s'encadre dans la kermesse flamande. A deux pas de la rue aux enseignes polyglottes, ne voyons-nous pas s'enfoncer une ruelle aux maisons basses, telle qu'on n'en trouverait nulle part, si ce n'est en Flandre ? N'est-ce pas tout près d'une « arène athlétique », où les matelots de toutes les nations viennent mesurer la vigueur de leurs bras, que s'ouvre une de ces caves aux marionnettes où le bas peuple d'Anvers vient se griser d'un art dramatique fruste et savoureux dont l'autochtone seul peut comprendre la langue ? Camille Lemonnier, à qui il faut toujours revenir quand il s'agit d'évoquer le pittoresque de la vieille Flandre, a décrit d'une manière très vive ce singulier théâtre populaire dont on trouve du reste l'équivalent à Bruxelles.

« Un soir, dit-il, que j'arpentais une mince ruelle filant entre l'énorme mur de la Halle et un pâté de hautes maisons sans fenêtres, pareille à un de ces tortueux boyaux où Doré, dans ses caprices d'un chimérique moyen âge, suspend, au bout de tringles tordues, des panonceaux découpés en silhouettes d'animaux, des clameurs qui semblaient partir de dessous terre brusquement frappèrent mon oreille. C'était comme un grondement intermittent, mêlé d'explosions de colère et d'hilarités. Une vague lueur filtrait d'un soupirail au ras de la rue.

« L'esprit préparé à de fantasques conjonctures, je n'hésitai pas et, m'appuyant aux parois, je descendis un escalier de pierre aux marches inégales qui plongeaient dans l'ombre. Ma main enfin rencontra le loquet d'une porte ; sans doute j'allais pénétrer dans une assemblée de gueux conspirant ou peut-être encore troubler un conciliabule d'Espagnols ; le moins qu'il pût m'arriver, c'était d'être poignardé par les uns comme espion ou mis à la torture par les autres comme hérétique. Je poussai le battant et me trouvai parmi une foule gesticulante. Alors seulement je m'aperçus que ces catacombes recélaient un théâtre. Guignol, le guignol anversois, me découvrait les mystères d'un « Poesjenelle kelder » (cave à polichinelle).

« A la clarté tremblotante d'un quinquet suspendu à la voûte dans un brouillard d'haleines et de fumées de pipes, je distinguai les bancs dévalant en gradins jusqu'à la scène et chargés de bateliers en camisole de laine, de mousses au feutre mou, de jeunes flambants coiffés de la *desfoux* anversoise, de poissonnières et de marchandes de moules, les hommes pileux et rudes, les femmes çà et là fraîches et grasses, tout ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une grosse trépidation de fureurs et de rires. Sur la scène, un drame déroulait ses péripéties. L'assistance, tout en croquant des pommes et des noix sèches, trépignait, hurlait, se démenait, applaudissant la victime et anathématisant le traître. A vrai dire, il eût fallu être initié aux habitudes de ce public simple et fruste pour distinguer ses bordées d'enthousiasme et ses marques d'improbation, tant les unes et les autres s'assimilaient dans des tumultes presque identiques. Ce que j'apercevais me donnait une sensation d'un pathétique spécial exprimé dans une langue aigre, crue, où la diphtongue gutturale parfois, dans l'injure, se compliquait de cris d'animaux.

« Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles, gigotaient, au bout de leur fil de laiton, des fantoches en carton peint, affublés, qui en Soliman, qui en Fra Diavolo, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait, avec une désinvolture très goûtée par son public éclectique, des vers à la prose, du récit au dialogue, du quatorzième siècle à la bataille de Waterloo, dont Charles-Quint racontait les péripéties à Geneviève de Brabant. De temps en temps les régisseurs de ce caricatural théâtre cessaient de mouvoir et de faire parler leurs marionnettes pour se chamailler entre eux avec des jurons et des poissarderies de haut goût. Le parterre alors s'agitait, attendant la fin de la querelle.

« La police de la salle était faite par un grand diable de batelier basané, l'air farouche, armé d'un manche à balai qu'il promenait à la ronde, particulièrement sur la tête des gamins trop bruyants. L'entrée du théâtre coûtait deux *centen* (quatre centimes) et la représentation durait jusqu'à dix heures. Moyennant un pourboire, je pus visiter les coulisses ; j'y restai jusqu'à la fin du spectacle, m'égayant de ses gaietés et subissant le magnétisme de ses tumultueux courroux. Le rideau tombé, la foule s'écoula en commentant les événements de la soirée, et longtemps je regardai moutonner dans les pâleurs de lune les larges épaules des hommes, les hanches débordantes et dandinées des femmes. »

Le mélange des races. — Camille Lemonnier voyait là le véritable autochtone, l'Anversois pur sang. Mais ces Anversois sont-ils de sang pur ? Serait-ce en vain que, depuis des siècles, des matelots, des courtiers, des débardeurs, des armateurs, des marchands de tous les pays, vivent et trafiquent sur

cette rive? Tant d'émigrations et d'immigrations n'auraient-elles pas altéré la race? « N'ayez crainte, nous conseille M. Edmond De Bruyn, l'écrivain anversois déjà cité, et qui a publié dans *l'Occident* un éloge d'Anvers plein de vues originales et fines sur sa ville natale, n'ayez crainte : Anvers peut recevoir dans son lit des Espagnols, des Portugais, des Français, des Allemands, tout le monde, elle n'enfante que des Anversois. J'ouvre au hasard le livre d'adresses de chez Ratinckx, et je lis à la file : Eppenheim, Era, Eranossian, Ergo, Erich, Erickson, Ericksen... Vous avez crainte? Mais non, ces intrus d'hier sont déjà des citadins ou ils le seront demain. Notre ville les acclimate, elle va les réformer par le journal, le café, la rue, la vie, les endormir dans ses habitudes, sous son carillon et au sifflement des sirènes, leur concéder droit de cité dans les bras de ses filles. Ayons confiance : cinq cents ans de cosmopolitisme ont fait d'Anvers une ville bourgeoise! A lire dans le journal le relevé des promesses de mariage, on rencontre vite quelque leçon d'apaisement. Tel descendant de juif portugais en *ez* ou *do*, l'état civil le mentionne comme peintre en bâtiments ou aide-marinier; une fille de grand d'Espagne en *ar* ou *as* vend des moules dans l'allée aux Cygnes; la femme Almaras est fripière, Mme Audifret mercière, et l'épouse Armirotto habite la rue des Roses; Delrio est débardeur, Roderigas ramoneur, Onghena voiturier, Tersago instituteur communal, Carpentero fonctionnaire, Quijo est chef de corporation, Osinga est cabaretier comme Orchardson, Quito vend des fruits comme Canioni, trois Porto-Carrero sont bouchers, Six détaille des épices et Sipido tond les chiens.

« Et y a-t-il rien de plus indigène : ces hidalgos-là jurent en flamand, ces israélites travaillent de leurs mains, ces réformés français jonchent la rue aux processions, ces Italiens boivent de la bière, ces Scandinaves habitent dans des mansardes... Descendants de rastaquouères, de soudards ou de parasites, il n'y a pas plus Anversois qu'eux aujourd'hui; ils exercent les métiers les plus indigènes dans les rues les plus traditionnelles. Ce qui a été sera. La ville renâclera seulement à embourgeoiser quelques indignes.

« Cela se vérifie pour le patriciat comme pour le populaire : les Van de Werve sont Anvers même et dans sa genèse, certes; mais prenons, par exemple, Plantin, excitateur de l'art le plus proprement anversois et beau-père de la dynastie Moretus : il était parti de Tours en passant par Caen; les d'Ursel, qui illustrèrent le Magistrat de la cité, après avoir sous leur nom de Schetz concouru en banque avec les Fugger, sont venus de Maëstricht; les Brouchoven de Bergeyck, dont l'un épousa Hélène Fourment, la belle veuve de Rubens, prennent leur souche dans le pays de Bois-le-Duc; les de Robiano perpétuent l'exotisme dans leur nom, alors que les de la Faille, originaires de Wevelghem, près Courtrai, ne trouvèrent rien de mieux pour se rendre Anversois que d'affecter l'italianisme « della »; les Marnix de Sainte-Aldegonde descendent de Savoie; les Thuret, huguenots français, se sont éteints dans les de Pret Roose de Calesberg; les Osy, qui fournirent à Anvers un de ses récents gouverneurs, le plus populaire après M. Teichmann, — un autre nom étranger, — arrivèrent de Rotterdam, où Beaumarchais avait encore passé avec leur banque ce fameux marché de fusils dont il s'expliqua dans les « Époques » et devant la Convention; et les Terwagne sont à peine partis depuis soixante-quinze ans de Liége. Néanmoins toute cette noblesse-là, de jadis ou d'hier, est proprement anversoise. »

De même dans la haute bourgeoisie commerçante, poursuit le même observateur, à qui il faut faire crédit. On s'est fort alarmé des formidables proportions de l'émigration allemande en ces dernières années et de la prédominance des maisons allemandes parmi les armateurs et les agents maritimes. On a dit, on a répété qu'Anvers allait devenir un port allemand. M. De Bruyn ne s'inquiète pas. Anvers, dit-il, digérera l'émigration allemande comme il digéra l'émigration espagnole. Cette ville a bon estomac. Il suffira de deux générations pour que ces immigrés aient perdu toute attache avec la patrie lointaine et, fortement enracinés dans la ville qui les enrichit, deviennent de fermes nationalistes. « Sans préférence ni défiance, poursuit-il, c'est donc aux quatre points cardinaux que le carrefour d'Anvers laisse ses portes ouvertes. Aux nouveaux venus, ces mercenaires, incombera de produire son énergie : ces apprentis passent par la lièvre du travail et de la dépense. Mais peu à peu ils se façonneront à la tiède retraite bourgeoise d'où leurs petits-enfants contempleront à leur tour la cohue impatiente des candidats au droit de cité. »

L'observation est d'une importance capitale : Anvers donc façonnerait à sa guise les races, imposerait à toutes sa marque, son style, qui malgré tout demeure le style flamand. Et, de fait, l'Anversois constitue bien dans la Belgique moderne un type particulier aisément reconnaissable aussi bien des autres Flamands que des Wallons.

Les mœurs. — Une race aussi composite, dont le dénominateur commun est l'aptitude commerciale, manque évidemment de finesse et de goût. On y chercherait vainement les éléments d'une haute culture désintéressée, non plus que les délicatesses d'un art élevé s'adressant plus à l'esprit et au sentiment qu'aux sens, ou même qu'une moralité très fine et très haute; mais on y sent, dès l'abord, quelque chose de puissant et de sain qui commande le respect. L'Anversois constitue une variété humaine pleinement développée selon son type. Du banquier au débardeur, du patricien au prolétaire, il se distingue toujours par une certaine rudesse qui diffère par quelques nuances de la rudesse flamande. Il veut qu'on le prenne tel qu'il est et ne dissimule jamais sa nature intime sous le vernis de la politesse, mais il a le plus souvent de la bonhomie et de la cordialité. Le jour durant, il est tout entier à ses affaires, déjeune à la hâte, court de son bureau à la Bourse, et de la Bourse au port; ne l'abordez pas en ce moment : il est inaccessible. C'est une machine à faire de l'argent; ce n'est plus un homme. Mais, le soir venu, voici la détente. Cet homme affairé, insoucieux de la politesse et brusque jusqu'à la brutalité, s'épanouit aussitôt qu'il est rentré chez lui, dans la joie du bon dîner, auquel il met son bonheur à convoquer ses amis. Car l'Anversois est foncièrement hospitalier. Dès qu'il a conquis la fortune, il s'aménage quelque somptueuse demeure, et, par orgueil marchand autant que par une sorte de cordialité rude et bonhomme, il tient à montrer ses meubles anciens, ses tapisseries, son argenterie, sa belle vaisselle, à faire goûter ses vins et sa copieuse cuisine. Ce trait-là est très belge : la passion de donner de bons dîners est commune à la Flandre et à la Wallonie; mais, chez l'Anversois, cette hospitalité gastronomique s'exaspère et s'accroît d'une nuance d'ostentation qui n'appartient qu'à lui. Il justifie pleinement son surnom de *sinjoor;* il tient à primer, à dominer, et pour lui la seule manière de primer, de dominer, c'est d'acquérir de la richesse et de la dépenser largement. Il y a, à Anvers, un tribunal de première instance et une importante garnison : les magistrats et les officiers ne comptent pas dans la société anversoise. L'armateur, l'agent maritime, le financier dédaignent ces fonctionnaires, et pour les officiers soulignent leur dédain de cette nuance d'animosité que l'homme d'argent, banquier ou boutiquier, a toujours pour l'homme de guerre. A côté du vieux patriciat, très respecté parce qu'il est le symbole de la permanence anversoise, les maîtres de la ville, ce sont les grands marchands, les grands spéculateurs aux fortunes rapides, les constructeurs de ces énormes hôtels couverts de sculptures, dont le style ostentatoire étonne l'étranger et fait sourire l'homme de goût. Pourtant le véritable Anversois garde dans son amour du faste un réel souci d'art. En général il aime la peinture, il est fier de la gloire de Rubens, et les succès des artistes contemporains le remplissent d'orgueil. Il est heureux que, par un privilège qu'elle doit aux maîtres d'autrefois, ce soit l'Académie anversoise des beaux-arts qui confère, chaque année, le prix de Rome. Certes, en ce domaine aussi, le goût d'Anvers n'est pas très sûr. Il va plus naturellement à l'imagerie archaïsante ou au petit tableau de genre aimable et fignolé qu'à l'œuvre d'art originale, puissante ou délicate. Mais une élite pourtant s'élève jusqu'à un goût plus raffiné, et, à côté des expositions officielles qui se renouvellent tous les trois ans, il y a, à Anvers, des expositions annuelles de la société *l'Art contemporain*, où l'on fait place à toutes les audaces, à toutes les curiosités de l'esthétique moderne. Ce goût de la peinture, d'ailleurs, fait partie, pour l'Anversois, de cette passion du décor qui est un des aspects dominants de son caractère. Le décor, c'est, pour le patricien ou pour le riche bourgeois, le signe de la richesse individuelle; pour l'homme du peuple qui ne peut la satisfaire que collectivement, c'est le signe de la puissance communale. A ce peuple travailleur, il faut des fêtes coûteuses où il puisse dépenser brusquement ce besoin de joie qui est au fond de l'homme et qui éclate d'autant plus violemment que sa vie est plus rude et plus laborieuse. Ce sont alors des explosions de gaieté lourde et bruyante dont on peut difficilement se faire une idée quand on ne les a pas vues.

Il n'est pas à Anvers de véritables fêtes populaires sans une cavalcade, un cortège historique ou fantaisiste. Le plus célèbre, celui que le peuple aime entre tous, c'est le fameux *Ommegang*. A chaque sortie, c'est une véritable orgie de formes et de couleurs : on promène par les rues les gigantesques joujoux nationaux : le géant Druon Antigon, la géante, sa femme, des navires, des chaloupes, des chars, la célèbre baleine et les dauphins qui forment sa cour. Dès midi le gros bourdon de l'église Notre-Dame s'ébranle à pleine volée. Les ouvriers, les portefaix, les gens du port ont endossé leurs habits des dimanches et quelques-uns portent encore le « sarrau » bleu soigneusement plissé et la casquette en pointe sur le coin de l'oreille. Des paysannes, venues des polders et de la Campine, mêlent leurs bonnets de dentelle aux chapeaux bizarrement fleuris des citadines. C'est une foule bigarrée, multicolore, à laquelle se joignent les marins de toutes les nations, et tout ce monde s'entre-choque dans des poussées, les yeux fixés vers l'angle des rues, puis un cri éclate, domine toutes les rumeurs : « Daar zyn ze! » (Ils sont là!) D'abord paraissent de petits dauphins en carton portés par des hommes. Ils se suivent par rang de taille, grandissant de proche en proche jusqu'à atteindre les dimensions de la baleine, ou plutôt des trois baleines qui les suivent. Celles-ci s'avancent sur des chars attelés de six chevaux; à califourchon sur le dos de chacune d'elles, de petits génies ailés manœuvrent du côté de la foule des lances alimentées par des tonneaux cachés dans la carcasse du monstre. Comme on choisit pour ce rôle de fontainiers des gamins dégourdis, ils prennent plaisir à doucher les bonnes gens endimanchés, les chapeaux de soie neufs, les bonnets tuyautés des paysannes et là-haut, par delà les balcons chargés de femmes élégantes, les salons des maisons bourgeoises.

LES GÉANTS D'ANVERS.
Personnage de la cavalcade de l'*Ommegang*.

Ces grosses farces populaires étaient encore dépassées autrefois par les gaietés d'un mardi gras véritablement enragé. Son originalité consistait dans la bataille des *peppernoten*, grossières pâtisseries à la farine et au miel, dures comme des cailloux. Les visages des combattants sortaient souvent assez meurtris de ces homériques combats. Les vitres des voitures et des cabarets volaient en éclats, mais les victimes, d'ordinaire, étaient les premières à rire de ces funestes mésaventures. Le mardi gras anversois a dégénéré comme toutes les fêtes du carnaval dans nos pays du Nord. Les batailles de *peppernoten* ont été interdites, et l'*Ommegang* lui-même n'a plus tout à fait le caractère qu'il avait autrefois. Mais l'esprit qui animait ces fêtes populaires est toujours vivant. C'est une sorte de communion de tout le peuple dans la joie publique, dans l'orgueil communal. Toutes les classes de la population se mêlaient alors et fraternisaient, et, malgré la transformation des mœurs, un souvenir de ce patriotisme orgueilleux, réunissant dans une éphémère fraternité le débardeur et le bourgeois d'Anvers, se réveille quand lors de quelque fête publique on voit rutiler le char triomphal de la pucelle d'Anvers.

D'ordinaire pourtant les classes sont assez tranchées à Anvers. Cette bourgeoisie riche a l'orgueil de sa richesse, et, si elle se détend parfois en de fastueuses réceptions, elle aime dans l'ordinaire de la vie à marquer les distances. Pour largement ouverte qu'elle soit, l'oligarchie anversoise n'en a pas moins de morgue, et, par bien des aspects, cette ville marchande mérite le nom que lui a donné un des écrivains qui l'ont célébrée avec le plus de lyrisme, M. Georges Eekhoud : c'est bien « la nouvelle Carthage » Jamais on ne le sent mieux que lorsqu'une grève vient mettre le trouble au port, quand les dockers abandonnent le travail, quand, tout à coup, l'immense port, devenu silencieux, semble s'endormir, quand on voit par les rues des centaines d'ouvriers goguenards ou placides traîner leurs pas désœuvrés, tandis que la garde civique étend ses cordons de troupes le long des entrepôts, des quais et des magasins, et que la Bourse exaspérée s'énerve vis-à-vis d'un comité de la grève intransigeant. Il semble alors qu'on sente là plus vivement que partout ailleurs la violence de la guerre économique moderne. Comme à Carthage, la ville est divisée entre riches et pauvres, et ces mêmes gens qui fraternisaient à l'*Ommegang* pour la gloire d'Anvers oublient qu'ils sont Anversois.

Cette ville du reste est pleine de contrastes : vous qui, tel soir de grève, l'avez vue enfiévrée des espoirs démesurés et des haines meurtrières qui fermentent dans les grandes cités cosmopolites, la reconnaîtrez-vous, le dimanche matin, à la sortie de la messe devant l'église Notre-Dame? La messe, la grand'messe à Notre-Dame, c'est à Anvers plutôt un rite social qu'un acte religieux. Les Anversois d'une piété très relative y assistent avec ponctualité, parce que c'est une habitude bourgeoise, décente, l'affirmation de certains sentiments convenables et sérieux. Les représentants des plus vieilles et des plus honorables familles considèrent comme un devoir d'y venir à leur place habituelle et, sous les nobles voûtes de la belle cathédrale pour laquelle Rubens peignit les deux chefs-d'œuvre : *la Descente de Croix* et *la Mise en Croix*, se presse une foule parée et guindée, une vraie foule de province. L'office terminé, elle s'écoule lentement, fière d'elle-même, heureuse de se regarder passer, de se saluer, de se sentir si parfaitement honorable. A petits pas, on fait le tour de la place Verte, puis, par groupes, on se répand chez certains pâtissiers reconnus élégants et bourgeois. La station s'y prolonge; puis l'on s'en va dîner en famille avec cérémonie, et l'on va passer l'après-midi au jardin Zoologique, ou, pour parler anversois, à la « Zoologie ». Et le contraste ne manque pas de saveur, de voir ces mêmes hommes qui, durant une semaine, brassent des affaires gigantesques, correspondent avec le monde entier, achètent des récoltes au Canada, des mines au Mexique, des usines en Russie, suivre avec une ponctualité parfaite les rites dominicaux, comme s'ils habitaient la plus endormie, la plus vieillotte des petites villes de province. Ce n'est pas là la seule antinomie anversoise, du reste.

LE JARDIN ZOOLOGIQUE D'ANVERS : LA CAGE AUX LIONS ET LES GIRAFES

LES MONUMENTS D'ANVERS

Des sites pittoresques, et des jolis monuments que l'Anvers d'aujourd'hui conservait de l'Anvers d'autrefois, il n'y a pas bien longtemps encore, beaucoup ont disparu. Le marché aux poissons, que dominait la madone sur son pilier, a été rasé. La vieille Boucherie a disparu; le Rietdyk, curieux quartier de maisons louches, qui faisait songer à une hallucinante Cour des miracles, a été éventré; la Maison hanséatique, la noble hôtellerie des marchands de la Hanse, a été incendiée; le canal Saint-Pierre, où les barques à voiles goudronnées entraient jusqu'au milieu de la ville, a été comblé; la place de Meir a été rectifiée; le pittoresque canal d'Herenthals, qui passait sous un pont arrondi entre deux saules romantiques, arrosant le tir du Serment des archers et l'amusant chalet de Zurenberg, a été voûté. L'Anversois a regretté ces souvenirs, mais, pratique avant tout, il n'a pas hésité, quand il a fallu, à les sacrifier à la commodité de la circulation ou à l'hygiène de la ville, et il s'est contenté de reporter sa passion de l'antiquaille sur les monuments qui lui sont restés. Ils sont nombreux et remarquables. De tous, le plus caractéristique, le plus admirable, c'est la cathédrale.

LA VIEILLE BOUCHERIE.
Élevée de 1501 à 1503.

LA RUE DES CRABES.
Vieille rue.

LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

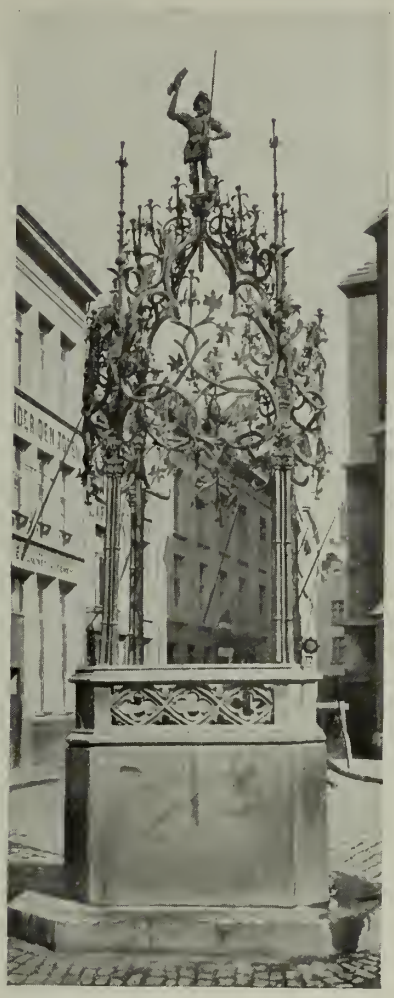
La cathédrale et les églises. — La cathédrale d'Anvers est vraiment la plus grande et la plus belle église gothique de la Belgique tout entière. C'est une basilique à sept nefs, avec déambulatoire. Les nefs elles-mêmes sont simples, et l'intérieur de l'église, malgré la richesse de l'ornementation, malgré les magnifiques toiles où Rubens semble avoir épuisé toute la somptuosité de son pinceau, a quelque chose de sévère. La tour, au contraire, est une véritable pièce d'orfèvrerie. On peut difficilement imaginer la richesse et la légèreté de cette flèche qui s'élève en plein azur, d'un admirable jet, et qui, d'étage en étage, de galerie en galerie, s'exhausse jusqu'à 123 mètres de hauteur. Plus riche, et peut-être plus nerveuse que la charmante tour de l'hôtel de ville de Bruxelles, elle apparaît de loin comme le pivot de la cité, et si, par une journée claire, on monte l'escalier en spirale qui arrive jusqu'à la galerie circulaire qui entoure le clocher à jour, on peut admirer un incomparable panorama. La ville, elle-même, n'est plus qu'une chose confuse : on en distingue à peine les maisons dans le brouillard. Mais voici l'immense serpent jaune de l'Escaut qui ondule à travers les campagnes et porte des navires qui ont l'air minuscule vers tous les lointains du monde. Aériens et légers, ils semblent se glisser sur le ruban jaunâtre et s'en aller tout doucement, comme par plaisir, entre les jardins verdoyants de la plaine flamande infinie et brumeuse.

La gloire de ce bijou d'architecture, dont la construction commença en 1352, revient, paraît-il, à un certain Jean Appelmans, de Boulogne, dont l'œuvre fut continuée par son fils Pierre, qui mourut lui-même en 1434, avant que l'église fût achevée. Herman de Waghemaekere et Rombout Keldermans reprirent alors les travaux, substituant leur initiative personnelle à la pensée du créateur. On aurait ainsi la réalisation des plans d'Appelmans jusqu'à la galerie du Cadran, et le gothique flamboyant du couronnement serait l'œuvre de Vaghemaekere et de Keldermans. Les professeurs d'architecture gothique déplorent ces disparates; les artistes s'en félicitent, car cette succession de styles, qui s'harmonisent, donne à Notre-Dame d'Anvers une vie profonde et charmante. On sent que l'église s'est modifiée à mesure qu'elle s'élevait, dans le même sens que se modifiait la ville dont elle célébrait la fortune et la piété. L'histoire, en effet, atteste l'intime communion qui a toujours existé entre la vénérable église et la cité tout entière. C'est de ce clocher ciselé comme un ostensoir que partaient les appels aux armes; c'est de là que la vie populaire sonnait le clairon de ses joies, et la maison de Dieu, aux jours d'effervescence, devenait le beffroi, la maison des communiers. C'est de là-haut qu'on sonna le tocsin le jour néfaste où les iconoclastes commencèrent leurs déprédations. C'est de là-haut que les cloches funèbres appelèrent aux armes les bourgeois surpris par la furie espagnole, c'est de là-haut que tombèrent les sonnailles joyeuses dont on accueillit Napoléon, libérateur de l'Escaut.

Notre-Dame s'élève, du reste, au cœur de la vieille ville. Ce

sont de paisibles ruelles flamandes qui l'entourent, et voici, à l'ombre de ses vieux murs, le délicieux puits ouvragé que forgea Quentin Metsys. Une jolie légende se rattache à cet extraordinaire travail de ferronnerie. Quentin, étant encore orfèvre, s'éprit de la fille d'un riche bourgeois d'Anvers, grand amateur d'art. Le bonhomme s'opposait au mariage : « Passe encore pour un artiste, disait-il, mais donner ma fille à un forgeron ! » Piqué dans son amour-propre autant qu'aiguillonné par les beaux yeux de la jeune fille, Quentin demanda au père barbare de mettre comme prix à son consentement l'exécution d'une véritable œuvre d'art, d'un chef-d'œuvre, au moyen du feu. Le père consentit, et l'artiste, inspiré par l'amour, forgea le puits du marché aux gants, qui est en effet le chef-d'œuvre de l'art du ferronnier. Les rues du vieil Anvers abondent du reste en petits monuments votifs, religieux ou satiriques. Telle une certaine statuette qui orne le marché aux œufs et que le peuple a baptisée Teune (Antoine) Koekeloer. C'est le Pasquin anversois. Il y a quelques années, il échangeait périodiquement avec la laitière du marché au fromage des considérations ironiques sur la politique locale ; mais la laitière, qui n'avait d'ailleurs aucun intérêt artistique, a été supprimée, et Teune Koekeloer est devenu muet. Les plus nombreux de ces monuments populaires sont des madones ; les unes, assez joliment sculptées, les autres, grossières poupées, somptueusement habillées à la manière espagnole et flamande, touchantes images pour lesquelles le petit peuple d'Anvers a une dévotion particulière.

Indiscipliné, frondeur, goguenard, rude et sensuel, le peuple anversois a d'ailleurs toujours mis son orgueil à faire éclater dans sa religion sa richesse et son luxe. Avec ses magnifiques tableaux de Rubens, ses bois sculptés, ses autels, ses vitraux, Notre-Dame donne déjà par endroits l'impression d'une somptuosité un peu barbare, mais Notre-Dame, en somme, est d'une ornementation sobre à côté de Saint-Paul, de Saint-André ou de Saint-Charles-Borromée, dite l'église des jésuites. A Saint-Paul, ce qu'il faut admirer, ce sont les boiseries, fouillées d'une végétation tropicale ; le Calvaire, encombré de figures grandeur nature, contorsionnées avec un maniérisme barbare ; le Jardin des oliviers, à ciel ouvert, qui nous montre une série de bienheureux escaladant un singulier amas de rocailles abruptes ; à Saint-André, c'est une chaire de vérité, si ornée et ciselée qu'on la prendrait pour une pièce d'orfèvrerie ; à Saint-Charles, c'est une application curieuse, mais d'un goût assez douteux, du baroque le plus baroque qui soit. Partout l'or rutile ; les statues s'entassent sur les statues, les autels de marbre sur les autels de marbre. C'est un luxe inouï, théâtral et pesant. Mais si toute cette richesse ne laisse pas que d'être un peu vulgaire, elle a quelque chose de si aisé, de si naturel à ce peuple, qu'elle n'offense pas le goût ici, comme elle ferait dans des pays habitués à plus de mesure. Ces églises surchargées, après tout, sont du même style que les apothéoses de Rubens. Et qui donc oserait reprocher à Rubens de manquer quelquefois de goût ?



PUITS DE QUENTIN METSYS.

Le musée Plantin. — Le luxe, la somptuosité rubénienne domine dans la plupart des monuments du vieil Anvers. Mais il en est un qui frappe, au contraire, dès l'abord, par l'atmosphère simple et studieuse qui y règne : c'est le musée Plantin. Le musée Plantin, c'est l'hôtel et l'imprimerie de Christophe Plantin, un des grands imprimeurs du XVIe siècle, et, sous les changements qu'apportèrent par la suite ses gendres et successeurs, les Moretus, on retrouve la disposition primitive de la vénérable maison, édifiée en 1576 par ce Tourangeau avisé qui importa dans les Pays-Bas l'amour des belles éditions, des beaux livres, et qui donna à l'art de la gravure une impulsion extraordinaire. C'est en grande partie à Plantin que l'on doit cette admirable école de graveurs anversois que Rubens lui-même dirigea.

Cédé à la ville d'Anvers par un descendant de la famille Moretus, l'hôtel Plantin a gardé son mobilier du XVIe siècle, son matériel d'imprimerie, ses vitrines garnies d'éditions précieuses et de gravures rarissimes, ses lambris sculptés, et l'on voit encore le long des

RUBENS : LA DESCENTE DE CROIX.
Célèbre tableau qui orne le transept de la cathédrale.

LE CALVAIRE DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL.
Situé à l'extérieur de l'église.

LE MUSÉE PLANTIN-MORETUS : LA COUR.

Ce bâtiment, conservé intact, fut la maison du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né en Touraine en 1514, mort à Anvers en 1589.

murs les portraits des vieux imprimeurs, des correcteurs fameux qui corrigèrent leurs éditions philosophiques, et quelques-uns des auteurs qui illustrèrent la maison. Parmi ces portraits, plusieurs sont de Rubens, d'autres de Pourbus, de Corneille De Vos, de Govaert. Il semble que rien n'ait été changé, et, tel qu'il se voit à présent, le musée Plantin est peut-être l'évocation la plus émouvante du passé bourgeois qui se puisse voir en Europe. La façade seule est moderne, mais, dès qu'on a franchi la grande porte décorée du compas armorial, on se reporte à trois cents ans en arrière. La cour, la vaste cour carrée, bordée par les bâtiments de la librairie et de l'imprimerie et décorée d'une admirable vigne, donne une inoubliable impression de paix et de recueillement; les quatre façades sont percées d'une infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets de chêne, les autres encadrant dans leurs croisillons de plomb la transparence jaunâtre de leurs vitres bombées. La vigne mêle ses pampres verdoyants au rose de la brique, grimpe le long des colonnes, entoure les meneaux et laisse entrevoir, par instants, des cartouches historiés, portant la devise de la maison : *Labore et constancia*.

Entrons. Un jour tranquille baigne les choses. Voici la bibliothèque, où les livres s'alignent innombrables, dans leurs reliures de parchemin jauni; voici la salle obscure où l'on conserve les cuivres des merveilleuses gravures qui furent exécutées sous la direction de Rubens; voici même la seule planche où se soit exercée la pointe du maître. Dans les vitrines se trouvent étalées ces belles bibles plantiniennes dont chaque page est une œuvre d'art. Ici on voit les magnifiques dessins des artistes qui travaillèrent aux frontispices, aux illustrations, les Van Oort, les Érasme Quellyn, les Martin De Vos, les Rubens. Plus loin, c'est le cabinet de Juste Lipse, étroit et bas, avec ses murs tapissés de cuir de Cordoue. Mais ce qui saisit peut-être le plus vivement le visiteur, c'est l'imprimerie elle-même, l'atelier : dans une vaste salle blanchie à la chaux se dressent les antiques presses à bras, d'où sortirent les magnifiques éditions des XVIe et XVIIe siècles. A droite, les « casses » s'alignent, encore pleines de caractères, et portant, quelques-unes encore, de vénérables composteurs, qui furent maniés par les typographes d'il y a deux cents ans. Et tout cela garde un air de vie; un conservateur avisé a eu la prudence et le goût de ne rien changer; il n'a voulu ni moderniser, ni classer, ni, surtout, reconstituer. Sinon Christophe Plantin lui-même, du moins les Moretus pourraient revenir : ils se retrouveraient chez eux.

L'HOTEL DE VILLE, REBATI EN 1581, RESTAURÉ DE 1882 A 1891.

L'hôtel de ville. — L'hôtel de ville d'Anvers, construit de 1561 à 1565, par Corneille De Vriendt, et rebâti en 1581, après l'incendie allumé par les Espagnols, n'est certainement pas un chef-d'œuvre architectural, mais il a quelque chose de massif, de pittoresque et de puissant. Si la place où il s'élève, et que décore le monument symbolique du Brabo, par Jef Lambeaux, n'a ni la grâce ni l'éclat de la Grand'Place de Bruxelles, elle évoque cependant très éloquemment la vie communale d'autrefois. La plupart des maisons qui l'entourent, et qui datent du XVIe et du XVIIe siècle, étaient des maisons de corporations. Les plus intéressantes sont la maison de la Vieille Arbalète, la maison des Tonneliers, la maison des Drapiers et la maison des Charpentiers. Toutes ont été reconstruites après le sac de la ville par les Espagnols. Cette place est bien encore le cœur de la ville, et, de même qu'à Bruxelles, les manifestations, les cortèges, les fêtes publiques, peuvent s'y déployer dans un cadre qui harmonise très heureusement le présent au passé.

HOTEL DE VILLE D'ANVERS : LA GRANDE SALLE.
Cette salle a été décorée, de 1868 à 1869, par le peintre H. Leys.

L'intérieur de l'hôtel de ville d'Anvers est, en somme, tout à fait moderne, car le monument a été complètement restauré de 1882 à 1891, mais il l'a été dans le goût du XVIe siècle et orné de peintures qui, pour la plupart, rappellent l'histoire de la ville. Les plus belles sont du baron Leys, un peintre trop peu connu en dehors des frontières de la Belgique. Leys fut l'inventeur de cet art archéologique dont la mode a régné à peu près universellement dans la seconde moitié du XIXe siècle et qui a fortifié d'érudition le romantisme historique. Avec une patience et une science admirables, il a reconstitué les costumes, les coutumes, l'architecture et le mobilier du XVe et du XVIe siècle avec une telle vérité qu'il semble qu'il y ait vécu; pleines de style et d'éclat, les scènes de la vie anversoise qu'il a peintes pour l'hôtel de ville sont de véritables leçons d'histoire, et leur dessin archaïsant, leur composition imitée des primitifs font qu'on pourrait très aisément les prendre pour des œuvres contemporaines des personnages ou des événements qu'ils représentent.

La Bourse et la place de Meir. — La Grand'Place et l'hôtel de ville évoquent la vie communale d'autrefois; à la place de Meir et à la Bourse bat le cœur de la vie moderne.

Cette place de Meir, c'est en réalité une large rue qui communique, d'un côté, avec la place Verte, où se trouve la statue de Rubens; de l'autre, avec la rue Leys et l'avenue de Keyser, qui conduit à la gare centrale. Elle a été établie sur un canal voûté, et elle groupe la plupart des hôtels de la vieille aristocratie anversoise. Plusieurs sont anciens et d'une excellente architecture : tel le délicieux hôtel Osterrieth, qui date du commencement du XVIIIe siècle, la maison des parents de Rubens, restaurée en 1854, et l'hôtel Van Susteren, qui est aujourd'hui le palais royal. D'autre part, une quantité de grands cafés et de restaurants somptueux, fréquentés par les gens d'affaires, donnent à la place une vive animation et en font, en quelque sorte, le vestibule de la Bourse.

Ce dernier monument, englobé dans un pâté de maisons, mais auquel on accède néanmoins par quatre côtés, date de 1872, mais il reproduit en plus grand le magnifique édifice gothique construit en 1531 par Van Waghemakere et rebâti tel qu'il était après l'incendie de 1581. La Bourse d'Anvers, on le sait, est la plus ancienne de l'Europe, et c'est donc avec quelque raison que l'on a donné le style gothique à un monument d'un emploi si essentiellement moderne.

Cela présente bien quelques inconvénients, car la grande salle manque un peu de clarté, mais les Anversois sont fiers de se dire les plus anciens boursiers du monde, et cela vaut bien qu'on se résigne à n'y pas voir très clair par les temps gris. La salle est belle, du reste, avec ses légères colonnettes, ses arcades d'un style gothico-mauresque et ses ornements de fer forgé.

Dans le milieu du jour, pendant la semaine, il y règne une activité prodigieuse qui envahit les rues environnantes et qui semble bien commander la vie de la ville tout entière. Le visi-

LA GRAND'PLACE, LES MAISONS DES CORPORATIONS ET LE MONUMENT DE SALVIUS BRABO.

PERSPECTIVE DE LA PLACE DE MEIR.

teur le plus ignorant des mystères de « l'économie » sent, dès l'abord, que c'est là que se crée la richesse de la ville.

Le nouvel Anvers. — Qu'Anvers soit une ville riche, une ville très riche, cette conviction s'impose au visiteur dès l'arrivée. La gare, qui est très récente, est un prodigieux étalage de pierre de taille, de sculpture, de dorure. Cet ensemble est du goût le plus déplorable et il est difficile d'imaginer un monument où l'on ait étalé plus complaisamment toutes les discordances, tous les non-sens, tout le pédantisme de l'architecture du XIXe siècle. On y a prodigué les escaliers inutiles, les ornements inutiles, les pylônes inutiles. Mais il est incontestable qu'on y a imposé à l'étranger qui débarque l'impression qu'Anvers est une ville riche.

Cette impression se fortifie quand, ayant quitté la gare, on arrive dans l'avenue de Keyser : les cafés sont immenses et rutilants, les maisons de commerce ou même les hôtels particuliers sont de prodigieux amas de pierre taillée et les architectes qui les ont conçus semblent avoir imaginé, pour faire plus beau et plus riche, d'y mélanger tous les styles : la Renaissance, l'art nouveau, le gothique et le Louis XVI se rencontrent très bien sur la même façade, et l'on peut s'estimer fort heureux quand un des constructeurs de cet Anvers nouveau s'est contenté d'imiter quelque monument du passé.

La Banque nationale, par exemple, si elle n'a rien d'original, reproduit du moins assez agréablement la charmante fantaisie des châteaux de Touraine ; le Théâtre Flamand, s'il n'a rien d'imprévu, n'offusque du moins pas le regard. C'est un beau devoir d'élève architecte. Mais que dire du gigantesque bazar de la rue Leys ou du monument pléthorique du bourgmestre Loos ?

Partout, dans cette architecture, c'est l'ostentation, l'amour du faste, qui s'étale maintenant sans contrôle comme la tare originelle, et que la puissance d'un grand artiste ne contient plus dans d'acceptables limites. Cette ostentation ne s'étale-t-elle pas jusque dans les quartiers neufs de Saint-Laurent et du Kiel, où de coquettes villas peuplent de spacieuses avenues et d'agréables jardins ? Certes la plupart sont plus simples que les maisons du centre de la ville. Mais, sur les façades de beaucoup d'entre elles l'armateur millionnaire, le marchand enrichi, n'a pu résister au plaisir d'entasser les fleurons, les pinacles, les chimères et les dieux marins. Ne lui a-t-il pas fallu écraser

PLACE VERTE ET STATUE DE RUBENS.

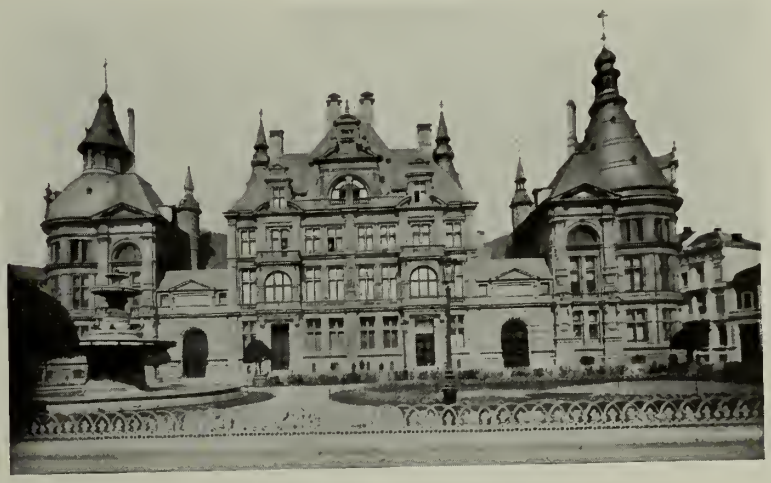
le voisin, occuper le regard, apprendre au passant qu'il fait de bonnes affaires ! Eh quoi ! dira-t-on, cet amour du faste et de l'ostentation, ne l'avons-nous pas trouvé dans cet Anvers d'autrefois qui malgré tout nous séduit, alors même que nous faisons quelques réserves ? Oui, sans doute, mais il était alors contenu dans les règles par un art vigoureux et sain, un art qui avait discipliné le tempérament flamand, puissant et rude, en s'inspirant des règles éternelles de l'art classique ; il était alors dirigé et endigué par le pur et noble génie de Rubens.

Le Musée. — Rubens ! C'est la gloire la plus pure d'Anvers. C'est le goût anversois épuré et sublimé. Après avoir admiré les deux toiles incomparables qui décorent Notre-Dame, et l'œil encore charmé par les somptuosités émouvantes du *Martyre de saint Liévin* et de la *Montée au Calvaire*, qui sont au musée de Bruxelles, qu'on aille chercher l'intimité de son génie au Musée des beaux-arts d'Anvers, vaste monument banal, mais confortable, édifié de 1879 à 1890.

ANVERS : LA GARE CENTRALE.

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DE KEYSER.

Certes ce musée contient d'admirables primitifs, — notamment ceux de la collection Van Ertborn, ce bourgmestre d'origine hollandaise qui, abandonnant la ville par orangisme après 1830, eut la générosité de lui laisser ses tableaux. On y voit la *Sainte Barbe* de Van Eyck, les *Sept Sacrements* de Roger Van der Weyden, l'émouvant *Ensevelissement du Christ* de Quentin Metsys, la charmante *Vierge* de Jehan Foucquet, le *Christ mort* de Van Dyck, quelques-uns des plus beaux Jordaens qui soient au monde, d'excellents spécimens de l'école hollandaise. Mais, malgré tant d'œuvres sublimes ou charmantes qui font du musée d'Anvers un des plus beaux musées d'Europe, c'est, avant tout, au génie de Rubens qu'il doit cette juste gloire. Rubens y est véritablement chez lui. Il semble qu'il donne le ton, et, de fait, c'est bien là qu'on apprend vraiment à le connaître.



LA BANQUE NATIONALE.

Quelque brillante que soit la galerie de Médicis, quelque glorieux qu'apparaissent les Rubens de Vienne, de Munich, de Paris ou de Bruxelles, on n'a vraiment pénétré la pensée du maître que quand on a vu les uns après les autres tous ces tableaux vraiment incomparables : *l'Adoration des mages*, *le Christ en croix*, *Jupiter et Antiope*, *l'Incrédulité de saint Thomas*, les *Portraits du bourgmestre Nicolas Rockox et de sa femme*, *le Christ entre les deux larrons*, *le Christ à la paille*, *la Dernière Communion de saint François*, et les nombreux portraits et esquisses qui complètent cette collection de chefs-d'œuvre.

On comprend alors le lien qui unit Anvers à Rubens. On comprend à quel point l'art surchargé, inégal et tardif, mais d'une puissance et d'une vie incomparables que ce grand peintre semble avoir inventé, est véritablement l'émanation de cette ville où tant de laideurs choquent un goût délicat et qui cependant laisse dans l'esprit de qui l'a bien vue une inoubliable impression de beauté. Oui, de beauté. Non certes de cette beauté parfaite et menue que le nom seul de Florence évoque, non de cette splendeur monumentale ou de cette fièvre intellectuelle que l'on cherche à Paris, mais de la beauté d'un organisme social bien vivant et qui met à vivre la frénésie de ceux qui sentent d'instinct que tout ce qu'ils créent est éphémère. Anvers est peut-être le type le plus parfait de la ville commerçante en Occident; Rubens est l'expression sublimée d'une civilisation commerciale.

Qu'on examine ses rues et ses monuments, son port et ses quais, son peuple et son aristocratie, son art et son mauvais goût, Anvers reste toujours fidèle à soi-même. Selon la juste observation de M. Ed. De Bruyn, la cellule s'agrandit et se perpétue selon son type.

La seule contradiction foncière qui s'y observe, ce sont les fortifications. Quand on sort de la ville, de quelque côté que ce soit, on est frappé par le caractère anachronique de ces remparts, de ces bastions, de ces casemates, et l'étranger qui ignore l'histoire du pays se demande par quelle étrange aberration les Belges ont songé à enserrer dans une ceinture de glacis cette ville que la prospérité croissante du pays doit étendre sans cesse. Anvers, du reste, étouffe dans ses fortifications, et il y a longtemps que les vrais Anversois les maudissent. « Quoi de plus absurde, disent-ils, que de songer à défendre en cas de

LE NOUVEAU MUSÉE DE PEINTURE.

danger national une ville trop vaste pour être longuement défendable ? » Et, en effet, les grands et savants travaux qui protègent Anvers n'auraient pas de raison d'être si, dès l'origine du royaume de Belgique, cette ville n'était apparue comme la tête de pont dont on devait rester maître jusqu'à la dernière minute, afin de permettre à une armée anglaise de débarquer en cas de danger. C'est pour cela que le royaume des Pays-Bas, fondé par le Congrès de Vienne comme une sorte de barrière contre la France, avait maintenu et perfectionné la citadelle anversoise. De 1830 à 1848, la France fut, à la vérité, en même temps que l'Angleterre, la principale garante de l'indépendance belge. Mais même durant ce laps de temps, l'Angleterre, toujours habile à ménager l'avenir, n'avait cessé d'engager Léopold Ier à lui maintenir ce point de débarquement fortifié. Le premier roi des Belges, dont les sympathies

LA MAISON DES PARENTS DE RUBENS.

étaient anglaises avant tout, entra très exactement dans ces vues et y persévéra d'autant plus qu'à différentes reprises l'ambition de Napoléon III lui parut redoutable. La tradition s'est maintenue, bien que depuis 1870 il apparaisse de plus en plus que le danger, pour la Belgique, doive venir plutôt de l'est que du sud, et Anvers est encore officiellement le « réduit national ». Mais dans le monde militaire belge, cette théorie est de plus en plus abandonnée et il est probable qu'un temps viendra où, cédant aux vœux anversois, le gouvernement et le pays consentiront au démantèlement du grand port de l'Escaut ; la ville perdra ce qui lui reste d'aspect belliqueux et détournera pour jamais son attention de la guerre, détestée autant des marchands que des mères. Ce sera pour elle une nouvelle victoire, une victoire conforme à sa destinée de ville commerciale, entrepôt du monde entier.

CARTE DE LA PROVINCE D'ANVERS.

LE CHATEAU DE GROBBENDONCK.

LE VILLAGE DE GROBBENDONCK.

LES ENVIRONS D'ANVERS

Les Polders. — Quand, du clocher de Notre-Dame, on regarde le panorama d'Anvers et de sa banlieue, on est frappé de l'étendue uniforme de la plaine où la ville s'élève. Le sol est à peine bosselé çà et là. Au nord et à l'est s'étendent les sables de la Campine; au sud, les champs coupés d'arbres, le potager luxuriant qui annonce la richesse brabançonne et pousse jusqu'à Malines ses campagnes bien cultivées ; à l'ouest et dans le pays qui environne directement Anvers, ce sont les « polders », singulier pays, de configuration, de mœurs spéciales et qu'une population rude et fruste a aménagé, à force d'énergie, dans les alluvions du fleuve. Le polder, c'est un marais desséché et cultivé, grâce à de savantes irrigations, à de puissantes défenses contre les inondations. Barrant par endroit la perspective de leurs buttes uniformes et rigides, les digues courent à travers le pays, le protégeant contre les crues des fleuves et répartissant en même temps, dans une proportion régulière, le trésor des eaux. De la manière la plus immédiate on sent donc ici à quel point l'intérêt général commande l'intérêt particulier. De l'entretien de ces digues dépendent à la fois la sécurité et la richesse du pays. Aussi une organisation immémoriale en assure-t-elle l'entretien. La formation sociale de ce pays des polders est des plus curieuses et nulle part peut-être les conditions de la culture et de l'aménagement du sol n'ont influé aussi directement sur la condition des personnes. Il faut remonter jusqu'au IXe siècle pour retrouver l'origine des institutions qui ont formé le caractère particulier des populations de la banlieue d'Anvers. A l'époque où, en Belgique, comme dans tout l'Occident, naissait l'organisation domaniale avec sa hiérarchie compliquée de seigneurs, de colons et de tenanciers, alors que partout ailleurs les petits propriétaires disparaissaient pour entrer dans le système seigneurial, les hommes énergiques qui défrichèrent les bruyères et desséchèrent les marais de la Flandre gardèrent toute l'indépendance des premiers temps de la conquête germanique. Les souverains se gardèrent bien d'établir l'organisation domaniale dans ces « terres neuves ». Les espaces à défricher ou à endiguer furent cédés, moyennant une redevance en argent ou en nature, à ceux qui voulurent bien s'y établir, et qui ne perdirent ainsi aucune de leurs prérogatives d'hommes libres. Jamais ils ne furent soumis ni au cens personnel, ni au droit de mariage et de morte-main, et les corvées furent remplacées pour eux par l'obligation d'entretenir les digues et les conduits pour l'évacuation des eaux. Tous ceux qui reçurent des terres dans un même district marécageux formèrent une sorte de communauté de travailleurs. La lutte contre la mer ou le fleuve ne pouvant réussir que par la réunion de tous les efforts et par la stricte observation des mesures destinées à protéger contre le retour du flot les terrains gagnés sur lui, les habitants organisèrent, probablement dès l'époque des premiers endiguements, les curieuses associations qui nous apparaissent plus tard sous le nom de « wateringues » et que surveillait, au nom du prince, un fonctionnaire appelé *dykgraaf* (le comte de la digue) ou *mœrmeester* (le maître du marais). Elles subsistent encore dans leurs grandes lignes; et si elles ont été mises en harmonie avec les institutions modernes, on n'en trouve pas moins dans leur fonctionnement plus d'un souvenir de leur antiquité reculée.

Ce peuple des polders, demeuré libre à une époque où la servitude était universelle, en a conservé une fierté mêlée de rudesse qui lui donne, parmi les populations flamandes, une physionomie particulière. C'est là qu'on retrouve le vieux Thiois, pur de tout mélange.

Comme le Campinois, qui, lui aussi, descend d'un défricheur libre, le poldérien est indomptable et farouche, invinciblement méfiant de l'étranger, dévoué jusqu'à la mort à ceux qui ont fait la conquête de son âme mystérieuse et cabrée, mais violent, passionné, brutal en ses plaisirs comme en ses querelles, et plus fermé qu'aucun peuple du monde à toute civilisation venue du dehors. A la différence du Campinois, le poldérien n'est pas misérable; la récolte est assurée par ces irrigations et ces digues savantes, et les villages, avec leurs rangées régulières de maisons basses et trapues, ont un certain air d'aisance. Au milieu de l'agglomération s'élève l'église, une tour quadrangulaire, coiffée d'un éteignoir; elle s'entoure d'une petite place bordée de cabarets et de boutiques. Un peu plus loin, à la pointe avancée du bourg, se groupent les métairies, généralement assez spacieuses, avec de grandes cours entourées de bâtiments en briques rouges. Du côté de la route, la maison d'habitation, large et confortable, avec des fenêtres garnies de volets verts; puis, vers les champs, les écuries, les étables, les granges. L'intérieur des fermes donne une impression de bien-être. Sous le plafond bas, coupé de travées d'un chêne enfumé et noir, la cuisine groupe ses bahuts vénérables, chargés de vaisselles fleuries, de cuivres et d'étains. On a là l'impression d'une civilisation rurale assez avancée. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette civilisation est purement matérielle : la vieille sauvagerie germanique subsiste sous ce vernis moderne, et il suffit d'un rien pour réveiller dans ce poldérien placide l'indomptable énergie, bienfaisante ou dangereuse selon les cas, de l'antique défricheur de marais.

Nul n'a mieux décrit ce paysan des polders, et la campagne des polders elle-même, que M. Georges Eekhoud, l'auteur de *Kees Doorik*, de *Mes Kermesses*, du *Cycle patibulaire*, qui se glorifie du reste d'appartenir lui aussi à cette race :

« Ma contrée de dilection, dit-il, n'existe pour aucun touriste, et jamais guide ou médecin ne la recommandera. Cette certitude rassure ma ferveur égoïste et ombrageuse. Ma glèbe est fruste, plane, vouée aux brouillards. A part les *schorres* du polder, la région fertilisée par les alluvions du fleuve, peu de coins en sont défrichés. Un canal unique, partant de l'Escaut, irrigue ses landes et ses novales, et de rares railways desservent ses bourgs méconnus.

« Le politicien l'exècre, le marchand la méprise, elle intimide et déroute la légion des méchants peintres.

« Poètes de boudoirs, ô virtuoses, ce plan pays se dérobera toujours à vos descriptions! Paysagistes, pas le moindre motif à glaner de ce côté. O terre élue, tu n'es pas de celles que l'on prend à vol d'oiseau ! Les mièvres galantins passent devant elle sans se douter de son charme robuste et capiteux ou n'éprouvent que de l'ennui au milieu de cette nature grise et dormante,

privée de collines et de cascatelles, et de ces balourds qui les dévisagent de leurs yeux placides et rêveurs.

« La population demeure robuste, farouche, entêtée et ignorante. Aucune musique ne me remue comme le flamand dans leurs bouches. Ils le scandent, le traînent, en nourrissent grassement les syllabes gutturales, et les rudes consonnes tombent lourdes comme leurs poings. Ils sont d'allures lentes et balancées, râblés et mafflus, sanguins, taciturnes. Je ne rencontrai jamais plus plantureuses filles, mamelles plus décises et prunelles plus appelantes que dans ce pays. Sous le *kiel* bleu, les gars charnus ont crâne mine et se calent pesamment. Après boire, des rivalités les font se massacrer sans criailleries à coups de *lierenaar* (espèce de couteau) ; en s'écharpant, ils gardent aux lèvres ce mystérieux sourire des anciens Germains combattant dans les cirques de Rome. En temps de kermesse, ils se gavent, se soûlent, sabotent avec une sorte de solennité gauche, accolent leurs femelles sans madrigaliser, et, le bal fini, rassasient le long du chemin leurs amours exigeantes et prodigues.

« Ils se livrent rarement, mais, une fois donnée, leur affection ne se détache plus.

« Ceux qui les dépeignent sous la figure de ragots égrillards et difformes connaissent mal cette race. Mes rustauds de Campine évoquent plutôt les églogues des faunes bruns de Jordaens que les bambochades de Teniers, un grand seigneur qui calomnia ses manants du pays de Perck.

« Ils conservent la foi des siècles révolus, fréquentent les pèlerinages, vénèrent leur *pastoor*, croient au diable, au jeteur de sorts, à la male-main, cette *jettatura* du Nord. Tant mieux. Je raffole de ces pacants. Je préfère leurs poétiques traditions, les légendes nasillées par une vieille *pachtresse* pendant la veillée au plus joyeux conte de Voltaire; et leur fanatisme patrial et religieux m'émeut davantage que les déclamations patriotiques et le plat civisme des gazetiers.

« Savoureux et glorieux parias, nos Vendéens à nous, puissent la philosophie et la civilisation vous oublier longtemps ! Au jour d'égalité rêvé par les esprits géométriques, elles disparaîtront aussi, mes superbes brutes, traquées, broyées par l'invasion, mais jusqu'au bout réfractaires à l'influence des positivistes. Frères, l'utilitarisme vous abolira, vous et votre sauvage pays ! »

L'HOTEL DE VILLE D'HÉRENTHALS.

LE RUPEL, A BOOM.

La Campine anversoise, Hoogstraeten, Merxplas, Turnhout. — M. Georges Eekhoud, on le voit, unit dans un même amour le poldérien et le Campinois, et, en effet, comme on l'a vu, ils ont une même origine. Mais tandis que l'un, par le travail héroïque de ses ancêtres, est devenu le bénéficiaire d'une terre féconde, l'autre n'arrive à arracher à un sol ingrat que de maigres récoltes qui lui permettent à peine de vivre. Mais ce sombre et triste pays de la Campine, plein de caractère d'ailleurs, et qui a formé toute une école de paysagistes, s'étend en majeure partie dans la province de Limbourg, et c'est dans la partie de cet ouvrage qui sera consacrée à cette division administrative de la Belgique que nous l'examinerons à loisir. Qu'il nous suffise ici de donner en peu de traits la physionomie des quelques villes intéressantes qui peuplent la bruyère déserte et les sapinières mystérieuses de ce district sauvage et reculé.

Comme si le gouvernement belge avait voulu parfaire l'œuvre de la nature, et accentuer encore le sentiment de désolation que ce pays donne au visiteur, il en a fait l'asile et le réceptacle de tout ce que la Belgique comporte de déchets sociaux. C'est en pleine Campine, un peu au nord d'Anvers, que se trouvent les dépôts de mendicité d'Hoogstraeten et de Merxplas, vastes colonies mi-agricoles, mi-manufacturières, où tous les pauvres diables condamnés pour vagabondage ou mendicité font des séjours forcés, plus ou moins longs selon les cas. Ils y sont, du reste, traités avec une relative douceur, et si, d'abord, la colonie cause à ces vaincus, à ces dévoyés, l'instinctive terreur que provoque toute contrainte administrative, il arrive souvent qu'à peine libérés, ils s'arrangent pour se faire condamner et enfermer de nouveau, préférant le pain de la servitude légale à la liberté de la misère. Pourtant l'impression de ce bagne adouci est peut-être plus pénible encore que celle d'une maison de force. Rien ne peut donner une image plus poignante de la misère humaine que la réunion de toutes ces déchéances. Dans le forçat, si vil, si déchu soit-il, subsiste une énergie, une force vivante : chez le pensionnaire du dépôt de mendicité, il n'y a plus que l'abandon de soi, l'oubli de toute dignité. Hoogstraeten et Merxplas nous fournissent une collection complète de tous les vices lâches et dégradants, de toutes les victimes de la vie ou de l'hérédité ; on y respire vraiment l'odeur nauséabonde d'une sentine sociale, et la présence de ces tristes bâtiments administratifs, — à la vérité très heureusement conçus au point de vue de l'organisation pénitentiaire, — accroît encore l'aspect funèbre d'un pays qui semble avoir été formé pour faire penser à la mort.

Plus loin, voici d'autres murailles qui inspirent les mêmes idées : c'est le vaste carré de briques de la Trappe. Aucune ornementation ne trahit au dehors l'importance de la maison ; elle ressemble à une vaste métairie. L'église et les cellules au milieu, les granges, les étables, les ateliers, la brasserie rangés autour en carré. Un peuple d'ombres vit là dans le travail et l'abstinence, autres vaincus de la vie moderne cherchant, dans les durs travaux manuels et les exercices de la piété la plus

CHATEAU DE VORSSELAER, PRÈS D'HÉRENTHALS.

LES DUNES DE CALMPHOUT (CAMPINE ANVERSOISE)

mystique, l'oubli d'un monde présent qui leur a semblé trop rude ou trop différent de leur rêve idéaliste.

Toute cette terre campinoise, d'ailleurs, vit courbée dans la dévotion la plus sombre, et le chef-lieu de ce pays désolé, Turnhout, se dresse au milieu des bruyères comme une citadelle du catholicisme médiéval. On y trouve bien une certaine activité industrielle concentrée aux abords des fabriques de coutil, de toiles et de cartes à jouer, mais le bruit de cette activité n'arrive pas à rompre le ronron assoupi de l'existence mirustique, mi-bourgeoise, où se complaît depuis plusieurs centaines d'années cette petite ville engourdie dans le demi-sommeil d'un béguinage. Des luttes religieuses du XVIe siècle dont elle eut tant à souffrir, Turnhout n'a gardé que la torpeur qui suit les grandes crises, et cette torpeur dure toujours.

PORTE DE BRUXELLES, A MALINES.

Gheel. La ville des fous. — A l'extrême est de la province, voici encore une petite ville qui semble être parquée en dehors de la vie normale : c'est Gheel, la cité des fous.

Il y a dans cette commune de 11 000 hectares environ 10000 habitants répartis en diverses paroisses. Depuis des siècles, Gheel se consacre à la « culture du fou ». Presque tous les habitants ont chez eux un ou plusieurs déments auxquels ils donnent des soins, pour lesquels ils perçoivent de l'État, quand le malade est indigent, la somme de 1 fr. 30 par jour; ils reçoivent de plus le matériel de literie destiné à l'aliéné. Ayant charge, non d'une âme qui est absente, mais d'un corps bien portant, ils doivent se résigner à une surveillance perpétuelle. Le directeur, ses adjoints, un comité local tour à tour pénètrent dans la maison hospitalière, à midi pour goûter la soupe, la nuit pour compter le nombre de couvertures, à toute heure pour constater si aucune coercition n'est employée contre le dément. Si celui-ci est considéré comme curable, son nourricier — lisez son hôte — est soumis à une surveillance intense. Les incurables, tout naturellement, mobilisent moins de surveillants.

Incurables ou curables, on les désire, ces déments qui depuis les temps les plus lointains viennent demander à sainte Dymphe, jadis, à la science, aujourd'hui, le repos pour leurs âmes agitées. Avoir chez soi deux, trois de ces personnages gesticulants et marmottants, c'est un bonheur et un petit profit. N'en pas avoir est une mauvaise note : cela suppose que vous êtes malpropre ou de mœurs suspectes. Et pourtant, pour s'habituer à ces rebuts d'humanité, il faut des grâces d'état.

Étrange et hallucinante cité où le visiteur n'ose demander son chemin au passant le plus inoffensif, dans la crainte qu'on ne lui réponde en lui indiquant la voie la plus courte pour gagner Sirius ou Mercure, et où l'on ne peut passer une journée sans assister à quelque scène d'un comique navrant comme celle-ci, que raconte M. Léon Souguenet, dans le curieux livre qu'il intitule *les Monstres belges :*

ESCALIER DU PALAIS DE JUSTICE.

« Nous entrions à l'hôtel, dit-il. On nous demanda : « Voulez-« vous voir la reine de Hollande? La voilà. » Et on nous indiqua au centre d'un groupe une petite femme de quelque cinquante ans. Vêtue de rose et de bleu, les cheveux très grisonnants, relevés en torsade au sommet de la tête et retenus par un ruban jaune et bleu, elle faisait des grâces, minaudait, lançait des œillades, baissait les yeux, enfouissait ses mains dans les poches de son tablier. Elle vint vers nous et, de suite, avisant un de nos compagnons de voyage, elle le nomma premier ministre. Pour célébrer cet heureux événement, nous pénétrâmes dans le salon de l'hôtel, et quelqu'un joua au piano le *Wien Neerlandsch bloed*, que Sa Majesté chanta à tue-tête avec de grands gestes, soulignant les paroles.

« Ainsi, au 14 juillet, la grande chanteuse de la maison chante la *Marseillaise* à l'Opéra de Paris.

« Un monsieur qui portait sous le bras un violon s'approcha de nous et nous donna sur le cas de la « reine Wilhelmine » de curieux renseignements. Puis il l'aborda familièrement et lui proposa de l'accompagner au violon.

« Dans le salon (l'habitude de ces scènes doit être fréquente),

MALINES : LE MONT-DE-PIÉTÉ.

MALINES : L'ANCIEN LAZARET.

un personnage à grande barbe blanche lisait son journal.

« Au bruit du violon et du piano, des curieux pénétrèrent dans la maison, familiers et souriants, nullement étonnés par ce charivari musical. Il y avait des petites bourgeoises, une jeune fille en rose et une dame qui, de suite, à tue-tête, joua sa partie dans le concert. Celle-là nous parut suspecte...

« Maintenant le concert avait attiré sur la place quelques curieux. Sans gêne, on entrait dans l'hôtel. Jamais je ne vis demeures aussi hospitalières qu'à Gheel : aucune porte n'est fermée ; le docteur Paul Masoin, un des distingués médecins de la colonie, a dit justement qu'il avait fallu du temps pour former ces mœurs miséricordieuses.

« Tout le monde étant groupé autour des musiciens chantait désormais du fond du cœur un hymne religieux. Le monsieur barbu lisait toujours. Le salon étant comble, il se forma des groupes nouveaux à l'écart. La reine Wilhelmine, de temps en temps, faisait un geste exagéré que personne ne semblait apercevoir. Un jeune homme en smoking et en cravate blanche causait avec la grosse dame d'apparence suspecte. Dans une encoignure, un grand basané, aux cheveux noirs, promenait sur l'assemblée le regard profond de l'aliéniste. Il nous indiqua une ou deux personnes « malades d'esprit » et que nous n'aurions jamais soupçonnées, puis, me prenant personnellement en particulier, il m'indiqua qu'un de mes confrères présentait des signes non équivoques de dérangement. Je lui assurai qu'il se trompait, mais il maintint son dire. Cette fois, je le dévisageai lui-même avec inquiétude.

« Une des jeunes filles de l'hôtel surprit mon étonnement. Elle me fit le signe fatal qui consiste à se toucher le front avec l'index.

« — Diable ! fis-je, comment peut-on être fou avec semblable tête d'aliéniste. Et ceux-là? demandai-je.

« La jeune fille parcourut l'assistance :

« — Tous! dit-elle.

« Ils étaient tous fous, tous : le vieux monsieur, le jeune homme en smoking, la jeune fille en rose, l'aliéniste, la vieille dame, la grosse dame, les chanteuses, tous, tous! Et comme une dame corpulente m'adressait la parole, je lui fis un petit clin d'œil pacifiant et lui adressai un cordial : « Parfaitement ! » qu'elle ne comprit guère, parce qu'elle était la patronne de l'hôtel et non une folle comme je le croyais. »

Peut-être faut-il faire quelque crédit à la verve de celui qui conte cette anecdote, mais elle n'en souligne pas moins très bien le caractère hallucinant de toute cette étrange cité.

MALINES : LE MUSÉE.

Lierre. — Vers le sud de la province, le paysage cesse d'être aussi uniformément mélancolique : le pays est un peu plus riche, il y a quelques belles fermes, des champs bien cultivés, de beaux pâturages, et les bourgs et les villes arrosés par les Deux-Nèthes sont souvent riants et pittoresques. Herenthals, par exemple, ne manque pas d'un certain charme rustique : c'est la capitale de l'ancienne Taxandrie, et l'on y remarque un curieux hôtel de ville du xve siècle.

Lierre, bâtie au confluent des Deux-Nèthes, est même une des plus jolies villes de cette partie du pays. Elle est paisible certes, mais sans rien de cet aspect endormi qui frappe à Turnhout. On y trouve un certain nombre de vieilles maisons et une belle église : Saint-Gommaire, d'un excellent style gothique tertiaire. Construite en 1425, sur les ruines d'une église beaucoup plus ancienne, elle fut terminée en 1475 et dotée de très beaux vitraux par l'empereur Maximilien. On y admire encore deux petites toiles de Rubens, *Saint François recevant les stigmates* et *Sainte Claire*.

Lierre est cependant bien encore une ville campinoise. Ce fut le centre de l'insurrection des paysans de cette contrée contre la République française en 1797-1799. C'est là que s'établit l'état-major de ces vaillants rustauds qui renouvelèrent, à l'autre bout du territoire républicain, les horreurs et les héroïsmes de la guerre vendéenne et de la chouannerie. Plus rien, assurément, ne rappelle le drame sanglant dont la petite cité fut alors le théâtre, mais elle n'en a pas moins conservé une sorte de particularisme farouche qui se dissimule à peine sous la gaieté de ses ruelles silencieuses.

MALINES : LA CATHÉDRALE SAINT-ROMBAUT.

MALINES : CHAIRE DE SAINT-ROMBAUT.

MALINES

UNE VILLE PAISIBLE MAIS VIVANTE. — MALINES, CAPITALE SPIRITUELLE DE LA BELGIQUE. — LES SOUVENIRS HISTORIQUES. — LA COUR DE MARGUERITE D'AUTRICHE. — LES INCENDIES DE MALINES. — LÉGENDES ET SOBRIQUETS. — L'ÉGLISE SAINT-ROMBAUT. — RICHESSES ARTISTIQUES. — UN PITTORESQUE VIEILLOT.

On a beaucoup parlé des villes mortes de Flandre, et l'on a rangé Malines parmi ces touchantes nécropoles où sommeille l'histoire d'un peuple qui doit à l'art le meilleur de sa gloire.

Malines, pourtant, n'est rien moins qu'une ville défunte. Certes elle n'a plus la splendeur qu'elle dut, au xve siècle, à la résidence des souverains, mais certaines industries, telles la brasserie, la dentelle, les conserves et les meubles, y sont encore vivantes; un marché très important s'y tient régulièrement, et le fait seul qu'elle est la capitale spirituelle de la Belgique et la résidence de l'archevêque y entretient une vie assez intense. Mais, comme à Bruges, à Ypres, de même que dans beaucoup de villes flamandes, une poussière d'histoire vous tombe ici sur les épaules; le passé vous opprime, et comme les rues sont calmes et recueillies, comme la Grand'-Place est immense, et par conséquent le plus souvent déserte, cette prédominance du passé sur le présent évoque l'idée d'une de ces décadences résignées qui font le charme d'Ypres, de Furnes ou de Nieuport.

MALINES : L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

L'origine et l'histoire. — L'histoire de Malines, en effet, est glorieuse et somptueuse. Le nom même de la ville (en flamand : Mechelen) a longuement et vainement occupé les étymologistes et les historiens. Tandis que les uns, soutenant que la ville se trouvait autrefois baignée par les flots, faisaient dériver son nom des mots latins *maris linea* (limite de la mer), les autres lui attribuaient une origine franke et le faisaient descendre du mot *machalum* ou *machelon*, nom par lequel les Franks désignaient leurs magasins de vivres; cependant d'autres encore ne craignaient pas d'affirmer que « Malines » vient de *magdelyn* (vierge), parce que les Romains y avaient élevé un temple à Diane; il s'est même trouvé des savants pour établir un rapprochement entre le nom de la Dyle, qui traverse la ville, et celui de la ville où naquit Apollon (Délos); à l'endroit où Malines fut bâtie plus tard, assuraient-ils, un temple était érigé à ce dieu, et saint Rombaut, venu dans ce pays pour y prêcher l'Évangile, en jeta la statue dans la rivière. Enfin, pour compléter leur interprétation classique, ces mêmes savants ont attribué l'origine d'un village voisin, Muysen, à un prétendu temple des Muses, contemporain de celui de Diane et de celui d'Apollon. Plaisantes fantaisies d'érudits où s'amusent notre curiosité et notre ignorance. Quoi qu'il en soit, Malines, sans être d'une antiquité très remarquable, est assez ancienne. Suivant quelques historiens, elle aurait été, dès le milieu du vi^e siècle, le chef-lieu d'une seigneurie appartenant à Gui d'Ardenne. Vendue par celui-ci à Monulphe, fils du comte de Dinant et vingt et unième évêque de Tongres, elle aurait été cédée par le prélat à l'église de Liége, dont les évêques eurent dès lors une autorité souveraine aux bords de la Dyle. Suivant d'autres historiens, et plus vraisemblablement, Malines ne fut cédée aux évêques de Liége qu'en 910, par Charles le Simple. Ce n'était, du reste, à cette époque, qu'une simple bourgade, s'étendant autour d'une chapelle dédiée à saint Rombaut, — qui y avait souffert le martyre vers le milieu du viiie siècle, — et à peine rétablie encore des ravages qu'avaient causés les incursions des Normands. Cette agglomération n'occupait, à l'origine, sur la rive gauche de la Dyle, qu'un petit espace protégé des inondations par son élévation : c'est le monticule sur

ÉGLISE NOTRE-DAME D'HANSWYCK.
Confessionnal en bois sculpté.

RUBENS : L'ADORATION DES MAGES.
Tableau ornant le maître-autel de l'église Saint-Jean.

MALINES : LES HALLES, ANCIEN HOTEL DE VILLE.

lequel fut bâtie l'église Notre-Dame. Rapidement la bourgade grandit, devint plus prospère, grâce à l'affluence des pèlerins qui venaient de toutes parts prier à l'oratoire de saint Rombaut. En 970, l'évêque de Liége, Notger, l'entoura d'une enceinte de palissades ; bientôt, cette première limite rompue, les maisons débordèrent jusque sur la rive droite de la Dyle. Peu à peu des constructions de toute espèce, mais surtout des chapelles, des églises, des monastères, s'élevèrent de toutes parts, et, vers l'an 1300, la ville était entourée d'une enceinte de murailles. Pendant cette période, les seigneurs de Grimberghe, les Berthout, avaient conquis sur la ville une telle autorité que les évêques de Liége, voyant la leur menacée, en furent réduits à composer avec eux en les nommant avoués. Le premier avoué de Malines, en 1213, fut Wauthier Berthout.

A mesure que Malines s'agrandissait, que son territoire devenait plus vaste, que de magnifiques constructions s'y élevaient, son industrie prenait rapidement une importance considérable. En 1370, les drapiers malinois faisaient travailler 3200 ouvriers, et cette puissante corporation se maintint, malgré les rudes coups que lui portèrent ses différends avec les ducs de Brabant et les évêques de Liége.

Au commencement du XIVe siècle, l'humble bourgade de saint Rombaut était devenue une ville magnifique et puissante. Elle avait des remparts imposants; ses bateaux sillonnaient l'Escaut; ses édifices, nombreux et opulents, témoignaient de sa richesse. En 1342, un horrible incendie vint détruire ses plus beaux monuments et dévaster quatre paroisses. La cathédrale de Saint-Rombaut, elle-même, ne fut pas complètement épargnée. Mais telles étaient les ressources de la ville qu'elle ne fut pas longue à renaître de ses cendres. On reprit les travaux de la cathédrale ; on éleva la maison échevinale — qui subsiste aujourd'hui, bien que défigurée et presque méconnaissable sous les divers travaux qu'on y exécuta dans la suite des années ; — on érigea les portes monumentales de la ville, dont il ne reste que la « Porte de Bruxelles ». Cette prospérité alla en s'accentuant au XVe siècle, et la maison de Bourgogne, dans les domaines de laquelle Malines entra en même temps que la Flandre, à laquelle la ville avait été rattachée par le comte Louis de Male, en fit en quelque sorte la capitale administrative de ses vastes États. C'est à Malines que siégeait le parlement que Charles le Téméraire sépara du grand conseil de Bourgogne et dont il fit la cour suprême de tous ses États.

C'est probablement la présence à Malines du parlement et d'un certain nombre d'institutions centrales de l'État bourguignon qui détermina Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint et gouvernante du pays au nom de l'empereur Maximilien, grand-père du jeune souverain et régent des Pays-Bas, à venir s'y installer en 1493. Son palais, dont il ne reste plus qu'une tourelle, était alors, d'après les chroniqueurs, une vaste et splendide résidence, merveilleusement propre aux fêtes magnifiques que la princesse aimait à donner en l'honneur de son neveu. Cette irréconciliable ennemie de la maison de France avait reçu une éducation toute française, ayant été fiancée à Charles VIII. Elle était lettrée, goûtait les arts, et, durant son gouvernement, elle se plut à s'entourer d'une petite cour polie, savante et raffinée; là van Orley exécuta quelques-uns de ses chefs-d'œuvre et Érasme reçut l'accueil dû à sa science et à son esprit. Parfois des fêtes plus joyeuses se déroulaient dans la cour du palais, et jusque dans les rues de Malines, où l'on pouvait admirer Charles de Bourgogne poursuivant des cerfs, au son des trompettes dont jouaient infatigablement les musiciens du pays de Waes, aux poumons robustes. Parfois encore s'ouvraient de grandes solennités poétiques, où l'on voyait arriver de tout le pays des membres de corporations littéraires, vêtus de soie, de velours et de drap d'or, et assis sur des chevaux fabuleusement caparaçonnés, ou dans des chars à l'antique, ornés d'emblèmes et d'allégories. Ces fêtes se donnaient devant le palais ducal, et, du haut de leur balcon, Marguerite et Charles applaudissaient aux « soties » et aux « mystères » représentés par les chambres de rhétorique. Tous les seigneurs du pays s'étaient du reste groupés autour de la belle et intelligente princesse, et des palais et des hôtels surgirent de toutes parts. Presque tous ont été abattus; les seuls vestiges qui en subsistent sont là une tourelle, ici un fragment de pignon, perdus au milieu des constructions récentes.

MALINES : L'ANCIEN PARLEMENT.

Au commencement du XVIe siècle, on commença l'édification d'un palais destiné au parlement de Malines; mais ce monument, qui devait avoir de vastes proportions, ne fut jamais achevé, les guerres de Charles-Quint et le besoin d'argent ayant empêché qu'on arrivât plus loin que le premier étage.

La mort de Marguerite d'Autriche, investie depuis longtemps du gouvernement des Pays-Bas, survenant au plus beau moment de la prospérité de Malines, frappa

la ville d'une douleur profonde : un changement de gouvernement n'allait-il pas ruiner une cité jusque-là si florissante? Heureusement Marie, veuve de Louis de Hongrie et sœur de l'empereur, vint succéder à sa tante, et, prenant possession de son palais, continua d'accroître pieusement la riche bibliothèque et la belle collection de tableaux que celle-ci avait fondée.

PONT GOTHIQUE A MALINES.

Mais il semblait que Malines, la « belle », la « prudente », la « propre », la « fidèle », comme la nommaient les contemporains, fût destinée à être la victime du feu. Le 7 août 1546, une poudrière contenant 1800 tonneaux de poudre fit explosion, la foudre étant tombée sur une des tours de la porte de Sable, où ce dangereux dépôt était installé. Ce fut un désastre irréparable : l'édifice entier sauta; plusieurs monuments furent écrasés, et les églises y perdirent la plupart des verrières admirables qu'elle possédaient.

La consternation causée par cette catastrophe engendra plusieurs légendes, dont une, assez curieuse pour être citée, s'est transmise jusqu'à nos jours :

« Dans la nuit du 7 août 1546, entre dix et onze heures du soir, l'orage éclata sur la ville et les environs. Partout les marguilliers coururent à leurs églises pour sonner les cloches. Celui du village de Dutte essaya à plusieurs reprises de gagner son clocher, mais, retenu par une force surnaturelle, il n'y put parvenir :

« — Tous les démons s'en mêlent-ils donc? s'écria-t-il avec épouvante.

« — Non, je suis seul ici, les autres sont à Malines, lui répondit une voix du haut d'un arbre.

« Et, quelques jours après l'explosion, des marchands frisons, ayant affaire à Malines pour leur commerce, demandèrent où avait existé la porte de Sable. Peu de temps avant que la foudre tombât sur la poudrière, on avait entendu en Frise plusieurs démons traverser le ciel dans la direction de Malines. L'un d'eux criait d'une voix effroyable :

« — Krommebeen (Jambe-torse), emporte ce moulin !

« — Je cours en poste à Malines, répondit Jambe-torse; Kortsteert (Courte-queue) vient là-bas, il se chargera du moulin !

« Et, au même instant, le moulin fut abattu et emporté. »

Les Malinois, dit la légende, gardèrent de cette funeste aventure un tel souvenir qu'ils eurent toujours une crainte singulière des diables et des incendies, à telles enseignes qu'un certain soir, un ivrogne ayant vu la lune éclairer bizarrement la tour de Saint-Rombaut, on fit sonner le tocsin, et toute la ville se précipita pour éteindre un incendie imaginaire. De là le surnom de *Maanblussers* (éteigneurs de lune) que l'on donne dans le pays aux gens de Malines.

Après la mort de Marie de Hongrie, les gouverneurs allèrent habiter Bruxelles, et l'ancienne capitale tomba peu à peu dans l'oubli. Dès le XVIIe siècle ce n'était plus qu'une ville de second ordre, et ce n'est en somme que depuis 1830 qu'elle a repris un peu de son activité et de sa vie d'autrefois.

Saint-Rombaut et les églises malinoises. — De tous les monuments que ce glorieux passé a laissés, le plus remarquable assurément est l'église Saint-Rombaut. Commencée à la fin du XIIIe siècle, elle a été terminée en 1312, mais en partie reconstruite et considérablement modifiée à la suite de l'incendie de 1342. C'est un édifice gothique en forme de croix, avec, à l'ouest, une tour colossale.

Fruste, massive, cette tour est admirable de proportion. Elle donne une inoubliable impression de force, de vigueur, de solidité. On a, devant elle, le sentiment de quelque chose d'éternel, et elle semble vraiment la gardienne de la ville; ce n'est point, comme les beffrois, un symbole de liberté, mais le signe de la protection et de la domination que l'église étend sur la cité, et, seule, la gaieté du carillon qui, les soirs d'été, régale de sa musique argentine les habitants réunis devant les cafés de la Place, vient adoucir un peu cette rudesse tutélaire.

Dans l'église elle-même règne un grand sentiment de ferveur, et il faut assister à une des messes solennelles qui se célèbrent là aux grandes fêtes de l'année pour comprendre toute la splendeur liturgique du catholicisme flamand. Parmi la lumière des hautes fenêtres et le resplendissement des vitraux scintillent le cuivre, l'or et l'argent, et dans l'éclat de ce luxe sacré, que les cérémonies du culte rendent vivant, la splendeur particulière des œuvres d'art se noie à même la beauté émouvante et simple de l'édifice entier. Outre sa belle chaire de vérité du XVIIe siècle, sculptée par J.-F.-R. Boeckstuyns et représentant tout un peuple de saints, de saintes et d'anges, bizarrement

VIEILLES MAISONS SUR LES BORDS DE LA DYLE.

LA MAISON SEIGNEURIALE.

MAISON DES ARBALÉTRIERS.

groupés avec un savoureux mauvais goût, son superbe banc de communion sculpté par Arnold Quellyn, en 1678, pour le monastère de Leliendael, Saint-Rombaud possède cependant une œuvre de premier ordre : c'est le *Christ en croix* de Van Dyck. Généralement les toiles religieuses de ce grand maître sont très inférieures à ses portraits. Mais le tableau de Malines, avec son Christ livide baigné des larmes de la Vierge et de saint Jean, ses larrons tordus et menaçants, son bourreau demi-nu, et cette singulière figure du soldat impassible qui regarde la scène du haut de son cheval, est d'un admirable pathétique. Une autre église de Malines, Notre-Dame, possède pourtant une œuvre plus remarquable encore : c'est la *Pêche miraculeuse* de Rubens. Ce fut pour la corporation des poissonniers de Malines que Rubens exécuta ce tableau. En ce temps, on associait l'art à toutes les idées de magnificence, et des artisans, d'humbles marchands, ne trouvaient pas de meilleur moyen de faire éclater leur prospérité ou leur piété que de donner à quelque église une œuvre d'art. Rarement le grand maître d'Anvers a été plus vivant et plus pittoresque que dans cette œuvre qui met en scène de robustes mariniers flamands, rarement sa couleur a été plus éclatante, et la superbe toile de Notre-Dame de Malines complète très heureusement la visite que l'on a faite au maître d'Anvers. Une autre église malinoise, Saint-Jean, possède également un Rubens admirable : c'est l'*Adoration des Mages*. Quand, au fond du vénérable sanctuaire, parmi les dorures et les marbres du maître-autel, le sacristain tire le rideau qui recouvre malheureusement d'ordinaire le tableau, on croit vraiment voir les portes du paradis flamand s'ouvrir devant soi. Cette *Adoration des Mages* a la précision mystérieuse et l'éclat surnaturel d'un rêve. Même sous la patine qui, petit à petit, a sali la peinture exposée à la fumée des cierges et des encensoirs, elle a conservé un air de jeunesse, un éclat, une gaieté et une fraîcheur incomparables. Nulle part, semble-t-il, la vision triomphale de Rubens n'a été plus ingénument, plus naïvement pieuse.

L'ANCIENNE GRUE.

Les monuments civils. Les rues et les quais. — En dehors de ses églises, Malines a quelques vieux monuments intéressants : l'ancienne Halle aux draps, qui fait le fond de la Grand'Place, pittoresque monument composite mi-gothique, mi-Renaissance, et l'ancien local du parlement de Malines, commencé en 1529 par Rombout Keldermans et qui ne fut jamais achevé. Une restauration récente a remis en état ce curieux spécimen du gothique flamboyant. Mais ce qui fait peut-être le grand charme, au point de vue pittoresque, de Malines, ce sont les quais de la Dyle et les quelques vieilles maisons qui s'y conservent.

La Dyle fait dans la ville de singuliers méandres. Elle étend partout ses bras, ici s'ouvrant un passage entre les maisons et traçant dans les quartiers comme de longs corridors, là s'étranglant en de brusques coudes, au pied de grandes murailles rouges couvertes de mousse. Selon que la marée monte ou descend, elle couvre ou dénude les pilotis qui portent de branlantes masures ou protègent les quais ; tantôt roulant à pleins bords les eaux limoneuses où reflue l'Escaut, tantôt s'attardant en lents clapotis contre ses rives vaseuses. De lourds chalands, des bateaux ventrus accostent le long des quais tranquilles que de vieilles maisons, de vénérables porches font ressembler à quelque coin de très ancien port. Quelques-unes de ces maisons, comme *le Saumon*, ou les trois façades sculptées du quai aux Avoines, sont d'une excellente architecture. Mais celles aussi que l'archéologue dédaigne ont souvent ce pittoresque vieillot et coloré qui fait l'attrait principal des anciennes villes belges. Quant à la place, trop grande, et au milieu de laquelle la statue de Marguerite d'Autriche a l'air minuscule, elle est pittoresque pourtant, avec l'architecture variée de ses façades, les unes s'encapuchonnant de toitures à lucarnes, les autres terminées en pignons découpés, d'autres enfin n'offrant que le dé de plâtras blanc des maisons bourgeoises du XIXe siècle. Reculez jusque sous le porche des Halles, et vous verrez se mêler, comme disposée par un peintre, la forêt des toits, des tourelles et des lucarnes. De cette masse, la tour immense émerge brusquement et plonge dans le ciel. Tout autour d'elle, des nuées d'oiseaux tournoient en criant, comme s'ils voulaient accompagner le carillon qui sonne d'heure en heure, et en ce moment Malines la Silencieuse semble sortir de sa léthargie. Un frémissement parcourt ses places et ses ruelles, mille bruits confus se perçoivent, et l'on sent que, sous ce sommeil apparent, il y a une vie mystérieuse, une force féconde et tranquille. Cette ville peut parfois se replier vers son passé, mais elle sait pourtant que le présent existe. Peut-être regrette-t-elle le temps lointain où elle était la capitale des Pays-Bas, mais elle n'en participe pas moins de grand cœur à l'effort de la Belgique moderne.

BRUGES : LE LAC D'AMOUR ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

LA FLANDRE OCCIDENTALE

Bruges, sœur aînée d'Anvers. — La métropole commerciale de l'Occident au moyen âge. — Grandeur et décadence d'un port. — L'art brugeois. — Les monuments du passé. — L'architecture de la brique. — Évocations et légendes. — Ostende, capitale d'été de la Belgique. — Un caravansérail du plaisir. — Les petits bains de mer belges. — Les dunes et la Flandre maritime. — Une population de pêcheurs. — Furnes et le « Veurne-Ambacht ». — Une histoire héroïque. — La procession de Furnes. — Dévotion médiévale. — Les petites villes flamandes. — Ypres la Morte. — Une ville du passé. — Courtrai et le pays du lin. — Les combats de coqs et la fraude.

Anvers, on l'a vu, apparaît dans la Belgique moderne comme un microcosme ayant sa vie particulière : formée autour d'un comptoir maritime, embarcadère et tête de pont, cette ville, unique dans les Pays-Bas, sinon dans l'Europe, semble avoir façonné un peuple spécial, un peuple d'intermédiaires et de commerçants très différent des ouvriers et des agriculteurs du reste de la Flandre. Mais si, quittant les bords de l'Escaut pour la Flandre maritime, nous parcourons ces cités déchues qui, dans le somnolent bien-être du présent, semblent regretter un fastueux passé, si nous interrogeons leurs monuments, leurs souvenirs et leur histoire, nous constaterons que la métropole de la Belgique moderne n'a fait qu'hériter du commerce, de la richesse et de la psychologie mercantile qu'on vit à Bruges, et dans toutes les villes qui entouraient Bruges, il y a cinq cents ans. « Li estaz et la soustenance du contée de Flandres, qui de lui ne se puet chevir se d'alleurs ne li vient, — écrit en 1297 Gui de Dampierre à Philippe le Bel, — est de la marchandise qui acoustumée i est de venir de toutes les parties du monde, par mer et par terre. »

Ce souverain du moyen âge avait bien vu son pays. Le trait le plus saillant que présente toute la contrée à cette époque reculée, c'est déjà l'écrasante prépondérance que le commerce et l'industrie y exercent sur toute la vie sociale. Dans l'Europe de ce temps-là, les bassins de la Meuse et de l'Escaut sont par excellence le pays des marchands et des artisans. Ils y font naître une civilisation de nature très particulière et, malgré les malheurs qui, durant quelques siècles, ont fondu du dehors sur cette terre, l'empreinte que cette civilisation économique a donnée aux habitants s'est perpétuée jusqu'au temps actuel. Mais, par un étrange jeu de la destinée, il se trouve que c'est précisément dans la partie du pays qui, d'abord, vit naître cette civilisation mercantile et industrielle, qu'elle a le plus de peine à renaître. Apparemment résignées à ne plus connaître la gloire et la richesse qu'en manière de souvenir, Bruges et la Flandre maritime vivotent tranquillement, et ce peuple qui, jadis, fut parmi les plus opulents du monde, se contente, aujourd'hui, avec une inconsciente philosophie, de cultiver son jardin.

Ce contraste singulier entre l'intensité de la vie passée et la tranquillité confortable et résignée de la vie présente est le caractère dominant de toute la Flandre occidentale, — car Gand et la Flandre orientale participent beaucoup plus de la vie moderne, — mais c'est à Bruges qu'il se manifeste avec le plus de netteté et avec le plus de poésie. Ses églises, ses couvents, les séminaires qui s'y groupent autour de l'archevêché, en font la

PLAN DE LA VILLE DE BRUGES.

Le beffroi. La cathédrale Saint-Sauveur. Notre-Dame.

VUE PANORAMIQUE DE BRUGES.

citadelle du catholicisme belge et lui donnent un aspect grave et recueilli, une poésie dévote qui lui a valu dans l'Europe artiste une immense réputation.

BRUGES

L'origine et l'histoire. La Venise du Nord. — L'origine de Bruges, comme de beaucoup de villes flamandes, remonte à l'évangélisation du pays. Cette ville est mentionnée dès le commencement du VIIe siècle, et les hagiographes assurent que saint Amand y séjourna; saint Éloi, dit la légende, y aurait bâti une chapelle, et saint Boniface, peu après, une église. Ce qu'on sait de positif, c'est que, vers 879, le fondateur du comté de Flandre, Baudouin Bras de Fer, ayant détruit un parti normand qui dévastait le pays, construisit un château fort, à la tête d'un pont jeté sur la Reye, petite rivière que le déboisement du pays a desséchée, et dont il ne reste plus qu'un souvenir. De là le nom de Bruges (en flamand *Brugge*, pont). Bien situé, à proximité de la mer qui venait jusque-là à cette époque par le bras de mer du Zwyn, le bourg qui se forma autour du château de Baudouin Bras de Fer prospéra rapidement, et, vers l'an 1093, Robert le Frison vint y établir sa résidence et en fit la capitale du comté. Il était loin, certes, d'en occuper le centre; mais il était le mieux placé de tous les châteaux flamands, et c'est aux cantons au milieu desquels il s'élevait qu'appartient en propre le nom de Flandres (*Flandriæ*, mot qui désignait des plages submergées ou des terrains plus ou moins coupés par de grandes flaques d'eau).

Dès le XIe siècle, Bruges semble avoir été un centre commercial. Mais ce n'est qu'au XIIIe que sa prospérité s'accrut tout à coup et que son renom devint universel. Situé à mi-chemin entre le Sund et le détroit de Gibraltar, son port, en contact presque immédiat avec la mer, voit affluer à la fois les marchandises du Nord et celles du Midi, si bien que, dès 1140, il n'est plus ni assez vaste ni assez profond pour recevoir les vaisseaux qui entrent dans le Zwyn. Sous le règne de Philippe d'Alsace (1157-1191), on aménage à Damme un nouveau havre, relié à la ville par un canal. Puis, pendant les années suivantes, d'autres petites villes s'élèvent sur les bords du golfe : Termuyden, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques maisons autour des ruines de l'église; Munikerede, représentée par une douzaine de fermes éparpillées dans la campagne; L'Écluse (Sluys) enfin, dont les clochers annonçaient aux navires l'entrée de la rade. Des digues puissantes, que Dante a vantées, marquaient les bords du chenal; des pilotis et des balises en signalaient les bas-fonds; les grosses tours de Termuyden, d'Oostkerke, de Damme et de Liseweghe s'alignaient de proche en proche comme des phares le long de la côte et semblaient indiquer le chemin qui conduisait le navigateur vers le beffroi de Bruges. « Les passes du Zwyn étaient alors, dit M. Pirenne, aussi connues des marins que celles des lagunes de Venise, et l'on trouvait sur le *Groote Markt* (Grand Marché) une animation aussi grande, une foule aussi bigarrée que sur la place Saint-Marc. » Les marchands de tous les pays maritimes de l'Europe fréquentaient le port flamand, depuis la Provence jusqu'au fond de la Baltique. Les Allemands, les Anglais et les Scandinaves s'y mêlaient aux Normands, aux Florentins, aux Portugais, aux Espagnols et aux Gascons. La ville présentait un caractère cosmopolite que l'on n'eût alors rencontré nulle part ailleurs au nord des Alpes, car elle était le marché commun des peuples germaniques et des peuples romans.

Mais, par un singulier phénomène, tandis que Bruges devenait le grand marché de l'Occident, elle perdait sa flotte de commerce. A mesure que les vaisseaux étrangers se pressaient plus nombreux dans son port, les vaisseaux flamands s'y faisaient plus rares. Ses marins, au XIIIe siècle, pratiquent encore le cabotage et se livrent activement à la pêche, mais ils ne prennent plus qu'une part minime à la navigation au long cours. « Comme dans la Belgique contemporaine, dit M. Pirenne, la puissance maritime, dans la Flandre du XIIIe siècle, ne répond nullement à l'importance du commerce, et ce n'est pas Londres ou Hambourg qui rappelle de nos jours ce qu'était Bruges il y a six cents ans : c'est Anvers. » Ingénieuse remarque, où se distingue ce qu'il y a de permanent dans la psychologie d'une race. Les mêmes causes produisent les mêmes effets, et l'on explique de la même façon l'insignifiance de la marine flamande au XIIIe siècle et l'inutilité de tous les efforts que l'on a faits jusqu'ici pour doter la Belgique contemporaine d'une marine marchande.

Tant que les marchandises venant d'Italie, d'Allemagne ou de France étaient arrivées à Bruges en suivant le cours des fleuves, c'étaient des vaisseaux brugeois qui les avaient transportées vers l'Angleterre et vers le Nord. Mais, à partir du moment où le commerce maritime se substitua au commerce fluvial, les navires étrangers qui vinrent déposer leur cargaison sur les quais de Damme ne les abandonnèrent qu'après avoir pris un nouveau chargement. Par la force même des choses, l'industrie des transports fut abandonnée par les Flamands. Ceux-ci ne cherchèrent pas non plus à fonder des comptoirs au dehors; la richesse venait naturellement à eux, et ils n'eurent, en quelque sorte, qu'à se laisser faire. Leur commerce prit peu à peu un caractère de plus en plus sédentaire, et leur rôle se réduisit à celui de courtiers ou d'intermédiaires entre toutes les nations de l'Occident.

BRUGES : L'HOPITAL SAINT-JEAN.
Cet hôpital, construit au XIIe siècle, est célèbre par les chefs-d'œuvre du peintre Memling qu'il renferme.

Si l'on tient compte des changements qui se sont produits dans l'outillage économique, on constate donc que la Bruges du XIIIe siècle est exactement l'Anvers du XXe siècle. C'est un comptoir ouvert à tous les peuples, et l'on y parle autant l'italien et le français que le flamand.

Et, ce qui est remarquable, c'est qu'à la différence de la plupart des souverains féodaux, les comtes de Flandre, loin d'entraver ce mouvement commercial par des mesures fiscales, surent très intelligemment le favoriser. Tous les princes de la dynastie nationale furent les alliés de la bourgeoisie, et leur politique eut toujours un caractère nettement libéral, ou, si l'on veut, libre-échangiste. Tandis qu'à Venise les étrangers, parqués dans leurs « fondachi », sont étroitement surveillés par la République, qui les oblige à n'avoir de relations d'affaires qu'avec les Vénitiens, dans la grande ville flamande, ils peuvent librement commercer, s'associer entre eux ou avec les gens du pays; seule, la vente au détail, réservée à la bourgeoisie indigène, leur est interdite. Cette liberté commerciale, autant que la diversité des peuples qui se rencontraient à Bruges et qui y commerçaient, y développa très promptement le commerce de l'argent. Au XIIIe et au XIVe siècle, Bruges est le grand centre financier du nord de l'Europe. A côté des bourgeois enrichis qui faisaient simplement fructifier leur fortune, on vit bientôt s'installer des banquiers du Midi : Lombards, Cahorsins, Florentins et Siennois. Grâce à leur habileté financière et aux capitaux considérables dont ils disposaient, ces étrangers ne tardèrent pas à monopoliser entre leurs mains toutes les opérations de crédit. Mais les Brugeois ne s'en offusquèrent pas plus que les Anversois d'aujourd'hui ne s'offusquent de voir les grosses entreprises maritimes accaparées par les Allemands : ils savaient d'instinct que toutes les opérations financières laisseraient à leur ville de sûrs profits.

L'organisme commercial brugeois est tellement fort au moyen âge qu'il impose toujours ses nécessités propres aux souverains. Seul, Louis de Nevers, plus chevalier français que comte de Flandre, ne les voulut pas admettre : il y perdit sa couronne. Quant aux ducs de Bourgogne, qui, comme on l'a vu, oublièrent rapidement leur rang de princes français pour devenir des souverains nationaux des Pays-Bas, ils admirent très promptement la primauté des intérêts commerciaux en Flandre, et ce fut même sous Philippe le Bon que la civilisation brugeoise atteignit à son plus grand éclat.

Ce prince s'intitulait le Grand Duc d'Occident et, de fait, Bruges, sa capitale, est bien alors la véritable capitale de l'Occident. Seules, les villes d'Italie peuvent rivaliser avec elle en fait d'élégance, de richesse et de splendeur monumentale. Paris sort à peine de la plus atroce des guerres civiles; Londres n'est encore qu'un grand village; les villes du Rhin sont dépassées de loin : la capitale flamande est vraiment la plus belle cité de la chrétienté septentrionale.

Mais rien n'est plus éphémère qu'une prospérité qui doit tout au commerce. Même sous le règne de Philippe le Bon, si brillant, on pouvait apercevoir des symptômes de décadence : le Zwyn s'ensablait; les guerres de Charles le Téméraire, que suivit la déplorable administration de Maximilien d'Autriche, veuf de la malheureuse Marie de Bourgogne et tuteur de ses enfants, lui portèrent des coups sensibles. A la fin du XVe siècle, les banquiers étrangers commencent à quitter Bruges pour Anvers : cinquante ans après, les quais de Damme étaient à jamais désertés par les navires.

En vain les Brugeois tentèrent de résister aux coups de la fortune; en vain ils s'efforcèrent de lutter contre la concurrence d'Anvers triomphante. Tout conspirait contre eux : l'hostilité de Maximilien qu'ils avaient gravement offensé, l'ensablement du Zwyn, l'indifférence, l'égoïsme, fruit d'une trop longue prospérité, qui s'était emparé des principaux citoyens, et enfin cette loi de l'histoire qui condamne au sommeil ou à la mort les villes et les peuples qui ont trop vécu.

L'art brugeois. — Par un phénomène assez étrange au premier abord, l'art que produisit cette civilisation marchande et qui, dans la ville moderne, perpétue les souvenirs de ce passé d'opulence, n'a pas, au premier abord du moins, les caractères qui distinguent d'ordinaire les cultures artistiques d'origine mercantile : il n'a rien d'ostentatoire, et, si l'on y trouve quelque sensualité, on n'y distingue en aucune façon cette hâte de jouir, ce besoin de briller, cet amour du théâtral et du pompeux qui éclatent chez les plus grands maîtres de Venise ou d'Anvers. Un trait, pourtant, dans l'histoire de l'art brugeois, rappelle ses origines. C'est que la plupart des peintres qui l'ont formé viennent de l'étranger : les Van Eyck du Limbourg, Memling du Rhin, d'autres de Hollande, d'autres de France; tous n'en sont pas moins Brugeois, et c'est la civilisation brugeoise dont ils expriment l'idéal. L'organisme commercial, incapable de produire un artiste par lui-même, assimile ceux qui se sont formés en d'autres lieux.

Voilà le seul stigmate dont la psychologie mercantile ait marqué cette grande école d'art : c'est qu'alors l'idéal chrétien, qui était l'idéal européen tout entier, était encore si puissant qu'il gouvernait tous les artistes, que ceux-ci vécussent à Bruges, à Paris ou à Florence. Les Van Eyck et Memling exprimaient un idéal européen; et si, ce faisant, ils pouvaient être avant tout Brugeois, c'est parce que c'était à Bruges que, par suite de circonstances spéciales, cet idéal atteignait sa plus grande force et son plus grand éclat. Au reste, à côté de ce mélange de mysticisme et de réalisme qui fait le charme étrange des Van Eyck, de Memling, de Gérard David et de tous les maîtres brugeois, on trouve dans leurs œuvres une richesse de coloris, un amour du costume et du décor, une sensualité délicate et raffinée qui suffiraient à

LA CHÂSSE DE SAINTE URSULE, PAR MEMLING.
Conservée à l'hôpital Saint-Jean.

MEMLING : LA MORT DE SAINTE URSULE.
Un des panneaux de la châsse de la sainte.

montrer qu'ils travaillèrent dans une ville extrêmement opulente. Qu'on aille à l'hôpital où, dans un cadre délicieusement recueilli, on peut voir la *Châsse de sainte Ursule*, le *Mariage mystique de sainte Catherine*, et quelques excellents portraits de Memling; qu'on aille dans cet exquis musée communal où il n'y a que très peu de tableaux, mais quatre ou cinq chefs-d'œuvre, — dont la *Vierge* du chanoine Van der Paelen, de Van Eyck, ainsi que le portrait de la femme de ce peintre et la *Justice du roi Cambyse*, de Gérard David, — on verra que, dans tout cet art, une sensualité très fine se mêle à la dévotion et vient en rehausser la ferveur. C'est là ce qui fait son originalité. Certes, l'idéal qu'il exprime, c'est l'idéal occidental, l'idéal chrétien façonné par la terre et par l'histoire de l'Ouest européen; peu de choses le séparent de celui qui exalte à la même époque les populations du Rhin et de l'Ile-de-France; mais il s'en distingue par certaines nuances, et ces nuances, il les doit précisément à cette sensualité catholique étrangement affinée, qui fait de la piété non un devoir, mais un moyen d'assurer confortablement sa vie intérieure et de lui donner même une sorte de volupté subtile.

Assurément, ni Van Eyck, ni Memling, ni aucun de leurs émules ne voyaient tout cela dans l'art où ils s'efforçaient. Ils peignaient bonnement pour gagner leur vie et pour faire leur salut, et ce sentiment de volupté mystique que nous éprouvons devant leurs œuvres, c'est nous qui l'y mettons. Mais quoi! ne faut-il pas le recul des siècles pour apprécier une civilisation qui ne prend son unité de caractère, sa signification universelle que lorsqu'elle a cessé de vivre et de changer?

Aussi bien, Bruges elle-même forme le plus merveilleux des cadres à cet art de Van Eyck et de Memling. Rien en elle ne subsiste aujourd'hui de ce grand port commerçant dont nous avons cherché à évoquer la richesse et la puissance. Rien ne rappelle ses origines boutiquières et mercantiles. C'est une grande dame, une respectable douairière réduite à la gêne, qui soutient avec dignité la vieille maison de ses ancêtres, et n'a rien voulu vendre de ses meubles de famille.

Promenade dans Bruges. — Pour bien voir Bruges, pour en prendre une impression décisive et forte, il faudrait éviter d'y arriver par la gare : le gothique de pacotille de cet édifice, dont le hall a de faux airs d'église, semble fait pour prévenir un homme de goût contre la ville tout entière; il faudrait descendre dans quelque station voisine et y arriver à pied; y entrer par une de ces portes fortifiées, la « Porte maréchale » ou la « Porte des baudets », vieilles tours à demi ruinées, dont l'aspect formidable s'est alangui dans un pittoresque bon enfant et qui s'entourent délicieusement de mousse et de lierre. Avant de l'atteindre, et tandis qu'on chemine à travers la campagne verdoyante, on voit se détacher dans le ciel la silhouette de la ville. Les grands paysagistes de Flandre ont dit au monde entier qu'un des charmes de ce pays, c'est la beauté de ses ciels. Que septembre les charge de ses pesants nuages fantastiquement dorés et nacrés vers le soir, ou que juillet y mêle l'éclat mourant de la perle à la douceur d'un azur apâli, ils ont toujours pour des

LA PORTE MARÉCHALE.

yeux de peintre une beauté mystérieuse qui ne se peut comparer qu'à la lumière fine et diaprée de l'Ile-de-France. C'est dans une douce buée, sous une nue chatoyante, qu'il faut voir les tours de Bruges et son héroïque beffroi émerger du peuple confus des pignons et des toits. Une partie des remparts subsiste encore, et, tandis que les grands arbres du canal de Damme perpétuent mystérieusement reposant que ces canaux qui, serpentant à travers la ville, sont le dernier souvenir de son port! Mais plus rien ne rappelle leur vie commerciale de jadis. Aucun bateau n'y chemine et, seuls, des cygnes très lents sillonnent leurs eaux lourdes.

Ces cygnes ont leur légende : c'est en expiation d'un crime

PORTE SAINTE-CROIX ET MOULINS A VENT SUR LE CANAL.

VIEILLES MAISONS A BRUGES.

le souvenir de la voie triomphale où, jadis, passaient les galères, voici que se dressent les derniers survivants de ces moulins qui faisaient autrefois vibrer dans l'air charmé les toiles gonflées de leurs ailes blanches.

Passons sous la voûte surbaissée de la porte. Voici d'abord un délicieux petit château en briques roses : c'est le *Hof van Brugghe* (la cour de Bruges), le local vénérable où la gilde de Saint-Sébastien reçoit les jours de fête, en grand apparat, les arrière-neveux de ces bourgeois gras et reposés qui, dans les toiles de Pourbus, font l'effet de matérialiser un symbole de vie heureuse et fleurie. Le faubourg s'avance jusqu'au pied des remparts. Ce sont de petites maisons basses, en briques rouges patinées par le temps, ou couvertes d'un crépi jaunâtre, sur lequel tranchent violemment les volets verts. Elles s'alignent le long d'une large rue, paisible et somnolente, où des enfants jouent, où des ménagères, sur le pas de leur porte et les poings sur les hanches, commèrent avec une sage lenteur. Puis, elles se groupent en des ruelles, en des impasses, en des culs-de-sac au fond desquels on distingue l'atelier sonore d'un maréchal ferrant ou d'un charpentier. Et peu à peu, tandis qu'on s'amuse à chercher leur caractère individuel, tandis qu'on s'attarde au savoureux étal d'un fripier, à l'officine d'un horloger, qui, le front contre la vitre, besogne lentement parmi ses montres et ses vieilles horloges, on arrive au centre de la ville, au cœur de ce *bourg* qui, dès le IXe siècle, massa ses maisons bourgeoises autour du château de Baudouin Bras de Fer.

Mais il ne faut pas s'y attarder. Avant de visiter ces monuments de Bruges qui tous racontent quelque page de son histoire, il faut, pour la bien comprendre, prolonger la flânerie dans les rues, afin de la saisir dans son intimité.

Bruges, en effet, est une ville intime. Certes, à voir ses grands hôtels bien clos, dont les hautes fenêtres se garnissent de rideaux soigneusement tirés, à toujours passer devant ces éternelles maisons bourgeoises, dont les vitres mystérieuses ont l'air de vous regarder avec dédain, on conçoit qu'il doit être assez difficile de pénétrer sa vie secrète, mais on devine la douceur tranquille et un peu ennuyée qui doit y baigner l'existence.

Il semble que ce soit là la ville rêvée pour ceux qui, le cœur chaviré par quelque grande douleur ou quelque grande passion, voudraient se retremper dans le calme lénitif qui conseille l'oubli. Quoi de plus recueilli, quoi de plus aimablement assoupi que ces petites places plantées de vieux ormes! Quoi de plus public qu'ils voguent éternellement sur les flots brugeois; ils évoquent la mort de l'écoutète Pierre Lanchals, mis à mort par les bourgeois révoltés contre Maximilien, car c'est en réparation de ce meurtre que la ville fut condamnée à entretenir perpétuellement ces oiseaux solennels qui rappellent, dit-on, le blason du magistrat assassiné. Et le fait est que, quand on les voit voguer doucement le long des murs du canal du Rosaire, ils font songer à de funèbres ombres, de même que ces petites vieilles qui vont à pas menus enveloppées de grandes mantes noires et, tout en cheminant, marmottent des oraisons.

Que l'on erre le long des quais ou que, dans une de ces petites barques qu'on peut louer à certains endroits de la ville, on parcoure le dédale de ces canaux qui se croisent et s'entre-croisent, et dans lesquels les maisons plongent à pic, on pensera non seulement au titre que les voyageurs d'autrefois décernèrent à Bruges : la « Venise du Nord », mais aussi à cet autre titre que lui donna le poète Georges Rodenbach : « Bruges la Morte. » C'est bien ici le cimetière d'un peuple, le cimetière d'un art, le cimetière d'une gloire. Tout semble y regarder vers le passé. Les pas y sont ouatés de silence; on a envie de parler bas comme pour ne pas éveiller quelqu'un, comme pour ne pas troubler une agonie. Il semble qu'on soit loin de tout, et, pour peu que l'heure s'y prête, qu'un peu de brume habille les choses et mette entre le spectateur et elles cette imprécision qui semble donner à un décor vivant l'allure d'un rêve, on pourra, sans grand effort, se replonger avec intensité dans un passé lointain. « La fée des eaux se lève alors dans l'ombre pâle, dit Camille Lemonnier, qui est un des fervents de Bruges. Elle a un doigt sur les lèvres comme la gardienne du mystère et du silence qui règnent dans les maisons. Lentement, sa main trace des cercles dans l'air comme au-dessus de quelque chimérique clavier. A ce geste d'évocation que comprennent les fantômes, de douces figures blanches d'abord flottantes et qui, peu à peu, revêtent une forme, sortent de leurs retraites, s'animent d'une fleur de beauté lointaine où revit la candeur des vierges de Memling et, sur les grands murs penchants, laissent couler le flot de leur traîne. En même temps, les petites fenêtres à croisillons s'allument à la chaleur et à la gaieté de la vie intérieure reconstituée : autour des tables, les opulents « poorters », en magnifiques habits, fêtent leur saint patron; les consuls des « Nations », qu'on vit lors de la joyeuse entrée de Philippe le Bon s'avancer comme des princes par les rues avec un si pompeux arroi qu'on n'eût pu dire lesquels

LE CANAL ET LE PONT DU BÉGUINAGE

étaient le plus caparaçonnés d'or, d'eux ou de leurs chevaux, président l'assemblée du Conseil, leurs larges carrures à l'aise dans des cathèdres sculptées. Ailleurs, parmi le chatoiement des draps de Damas et des satins d'argent, un homme grave, courbé sur un pupitre, lustre, au moyen de minces pinceaux qu'il trempe dans des godets diversement colorés, des vélins vermeils où, lentement, son patient travail fait éclore des hommes et des femmes parés de tuniques drapées comme l'arc-en-ciel. Ailleurs encore, un jeune bourgeois, la peau lisse et odorante, vêtu d'un de ces amples et chatoyants costumes qui exagéraient la forme du corps, se penche sur une Gretchen songeuse, dont la main tire machinalement le fil d'une tapisserie, et lui verse dans l'oreille la musique insidieuse de ses amoureux propos. Ployées sur le comptoir d'un marchand de drap, de belles filles aux chairs roses froissent entre leurs doigts des étoffes raides d'or, hésitant encore et pourtant déjà conquises par la splendeur des nobles cassures que le drap déroule jusqu'à terre.

. . . . . .

« Cependant, une rumeur de vie turbulente s'élève graduellement des quais voisins, mêlée au piaulement des flûtes et aux aigres sonorités du cuivre, tandis que, sur un rythme dansant, s'avance, parmi les cris de liesse de la foule, un fastueux cortège de seigneurs en habits de parade. En même temps, l'eau fendue par une nuée d'embarcations, les unes décorées de flottantes draperies, avec des grappes de femmes et de musiciens dont les vêtements bariolés constellent l'eau de reflets moirés, les autres conduites par des mariniers et gémissant sous une pyramide de marchandises, s'agite et bouillonne aux coups des avirons.

« Et comme des ordonnances de tableaux, toutes ces visions composées de souvenirs d'art et qu'un caprice de l'atmosphère a suffi à projeter en vives lumières sur la toile de fond du cerveau, développent devant les yeux, dans le muet effacement du présent, les vaillances, les tendresses et les gloires du passé. Mais, de même qu'une dernière flambée de jour dans le crépuscule leur a donné la vie, la lumière remontée aux espaces solaires les emporte avec elle dans les cieux vides. Du mirage charmant qui, pour un instant, a peuplé l'air d'allées et venues, il ne reste que les mélancolies de la solitude et de la mort. »

La mort? Sont-ce bien des idées funèbres que Bruges évoque uniquement? Est-il vrai qu'il faille aller jusqu'à ce faubourg dénudé où s'amorce le nouveau canal qui relie la ville à la mer pour échapper à l'odeur de cimetière qui monte de ses canaux d'eau croupie? Ne nous laissons pas entraîner par les images d'une trop facile littérature; les Brugeois protestent depuis longtemps contre cette appellation : « Bruges la Morte »; — et, quand il s'est agi d'élever un monument au poète qui l'avait imaginée, ils refusèrent de lui donner asile : c'est à Gand que les admirateurs de Georges Rodenbach ont évoqué sa mémoire. Cette rancune a fait sourire, mais le sentiment qui la dicta est tout à fait légitime : Bruges n'est pas morte. Elle s'engourdit dans une résignation où il y a de la sagesse, sinon de la philosophie; une sagesse un peu courte, mais une sagesse qui convient après tout aux vieux peuples : la soumission à l'irréparable. En dépit de quelques espoirs bruyamment manifestés lors de l'inauguration des installations maritimes, elle sait que les paquebots ne reprendront jamais la route qu'ont abandonnée les galères; elle sait que la grand'route des richesses ne repassera jamais par le *Groote Markt;* elle n'envie pas Anvers, et peut-être même la dédaigne-t-elle un peu. Elle met son idéal dans une vie confortable et dévote; elle savoure l'orgueil de ses souvenirs et la volupté de sa piété. Elle n'est pas morte, elle ne meurt pas, elle vivote délicieusement.

CANAL DU ROSAIRE ET BEFFROI.

VUE PRISE A L'INTÉRIEUR DU BÉGUINAGE.

Le Béguinage et le lac d'Amour. — C'est dans un faubourg de Bruges que cette impression de vie recluse, cherchant dans sa réclusion son bonheur ou même sa volupté, s'impose le plus immédiatement à l'esprit. A l'extrême sud de la ville, tout près des remparts, se trouve un site délicieux; un grand étang, dans lequel baigne une vieille tour et que ferme un pont de pierre du côté de la ville, étale ses eaux paisibles : c'est le *Minnewater*, le lac d'Amour, dont le nom seul, comme une musique vieillotte, suscite des images mélancoliques et tendres. Le lieu est étrangement solitaire, perdu dans l'ombre des grands arbres. Il a des berges gazonnées et qui, l'été, sont très fleuries.

Phot. Puttemans.

LA SORTIE DU BÉGUINAGE.

Une infinité de nénufars décorent la surface des eaux. Quelques rares maisons très anciennes s'y reflètent, et il semble que les prières des béguines voisines donnent à l'atmosphère que l'on respire on ne sait quelle tendresse mystique. Il faut suivre la rive. Un canal, qui passe sous l'arche d'un pont vétuste, fait communiquer le lac avec les canaux de la ville, et tout près s'ouvre, sous un grand Christ de pierre, un porche sobrement décoré d'un vieil écusson : c'est l'entrée du Béguinage. Autour d'une église qui se dresse au milieu d'un terre-plein herbu, ombragé de grands ormes, s'alignent de minuscules maisonnettes d'une propreté méticuleuse. Derrière leurs fenêtres soigneusement closes, des géraniums et des cinéraires mettent l'éclat de leurs corolles. Parfois, sur le pas de la porte entr'ouverte, une petite vieille, quand le jour est beau, s'assoit sur une chaise basse et, son carreau de dentelle sur les genoux, besogne avec lenteur. A certaines heures, au moment des vêpres ou de matines, toutes les maisonnettes s'ouvrent les unes après les autres, et toutes les petites vieilles sous le même uniforme vont d'un même pas menu vers le sanctuaire, où elles égrènent automatiquement leurs prières. Rien au monde ne donne une pareille impression de paix benoîte, de vie réduite. On sent qu'un pauvre bonheur tranquille, mais dont beaucoup d'âmes se contentent, habite là, et avec sa règle mi-mondaine, mi-conventuelle, le Béguinage a l'air plus fermé au monde présent que la Trappe.

COSTUME TRADITIONNEL DES BÉGUINES.

Ces béguinages sont une des particularités de la Belgique. Ils ont existé au moyen âge dans toute l'Europe centrale, mais on n'en trouve plus aujourd'hui qu'en Flandre et en Hollande. Ces institutions, fondées, dit-on, par Lambert le Bègue, un prêtre de Liége, vers 1170, ont pour but d'assurer une vie pieuse, honorable et charitable aux femmes de toutes les classes de la société. Ce n'est pas le cloître, ce n'est pas le monde; les béguines font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance à leur supérieure, dite « la grande dame », nommée par l'évêque; mais ces vœux ne sont pas perpétuels, et il arrive que des béguines quittent la communauté pour se marier ou pour rentrer dans leur famille. Pour être reçue dans un béguinage, une fille ou une veuve doit apporter un témoignage de conduite irréprochable et posséder un revenu annuel d'au moins 110 francs. Il y a, de plus, environ 500 francs à payer en entrant, pour le logement et l'entretien de l'église. L'admission définitive n'a lieu qu'au bout de deux ans de noviciat, par un vote. Les novices vivent en communauté dans les plus grandes maisons du béguinage, sous la surveillance d'une dame supérieure. Au bout de six ans, elles ont le droit de se retirer dans une maisonnette particulière et même de prendre en pension des dames étrangères à l'institution. Deux ou trois fois le jour, les béguines assistent à l'office à l'église, et nulle part mieux qu'à ces humbles cérémonies, on ne perçoit le caractère mécanique et lénitif de cette dévotion trotte-menu, d'autant plus sûre, d'autant plus religieusement sage qu'elle ignore les grands élans.

Il y a des béguinages dans la plupart des vieilles villes flamandes. Les plus importants sont à Malines, à Gand et à Courtrai; mais aucun n'a le caractère du béguinage brugeois. L'esprit du béguinage, à Bruges, semble avoir gagné la cité entière, et toutes les femmes du peuple et de la petite bourgeoisie qu'on rencontre encore, vêtues de l'antique mante noire à la flamande, ont l'air de se diriger vers le Minnewater, non pour y chercher le philtre d'amour, mais pour y trouver le repos ouaté et la volupté dans la dévotion.

LA CATHÉDRALE SAINT-SAUVEUR.

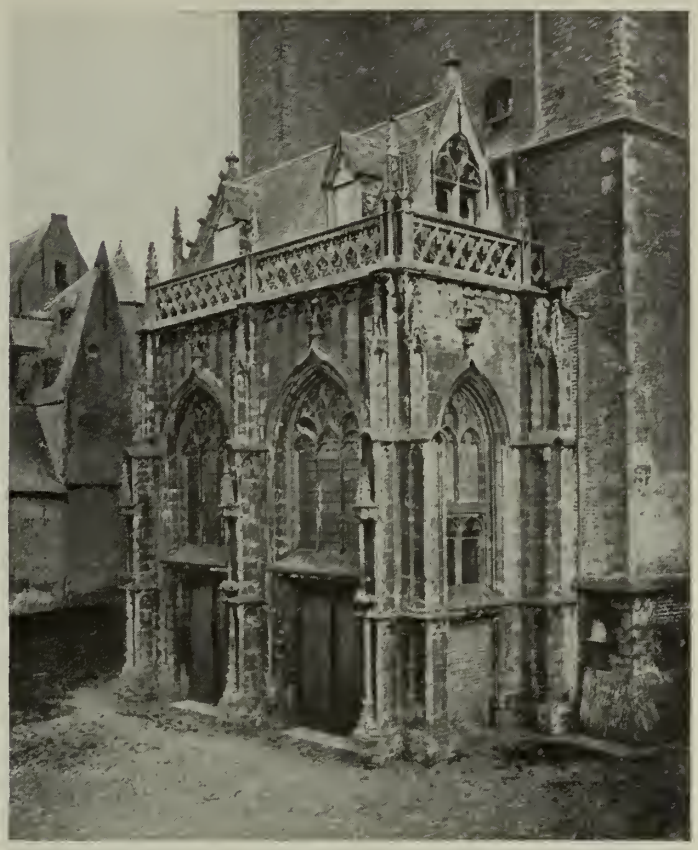
PLAQUE TUMULAIRE DU XVe SIÈCLE EN CUIVRE REPOUSSÉ.
(Église Saint-Sauveur.)

LES MONUMENTS DE BRUGES

Cette atmosphère de paix benoîte, de dévotion minutieuse et voluptueuse que l'on sent dans les rues de Bruges, on la retrouve dans la plupart de ses monuments. Il y a un style brugeois qui se perpétue dans la suite des âges et qui modifie dans un sens local tous les grands styles architecturaux de l'Europe occidentale : le roman, le gothique, la Renaissance et même le Louis XIV et le Louis XV. Ce qui le domine, c'est une sorte de minutie orfévrée, un goût de la ciselure, du petit détail raffiné, de la couleur plutôt que de la ligne, mais un goût beaucoup moins riche et beaucoup plus fin que ne l'est généralement le goût flamand. La nature de ce style tient, en grande partie, à la vieille civilisation bourgeoise qui l'inventa; il tient aussi et surtout, du moins pour ce qui concerne l'architecture, à l'emploi constant de la brique du pays, que le temps patine de la manière la plus riche et la plus variée. A Gand et dans la plupart des villes flamandes, les grands monuments sont en pierre. Bruges, Ypres, Furnes, et toute la Flandre maritime qui a subi l'influence brugeoise, sont restées fidèles à la brique nationale; mais on a su merveilleusement l'approprier aux nécessités des plus grands styles monumentaux.

Les églises. — C'est à l'église Saint-Sauveur, avec sa magnifique tour romane, que cet emploi de la brique est le plus remarquable. Sa grande nef en gothique primaire, ses porches cannelés, ses rosaces ajourées en font un véritable chef-d'œuvre architectural, un des types les plus intéressants de l'art religieux du moyen âge. De loin, cette tour a l'air d'un donjon militaire, et ce sont d'abord des idées d'austérité et d'héroïsme que cette noble silhouette évoque. Mais cette austérité s'adoucit dès qu'on pénètre dans le temple. Malgré sa hauteur et sa simplicité, l'intimité de la piété brugeoise y règne pleinement. Qu'importe qu'elle ait été surchargée au XVIe et au XVIIe siècle de quelques ornements d'assez mauvais goût! Ils disparaissent dans la poésie de l'ensemble; les lignes de la construction de 1223 subsistent tout entières, et la décoration polychrome qui a été exécutée en 1875 n'a pas réussi à détruire la grande impression que donne ce magnifique sanctuaire.

Cette décoration polychrome, œuvre d'une école d'art religieux dont le goût règne généralement dans le clergé de Belgique, l'école Saint-Luc, a abîmé plusieurs églises du pays. Les temples gothiques étaient-ils ainsi peinturlurés et dorés tout entiers, ou la polychromie n'était-elle réservée, aux belles époques de l'art gothique, qu'à certaines parties des nefs religieuses? Les archéologues à ce sujet sont loin d'être d'accord. Toujours est-il que, dans la restauration de certains édifices, l'école Saint-Luc a étrangement abusé du bleu, du rouge, de l'or et d'une décoration dont la fausse naïveté choque le bon goût, plus peut-être que le plus froid académisme.



PORCHE DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

Les autels maniérés du style jésuite sont d'un art admirable à côté de cette application forcenée du style de la rue Saint-Sulpice. A Saint-Sauveur de Bruges, du moins, le décorateur est resté sobre, et, si l'intérieur de l'église ne répond pas tout à fait à la splendeur de ses façades et de son clocher, elle ne laisse pas que de séduire le visiteur. Nous sommes là, du reste, dans un de ces musées comme en recèlent la plupart des grands temples catholiques de la Flandre. Telle est la prodigalité des tableaux et des sculptures que chaque chapelle apparaît elle-même comme un musée. Van Oost le Vieux, Pourbus, Quellyn le Jeune, Lancelot Blondeel, Thierry Bouts et d'autres maîtres moins célèbres y ont multiplié les images douloureuses des Christ, des Madeleine, des Vierge maternelle. Mais ces richesses artistiques pâlissent devant celles qui ont été réunies à Notre-Dame, autre belle église bâtie au XIIe et au XIIIe siècle. Quel est l'amateur de peinture qui ne goûterait le charme pittoresque ou mystique de *l'Adoration de l'Enfant Jésus* de Crayer; de *l'Adoration des Mages*, de Seghers, de ce grand tableau d'autel commencé par Van Orley, achevé par Geraerts, et restauré par Pourbus après les dégâts causés par les iconoclastes; de *l'Annonciation* et de *l'Adoration des Mages*, de Henri de Bles; de *la Transfiguration*, de Gérard David? Et la sculpture, à Notre-Dame, ne le cède nullement à la peinture.

VIERGE
ATTRIBUÉE A MICHEL-ANGE.

TOMBEAU DE MARIE DE BOURGOGNE (ÉGLISE NOTRE-DAME).
Exécuté de 1495 à 1502 par Pierre De Bakere, de Bruxelles.

A côté de cette *Vierge à l'Enfant* que l'on attribue à Michel-Ange (et qui, donnée à l'église en 1514 par un bourgeois de Bruges appelé Moescroen, serait celle que Condivi et Vasari ont décrite, en la désignant à tort comme un ouvrage en bronze), voici les admirables tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Une émotion s'attache à ces mausolées où reposent

LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

Que fonda au XIIe siècle le comte Thierry d'Alsace, pour y déposer quelques gouttes de sang du Christ qu'il avait rapportées de la Terre sainte.

le prince tragique en qui s'éteignit la maison de Bourgogne et sa fille, cette malheureuse duchesse qui ne connut ses peuples que par leurs révoltes. Le tombeau de Marie est le plus ancien : il a été exécuté de 1495 à 1502 par le sculpteur bruxellois De Bakere. Celui de Charles le Téméraire, érigé par les soins de Philippe II, qui se prit tout à coup d'une sorte de dévotion filiale pour son trisaïeul, n'est que l'imitation du premier par le sculpteur Jonghelinck. Les restes du Téméraire, qui avaient été transportés de Nancy à Bruges en 1550 par Charles-Quint, y furent solennellement déposés en 1559.

Les tableaux abondent aussi à Saint-Jacques, agréable église gothique complètement remaniée au XVIIe siècle d'ailleurs, ainsi qu'à Sainte-Anne, qui, construite vers 1500, a été réédifiée de 1607 à 1612 dans le style de la Renaissance. Mais c'est à la chapelle du Saint-Sang qu'apparaît avec le plus de magnificence le luxe religieux des Brugeois. Ce n'est qu'une petite construction, que fonda le comte Thierry d'Alsace (1128-1168) pour y déposer les quelques gouttes de sang du Christ qu'il avait rapportées de Terre sainte; mais le fondateur et tous les princes qui lui succédèrent se sont plu à orner comme une châsse cet édifice qui contenait la plus précieuse des reliques. C'est en quelque sorte un temple à deux étages. Bien que moderne, la polychromie de la chapelle supérieure est du plus grand goût. Quand, sous la nef claire, joyeuse, étoilée d'or, on voit apparaître les deux admirables toiles où Pierre Pourbus a représenté les membres de la confrérie du Saint-Sang, on comprend à merveille le caractère bourgeois, à la fois humble et fastueux, sensuel et mystique de cette dévotion flamande, qui donne son accent à la ville entière. Dans la chapelle Saint-Basile, c'est une religion beaucoup plus fruste et beaucoup plus austère qui parle à l'imagination. Le catholicisme pompeux qui se révèle dans les polychromies de la chapelle supérieure y fait place à un mystère de foi sombre et concentrée en elle-même. Des âmes moins souples, des corps plus rudes cherchaient ici dans la prière l'oubli des luttes civiles, et, selon les conjectures, c'est en ce lieu que Thierry d'Alsace venait s'agenouiller devant la relique qu'il avait rapportée de Jérusalem.

Cette relique est enfermée aujourd'hui dans une châsse qui apparaît comme un prodigieux travail d'orfèvrerie et que l'on montre dans le petit musée attenant à la chapelle. Une floraison touffue de camées, d'écussons, de rinceaux recouvre le mystérieux coffret que Jean Crabbe cisela en 1616. Jadis, on le promenait à travers les rues de la ville avec une pompe inouie. De grand matin, des musiques et des sonneries de cloches annonçaient la solennité ; puis les serments en grand arroi, les corporations avec leurs bannières, le comte, suivi de l'étendard de Flandre et de toute sa cour, se rangeaient sur la place, et brusquement, devant cette foule adorante et parée, un prêtre dressait, dans un geste de bénédiction, la fiole précieuse où chacun croyait voir rutiler le sang du Sauveur. Pour se déployer dans un cadre moins pompeux, la procession que chaque mois de mai ramène de notre temps n'en garde pas moins une émouvante et évocative splendeur. Le clergé brugeois sort alors toutes ses richesses, et l'on dirait que les personnages des tableaux de Memling se sont échappés de leurs cadres pour se promener par les rues. Pendant la neuvaine qui suit cette sortie annuelle, c'est pour les dames de Bruges une tradition que de refaire isolément ou par groupes le chemin parcouru par la procession du Saint-Sang. Le vendredi, d'autre part, est consacré dans ce sanctuaire à une curieuse coutume. Ce jour-là, la chapelle prend un air de fête : elle s'illumine des flammes des cierges, et au milieu de ce scintillement fantastique trône la relique du Saint-Sang. Un peuple dévotieux défile devant elle, et chacun pose ses lèvres sur le tube miraculeux.

Le beffroi. Les monuments civils. — La chapelle du Saint-Sang donne la clef de la dévotion brugeoise. C'est là que l'on comprend Bruges la Pieuse. Le beffroi lance dans le ciel de tout autres accents.

Le beffroi de Bruges, c'est la grande flamme de la vertu civique en Flandre. Reconstruit après l'incendie de 1280, sur les ruines de la tour tragique où les assassins de Charles le Bon (1119-1127) furent assiégés, pris et mis en pièces par une population justement indignée, il s'éleva brusquement au-dessus des maisons de la cité prospère, comme le symbole de ses libertés et de ses franchises. Ici, rien n'est donné au faste mercantile qui entraînera plus tard la population du port et du comptoir. Cette tour est la gardienne des droits durement conquis d'un peuple libre : elle déchire le ciel avec fierté, comme pour marquer que la rude population qui l'a construite ne craint personne au monde. Rien en elle n'évoque ni le recueillement ni la résignation : elle apporte le témoignage de ce que ce peuple eut de viril avant le temps où, énervé par la richesse, par les douceurs d'une civilisation purement com-

CHÂSSE DU SAINT-SANG.

Haute de 1m,30, exécutée par Jean CRABBE en 1616.

merciale, il se résigna si humblement à l'irréparable. Cette tour massive, carrée dans le bas, octogone dans sa partie supérieure, est de la plus belle époque gothique. Elle est ornée avec une admirable simplicité. Mais, dans les cannelures de ses ogives, la brique a été sculptée avec une habileté qui confond l'imagination, et le temps, dorant ces matériaux grossiers, leur a donné une patine singulière, qui les fait paraître aussi précieux que le plus noble marbre italien. La tour se dresse au centre d'un édifice qui paraît petit auprès de sa masse, et qu'elle écraserait si elle n'était si parfaite de proportions. Cet édifice, c'est l'ancienne Halle aux Draps. Il est postérieur au beffroi lui-même, mais il est du même style; et, lorsqu'on s'arrête en face de la tour au fond de la place, on peut se figurer qu'il en est la base. Il est occupé aujourd'hui par différents services communaux et par un petit musée archéologique sans grand intérêt.

Tous les souvenirs héroïques de la cité se rattachent au beffroi. C'est de là-haut que l'on sonna le tocsin, la nuit tragique où, à l'appel de Breydel et de Koning, — dont on voit aujourd'hui la statue sur la place, — les métiers en armes surprirent la garnison française, placée à Bruges par Philippe le Bel qui avait annexé le comté, et la massacrèrent tout entière; c'est de là que partit le signal de la révolte contre Maximilien, que les émeutiers brugeois tinrent pendant plusieurs semaines enfermé dans son hôtel. C'est de là qu'aujourd'hui encore, un guetteur surveille la ville et le pays entier, et signale les incendies : étrange survivance du passé, qui perpétue dans la ville moderne les coutumes d'autrefois!

Le passant qui veut bien connaître Bruges se doit à lui-même de visiter l'antre de cet homme-horloge, qui, veillant en plein azur au-dessus des toits, a pour mission de sonner le temps : c'est le régulateur de la cité, l'Argus qui la défend contre le danger du feu et quand, d'en bas, on songe à la vie qu'il mène, on est tenté d'y voir l'incarnation de l'âme brugeoise : ce n'est qu'un humble fonctionnaire qui ajoute le petit profit de son salaire municipal au revenu de quelque profession sédentaire.

Ils sont généralement trois guetteurs, du reste, se relayant dans cette veille sans trêve, sentinelles perdues, aux confins de l'infini, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents. L'un est horloger, les autres savetiers, et les coups de marteau discrets du batteur de cuir se mêlent curieusement dans cette étrange chambre au bruit du vent, aux murmures de la ville et aux sons des cloches.

Cette chambre des veilleurs, ouverte par huit larges baies sur l'espace, est peut-être l'observatoire où l'on peut le plus aisément se faire une vue synthétique du paysage brugeois. Dans cette merveilleuse lumière flamande si claire et si diaprée, la ville déroule ses toits, ses pignons, ses clochers : le rouge, le brun sombre et le jaune dominent, et, dans l'immense tapisserie verdoyante que la campagne étend sous les yeux du spectateur à perte de vue, elle fait l'effet d'une fleur somptueuse, d'une étrange tulipe grenat mouchetée de taches d'or. Il faut voir ce paysage par un beau jour clair : ces jours sont rares en Flandre, mais ils sont admirables. Tout le pays alors s'étale comme une de ces vieilles cartes que les anciens géographes illustraient de figures et peuplaient de la silhouette des monuments. A voir cette plaine immense, bordée très loin par les rangées d'arbres de ses routes courbés sous le vent de mer, on devine à quel point ce pays est l'œuvre des hommes qu'y plaça la destinée, et ceux-là même qui n'y ont point leurs origines comprennent le lyrisme qui saisit Camille Lemonnier sur la plate-forme supérieure du beffroi de Bruges.

« Salut, vieille patrie, Flandres maternelles, dit-il; une genèse intarissable multiplie à travers ta lande le permanent miracle des gestations. A l'est et au sud, des lieues de bois se prolongent, couvrant la terre, de Knesselaere à Aertrycke, d'une vaste chape émeraudée qu'en mai l'or des colzas constelle de plaques ardentes. A l'ouest, s'étendent les pâturages toujours verts, comme une immobile mer qui graduellement va mourir non loin de cette autre mer, la vraie, dont la barre d'airain ligne au nord l'extrême limite du ciel dans le moutonnement pâle des dunes. Des routes sillonnent l'étendue. Des canaux rayent d'une coulée d'airain les prairies, et, çà et là, un train file dans un bloconnement de fumée. Et des bateaux cheminent lentement entre les berges. Dans les lointains noyés de brumes bleues, Blankenberghe et Heyst s'égayent d'une clarté; le canal maritime qui va rejoindre le nouveau port (Zeebrugge) scintille comme un rail d'acier. Cette tour perdue dans le désert des campagnes, c'est Damme, et, lui faisant face dans le vide, une

LE BEFFROI DE BRUGES.
Appelé aussi Tour des Halles (XIVe siècle).

L'ANCIEN GREFFE ET L'HOTEL DE VILLE.
L'hôtel de ville est un gracieux édifice gothique du XIVe siècle. L'ancien greffe flamand (aujourd'hui *Justice de paix*) date du XVIe siècle.

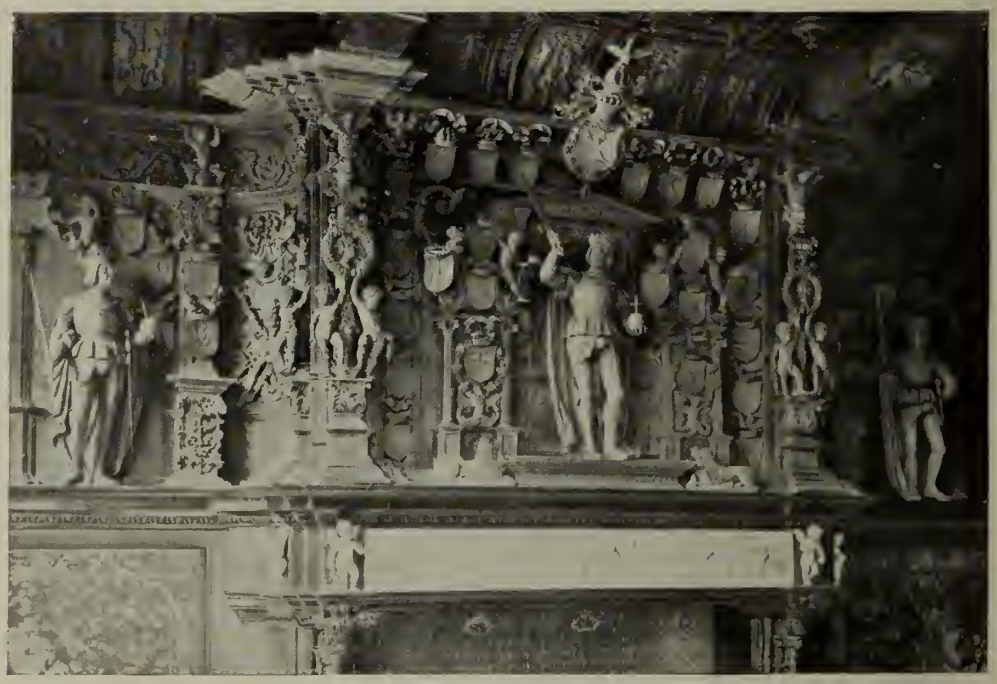
LE PALAIS DE JUSTICE (XVIIIe SIÈCLE).

Sur l'emplacement de l'ancien hôtel du *Franc de Bruges* et du palais des comtes de Flandre, dont il ne reste que la *chambre échevinale*, célèbre par sa cheminée de la Renaissance.

autre tour solitaire, Liseweghe, jaillit comme un phare. Cependant, tournez sur vous-même, les yeux projetés à travers les énormes lucarnes où s'enchâsse le pays sans fin : dans la reculée, Eecloo dresse ses clochers; plus à droite, Gand, point vague dans le brouillard, a l'air d'un grand navire sombré aux confins du ciel; et successivement, Roulers, Dixmude, Thourout, sortent des bois et des prairies comme des assises sur lesquelles pose l'horizon. »

Quand on a longuement contemplé ce paysage, une envie vous prend de redescendre avec promptitude, de sortir de la ville au plus tôt et de parcourir sans trêve le pays qui s'est offert à vous, afin de connaître analytiquement ce qu'une synthèse soudaine vous a révélé. Mais, avant d'abandonner Bruges, il reste quelques petits coins à voir de près.

Parmi les monuments anciens qui méritent une visite, il y a encore l'Hôtel de Ville, commencé par Roegiers vers 1373 et terminé en 1387. C'est un joli édifice gothique, avec des fenêtres ogivales et d'agréables tourelles. Puis, à l'intérieur du Palais de Justice, construction banale datant du XVIIIe siècle, élevée sur les ruines de l'ancien palais des comtes de Flandre détruit par un incendie, on admire la curieuse cheminée du Franc, exécutée dans le style de la Renaissance par Guyot de Beaugrant, de 1529 à 1530, en souvenir de la bataille de Pavie et de la paix des Dames. C'est une œuvre d'un art un peu surchargé, mais riche et pittoresque. L'hôtel Gruuthuuse est un charmant édifice du XVe siècle, élevé par une des grandes familles patriciennes de la ville, et qui, depuis 1873, appartient à la commune, laquelle y a fait installer une remarquable collection de dentelles. Mais tous ces monuments, si agréables soient-ils, valent plus par le cadre où ils se trouvent que par leur architecture même, et ils ne sont pas plus remarquables à tout prendre que telle maison particulière, telle vieille auberge, comme ce charmant cabaret de la Vache, qui aligne sa terrasse le long du canal du Rosaire; telle ruelle vieillotte, comme la rue de l'Ane-Aveugle. C'est dans ces humbles détails que le style brugeois apparaît avec son charme intime, et l'on ne peut trop louer les constructeurs d'aujourd'hui, administrateurs ou particuliers, qui les ont modestement imités. Certes, il est absurde d'avoir donné à la gare le style ogival. Mais qui ne se félicitera de ce que l'hôtel du Gouvernement provincial ou la Poste nouvelle respectent, dans leurs



CHEMINÉE DU FRANC, EN BOIS SCULPTÉ.

Au centre, statue presque grandeur nature de Charles-Quint.

LA TRIBUNE DE L'HOTEL DE GRUUTHUUSE (XVe SIÈCLE).

façades, l'architecture dominante dans la cité tout entière? Cette ville veut vivre, c'est entendu; elle s'est fait récemment relier à la mer par un canal à grande section, qui pourrait lui amener de nouveau les steamers et les voiliers; mais cette fortune, que quelques-uns rêvent et dont d'autres sourient, n'est-elle pas plus aléatoire que les ressources qu'elle tire de sa gloire universelle? Bruges, comme Venise, est un des seuls endroits du monde où l'on puisse s'échapper du siècle présent. Or, il est bien peu de gens, en cette époque amoureuse d'elle-même, qui ne cherchent par instants à tenter cette fuite hors de soi. C'est ce qui fait qu'il n'est pas un homme d'imagination qui n'ait, à certains moments, rêvé d'aller promener ses pas dans la ville glorieuse où le moyen âge flamand se révèle tout entier.

L'attitude mentale de sa population, le plan moral de la ville, si l'on peut ainsi dire, tendent du reste à l'immobiliser dans son attitude de renoncement. Avec sa société fermée de hobereaux dédaigneux et de grands bourgeois dévots, son peuple de petits boutiquiers et d'hôteliers vivant du touriste, nulle cité d'aujourd'hui ne semble moins préparée à l'audace des grandes affaires maritimes que l'ancienne Venise du Nord. Peut-être cela changera-t-il. Il y a en Belgique une génération nouvelle qui possède la fièvre des grandes spéculations économiques, et Bruges participe peut-être de ce courant nouveau; mais, à tout prendre, il ne semble pas encore bien près de transformer la psychologie d'une ville qui, dans sa décadence, a trouvé moyen de se tailler un paisible et confortable bonheur.

BRUGES — LE MINNEWATER

OSTENDE

A quelques lieues de Bruges, Ostende fait avec cette ville du passé le plus amusant des contrastes. Il ne reste rien du petit port fortifié, Oostendeter-Streepe (la pointe orientale de la bande), bâti sur l'emplacement du hameau des pêcheurs donné, dit-on, en 814, par Gobert de Steenlandt à l'abbaye de Saint-Bertin. Le siège interminable soutenu par les Hollandais, de 1601 à 1604, contre les Espagnols, commandés par l'archiduc Albert et Ambroise Spinola, n'avait pas laissé une maison debout, et Ostende est une ville toute moderne. On lui a prodigué les épithètes honorifiques : c'est la « reine des plages », la capitale d'été de la Belgique. Et, de fait, on peut difficilement imaginer un spectacle mondain plus brillant que celui qu'offre Ostende entre le 15 juillet et le 15 septembre. A ce moment, les hôtels regorgent de monde. Tous les jours, le champ de course s'anime d'une foule joyeuse et parée; la grande salle de l'immense et luxueux Kursaal, qui peut contenir 5000 personnes, est comble durant les concerts quotidiens, et des bals extrêmement animés s'y donnent plusieurs fois la semaine. Avant la législation sévère que le Parlement belge a faite sur les jeux de hasard, on y jouait un jeu d'enfer. N'y joue-t-on plus?... Il faut toujours croire que les lois sont observées. Le fait est qu'on y rencontre le monde spécial et brillant qui, l'hiver, fait les beaux jours de Nice et de Monte-Carlo. Tout le peuple carnavalesque et douteux qui promène son ennui et sa soif de plaisir de Londres à Paris et de Wiesbaden à la Riviera s'y retrouve durant quelques jours, et il semble alors que la ville ait été conquise par une armée cosmopolite, suivie de tout le peuple féminin qui accompagnait autrefois les armées.

BRUGES : RUE DE L'ANE-AVEUGLE.

Au premier abord, on pourrait s'étonner de cet extraordinaire succès d'Ostende. Le site lui-même n'a rien de particulièrement séduisant. Le climat n'est pas très doux. On n'y voit rien qui rappelle les falaises blanches et la végétation fleurie de la côte normande. Le pays même est uniformément plat et sans arbres; on n'y trouve pour ainsi dire plus de dunes, et le seul agrément naturel d'Ostende, c'est cette extrême pointe de la bande qui lui a donné son nom, le promontoire empierré que les vagues de la mer du Nord viennent battre à marée haute et l'estacade en bois qui le prolonge en quelque sorte et permet aux promeneurs d'aller flâner au milieu des flots. C'est peu. Mais le long de la digue qui, des deux côtés, conduit à ce promontoire où se trouve le Kursaal, on a construit d'immenses et somptueux hôtels, de luxueuses maisons d'un style surchargé et exclusivement urbain; de sorte que l'habitué du Boulevard, le citadin incorrigible, trouve là l'impression d'une grande ville, d'une ville de plaisir, face à la mer. Il prend son apéritif en regardant passer les bateaux au lieu des fiacres ou des automobiles, et il soigne son hygiène sans abandonner ses habitudes. D'autre part, aucune ville peut-être, durant cette brève saison du moins, n'est mieux organisée pour le plaisir. Des hôtels immenses, où l'on trouve le confort le plus perfectionné, des cafés brillants, des restaurants élégants, des cercles sportifs, un théâtre bien aménagé, une armée de belles amuseuses, que faut-il de plus pour amuser le monde qui s'amuse? Aussi bien, le voisinage de la mer, la grande voix du large met le savoureux contraste de son éternelle poésie à côté de cette joie assez vulgaire que rythme l'archet crispant des orchestres de tziganes. Quand, certains soirs d'été, le Kursaal et les restaurants nocturnes brillent de mille lumières au bord de la digue, et que, sur le large trottoir blond, on voit aller et venir par groupes les femmes élégantes, les hommes en smoking; quand, par une chaude après-midi, on voit la foule toute blanche dans ses vêtements d'été remplir de son animation nonchalante l'estacade, les terrasses et les rampes; quand, à l'heure du bain, on a regardé grouiller dans le flot glauque le peuple des baigneuses parées, — car à Ostende on se pare même pour prendre son bain, — on emporte de cette ville de plaisir une inoubliable impression de luxe.

Mais, à côté de la ville de plaisir, il y a à Ostende une autre ville qui, à la différence de sa voisine, vit toute l'année, et non pas seulement deux mois de l'année : c'est le petit port d'où, jadis, partirent pour l'empire du Catay les caravelles du Cheva-

HOTEL DES POSTES ET PALAIS DU GOUVERNEUR.

BRUGES : LA PORTE D'OSTENDE.

Fl. Demoulin sc.

CARTE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE.

lier de la Merveille, l'aventurier français qui s'en alla, pour le compte de la Compagnie d'Ostende, montrer le drapeau de l'empereur Charles VI aux marchands de Canton. Cette Compagnie d'Ostende, destinée à rendre aux Pays-Bas un peu de la prospérité commerciale que leur avait enlevée la fermeture de l'Escaut, n'eut qu'une existence éphémère. Charles VI, pressé de faire reconnaître par les puissances la Pragmatique sanction qui assurait l'Empire à sa fille Marie-Thérèse, retira le privilège pour complaire aux Anglais et aux Hollandais, qui craignaient la concurrence. Mais les Ostendais n'en ont pas moins conservé un souvenir orgueilleux des quelques années où ils ont pratiqué le haut commerce, comme dit Tartarin, le commerce d'extrême Orient. Aujourd'hui, le port n'est plus guère qu'un port de pêche, mais ce port de pêche a une certaine importance. Outre une flottille de voiliers d'assez fort tonnage, faisant des campagnes de huit à dix jours, il compte, depuis quelques années, un grand nombre de chalutiers à vapeur, qui font aux pêcheurs anglais une sérieuse concurrence. Grâce à l'initiative du roi Albert Ier, qui s'y est particulièrement intéressé alors qu'il n'était encore que prince héritier, cette industrie de la pêche, après

OSTENDE : LE KURSAAL.

une crise très grave, occasionnée par le dépeuplement de la mer du Nord et l'insuffisance de l'outillage, est redevenue prospère. Quand, le samedi, les barques rentrent avec la marée, l'avant-port et les bassins s'animent d'une vie très pittoresque, et les vieux quartiers, aux petites maisons basses et enfumées, grouillent de tout un peuple en tricot bleu, plein de la joie de la tâche accomplie et de la perspective d'un dimanche de repos et de beuverie.

Ce qui contribue également à donner de la vie au port d'Ostende, ce sont les paquebots de l'État belge, qui font la traversée entre le port flamand et Douvres. Ostende est une des étapes naturelles de la grande route qui mène de Londres vers l'Italie et Brindisi. C'est la voie préférée des voyageurs pressés, quand ils ne craignent pas le mal de mer et, pour cette raison, ne préfèrent pas Calais. Leur passage met dans Ostende, durant l'hiver, un peu de l'animation de la vie internationale sous son aspect sérieux, alors que, durant les mois d'été, elle lui apporte l'agitation trépidante de ses fêtes et de ses plaisirs.

Les petits bains de mer belges. — Les autres stations balnéaires de la côte belge, beaucoup plus récentes, — l'installation des bains de mer d'Ostende date de 1831, — n'ont rien de ce luxe tapageur, mais la plupart se sont construites sur le plan d'Ostende. C'est-à-dire qu'elles comportent essentiellement une « digue », une rangée de villas construites les unes à côté des autres, face à la mer, sur la crête des dunes préalablement nivelée et empierrée. Ces villas de la digue, pour la façade des-

OSTENDE : LES HOTELS ET LA PLAGE.

LES JETÉES DU PORT D'OSTENDE.

quelles on a dépensé plus ou moins de luxe ou de fantaisie, sont toutes construites sur un plan identique : une enfilade de trois pièces, prenant jour sur une terrasse ou une vérandah face à la mer, et un ou deux étages de chambres à coucher. Derrière ce rideau de villas, généralement assez luxueuses, se groupent des rues tracées à angle droit et où s'alignent des « villas » plus modestes, ainsi que des boutiques, des cafés, des hôtels. Tel est *Blankenberghe*, la grande plage bourgeoise, où vont d'ordinaire les familles qui, tout en redoutant la vie tapageuse et coûteuse d'Ostende, ne veulent pas renoncer, au bord de la mer, à toutes les commodités de la vie urbaine. Tel est *Middelkerke*, qui présente en plus petit le même caractère, comme aussi *Westende*, *Heyst*, *Wenduyne* et *Nieuport*; cette dernière plage, un peu plus aristocratique, est un peu plus endormie.

Certaines stations balnéaires récentes ont adopté un plan un peu différent : *Le Coq-sur-Mer*, *Duinberg*, *Coxyde*, *Saint-Idesbald*, *La Panne*, ont cherché un pittoresque rustique auquel les créateurs de Blankerberghe et de Middelkerke n'avaient nullement songé. On n'y a pas renoncé complètement à la digue, mais on a laissé subsister le vallonnement des dunes; et, placées sur ces grandes buttes de sable ou dans les fonds qu'elles abritent, les villas prennent l'aspect d'aimables maisons villageoises ou de souriants cottages anglais. Les architectes modernes y ont déployé toute leur fantaisie, fantaisie un peu baroque parfois; certains ont heureusement mis en œuvre le style particulier au pays, d'autres se sont amusés à rappeler le chalet normand, le bungalow anglo-indien ou ces aimables maisonnettes qui se tapissent parmi les arbres dans la banlieue des grandes villes anglaises. Très neuves, très colorées, ces agglomérations de maisons d'été font un effet fort heureux parmi les dunes fleuries où on les a placées, et beaucoup de baigneurs, aujourd'hui, préfèrent la vie tranquille qu'on y mène aux villégiatures mondaines les plus à la mode.

Knocke et La Panne, aux deux extrémités de la frontière, sont les plus fréquentés de ces bains de mer modestes. Ce sont, du reste, les deux points de la côte où les dunes ont conservé le plus de pittoresque et de sauvagerie et que les peintres fréquentent le plus volontiers. Knocke et La Panne ont une grande importance dans l'histoire du paysage et de la marine en Belgique. La campagne aussi y a beaucoup plus d'agrément que sur le reste de la côte, où elle est étonnamment plate et nue. Les environs de

BATEAUX PÊCHEURS, A OSTENDE.

Knocke sont particulièrement agréables. Si l'on y confine au désert de l'embouchure ensablée du Zwyn, — immense plage désolée qui s'étend à perte de vue entre la Belgique et la Hollande et ferme l'ancien golfe disparu, — les petits villages frontières, qui dans leurs vastes églises cachent les souvenirs des villes importantes qu'ils ont été autrefois lorsque la mer vivifiait le pays, ont infiniment de charme. A La Panne, les dunes, larges de plusieurs kilomètres, ont gardé toute leur sauvagerie primitive, et vers la frontière française, elles sont même plus ou moins boisées; malgré la médiocrité du terrain et le vent constant, on est arrivé à y faire pousser des peupliers, des aunes et quelques pins maritimes.

Les dunes et la Flandre maritime. — Des petits bois, des pâturages voisinant avec des dunes assez élevées, de vieux villages riants et propres donnent aux environs de Knocke et de La Panne un pittoresque qui séduit universellement. Le reste du pays semble, au premier abord, assez déshérité, et il faut le

BAIGNEURS SUR LA PLAGE DE BLANKENBERGHE.

UNE DUNE SUR LES CÔTES DE FLANDRE.

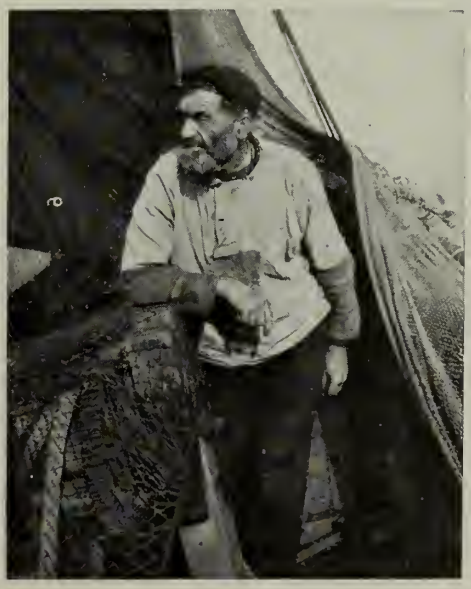
bien connaître pour en pénétrer le charme et la poésie. C'est une plaine immense, infinie, où nulle ondulation ne se perçoit, et qui se perd au loin dans une brume bleutée où les arbres des routes, se massant dans l'éloignement, mettent l'illusion d'un horizon de forêts. Çà et là, les clochers des églises inscrivent une petite ligne nette sur le ciel clair; et dans la plaine grisâtre, comme posées au hasard, de petites maisonnettes rustiques à toit rouge, des fermes minuscules, posent la gaieté de leur note colorée.

Elles sont innombrables, ces maisonnettes, et les champs dont elles s'entourent sont si bien cultivés, que l'on pourrait prendre les routes qui sillonnent la campagne pour les sentiers d'exploitation d'un immense potager. Il est rare que le blé fasse onduler, dans ces pays, les flots de ses épis dorés, mais des pâturages un peu maigres alternent à l'infini avec des champs de féverolles ou de pommes de terre. Parfois, quand on s'écarte un peu de la mer, le lin met dans cette verdure grisâtre sa note claironnante. Partout, dans cette culture, on sent l'effort lent et patient d'une population obstinée, qui a voulu vivre là malgré l'inclémence de la nature qu'elle a forcée à se plier à ses besoins. L'histoire de cette contrée, en effet, est une de celles qui peuvent donner confiance en l'énergie de l'espèce humaine.

Si l'on remonte un peu loin dans le passé, — non pas dans les ténèbres de la préhistoire, mais à l'aube de l'époque historique, — on trouve ce coin de la terre flamande presque complètement submergé par les marais. C'est dans des îles, sur des languettes de terre toujours menacées d'inondation, qu'habitaient ces Morins et ces Ménapiens que César eut tant de peine à soumettre. La chaîne des dunes, formée de sable amené par le vent, paraît ne s'être formée que vers l'époque romaine, car on a retrouvé des monnaies des empereurs dans le limon qui repose sous cet amas de silice. Dans le haut moyen âge, la portion des terres submergées était encore si forte qu'il y avait, entre l'embouchure de l'Yser et l'endroit où est aujourd'hui Ostende, une sorte de digue naturelle assez comparable au Lido qui protège la lagune de Venise. Les noms en perpétuent le souvenir : Ostende est l'extrémité orientale de la bande, Westende l'extrémité de l'ouest, Middelkerke est l'église du milieu. En somme, toute la Flandre maritime, depuis Ghistelles et Dixmude, n'est qu'un ancien polder définitivement conquis sur le flot. Est-il une terre au monde plus trempée de la sueur des hommes ?

Le paysage des dunes, quand il est examiné d'un peu près, fournit du reste une image extraordinairement éloquente de l'énergie qu'il a fallu à la vie animale et végétale, à la vie humaine aussi, pour triompher sur cette côte déshéritée de la puissance mortelle de la mer et du vent. Ces dunes sont couvertes d'une végétation rabougrie, qui leur est particulière. Les espèces se sont modifiées avec une étonnante plasticité pour s'adapter aux conditions de ce milieu ingrat. Tout près de la mer, l'*oyat*, sorte de chiendent spécial à ces terrains sablonneux, résiste seul. C'est à lui que semble incomber la tâche de fixer

CABANE DE PÊCHEURS FLAMANDS, A KNOCKE



UN PÊCHEUR FLAMAND.

ces sables mouvants et de maintenir les buttes protectrices qui défendent le pays contre le flot. Puis, un peu plus loin, apparaît une sorte de saule nain, qui se développe tout en racines avec une incroyable vigueur. Dans les creux, plus ou moins abrités, croît une herbe maigre où des argousiers minuscules mettent une note argentée et où, en mai, apparaissent des champs d'églantiers microscopiques aux fleurs de soufre. Toute une flore très curieuse s'y abrite, qui nourrit des multitudes de lapins. Enfin, depuis une centaine d'années environ, on a pu y acclimater une espèce de peuplier qui ne dépasse jamais un mètre ou deux de hauteur, des sureaux et des lilas qui servent aux paysans à abriter leurs maisons et leurs petits champs. Le boisement artificiel, les plantations de pins maritimes et de pins d'Autriche, que l'on tente du côté de La Panne et de Coxyde

depuis une vingtaine d'années environ, n'ont pas encore donné de résultats bien appréciables.

Et pourtant, ces dunes sont peuplées. Une population énergique et vaillante entre toutes y vit. Des milliers de maisonnettes s'abritent derrière ces buttes de sable, et les familles y sont nombreuses. Les hommes vont à la pêche sur de minuscules bateaux dont les voiles sombres sillonnent la mer du Nord et qui viennent s'échouer sur le sable après des campagnes d'un jour ou deux. Les femmes, les vieillards, cultivent des champs de pommes de terre que l'on engraisse avec des détritus de poisson. Bien qu'un peu dépeuplée depuis cinquante ans, cette mer du Nord fournit encore d'assez fructueux coups de filet. En octobre, lors du passage du banc de harengs, elle donne même d'abondantes récoltes; et comme, dans ce pays, l'industrie de la pêche a conservé une organisation essentiellement familiale, les fils travaillant généralement sur le même bateau, sous les ordres du père, les frères ou les beaux-frères s'associant pour fréter une petite barque, et tous les hommes valides prenant régulièrement la mer, tandis que les femmes défrichent la dune, il n'y a point de vraie misère.

L'HOTEL DE VILLE ET LA GRAND'PLACE, A FURNES.

Cette population de la Flandre maritime est du reste exceptionnellement vigoureuse. Ces pêcheurs, qui bravent perpétuellement l'inclémence d'une mer dangereuse, sont de bons et vaillants marins; et, si la population commerciale des deux grands ports belges, — celui d'hier et celui d'aujourd'hui, Bruges et Anvers, — a toujours ignoré et craint la mer d'où lui venait sa richesse, à telles enseignes qu'il ne lui vint jamais l'idée d'avoir une marine à elle, ces rudes pêcheurs adorent le métier difficile qui les fait vivre. Au temps des grandes guerres maritimes, ils fournirent d'excellents équipages aux corsaires de Dunkerque et d'Ostende : Jean Bart était de leur race, comme ce Jean Jacobsen d'Ostende qui, dans la guerre contre la Hollande, abandonné par deux frégates espagnoles qui l'accompagnaient, résista tout seul contre une escadre entière, et fit sauter son navire plutôt que de se rendre. Si jamais la Belgique moderne se donne une marine, c'est là, et là seulement, qu'elle trouvera des matelots.

Furnes et le Veurne-Ambacht. — La population de pêcheurs et de marins qui vit dans les dunes de Flandre tout contre la mer ne diffère que par son travail actuel des terriens qui peuplent les innombrables villages du pays verdoyant qu'on nomme le *Veurne-Ambacht*, et dont Furnes (en flamand *Veurne*) est la modeste et somnolente capitale. Ces paysans énergiques et rudes, qui font prospérer de petites fermes et d'humbles domaines, tiennent à leurs frères du littoral par les liens mystérieux d'une histoire commune et d'une formation sociale analogue. Ce pays, sillonné durant l'été par les touristes distraits qui, partant des plages à la mode, le parcourent en automobile, est tout imprégné de la plus tragique et de la plus héroïque histoire.

Au xe et au xie siècle, il fut défriché, asséché, colonisé de la même façon que les sables de la Campine, que les polders de l'Escaut et que le pays de Waes, c'est-à-dire par des hommes libres qui échappèrent à l'organisation domaniale, et reçurent en franchise les terres qu'ils avaient conquises sur le flot et le sable. Eux aussi, ils s'associèrent librement pour se défendre contre l'ennemi naturel ou contre l'envahisseur étranger. Loyaux sujets du comte de Flandre d'ailleurs, qui les administrait par l'entremise d'un bailli établi dans chaque châtellenie, ces populations, à peu près indépendantes, très fières de leurs droits et de leurs franchises, ne pouvaient manquer d'avoir un sens très chatouilleux de la liberté. Cependant, quand la mer se fut définitivement retirée et qu'une longue paix eut assuré la prospérité du district, elles connurent, du moins dans une certaine mesure, l'évolution sociale dont l'Europe entière était alors le théâtre. Les « Kerrels », — c'est ainsi qu'on nommait ces petits propriétaires libres, — virent grandir à côté d'eux de petits seigneurs féodaux, des nobles, des chevaliers qui ne comprenaient pas que des vilains pussent être libres et fiers. Aussi, dès le milieu du xiiie siècle, vit-on se développer dans toute la Flandre maritime, et particulièrement dans le *Veurne-Ambacht*, les ferments d'une haine sociale qui devait provoquer dans les premières années du xive siècle une des guerres civiles les plus sanglantes dont on ait gardé la mémoire. Elle a laissé dans le pays de vagues et confus souvenirs, et elle est peut-être pour quelque chose dans l'éloignement où cette contrée vit du reste du monde.

Cette guerre atroce éclata peu après que le comte de Flandre eut, par la bataille de Courtrai, reconquis son comté sur Philippe le Bel, qui l'avait annexé à la couronne de France. Les chevaliers qui, presque tous, avaient pris le parti du roi et qui avaient émigré pour échapper aux fureurs du parti national, rentrèrent en foule après la paix et, rétablis dans leurs charges de châtelain ou de bailli, voulurent se faire indemniser des dommages qu'ils avaient soufferts pendant leur émigration. Le mécontentement couva pendant quelques années, puis des émeutes éclatèrent brusquement pendant l'hiver de 1323; elles ne furent pas sérieusement réprimées, parce que le comte Robert de Béthune devait en somme sa couronne à ces Kerrels de West-Flandre. Mais, bientôt, la rébellion prit un caractère de gravité exceptionnel : il ne s'agissait plus du redressement de quelques abus; ce peuple s'était mis à considérer comme ses ennemis naturels tous ceux qui vivaient de la rente du sol. Contre la noblesse, contre les abbayes, contre tous les riches à quelque classe qu'ils appartinssent, les petits propriétaires, les petits fermiers libres de la côte s'unirent étroitement. Dès la fin de 1324, la guerre, une véritable guerre sociale, une guerre d'extermination s'alluma. Paysans et chevaliers rivalisèrent de cruauté : tandis que les bandes populaires, sous la conduite de leurs capitaines élus, pillaient et incendiaient les châteaux, massacraient avec des raffinements d'atrocité tous les nobles qui tombaient entre leurs mains, le comte Louis de Nevers mandait à son oncle Robert de Cassel de contraindre les révoltés en brûlant leurs maisons, en les tuant de toutes manières, en noyant leurs terres et leurs biens. On retrouve dans une vieille chanson flamande, composée sans doute dans quelque château, le *Kerrelslied*, un écho tragique de ces luttes sans merci. Toute vibrante de haine, elle dépeint le Kerrel à la longue barbe, mal vêtu, gorgé de lait caillé et de fromage, qui, plein d'arrogance, rêve quand il est ivre que l'univers entier lui appartient, et qu'il va soumettre toute la chevalerie chrétienne. Les moqueries, les injures, les malédictions augmentent de violence de strophe en strophe, pour aboutir à ce refrain sauvage :

Nous ferons hurler les Kerrels
En lançant nos chevaux à travers leurs champs;
Nous les traînerons sur la claie, nous les pendrons.
Ils ne peuvent nous échapper;
Il faut qu'ils tombent sous le joug.

A la haine seigneuriale les paysans opposaient une haine égale. Ils finirent par s'en prendre à l'Église elle-même; un

paysan de la châtellenie de Bergues, Jacques Peit, osa afficher hautement son mépris pour les cérémonies du culte : il disait publiquement qu'il eût voulu voir le dernier prêtre suspendu à la potence. Il organisa une véritable terreur; par un raffinement de barbarie, on obligea les nobles et les riches à mettre à mort leurs propres parents sous les yeux du peuple. Alors le comte, le roi, les riches bourgeois, tout le reste de la Flandre s'unit contre les révoltés. Philippe de Valois, qui venait de monter sur le trône de France, accourut à l'appel de son vassal, et une imposante armée féodale entra en Flandre. Les révoltés réunirent de leur côté une bande formidable, sous le commandement de Nicolas Zannekin, que l'histoire appelle le Poissonnier de Furnes, bien qu'il ne fût nullement poissonnier, mais propriétaire et bourgeois. La rencontre eut lieu au pied du mont Cassel. Les Flamands, qui commirent l'imprudence d'attaquer dans une position défavorable, furent taillés en pièces, et l'on eût fit un épouvantable massacre. La répression fut terrible. Les capitaines de tous les villages révoltés périrent dans les supplices, les privilèges du pays furent supprimés et les bourgs les plus compromis décimés.

Phot. Ruyssen, Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES.

Elle a lieu chaque année le dernier dimanche de juillet et représente la Passion.

Le pays ne s'est jamais complètement relevé de cette formidable saignée. Il en garde une sorte d'engourdissement; mais telle était la force de l'organisation sociale libre, créée par le défrichement, qu'il ne connut cependant jamais le régime domanial complet, qui asservit presque toutes les populations rurales du moyen âge. C'est ce qui fait sans doute que, dans l'humble vie qu'ils vivotent aujourd'hui, les gens du *Veurne-Ambacht* gardent un air d'indépendance, un sens naturel de l'égalité qui leur est propre. Ils ont jusque dans l'allure et l'attitude quelque chose de fier et d'aisé, qui les distingue des autres paysans flamands.

Furnes. — La capitale de ce curieux pays tout trempé de sueur et de sang est une petite ville endormie, silencieuse et qui semble n'avoir pas changé depuis d'innombrables années. Le voisinage de La Panne et le passage des touristes lui donnent durant les mois d'été un regain de vie, mais, l'automne venu, elle reprend son sommeil d'où elle ne sort plus qu'une fois par semaine, le jour du marché, qui est important. Il ne lui reste rien de l'époque héroïque où Zannekin y régna. Seules, certaines parties de Sainte-Walburge et une vieille tour sont antérieures au XIVe siècle. — Ce ne fut jamais qu'un centre agricole, du reste, mais la lenteur même de la vie qu'on y mène fait qu'elle a quantité de vieilles maisons sur lesquelles on peut suivre l'évolution de l'architecture flamande à travers les siècles. Sa Grand'Place est charmante, avec ses façades à pignons dentelés, son vieux corps de garde espagnol que décore une tour massive datant, assure-t-on, du XIIIe siècle. Rien de plus évocateur de la vie d'autrefois. On y admire, du reste, deux monuments d'une excellente architecture : l'hôtel de ville, construit de 1596 à 1612, dans le style de la Renaissance, par Lieven Lukas, et l'ancienne Châtellenie, aujourd'hui le Palais de Justice (Furnes est le siège d'un tribunal de première instance), construite de 1612 à 1628 par Sylvanus Boulin. Ces deux petits monuments voisins et qui se complètent très bien sont pleins de grâce et de goût. Sainte-Walburge, d'autre part, qui date du XIVe siècle, est une belle église gothique en brique, qui a été fort bien restaurée récemment. Malheureusement, à l'occasion de cette restauration, on a abattu les vieux ormes qui ombrageaient la petite place sur laquelle s'ouvrait son porche vénérable, et l'on a détruit ainsi le charme subtil d'un site délicieusement recueilli. Enfin, le beffroi, énorme construction en briques jaunes de la fin du XVIe siècle, complète la silhouette vieillotte de Furnes, véritable ville de béguines. Il est surmonté d'une flèche légère, qu'on voit de très loin et sur laquelle les pêcheurs flamands ont coutume de se guider dans le jour. A ceux qui conduisent les plus petites barques, celles avec lesquelles on ne pêche que la crevette, c'est la coutume de dire : « Il ne faut pas perdre de vue le beffroi de Furnes. »

La procession de Furnes. — Comme toute la Flandre, le *Veurne-Ambacht* est pieux, et sa piété a quelque chose de médiéval qu'on chercherait peut-être vainement en toute autre province du monde catholique. Elle n'est pas minutieuse comme la piété brugeoise, elle n'est pas non plus fastueuse comme la piété anversoise; elle a même quelque chose de rude, de traditionnel et de populaire qui lui est tout à fait particulier.

Phot. Ruyssen Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES : LE CHRIST PORTANT SA CROIX.

Furnes est sans doute la seule ville de l'Europe où l'on puisse voir encore aujourd'hui une de ces processions dramatiques au moyen desquelles le moyen âge aimait à incarner en des symboles tangibles les mystères de la religion. Depuis le XIIe siècle, on y voit, chaque année, le dernier dimanche de juillet, se promener par ses rues le « mystère de la Passion » tout entier. Cette procession servait, à l'origine, à offrir à l'adoration des fidèles un morceau de la sainte croix, rapporté de Constantinople par Robert de Béthune. Mais, au XVe siècle, le goût des spectacles si répandu en Flandre par les chambres de rhétorique la transforma en une véritable pièce mi-sacrée, mi-profane. Au grand drame chrétien on ajouta d'autres mystères : la *légende de Tobie*, le *mystère de saint Sébastien*, le *jeu des vivants et des morts*, sorte de danse macabre qui mêlait le tragique au burlesque. Sous prétexte de représenter David et Goliath, on finit même par promener, en même temps que la sainte relique, un géant de carton que la foule décapitait et dont on pendait la tête aux voûtes de Sainte-Walburge. L'autorité ecclésiastique dut intervenir, et c'est alors que se fonda une confrérie, la *Sodalité du Seigneur crucifié*, qui existe encore aujourd'hui, et qui est chargée de l'organisation de la procession. Celle-ci doit, par surcroît, depuis cette époque, expier un sacrilège commis par deux soldats profanateurs d'hosties. La Sodalité a fortement épuré la procession, qui pourtant garde encore un caractère étrangement théâtral. Le matin de la fête, il semble que tout ce qui tient de la vie moderne se retire de la ville : les mitres et les dalmatiques se mêlent aux boucliers des soldats romains; l'âne, le bœuf et la crèche croisent un simulacre du Saint-Sépulcre; les seigneurs de la cour d'Hérode en pourpoints Henri III, en toquets de velours ou même en marquis du XVIIIe siècle, cheminent bras dessus bras dessous avec des apôtres en longues robes judaïques, et toute une mascarade étrange remplit la petite ville.

Phot. Ruyssen, Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES : GROUPE DE PÉNITENTS.

Ces personnages, graves d'ailleurs sous leurs déguisements, se réunissent à Sainte-Walburge, où le cortège s'organise. Là, dans la sacristie bien close, les prêtres griment pieusement les personnages principaux du drame sacré. Chaque groupe prend sa place : ils sont plus de quarante. Voici le *sacrifice d'Abraham*, les *prophètes*, les *trois peines de David*. Voici — symbolisme bizarre ! — des personnifications des fléaux, la *guerre*, la *peste* et la *famine*. Voici enfin le *mystère de la Passion*. D'abord, c'est Jean-Baptiste, farouche, le corps couvert de peaux de bêtes. Puis viennent les bergers qui joueront la première scène du mystère. Quand ils apparaissent en tête du cortège, on fait silence pour entendre leur dialogue réglé par la tradition : l'un s'appelle Coridon, le second Ménalchas, et les autres Orphéus et Titus. Coridon commence : « Quelle nuit délicieuse nous est apparue aujourd'hui ! Il me semble que ma douleur s'est complètement dissipée; je me sens étrangement joyeux, et la cause de cette joie m'est inconnue. — Je me sens joyeux aussi, répond Titus, parce que, partout où je vais, est notre Dieu et Seigneur. »

Puis il raconte, en versets flamands, la venue de l'étoile et la visite à l'Enfant-Dieu. On voit ensuite les mages en caftan vert et rouge, et la tête entourée d'un turban. Entre l'âne et le bœuf, des enfants de chœur portent la crèche que Marie et Joseph accompagnent. Et c'est encore la fuite en Égypte, l'entrée de Jésus à Jérusalem au milieu des apôtres, toutes les scènes du Nouveau Testament. Et chaque groupe est précédé d'un ange qui explique le jeu en vers flamands. Mais le clou du cortège, c'est la montée au Calvaire : Jésus, entouré des soldats et de bourreaux, et portant sa croix. L'émotion de la foule, lorsqu'il passe, est vraiment intense. Il arrive souvent, du reste, que l'homme chargé du personnage divin s'identifie vraiment avec son rôle. La tête couronnée d'épines, la figure peinte de sang caillé, il tombe trois fois avec conviction, tandis que Marie, saint Jean et Véronique se lamentent. Aussitôt que ce groupe tragique a passé, des pénitents en cagoule portent des emblèmes et déploient des sentences. Voici l'éponge, les clous, la lance, la robe et les dés. Et de nouveau l'ange apparaît et prononce de graves paroles :

« Voyez les sept leçons que Jésus vous a données. La première, c'est qu'à son exemple vous devez pardonner les offenses. La seconde, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu. La troisième, c'est qu'il faut vous en rapporter au Tout-Puissant pour le soulagement de vos souffrances. La quatrième, c'est que saint Jean sera votre consolation dans la vie. La cinquième, c'est la soif et la faim des souffrances, afin que vous puissiez vous réjouir à jamais au bien-

Phot. Ruyssen, Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES : CHAR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

heureux sejour. La sixième, que, pour obtenir les cieux, il faut suivre la volonté de notre Père. La septième, qu'il faut remettre votre vie et votre âme comme le Christ entre les mains du Père. »

Ce sont là les scènes et les groupes essentiels, mais il y en a quantité d'autres : le char du Saint-Sépulcre, Notre-Dame des Sept Douleurs et enfin le groupe triomphal de la Résurrection, qui termine le cortège.

En ces dernières années, la notoriété de la procession de Furnes s'est malheureusement un peu trop accrue. Quantité de touristes envahissent la ville et altèrent le caractère de la cérémonie, d'autant plus que la curiosité qu'ils y apportent n'est pas toujours sympathique. Trop de gens viennent là comme à une partie de plaisir, pour rire et railler grossièrement, sans comprendre le charme archaïque de cette dévotion naïve. La procession de Furnes finira probablement par disparaître sous l'irrésistible poussée de la vie moderne, mais elle est encore plus mêlée qu'on ne croit à l'intimité populaire de la petite ville, et le roman émouvant et coloré dans lequel Camille Lemonnier a décrit ce savoureux mélange du présent et du passé : *le Petit Homme de Dieu*, est resté vrai. Les humbles artisans qui assument dans la procession quelque personnage sacré prennent leur rôle extrêmement au sérieux et, tout en gagnant ainsi l'indulgence du ciel, satisfont en quelque manière une excusable et naïve vanité. On ne représente pas, fût-ce une fois par an, le Christ, la Vierge, les Mages ou les Apôtres sans en ressentir quelque orgueil, et il n'est pas rare de voir se déclarer des compétitions très vives autour de ces rôles honorifiques. Peut-être est-ce pour empêcher ces rivalités que la Sodalité réserve certains emplois à quelques familles particulièrement pieuses.

Au surplus, aucun ne reste sans titulaire : le moindre soldat, le bon et le mauvais larron, Barrabas et Ponce Pilate méritent aussi les indulgences qui s'attachent à toute participation au cortège sacré, et il n'est pas jusqu'à Judas — le symbole éternel de la traîtrise — qui ne trouve à s'incarner sous la figure de quelque humble savetier, heureux de revêtir ce masque ingrat, en toute humilité et par manière de pénitence.

Les villages et les villettes de West-Flandre. — Assister à la procession de Furnes, c'est pour un homme de quelque imagination plonger tout à coup dans le passé. Cette impression persiste, un peu amoindrie il est vrai, quand on parcourt les villages, les villettes, les bourgs du pays. Ils se ressemblent tous, du reste : une vieille église, trop grande pour la population réduite d'aujourd'hui, mais toute parfumée de recueillement, tout embellie de la douceur des très anciennes prières qui ont été murmurées sous ses voûtes, des rues trop larges et très paisibles, bordées de petites maisons blanches, jaunes, roses, décorées de volets verts fraichement peints, parfois un mail désert ombragé de vieux arbres, une antique tour ruinée, dite Tour des Templiers ou château des Espagnols, des restes de remparts.....

Et presque toujours, parmi ces vieilleries insignifiantes, mais qui forment un cadre délicieusement hors du siècle, un véritable joyau d'architecture s'enchâsse. A Damme, c'est l'hôtel de ville, charmante construction du xve siècle, véritable type du gothique tertiaire en Flandre; à Dixmude, jolie petite ville perdue au milieu d'immenses pâturages qui fournissent un beurre célèbre, c'est l'admirable jubé gothique; à Poperingue, c'est le portail de Saint-Bertin.

VIEILLES MAISONS, A YPRES.

D'autres bourgs séduisent par la grâce d'un site ancien miraculeusement conservé. A Ghistelles, c'est une vieille place ombragée de grands arbres; à Loo, entre Furnes et Ypres, c'est le dédale des ruelles; à Nieuport, ce sont les quais, le bassin où l'Yser chemine parmi la vase vers la mer et où les bateaux de pêche viennent s'enliser entre deux marées.

Cette dernière petite ville est particulièrement évocatrice; le long du quai, de vétustes cabarets aux enseignes maritimes : *In de Zee-Marmnne* (A la Sirène), *In de Papegai* (Au Perroquet), voisinent avec de vénérables maisons de commerce où l'on vend des épiceries, des cordes, des sabots et dont le fonds de magasin semble ne pas s'être renouvelé depuis une centaine d'années. Sur ce quai débouchent de larges rues complètement désertes qui mènent à la Grand'Place, — où l'on peut voir encore une vieille Halle aux Draps du xve siècle avec un beffroi de brique, — ou à l'église, énorme et basse, faite pour contenir des milliers de fidèles. Un peu plus loin, il y a quelques vestiges des anciens remparts, car Nieuport fut une importante place de guerre, souvent disputée. De cette importance il ne reste que de confus souvenirs.

YPRES

L'origine et l'histoire d'Ypres. — Si Bruges est une ville engourdie, Ypres est vraiment une ville morte. Rien ne peut exprimer le navrement de cette cité défunte. Ce grand caravansérail des peuples au xiiie et au xive siècle n'est plus aujourd'hui qu'une nécropole. Seuls, les superbes édifices du passé, tout pleins de souvenirs, mais si lointains que les habitants du pays ne songent plus même à les évoquer, rappellent que cette ville, aujourd'hui silencieuse, où l'herbe croît entre les pavés, et qui

Phot. Machin.

UNE ÉCOLE DE DENTELLES, A YPRES.

ne compte plus que 16 600 habitants, engourdis et résignés, fut jadis une des agglomérations les plus importantes de l'Europe occidentale, la plus grande fabrique de draps du monde et l'un des plus vivaces parmi les trois « membres de Flandre ». Il n'y a pas de plus effrayant témoignage du retour des choses d'ici-bas que l'immobilité de la vie contemporaine dans un décor fait pour encadrer les grands mouvements de foule, les fêtes et les révoltes d'une population ardemment vivante.

L'histoire d'Ypres est extraordinaire, tant par la soudaineté de l'essor que par la profondeur de la décadence. Son origine est inconnue : ce n'est qu'une bourgade au moment des invasions normandes; au XIe siècle, c'est la plus grande ville de Flandre, et une bulle pontificale de 1227 lui suppose 200 000 habitants, chiffre énorme et d'ailleurs exagéré. Cette brusque prospérité était due à l'industrie de la draperie qui, dans cette partie du pays, était peut-être antérieure à l'époque romaine — car les draps des Ménapiens étaient célèbres au moment de l'invasion de César — et qui, à la différence de la draperie gantoise, trouvait dans la contrée même sa matière première, les pâturages des environs nourrissant d'immenses troupeaux de moutons. Au XIIIe siècle, cette prospérité ne fait que s'accroître. Dès ce moment, la ville a des chartes qui lui permettent de s'administrer elle-même, des privilèges qui l'autorisent à commercer librement tant en France que dans les pays d'outre-Rhin, des immunités de toute sorte qui font de ses foires les marchés les plus libres du monde, des règlements corporatifs aussi minutieux que sages, qui assurent la qualité de ses produits et font que son drap d'écarlate est recherché dans le monde entier et sert partout à habiller les princes et les grands. Malheureusement, si ce régime syndical du moyen âge assurait la probité de l'industrie et la vie normale de l'ouvrier, il provoquait, entre les différentes corporations, entre les différentes classes sociales, des rivalités que la rudesse des mœurs transformait bientôt en guerre civile. C'est ce qui perdit Ypres. La ville, entraînée dans le parti de Zannekin lors de la révolte de la West-Flandre, parvint à sauver la plupart de ses privilèges lors de la réaction que provoqua la bataille de Cassel. Mais les troubles du XIVe siècle commencèrent sa décadence. La réaction aristocratique qui suivit la défaite de Philippe Van Artevelde à Roosebeke (1382) lui fut fatale. Les patriciens d'Ypres voulurent fermer les portes de la ville aux Gantois, qui persistaient héroïquement dans leur résistance au comte. Assistés d'auxiliaires anglais, ceux-ci vinrent mettre le siège devant la ville. Il était impossible de défendre contre eux les faubourgs, habités d'ailleurs par de petites gens qui passaient pour leur être favorables. On y mit le feu, et ainsi périrent les quatre paroisses qui se trouvaient en dehors de la vieille ville et qui l'enveloppaient de toutes parts. Ce fut en vain que, par la suite, les habitants demandèrent de reconstruire leurs demeures. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui venait d'hériter du comte de Flandre, ne voulut jamais permettre que la turbulente cité se relevât de ses ruines. Il fallut que les drapiers allassent chercher asile dans les bourgs voisins ou même dans les villes étrangères.

JOUEURS DE BOULE, AUX ENVIRONS D'YPRES.

L'industrie drapière ne se releva jamais à Ypres. En 1514 les magistrats déclaraient que le drap qu'on fabriquait à Ypres n'était pas la huitième partie de celui qui sortait jadis de ses ateliers, et sous Albert et Isabelle on n'y aurait pas trouvé dix métiers!

La guerre devait achever, du reste, l'œuvre de destruction que les troubles civils avaient commencée. Prise par les Gueux, durant les guerres de religion de la fin du XVIe siècle, elle fut reprise par le duc d'Albe et Alexandre Farnèse en 1584. Pendant les guerres de Louis XIV, elle fut assiégée et conquise quatre fois par les armées françaises, et le grand roi garda sa conquête de 1678 à 1715. Elle ne comptait plus alors que 5 000 habitants.

Les Halles et le Beffroi. — Les Halles et le Beffroi sont le plus éclatant témoignage de cette grandeur passée. Ils ne forment en somme qu'un monument, bien que la tour, gardienne des vieilles franchises communales, soit plus ancienne que les Halles elles-mêmes. La première pierre en a été posée en l'an 1200 par Baudouin IX, comte de Flandre. Les Halles elles-mêmes, commencées peu après, ont été terminées en 1304.

Dans leur fruste simplicité, les Halles d'Ypres sont un des plus beaux monuments civils de l'époque gothique, non seulement de la Belgique, mais même de toute l'Europe. « On se trouve ici, dit l'historien Henri Pirenne, en présence d'un art très neuf et qui ne doit rien à personne. La Flandre n'a pris nulle part le modèle de ces grandes et sévères constructions dont la destination pratique sait s'allier si heureusement à un caractère saisissant d'héroïsme et de majesté. Ce sont là des créations de ce génie urbain qui a laissé des traces si profondes dans la littérature arrachée par lui à l'imitation servile des œuvres françaises. Mais le résultat, dans l'art, a été plus brillant encore : c'est dans ces Halles que la civilisation

Phot. Machin.

UN CONCOURS DE SERINS, A YPRES.

LES HALLES DES DRAPIERS ET LE BEFFROI D'YPRES.

Le Beffroi est la plus ancienne partie de l'édifice et date du XIIIe siècle. L'Hôtel de ville (XVIe siècle) est adossé aux Halles, à l'est.

flamande du XIIIe siècle a trouvé son expression la plus noble et la plus caractéristique. »

L'artiste confirmera pleinement le jugement de l'historien. Les Halles d'Ypres sont, dans l'architecture civile et communale du moyen âge, ce que la cathédrale de Chartres est dans l'architecture religieuse : le modèle parfait, l'expression la plus haute d'un idéal déterminé. Rien ne peut exprimer la grandeur simple, l'énergie tranquille de ce vaste bâtiment, presque sans ornements, mais d'une proportion parfaite, qui, dans son aspect populaire et un peu rude, lui donne une sorte de mâle élégance.

Une visite en détail de l'intérieur répond à cette impression première. Accolée à l'Hôtel de ville, édifice assez insignifiant du XVIe siècle, une partie des Halles est occupée par les locaux de l'administration communale, et l'on y admire d'abord la salle des mariages, très bien restaurée en 1869 dans le style du XIVe siècle, et ornée de vieilles peintures murales adroitement réparées, ainsi que de quelques bonnes fresques archaïsantes des peintres Guffens et Swerts. Mais c'est la vaste galerie du premier étage, où les drapiers jadis traitaient leurs affaires, qui donne la plus forte impression. Elle prend toute la partie supérieure de l'édifice et laisse voir les ais enchevêtrés de la toiture, forêt d'ogives qui doit toute sa beauté à la pureté de leur ligne nerveuse. Face aux fenêtres qui donnent sur la place, on a décoré ces immenses salles, qui servent aujourd'hui (bien rarement, hélas!) de salles de fêtes, au moyen de fresques qui s'accordent très bien avec le style austère du monument. Dans la travée de droite, ces immenses panneaux décoratifs, exécutés en 1876 par Pauwels, représentent d'une manière anecdotique et passablement conventionnelle certaines scènes de l'histoire d'Ypres. Ce sont de grands tableaux d'histoire dans le style romantique, sans intérêt au point de vue artistique, mais d'une heureuse composition et d'un effet assez agréable. Celles de la travée de gauche, dues à Delbeke, un artiste trop peu connu, sont infiniment plus intéressantes. Elles décrivent dans un style archaïsant, plein de saveur et d'originalité, toute la vie corporative, toute l'industrie drapière du moyen âge, et elles s'harmonisent à merveille avec le grand style de l'édifice. Pour peu qu'on ait de l'imagination et quelque lecture, on ne peut se promener seul dans ces salles sans évoquer de la manière la plus émouvante cette vie municipale d'il y a cinq cents ans, qui a laissé tant de traces dans la société belge contemporaine.

CATHEDRALE SAINT-MARTIN, A YPRES.

La cathédrale. Le musée Merghelynck. Les remparts. — Après la profonde impression qu'on ne manque pas de ressentir aux Halles, une visite à la cathédrale d'Ypres paraît presque d'intérêt secondaire. C'est une belle église du XIIIe siècle cependant, dont le portail a une magnifique rosace, et dont le chœur est d'un beau dessin.

Mais alors que les Halles sont vraiment quelque chose d'unique, d'une beauté spéciale à la Flandre, on voit, dans tout le nord-ouest de l'Europe, quantité de temples chrétiens d'une allure infiniment plus noble, d'une atmosphère infiniment plus émouvante que cette église Saint-Martin d'Ypres, qui cependant rappelle aussi, par ses vastes proportions, la splendeur défunte de la ville morte. Dans les rues même d'Ypres, il y a peu de constructions vraiment remarquables. Les dernières maisons de bois, qui subsistaient encore il y a une quarantaine d'années et qui accentuaient le caractère médiéval de la petite cité, ont maintenant disparu, et les rues d'Ypres ressemblent à toutes les rues des villes flamandes, paisibles, proprettes, bordées de petites maisons silencieuses, ou de vieux hôtels endormis sous la poussière de la respectabilité.

L'un de ceux-ci mérite pourtant d'attirer l'attention : c'est l'hôtel Merghelynck, vaste maison noble de la fin du XVIIIe siècle, où un collectionneur ingénieux a réuni beaucoup de vieux meubles, de porcelaines et de bibelots de cette époque, cherchant à évoquer ainsi dans son intimité pittoresque la vie d'autrefois. Ces bibelots, et surtout les tableaux qui décorent les murs, n'ont pas tous été choisis avec un goût très sûr. Mais l'ensemble de l'hôtel est une amusante reconstitution. Dans la chambre à coucher, à côté du lit, dont la couverture a été « faite », l'habit à la française, la culotte, la veste, la perruque, le chapeau et l'épée de l'imaginaire maître du logis ont été soigneusement disposés sur une chaise; il va sortir de son cabinet de toilette et appeler Frontin, Picard ou Champagne, afin qu'on l'habille... Au lieu de Frontin, de Picard ou de Champagne, c'est une petite vieille en cornette qui paraît et sérine aux visiteurs l'invariable boniment que feu M. Merghelynck lui a appris. Même du vivant de ce collectionneur, les touristes visitaient aisément ce curieux hôtel. Il a été légué à l'Académie de Belgique, à charge de lui laisser le caractère de Musée du XVIIIe siècle que M. Merghelynck lui avait donné. Heureuse initiative : la ville d'Ypres tout entière n'est plus qu'un musée, et l'École de cavalerie, que le gouvernement belge y a installée, ne suffit pas à lui rendre la vie. Les officiers qui y sont attachés s'y confinent dans leur travail, avec l'espoir de finir le plus tôt possible le temps d'exil qu'ils passeront dans cette nécropole. C'est encore une impression de musée que donnent les remparts construits par Louis XIV, modernisés sous le régime hollandais et qui servent aujourd'hui de promenade. Toute cette ville s'enferme dans le passé, et l'hôtel Merghelynck, en son aspect « provincial et ancien régime », est vraiment ce qu'on peut y voir de plus moderne.

Phot. Machin.

UN CHIEN CONTREBANDIER.

COURTRAI

LE PAYS DU LIN. — LA CONTREBANDE. — LES COMBATS DE COQS. LA VILLE DE COURTRAI : SOUVENIRS DE LA BATAILLE DES ÉPERONS D'OR. — LES MONUMENTS DU PASSÉ ET LA VIE MODERNE.

Pour bien pénétrer le caractère de cette partie de la Flandre, il faut aller à pied, à bicyclette ou en automobile, d'Ypres à Courtrai. Le paysage est un peu plus accidenté que dans la Flandre maritime; le sol se renfle de brusques collines. On y trouve des semblants de dunes égarées dans la plaine et couvertes de bruyère ou de sapins. Mais, entre ces collines, c'est la Flandre fertile, la Flandre grasse dont on retrouve le tapis verdoyant. D'innombrables troupeaux circulent parmi les pâturages illustrés çà et là d'un bouquet d'arbres que le vent agite doucement. Puis, plus loin, ce sont de belles cultures où le lin et la betterave alternent avec le blé. Le sol ici n'est plus parcimonieusement mesuré aux cultivateurs comme dans certaines parties de la Flandre ; il y a de grandes fermes entourées de douves et où se trouvent réunis les éléments de vastes exploitations agricoles. Les villages sont opulents et bien bâtis. On retrouve comme un souvenir de la grasse terre brabançonne. Mais, dans le lointain déjà, se dessine la silhouette des villages frontières. La France, ici, est toute voisine, et ce voisinage n'est pas sans influer sur les mœurs rurales. Beaucoup de villages et de bourgs de cette partie de la Flandre vivent en grande partie d'une industrie irrégulière où l'audace, la ruse et la décision tiennent plus de place que l'obstination laborieuse des Flamands du Nord. Wervick, Menin, renommés pour leurs fabriques de tabac, sont les entrepôts d'une contrebande qui trouve presque tout son personnel dans les hameaux de l'extrême Belgique. Presque tout le monde s'y emploie d'une manière plus ou moins occulte, et la fraude rapportant de gros bénéfices qui, en fin de compte, profitent à toute la contrée, le paysan prête son appui tacite ou avoué aux contrebandiers, en vertu de cet axiome des pays frontières : Voler l'État, ce n'est pas voler.

Cette lutte sourde de toute une population contre les agents du fisc ne va pas sans violence. La nuit, les villages sont réveillés par des fusillades qui éclatent soudain, se déplacent, cessent et reprennent brusquement, sans qu'on sache jamais qui a tiré le premier coup. Sous le second Empire, c'est généralement par cette voie que les pamphlets imprimés en Belgique entraient en France, et de braves contrebandiers flamands contribuaient ainsi sans s'en douter à la propagande républicaine. Toutefois, la den-

YPRES : LES REMPARTS.

AVANT LE COMBAT DE COQS.

telle et le tabac ont toujours été l'objet essentiel de la fraude, qui, naturellement dans ce pays, use de tous les procédés en usage : les charrettes à double fond, les faux cabriolets de médecin, le chimérique embonpoint des femmes. Cependant la manière préférée de faire passer la frontière aux marchandises prohibées, c'est d'en charger des chiens spécialement dressés à ce métier qui passent, la nuit, au nez et à la barbe des douaniers.

La population des environs de Courtrai et de tous ces villages du midi de la Flandre est d'ailleurs assez rude : c'est le pays des combats de coqs. Ce sport barbare est interdit en Belgique comme dans la plupart des pays civilisés; mais de même que la fraude, il subsiste malgré tout, grâce à la complicité de la population tout entière. Dès que les gendarmes sont signalés dans les environs de la grange ou du cabaret où l'on a établi le champ clos, leur arrivée est aussitôt connue des organisateurs du combat; on enferme dans le poulailler avec les volailles vulgaires les combattants qu'on s'apprêtait à jeter l'un sur l'autre; les enjeux disparaissent dans les poches; et quand les représentants de l'autorité arrivent, ils ne trouvent que quelques bons compagnons en train de boire des pintes de bière en fumant leur pipe. Ils savent parfaitement à quoi s'en tenir, mais, comme ils n'ont pas de délit à constater, ils s'en retournent bredouilles. En général ils ne mettent du reste qu'un zèle relatif à poursuivre les délinquants de cette espèce. Eux aussi, ils sont du pays ou du moins ils y ont vécu longtemps, et, s'ils ne partagent pas la passion populaire, ils la comprennent. Aussi, malgré les lois, les règlements, il ne se passe guère de dimanches d'été dans cette contrée sans que les amateurs, qui appartiennent à toutes les classes de la société, mais qui se recrutent principalement parmi les paysans aisés, trouvent à assister à quelque belle joute où périssent, en divers combats singuliers, une douzaine de volatiles furieux que l'on a jetés les uns contre les autres, après avoir armé leurs pieds nerveux d'un éperon formidable acéré comme un fer de lance. C'est là une curieuse survivance des instincts guerriers de la race qui pratiquait volontiers, il n'y a pas bien longtemps encore, le sport plus meurtrier du duel au couteau.

L'industrie du lin. — Rien de plus paisible cependant que les occupations ordinaires de ce peuple. Courtrai, c'est le pays du lin, le pays de la toile; la Lys serpente gaiement au travers des champs verdoyants que couvre la précieuse plante textile; elle arrose les cultures : après la récolte, elle servira au rouissage. C'est l'ouvrière diligente, la bienfaitrice du pays. Chaque année, au temps des inondations, elle couvre maternellement la terre, féconde les champs ensemencés, et, dès mars, ceux-ci commencent à se couvrir de « l'herbe incomparable ». Plus tard, quand, tombée sous la faucille, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore la Lys qui la lave, la mûrit et finalement la décompose au point voulu, car ses eaux ont, paraît-il, une vertu mystérieuse qui fait que le lin roui par elles est supérieur à tous les autres.

UN COMBAT DE COQS EN FLANDRE. — Tableau d'Émile CLAUS.

Ce travail du lin qui demande une adresse, une prudence, une science empirique spéciale, n'est pas sans grâce. La récolte à la faucille se fait gaiement et le pays entier présente alors un aspect idyllique que le grand peintre Émile Claus a merveilleusement rendu dans un tableau placé actuellement au musée de Bruxelles. Puis on procède au rouissage, c'est-à-dire que l'on fait pourrir dans la rivière le lin lié en bottes et déposé dans des caisses à claire-voie. Après trois ou quatre semaines de séjour sous l'eau, on le retire, on le transporte dans les prés voisins; là, on le met à sécher, puis la campagne se hérisse d'interminables files de meules qui, de loin, font songer à un immense bivac. Quand la chaleur de l'été a accompli son œuvre, le lin passe à l'écangage, qui est sa dernière préparation avant d'être livré à l'industrie. Il y a divers moyens d'écanguer, et aujourd'hui on recourt en général à des procédés mécaniques. Cependant, dans certains villages, l'écangage se pratique encore à la main et à domicile. Armé d'une sorte de couperet en bois qui ressemble vaguement à un papillon aux ailes déployées, l'écangueur frappe à coups redoublés les écheveaux de lin glissant dans l'encoche d'une planche, et il transforme les plantes desséchées en une filasse qu'il ira vendre aux industriels ou à quelques-uns de ces tisserands en chambre comme il y en a dans tous les villages de cette contrée et qui travaillent encore selon les procédés d'autrefois.

COURTRAI : LE BEFFROI.

Courtrai. — Courtrai est une petite ville gaie, accorte et proprette. Elle est paisible mais bien vivante. On y trouve quelques manufactures et d'importants ateliers

Phot. Puttemans.

DANS LE BÉGUINAGE DE COURTRAI.

de dentellières. Mais ce qui fait le meilleur de sa prospérité, c'est l'importance du marché des lins et des toiles dont elle est le centre. C'est à Courtrai que se vendent toutes les toiles fabriquées dans les villages et les petites usines qui bordent la Lys. Il s'en fait une exportation considérable, et par elles Courtrai est célèbre dans le monde entier. Aussi y a-t-il dans cette petite ville de très grosses fortunes. La prospérité y est générale, et des faubourgs nouveaux sont venus, il y a quelques années, moderniser de leurs villas élégantes et confortables toute une partie de l'antique cité.

Comme la plupart des villes flamandes, Courtrai est fort ancienne et n'a pas laissé que de jouer un rôle important dans l'histoire du pays. C'est presque sous les murs de la ville, au petit village de Groeningue, que s'est livrée la grande bataille qui empêcha, au XIVe siècle, la réunion de la Flandre à la couronne de France. On a voulu voir dans cette insurrection de la Flandre contre Philippe le Bel l'explosion d'une haine de race, et les ennemis secrets ou avoués de la culture française en Belgique ont compté la bataille de Courtrai comme une victoire du « germanisme rédempteur ». Rien de plus contraire à la vérité de l'histoire. Bien plus qu'un mouvement national, c'est un mouvement social dont la bataille de 1302 assura un instant la victoire. Philippe le Bel ayant rattaché la Flandre au domaine royal, après l'extinction de la vieille dynastie des comtes de Flandre, ne comprit pas bien la situation politique et sociale du pays. Alors que les comtes nationaux, sachant d'instinct que la prospérité et la richesse de leur domaine étaient dues aux grandes villes industrielles, avaient toujours respecté leurs intérêts économiques et avaient favorisé plus qu'aucun souverain féodal de l'Europe l'évolution de la démocratie urbaine, le roi de France commit la maladresse de s'appuyer sur la noblesse et sur les patriciens des villes, qui prirent alors le nom de Leliaerts (partisans des lis). C'est contre eux, plus encore que contre les Français, qu'éclata la sanglante insurrection, fomentée à Bruges par Breydel et de Koninck. Toute la Flandre démocratique fit cause commune avec les Brugeois : les Kerrels de la côte, les gens du Franc de Bruges et ceux d'Ypres. Seul, Gand, dominé alors par le parti aristocratique, fit défection, et encore sept cents « gens des métiers », commandés par Jean Borluut, vinrent rejoindre les milices communales aux environs de Courtrai. L'armée royale comportait, du reste, un certain nombre de chevaliers flamands, et la bataille de Groeningue bien fut plus le choc de la féodalité et de la puissance communale que celui de la France et de la Flandre.

Ce choc fut extraordinairement sanglant, et la violence, la cruauté de la bataille portent bien le caractère tragique de toutes les luttes sociales. L'armée flamande s'était fortement retranchée dans une position favorable. Elle était presque entièrement composée d'infanterie, et il est probable que si la chevalerie française avait eu la patience de lasser la fureur froide des héroïques communiers, et de les laisser attaquer les premiers, la journée se serait terminée comme plus tard à Cassel par le massacre des gens de pied, impuissants dans l'attaque et très vite débandés. Mais Robert d'Artois, qui commandait l'armée royale, méprisait les vilains. Il n'écouta pas les conseils des gens expérimentés qui l'accompagnaient ; il fit une charge impétueuse, dont l'élan fut à demi rompu par le terrain sablonneux et marécageux, et qui vint se briser contre les piques inébranlables des Flamands. Ceux-ci furent impitoyables dans la victoire : on massacra par milliers les chevaliers désarçonnés, et leurs éperons dorés, suspendus aux voûtes de l'église Saint-Martin, donnèrent à la bataille son nom : la bataille des Éperons d'or. Sauf un bon monument moderne du sculpteur Godefroid de Vreese, il ne reste à Courtrai aucun souvenir de cette époque héroïque. La petite ville manufacturière a presque complètement submergé la cité d'autrefois, et l'archéologue ne trouve guère à examiner que deux vieilles tours curieusement placées aux deux extrémités d'un pont sur la Lys, un beffroi qui dresse sa tour solitaire au milieu de la Grand'Place, un joli béguinage, un hôtel de ville du XVIe siècle.

COURTRAI : L'HOTEL DE VILLE.

Aussi bien ne sommes-nous plus, à Courtrai, dans la Flandre endormie, dont l'aimable léthargie séduit les amateurs de pittoresque. Nous sommes dans la Flandre moderne et vivante dont Gand est la capitale.

Phot. Sacré.

GAND : VUE PRISE DU CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE.

LA FLANDRE ORIENTALE

Gand. — Une ville active et rude. — Contraste avec Bruges. — L'origine et l'histoire de Gand. — La prospérité industrielle du XIIIe siècle. — Les guerres sociales du XIVe siècle. — Le particularisme gantois sous la maison de Bourgogne. — Ses dernières manifestations au XVIe siècle. — La décadence. — Les survivances du passé dans le présent gantois. — Les monuments. — L'organisation ouvrière : le Vooruit. *— Le mouvement flamand et la vie universitaire. — La littérature flamande. — La question des langues en Belgique. — Les villages et la vie rurale en Flandre : le régime des bas salaires et le mouvement démocrate chrétien. — Les petites villes de la Flandre orientale.*

Bruges, c'est la Flandre endormie ; Ypres, c'est la Flandre morte ; Gand, c'est la Flandre vivante, et la vie intense de ce grand centre industriel, où les Flamands d'aujourd'hui apprennent qu'eux aussi ils peuvent participer à la vie moderne, semble avoir communiqué son activité à la province entière dont il est le chef-lieu. Certes, ici, comme à Bruges ou à Ypres, le passé commande le présent ; mais il ne l'étouffe pas. L'histoire a laissé dans la ruche gantoise d'innombrables témoignages, et il est peu de villes où l'on puisse retrouver, comme à Gand, la persistance des mêmes facteurs moraux. Mais les annales ne sont point closes : l'ardente cité, qui fut au XIVe siècle le rempart héroïque de la démocratie européenne, et qui, malgré tant de sièges et de massacres, s'est toujours relevée de ses désastres, a su trouver à s'encadrer dans la Belgique moderne aussi brillamment que dans les Pays-Bas féodaux. Et cette persistante vitalité n'a pas pour origine comme celle d'Anvers les avantages extraordinaires d'une situation géographique unique au monde ; elle n'est point soumise, comme fut celle de Bruges, au déplacement des grand'routes économiques ; elle tient au caractère du peuple. Cela peut paraître bizarre ; mais, à bien étudier l'histoire gantoise, à bien observer ce peuple tel qu'il est aujourd'hui, on constate qu'il y a une race gantoise, ou du moins un peuple gantois, ayant son caractère, ses mœurs, ses façons de sentir, son énergie propre, et formant, parmi les Flamands, une variété particulière, la plus vivace, la plus violente, la plus combattive. Quelques écrivains ont remarqué le rôle considérable joué par les Gantois et les Ardennais dans la politique et dans l'expansion économique de la Belgique contemporaine. Mais tandis que l'Ardennais, de tempérament exclusivement positif et de formation toute rurale, n'a joué ce grand rôle que dans le monde des affaires, le Gantois, bénéficiant d'une vieille civilisation urbaine, transporte même dans l'art cette richesse de tempérament, cette débordante énergie vitale. Maurice Maeterlinck est Gantois, de vieille famille gantoise, de même que les poètes Charles van Lerberghe et Grégoire Le Roy, sans compter les écrivains flamands. Et que de peintres, que de sculpteurs originaux sont nés à Gand ou dans les environs de Gand et ont imprimé à leur art un style particulier vraiment gantois ! Faut-il citer Dewinne, Claus, Baertsoen, Buysse, Delvin, Nunne ? Il est nécessaire de résumer à grands traits l'histoire de la ville pour se faire une idée précise de cette psychologie spéciale qui a du reste mis l'empreinte de sa rude énergie sur les monuments et sur l'aspect général de la ville.

PLAN DE LA VILLE DE GAND.

GAND : LE CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE.

L'origine et l'histoire de Gand. — La véritable origine de Gand est inconnue. Il est probable qu'il existait déjà une agglomération de quelque importance au confluent de la Lys et de l'Escaut à l'époque romaine. Toujours est-il qu'au moment des invasions franques, il est question d'un *Pagus Gandensis*. Comme on a découvert dans les environs de Gand quantité de monnaies de l'empereur gaulois Postumius, qui régna de l'an 260 à l'an 267, on suppose que ce césar établit en cet endroit un camp qui fut probablement abandonné au moment de l'arrivée des Saliens et qui devint un centre de vie germanique. Dès cette époque les habitants de cette localité passent pour avoir été particulièrement rudes. Les premiers missionnaires chrétiens paraissent avoir eu horreur de la brutalité de ces hommes violents, toujours prêts à tirer l'épée soit contre leurs voisins, soit les uns contre les autres. Mais cette violence n'empêchait pas qu'il y eût en cet endroit, dès cette époque reculée, une civilisation matérielle assez avancée. Le biographe de saint Liévin nous dit que la terre était bien cultivée, et que partout régnait la plus grande abondance. Tout cela, naturellement, est fort relatif, mais dans toute l'histoire gantoise, nous retrouverons toujours ce double caractère : une civilisation avancée pour l'époque, et une singulière rudesse de mœurs. Saint Amand fut des premiers, sans doute, à constater ces traits ; car les Gantois, dès qu'il leur eut parlé de renoncer aux faux dieux, le chassèrent après lui avoir fait prendre un bain forcé dans l'Escaut. Gand fut un des derniers remparts du paganisme en Gaule, et longtemps les missionnaires désespérèrent de ces païens entêtés. Cependant les efforts combinés de la dynastie mérovingienne et du clergé gallo-romain finirent par avoir raison de leur obstination. Les gens du *Pagus Gandensis* se convertirent, et les mêmes lieux qui avaient vu saint Amand si gravement molesté virent s'élever deux magnifiques abbayes : l'une, fondée par saint Amand lui-même, était consacrée à saint Pierre ; l'autre portait le nom de saint Bavon, seigneur austrasien, qui l'avait dotée. C'est autour de ces abbayes que se fonda une agglomération qui mérita enfin le nom de ville. Mais l'individualisme de ses habitants semble s'être manifesté dès l'origine. Ils ne vécurent jamais dans la dépendance de l'Église, qui entrava si souvent le développement des cités nées à l'ombre des monastères. Dès les temps anciens il y eut à Gand un parti anticlérical. Certaines circonstances favorisèrent du reste la résistance des bourgeois à la domination des moines. Depuis le traité de Verdun, l'Escaut servait de limite entre l'empire et le royaume de France ; aussi les premiers comtes de Flandre y entretinrent-ils des garnisons, dans le but de profiter de la faiblesse des souverains allemands pour s'agrandir de ce côté, ce qui leur était d'autant plus facile que la ville s'était étendue au delà de l'Escaut, dans la Flandre impériale. C'est pour résister à ces empiétements, pour faire valoir ses droits sur cette partie de Gand, que l'empereur Othon le Grand fit creuser un fossé qui continuait le cours de l'Escaut et dont le souvenir persiste encore dans le nom d'une rue. De leur côté les comtes de Flandre firent construire sur leur rive une citadelle que Beaudouin de Lille, puis Philippe d'Alsace rendirent formidable. Récemment restaurée, elle subsiste encore aujourd'hui : c'est le château des Comtes, dont le sombre donjon perpétue le souvenir de ces époques lointaines. Grâce aux troubles de la querelle des investitures, les princes flamands arrivèrent à s'emparer de la Flandre impériale, et le besoin qu'ils avaient eu de s'appuyer dans leur lutte contre les souverains allemands sur la belliqueuse population de la ville fut sans doute l'origine des privilèges dont elle jouit de très bonne heure. Dès l'an 1126 le mot de « commune » est appliqué à la ville, et c'était alors, en effet, une sorte de république qui s'administrait elle-même sous la suzeraineté du prince et qui était investie des mêmes droits de justice et de seigneurie que les grands vassaux du comté. Un conseil de treize échevins nommés à vie formait son sénat ; ce conseil se complétait lui-même sous l'approbation du comte, lorsqu'il avait perdu quelqu'un de ses membres. Sa juridiction était souveraine et s'étendait sur tout le territoire de la ville, sauf l'enceinte des abbayes. Les privilèges des bourgeois étaient nombreux et importants ; le souverain ne pouvait même les forcer à prendre part à ses guerres, si ce n'est dans les expéditions maritimes où ils lui devaient service jusqu'à trois journées au delà d'Anvers, mais sans être obligés d'aller plus loin. Leurs personnes et leurs biens étaient inviolables ; ils avaient le droit de porter les armes, de fortifier non seulement leur ville, mais même leur maison. Aussi la cité était-elle alors hérissée de forteresses ; il n'en reste qu'une : le château de Gérard le Diable.

Gand était donc alors, avec des chartes un peu mieux affirmées, une petite république aristocratique comme la plupart des communes de cette époque ; mais l'augmentation rapide de la population et les progrès de l'industrie de la draperie, qui, de bonne heure, fut très prospère à Gand comme dans toute la Flandre, précipitèrent l'évolution de la commune vers les institutions populaires. Au XIIIe siècle l'histoire de Gand est celle de toutes les grandes villes des Pays-Bas et du nord de l'Europe : querelles de la ville et du souverain, querelles de la grande bourgeoisie et des métiers, querelles des métiers entre eux. Mais le caractère rude et belliqueux de la population donne à ces luttes une âpreté et même une férocité qu'on ne retrouve guère que dans l'histoire italienne ou dans les annales des petites cités turbulentes de la Grèce antique. Nulle part, en Flandre, la haine sociale ne prit de pareilles proportions. Les partis ne se contentent pas de se défendre ou de maintenir leurs droits, ils veulent régner, écraser l'adversaire et ils ne s'entendent que lorsqu'il s'agit de guerroyer contre le souverain ou contre les petites cités voisines que Gand tyrannise. La grande ville démocratique, en effet, si fière de ses libertés, n'entend pas que ses voisins jouissent d'une liberté analogue. Elle refuse aux villes et aux villages qu'elle a soumis à sa juridiction le droit de tisser la laine, et, si l'on enfreint la défense, les corporations prennent les armes, vont briser les métiers et massacrer les tisserands. Dès la fin du XIIIe siècle, on accuse Gand d'aspirer à la domination de toute la Flandre. Si Bruges est peut-être plus riche, Gand peut mettre sur pied un plus

GAND : RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON.

grand nombre d'hommes d'armes et elle est plus belliqueuse. Le XIVe siècle voit l'apogée de sa puissance. Elle prend la tête de la résistance de la Flandre à la politique du comte Louis de Nevers, qui, plus fidèle à l'honneur féodal qu'aux intérêts de ses sujets, avait pris parti pour le roi de France dans la guerre de Cent ans, ce qui fermait la Flandre aux laines anglaises nécessaires à ses draperies. Le comte parti, c'est un simple bourgeois de Gand, Jacques Van Artevelde, un *poorter* (franc bourgeois) qui devient *ruwaert*, c'est-à-dire chef de la Flandre. Cet Artevelde est une des grandes figures de son époque, un politique d'une extraordinaire clairvoyance. Il s'efforce d'abord de maintenir la neutralité de la Flandre entre la France et l'Angleterre. Puis, quand cette attitude est devenue impraticable, il entre franchement dans l'alliance anglaise. Seul de tous ses concitoyens peut-être, il a le sentiment d'une nationalité flamande et rêve confusément de faire de tout le comté une république démocratique indépendante. Cette hauteur de vues le perdit. Au XIVe siècle, on était Gantois bien avant d'être Flamand; on était même tisserand, ou foulon, ou grand bourgeois avant d'être Gantois. Comme il tenta de résister à la tyrannie que les tisserands voulaient exercer sur les autres métiers, une émeute éclata contre lui, et il fut assassiné par Gérard Denys, le doyen de la grande corporation qu'il avait voulu combattre.

Après la mort d'Artevelde, le comte Louis de Male, moins bon chevalier que son père Louis de Nevers, mais plus fin politique assurément, commença par vivre en paix avec les Gantois, augmentant d'ailleurs très habilement son autorité par des institutions centralisatrices que ses successeurs de la maison de Bourgogne ne feront que développer. Malheureusement les Gantois de ce temps-là ne pouvaient vivre longtemps en paix ni entre eux ni avec personne. Cette fin du XIVe siècle est marquée dans toute l'Europe par une terrible fermentation sociale : insurrection des Maillotins à Paris, révolte de What Tyler en Angleterre; toute l'Europe est secouée par les revendications populaires. Dans la Flandre, économiquement plus avancée que le reste de l'Europe et qui au commencement du règne de Louis de Male, aussitôt après les ravages de la peste noire, avait connu quelques années de prospérité extraordinaire, ces troubles sociaux devaient prendre rapidement une violence inouïe.

La classe ouvrière à Gand et dans toute la Flandre n'avait, en effet, que très faiblement profité de la prospérité générale. « Les multitudes des grandes villes industrielles du moyen âge, dit M. Pirenne, paraissent avoir vécu dans une condition assez rapprochée de celle des modernes prolétaires. Leur existence était précaire et livrée à la merci des crises et des chômages; que l'ouvrage vînt à manquer, que l'exportation des laines anglaises fût interdite, les métiers partout cessaient de battre, et des bandes de sans-travail se répandaient par le pays, mendiant un pain qu'ils ne pouvaient plus se procurer par leur travail. Ainsi les tisserands, les foulons, les teinturiers forment une classe à part, au milieu de la bourgeoisie. On ne les reconnaît pas seulement à leurs ongles bleus, mais encore à leur costume et à leurs mœurs. On les considère comme des êtres inférieurs et on les traite comme tels. Ils sont indispensables, mais on ne craint pas d'être dur à leur égard, car on sait que la place de ceux qui auront été ruinés par les amendes ou expulsés par les bannissements ne restera pas longtemps vacante. Les bras s'offrent toujours au travail en quantité surabondante. »

Nous verrons par la suite que certains traits de ce tableau sont demeurés exacts. Alors, comme aujourd'hui, cette dureté de la grande bourgeoisie gantoise vis-à-vis d'un peuple qui semble la justifier dans une certaine mesure par sa rudesse fait naître chez ce peuple une haine qui ne tarde pas à s'organiser. C'est cette haine qui provoqua l'insurrection gantoise de 1379. Par leur nombre et leur organisation, les rudes compagnons de la draperie étaient alors arrivés à dominer la ville. Ils crurent voir dans la politique de Louis de Male une tentative de favoriser la grande bourgeoisie, et c'est ce qui donna immédiatement à leur révolte un singulier caractère de violence. La guerre fut longue et sanglante. En 1379, sous la conduite de Jean Yoens, ils vont incendier le château de Wondelghem, récemment construit par Louis de Male, soulèvent les tisserands brugeois, mettent le comte en fuite, et vont l'assiéger à Audenarde, où il s'était renfermé avec toute la noblesse et toute la haute bourgeoisie flamande. Le populaire fut toujours inhabile aux sièges : Audenarde résiste aux premiers assauts, les Gantois se fatiguent et consentent à traiter. Mais ce n'est qu'une trêve. En 1380, nouvelle émeute. Investis trois fois de suite, les habitants tiennent tête aux armées du comte et font des sorties si nombreuses qu'ils ont l'air d'être des assaillants plutôt que des assiégés. En 1382, nouveau blocus, qui réduit cette fois les Gantois à la famine. Mais cette extrémité, loin de les abattre, les surexcite. Sous la conduite de Philippe Van Artevelde, le fils de Jacques, ils font une sortie désespérée, courent jusqu'à Bruges, qui, ce jour-là, célébrait la procession du Saint-Sang, et, dans une mêlée furieuse, défont l'armée brugeoise (la ville alors était entre les mains de la grande bourgeoisie) à Beverhoutsveld, et forcent le comte à s'enfuir jusqu'à Paris. Cette fois le prince flamand est obligé de demander l'appui de son suzerain. Le jeune Charles VI entre en Flandre avec une armée formidable, et les Gantois demeurés seuls, — car, après leur victoire, ils avaient trop rudement fait sentir leur tyrannie à la Flandre entière, — sont défaits et massacrés à Roosebeke : Philippe Van Artevelde est parmi les morts. Gand ne se résigne pas à la défaite; sous la conduite de Frans Ackerman, elle continue la lutte, s'empare de Damme, d'Audenarde, fait alliance avec Richard II, roi d'Angleterre. Elle est seule alors en Europe à représenter le mouvement démocratique écrasé partout, et elle est encore si redoutable dans son désespoir que lorsque, Louis de Male étant mort, son gendre, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, fut monté sur le trône de Flandre, il consentit à traiter avec elle et à confirmer ses privilèges. Cette paix, en apparence, était tout à l'avantage de Gand. « En réalité, dit M. Pirenne, elle est le prix dont la maison de Bourgogne paye son entrée dans les Pays-Bas, et le point de départ de la décadence de ces franchises municipales dont elle semblait assurer la victoire. »

Phot. Neurdein.

GAND : STATUE DE JACQUES VAN ARTEVELDE.

Les souverains de la maison de Bourgogne sont en effet beaucoup trop puissants pour qu'on puisse agir envers eux comme envers Louis de Male ou Louis de Nevers. Ils ont une armée régulière, une artillerie, des finances. A partir de Jean sans Peur, ils inaugurent une politique nationale, travaillent à constituer un État moderne en harmonie avec les nécessités du monde nouveau qui s'organise, et les résistances du particularisme gantois sont vaines et surannées. Mais ce particularisme est invincible. Il résiste au temps comme il a résisté à la force des armées, ou à la persuasion que Philippe le Bon tenta d'employer d'abord. Vainement ce prince donne à Gand des privilèges commerciaux qui permettent à la prospérité de la ville de survivre à la décadence de la draperie flamande (telle l'étape des blés, et le monopole de la batellerie sur l'Escaut, la Lys et la Liève); les Gantois se révoltent contre sa tentative d'unifier l'impôt, et, pour les soumettre, il devra détruire leur armée à la sanglante bataille de Gavre. Ils profiteront encore de la joyeuse entrée de Charles le Téméraire pour exiger par la violence le rétablissement de leurs privilèges supprimés; ils prendront la direction de la révolte des Flandres contre Marie de Bourgogne, dont ils décapiteront les ministres Hugonnet et Imbercourt, et il faudra la formidable saignée que Charles-Quint pratiqua dans leurs

Phot. Neurdein.

GAND : RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON.

rangs pour leur apprendre que les grandes monarchies du monde moderne ont d'autres nécessités et d'autres exigences que les petits États féodaux du moyen âge. Ils profiteront encore des troubles religieux du XVIe siècle pour tâcher de faire triompher, avec la démagogie protestante de Hembise et Ryhove, leur idéal étroitement nationaliste. Mais ce sera le dernier soubresaut. A la fin du XVIe siècle il semble que la ville entre en agonie; au XVIIe siècle Gand paraît dormir comme tout le reste du pays. Elle subit avec indifférence le va-et-vient des armées françaises et impériales et les sièges de 1678, 1708 et 1745. La politique européenne dont elle est le jouet ne l'intéresse point. Sa prospérité économique paraît morte. Plus de draperie; la guerre a ruiné le commerce et la batellerie. La misère dépeuple la ville...

Gand se résignerait-il comme Bruges? Tout son passé proteste. Dès le retour de la paix, le travail renaît, et déjà sous le règne de Marie-Thérèse voici qu'une industrie nouvelle fait son apparition : la filature, le tissage et la teinture des étoffes de coton. Et aussitôt le vaillant petit peuple reprend confiance en la vie et se remet au travail. Liévin Bauwens en dérobant en Angleterre le secret de la filature mécanique devait lui donner, sous l'administration de l'empire français, une impulsion qui ne s'est pas arrêtée.

LES MONUMENTS HISTORIQUES DE GAND

Cette sombre et tragique histoire où s'est manifestée sous toutes ses faces une vitalité indomptable et violente a laissé des traces non seulement dans le caractère du Gantois d'aujourd'hui, dans ce qu'on pourrait appeler le plan moral de la ville, mais aussi dans ses monuments, tant religieux que civils. Il y a quelques années, avec ses immenses faubourgs ouvriers, ses canaux enchevêtrés, son dédale de ruelles hérissées de pignons et de tourelles, survivance des anciens *steenen* (maisons fortifiées), Gand avait encore l'aspect d'une ville du moyen âge. On y a pratiqué depuis peu de larges percées, et l'on a dégagé les plus intéressants de ses monuments de la gangue de maisonnettes qui les enserrait autrefois, mais on a eu du moins la piété de les respecter, et ils racontent presque méthodiquement l'histoire de la ville.

L'abbaye de Saint-Bavon. Les églises. — Voici d'abord les ruines de l'abbaye de Saint-Bavon situées à l'est de la ville, tout près d'un bras de l'Escaut. Ces murs vénérables sont tout ce qui reste de l'abbaye fondée par saint Amand et renouvelée par saint Bavon. C'est le berceau de la cité, et ce vieux cloître gothique, cette crypte obscure, cette chapelle où l'on a déposé quelques vieilles pierres sculptées, ont vu les agitations, les gloires et les défaites de la cité turbulente au temps de Philippe d'Alsace comme au temps d'Arteveldc. Le site est charmant. Tout autour des ruines règne le silence du faubourg provincial. De vieux arbres mêlent leurs frondaisons aux ogives ruinées, et le lierre habille les vieux murs.

C'est encore le souvenir du seigneur austrasien qui maintint les barbares gantois dans l'obéissance de l'Église qu'on retrouve à la cathédrale, à Saint-Bavon. Cette belle église en briques, commencée vers 1274 au-dessus d'une crypte, de 950 environ, s'appelait autrefois Saint-Jean. Elle fut débaptisée par Charles-Quint. Celui-ci, qui, comme on le sait, était né à Gand, avait été baptisé dans le vieux temple. Après avoir contribué pour une somme de 15 000 couronnes à la reconstruction de certaines parties en ruine, il avait promis de la doter d'un chapitre. Mais c'était là une fondation extrêmement coûteuse, et l'empereur, voulant concilier sa libéralité et son économie, à ce que nous assure le chanoine Hellin, auteur de l'*Histoire chronologique du chapitre de Saint-Bavon*, imagina de transformer en chanoines les religieux de la riche abbaye de Saint-Bavon qui n'étaient que vingt. Le pape Paul III ayant accordé son consentement à cette mesure, l'antique monastère fut supprimé, remplacé par une citadelle destinée à contenir les corporations indociles et contraint, bon gré mal gré, de donner son nom à l'église cathédrale.

Saint-Bavon n'est assurément pas une église de premier ordre, mais le vaisseau a de belles proportions, et les voûtes reposent sur des piliers carrés, massifs, auxquels sont accolées des demi-colonnes d'un très heureux effet; l'adroit mélange de la pierre et de la brique lui donne un aspect singulièrement pittoresque. On y trouve d'ailleurs quelques œuvres d'art fort intéressantes : la chaire de Delvaux (1745) représentant l'Arbre de vie avec le Temps et la Vérité est peut-être la meilleure œuvre de la sculpture belge au XVIIIe siècle. On admire également le tombeau de l'évêque Triest par Jérôme Duquesnoy et plusieurs autres beaux mausolées. Parmi les tableaux, un très bon Pourbus, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*, le charmant triptyque de Gérard Van der

GAND : LE CLOITRE DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON.

Meire, *le Christ en croix* de Gaspard de Crayer, et un bon tableau de Rubens : *Saint Bavon quittant la carrière militaire pour embrasser la vie monastique.* Mais toutes ces richesses pâlissent auprès du fameux polyptyque de *l'Agneau mystique*, par Jean et Hubert Van Eyck, une des plus pures merveilles de la peinture flamande. Admirable au point de vue de la technique et du style, cette œuvre célèbre présente un intérêt exceptionnel comme témoignage de l'idéal artistique chrétien du xve siècle. C'est une manière de leçon de théologie par l'image. Les volets fermés, on voit dans le haut les précurseurs, les prophètes et les sibylles qui ont prédit la venue du Sauveur. Au milieu, l'ange Gabriel saluant la Vierge dans l'appartement à plafond bas d'une maison flamande, avec une charmante échappée sur une place ; entre les portraits du donateur et de la donatrice, les Évangélistes. Les volets ouverts, le tableau nous montre l'accomplissement de la Rédemption, symbolisé selon saint Jean par l'adoration de l'Agneau et la fontaine de vie. Les cieux se sont ouverts. Dieu le Père, sous les traits d'un homme à la fleur de l'âge, vêtu d'habits pontificaux splendides, bénit l'assemblée. A sa droite est assise la Vierge, vêtue de bleu et lisant le livre de la Vérité. A gauche saint Jean-Baptiste portant un superbe manteau vert sur son vêtement de crin. Des deux côtés, des anges musiciens symbolisent la joie de l'univers. Les figures des angles, Adam et Ève, nous rappellent que la Rédemption a été rendue nécessaire par le péché. Enfin, les compositions du bas du tableau nous montrent, dans un riche paysage, avec pour fond Jérusalem — une Jérusalem flamande — le sacrifice de l'Agneau : celui-ci est placé sur l'autel et verse son sang dans un calice. Tout autour se groupent en somptueuses théories les saints, les martyrs, les vierges, les prophètes et les héros de l'Ancien Testament, les apôtres, les papes, les évêques et les moines, les défenseurs du Christ, les princes, les rois et les pèlerins.

L'AGNEAU MYSTIQUE.
Fragment d'un tableau de Jean et Hubert VAN EYCK.

Malheureusement ce n'est plus l'ensemble de l'œuvre originale qu'on a sous les yeux à Saint-Bavon. Cet extraordinaire tableau a passé par bien des vicissitudes. Commandé à Hubert Van Eyck en 1420 par le patricien gantois Judocus Vydt, qui en fit présent à l'église, il faillit être enlevé par Philippe II, qui finit par se contenter d'une copie que Michel Van Coxie exécuta pour lui en 1558. Il échappa par miracle aux iconoclastes en 1566 et à un incendie en 1641. Mais l'empereur Joseph II, choqué de la nudité réaliste d'Adam et d'Ève, le fit disparaître de l'église. En 1794 il fut envoyé à Paris, et, lors de la restitution en 1815, les panneaux du centre furent seuls remis à leur place. Le conseil de fabrique vendit la plupart des volets à un marchand auquel le musée de Berlin les acheta. Quant aux fameux panneaux d'Adam et d'Eve qui avaient choqué la pudeur de Joseph II, le critique français Thoré-Burger, passant par Gand en 1862, les découvrit par hasard au fond d'un grenier. Ils sont depuis 1881 au musée de Bruxelles. Tous les panneaux manquants ont été remplacés depuis peu par des copies assez bonnes. Quant au panneau central, qui est de la main même du maître, c'est un incomparable chef-d'œuvre : l'art flamand y atteint au sublime. Et pour peu qu'on sente la beauté de l'art, on ne peut le contempler sans émotion.

Saint Bavon est incontestablement l'église la plus intéressante de Gand. Mais au point de vue de l'effet extérieur, du moins, certains lui préfèrent Saint-Nicolas, rude et fruste église du style gothique primitif, dont la tour principale est flan-

GAND : LA CATHÉDRALE SAINT-BAVON.

L'ADORATION DE L'AGNEAU MYSTIQUE, PAR HUBERT ET JEAN VAN EYCK, 1420

POLYPTYQUE DE LA CATHÉDRALE SAINT-BAVON, A GAND

PARTIE SUPÉRIEURE DU PANNEAU CENTRAL

DIEU LE PÈRE, VÊTU D'HABITS PONTIFICAUX, BÉNIT L'ASSEMBLÉE. A SA DROITE, LA VIERGE LIT LE LIVRE DE LA VÉRITÉ; A SA GAUCHE, SAINT JEAN-BAPTISTE INVITE A L'IMITATION.

quée de dix petites tourelles d'un curieux effet. A Saint-Michel, élégant édifice du xve siècle dont la tour est malheureusement inachevée, on admire un des meilleurs tableaux religieux de Van Dyck : *le Christ à l'éponge*. Enfin il faut citer Saint-Jacques — dont les tours pointues s'élèvent derrière le marché du Vendredi, et qui a été très bien restaurée dans le style du xve siècle, époque à laquelle elle a été reconstruite sur les ruines d'une église du xiie siècle, — et Saint-Pierre, joli temple Renaissance, construit en 1629 par l'italianisant Van Sante (Giovanni Vasanzio).

Au point de vue de l'art architectural, aucune de ces églises n'est de premier ordre ; mais, avec leurs pierres noircies par le temps et la fumée, toutes portent l'empreinte d'un pittoresque fruste, d'une dévotion rude, d'un accent très spécial, très foncièrement gantois.

Le château des Comtes et les forteresses gantoises. — Mais ce caractère rude et belliqueux a marqué beaucoup plus puissamment encore son empreinte sur les quelques maisons fortifiées qui nous sont restées du temps où toutes les demeures des *poorters* (grands bourgeois) étaient de véritables citadelles. La plus caractéristique est le château de Gérard le Diable, dont les sombres murs dominent les bas Escaut. Il fut construit par Gérard, que les annales de la ville appellent alternativement « le Diable », « le Maure » ou « le Noir ». La légende veut qu'il ait eu des passions violentes et commis de grands crimes, réparés par une pénitence éclatante. Bien que son château ait été fortement endommagé au commencement du xixe siècle, ce qui en reste est plein de ce caractère sombre et guerrier qu'on retrouve dans la porte trapue du Rabot, dans quantité de vieilles maisons gantoises, mais qui s'exprime avec le plus de force dans le château des Comtes.

Ce château des Comtes, on l'a vu, a autant de part dans l'histoire primitive de Gand que l'abbaye de Saint-Bavon. Construit probablement vers l'an 868 par Baudouin Ier, il fut d'abord la forteresse frontière dressée par les comtes de Flandre, vassaux de la couronne de France, contre les empereurs allemands. Mais complètement transformé, et fortement agrandi par Philippe d'Alsace en 1180, il fut généralement considéré depuis lors comme la citadelle du comte contre les Gantois. C'est cependant là qu'en 1339 Jacques Van Artevelde reçut magnifiquement le roi d'Angleterre Édouard III. Mais alors, Artevelde était le véritable souverain de la Flandre.

Aliéné en 1780, le château des Comtes fut alors transformé en fabrique et en maison de rapport. Nous l'avons connu dans cet état. L'entrée, défendue par deux formidables tours massives, se dressait encore sur la place Sainte-Pharaïlde comme une menace que le passé féodal adressait au paisible marché aux légumes qui s'y tenait. Mais d'innombrables petites boutiques enserraient le mur d'enceinte, qu'on pouvait à peine deviner par instant à la forme des toits qui s'y appliquaient. A l'intérieur, le spectacle était plus extraordinaire encore. Dans la cour, de petites maisons ouvrières s'entassaient les unes sur les autres. On avait même construit d'invraisemblables logements qui prenaient jour sur les couloirs sombres de l'ancien château fort.

GAND : L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS AVANT LE DÉGAGEMENT.

Sous les voûtes d'une salle des gardes, un cabaret recevait les ouvriers de la fabrique à l'heure du repas ou après la paye. Quant à cette fabrique elle-même, elle occupait le donjon tout entier. Sous les ogives délicates de la chapelle tournait le volant d'un moteur à vapeur, et les métiers s'étageaient les uns sur les autres dans les appartements qui avaient reçu le roi d'Angleterre.

Toute une population grouillait dans ce château envahi par la vie ouvrière, et, outre que cela prêtait à de beaux développements romantiques sur « la gloire démocratisée », sur « la féodalité restituant, comme un corps pourri, ses forces à la vie universelle », c'était une inépuisable mine de contrastes savoureux, d'anachronismes plaisants et de pittoresque inattendu. Mais Dieu nous garde de méconnaître les droits de l'archéologie! La vieille forteresse des comtes de Flandre, — où ceux-ci depuis le xive siècle avaient du reste cessé d'habiter pour se transporter au Prinsenhof, aujourd'hui disparu, — a été savamment restaurée par M. J. de Waele; elle est complètement dégagée,

GAND : LA CRYPTE DE SAINT-BAVON.

GAND : LE CHATEAU DE GÉRARD LE DIABLE.

GAND : LE CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE.

entourée d'eau presque de toutes parts. Comme la pierre se patine vite sous ce climat pluvieux, elle n'a déjà plus cet air trop neuf qui rend si froides les reconstitutions archéologiques, et dominant, de sa masse formidable, la petite place Sainte-Pharaïlde et la porte charmante d'un marché du XVIIe siècle, elle évoque très bien les luttes sanglantes de la Flandre féodale et de la Flandre communale. Pour peu qu'on ait de l'imagination, on peut se figurer que, du haut du donjon, le guetteur surveille encore la ville; et derrière les créneaux mis en état comme pour un siège prochain on peut deviner les archers du comte, bandant leur arc pour en menacer les manants turbulents. Ce souci de l'exactitude est sans doute un peu puéril, mais il flatte la manie scolaire des touristes contemporains, et peut-être, dans une certaine mesure, contribue-t-il à l'évocation. Tel qu'il est, le château des Comtes est un monument historique d'un intérêt capital et contribue puissamment à donner à la ville de Gand sa physionomie originale.

GAND : LE GROS CANON.

Le marché du Vendredi. Le beffroi. L'hôtel de ville et les maisons des corporations. — Le château des Comtes rappelle des souvenirs féodaux. Sur la place du marché du Vendredi, devant la statue de Van Artevelde, par Devigne, on ne peut songer qu'aux grandes fièvres communales du XIVe siècle.

A la vérité elle s'est fort modernisée, et les seuls témoins qui restent de l'insurrection des Chaperons blancs et de la popularité des deux Artevelde sont l'ancienne maison des Tanneurs, dont la tourelle guerrière se dresse au coin de la rue des Peignes, puis, un peu en retrait, le formidable canon que Philippe Van Artevelde emmena au siège d'Audenarde. Les Gantois l'ont surnommé *Dulle Griete* (Marguerite l'Enragée). Ce fut longtemps pour eux un souvenir glorieux de leurs grandes guerres; ils y attachaient beaucoup de prix. Aujourd'hui c'est surtout parmi les enfants du quartier qu'il doit être populaire, car sa gueule formidable est toujours pleine de têtes blondes et barbouillées : un canon pour cachette, cela sied aux arrière-neveux des turbulents communiers de Flandre. Au surplus, pour qui connaît un peu l'histoire de la ville de Gand, les noms ici suffisent à évoquer le passé.

Le sol de cette place est trempé de sang. Si c'est là que les comtes de Flandre juraient d'observer les lois, privilèges, libertés et coutumes du comté et de la ville, c'est là aussi que, le 2 mai 1345, les tisserands et les foulons en vinrent aux mains avec une telle fureur que la présence du saint sacrement apporté en toute hâte ne put mettre fin au combat, et que cinq cents citoyens y périrent; c'est de là qu'en 1381 Philippe Van Artevelde partit avec les Gantois désespérés pour Beverhoutsveld, les vieillards et les femmes lui disant : « Allez combattre, mais ne songez pas à revenir en arrière, car si nous apprenons que vous avez été vaincus, nous mettrons le feu à la ville et nous périrons avec elle; » c'est là enfin que les Gantois rebelles firent exécuter, en 1477, Hugonet et Imbercourt; c'est là, plus que partout ailleurs, que le présent s'unit au passé.

C'est en effet sur le marché du Vendredi que la société coopérative le *Vooruit*, qui groupe aujourd'hui les socialistes gantois, a voulu avoir son local. Ce n'est malheureusement qu'une construction banale et prétentieuse, pleine de dorures et d'ornements superflus, sans rien qui en indique le caractère démocratique. Mais une grande inscription qui décore la façade n'en jette pas moins à la société présente la menace du socialisme international : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous. » Cela ne fait-il pas écho à la voix des tribuns gantois qui furent les alliés d'Etienne Marcel et de What Tyler?

Le beffroi est lié aux mêmes souvenirs. Il dresse sa grosse tour carrée en face de la cathédrale. Commencé en 1183, il ne fut jamais terminé; en 1839 on l'a surmonté d'une médiocre flèche en fer, et au point de vue architectural il est sans grand intérêt : mais quel témoin du passé gantois, quel vénérable symbole de ses libertés et de son héroïsme! C'est dans cette vieille tour qu'était suspendue la cloche fameuse (hélas! fondue en 1659) dont la grosse voix avait si souvent appelé les Gantois aux armes. On la nommait Roland et elle portait ces vers gravés sur ses parois : *Myn naem is Roelant; Als ik kleppe, dan is't brand; Als ik luyde, is't storm in Vaderland* (Mon nom est Roland; quand je tinte, alors c'est l'incendie; quand je sonne à toute volée, alors c'est la tempête en Flandre). C'est sur sa plate-forme supérieure (la flèche alors n'existait pas) que Charles-Quint mena un jour le duc d'Albe, qui lui conseillait de détruire la cité rebelle, et lui dit : « Combien faudrait-il de peaux d'Espagne pour faire un gant de cette grandeur ? » Comme la plupart des mots historiques, celui-ci fut probablement inventé par quelque journaliste de l'époque. Mais le fait est que quand, du haut du beffroi, on voit s'étaler la ville dans le réseau inextricable de ses canaux et de ses rivières, avec les mâts des navires tassés dans les docks, avec les cheminées fumantes de ses usines et les clochers aigus de ses églises, on a l'impression d'une très grande cité. Gand est extrêmement étendu. Autour du quartier central, la « Cuve de Gand » comme disent les vieux textes, de vastes faubourgs se sont groupés de très bonne heure. Puis, plus récemment, d'immenses quartiers

GAND : LA PORTE DU RABOT.

ouvriers composés d'interminables rues, aux maisonnettes toutes pareilles, ont enserré la ville de toutes parts, englobant dans leurs agglomérations misérables les vastes jardins des vieux hôtels bourgeois. Et cela forme une cité beaucoup plus grande que ne le fait supposer le chiffre de sa population (200 000 âmes), de sorte que, sauf à l'heure de la sortie des fabriques, elle a l'air assez déserte.

Comme on le verra plus loin, la vie municipale y est cependant encore fort intense, et le vieil hôtel de ville retentit encore des querelles de classes et de partis dont il a tant de fois été le théâtre jadis. Commencé en 1518, sur les plans de Dominique de Waghemaker et de Rombout Keldermans, cet hôtel de ville ne fut malheureusement jamais terminé. La façade, très bien restaurée en 1870 par Viollet-le-Duc et Pauli, est charmante; c'est un des meilleurs types du gothique flamboyant qu'on ait eus en Belgique. Malheureusement la construction fut brusquement arrêtée; quand on reprit les travaux, la mode avait complètement changé, et la nouvelle façade, construite entre 1595 et 1622, est une très médiocre application des règles architecturales de la Renaissance et se marie très mal avec la gracieuse architecture de Waghemaker et Keldermans.

Phot. Neurdein.

GAND : LE BEFFROI.

Les vieilles maisons du quai aux Herbes sont, en revanche, d'un type architectural très pur; une heureuse circonstance a groupé les plus belles d'entre elles sur un espace restreint. C'est là que se trouve la fameuse maison des Bateliers, ancien local de la corporation et l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture civile au commencement du XVIe siècle. Elle a été habilement restaurée en 1898 par M. Cloquet, qui l'a enchâssée dans les bâtiments de la nouvelle poste, construits dans le même style.

La ville moderne. — Toutes ces restaurations, l'hôtel de ville, le château des Comtes, la maison des Bateliers, ont été, somme toute, fort bien faites, mais on a voulu les compléter en dégageant la plupart de ces vieux monuments, en pratiquant dans la ville de larges percées, en faisant de l' « haussmannisme », et l'on en a altéré ainsi le caractère. Ce quartier central, la « Cuve de Gand », avec son dédale de ruelles enchevêtrées aboutissant à de grands et à de petits marchés, encombré certains jours d'échoppes et de charrettes, avait un aspect flamand très accentué. Les paysages urbains de Gand n'avaient certes pas le charme composé des paysages brugeois, mais ils portaient très fortement l'empreinte de ce caractère fruste et sombre, énergique et puissant, que nous avons trouvé dans toute l'histoire de la ville ; il y avait une couleur gantoise que certains artistes, Baertsoen et de Bruycker, entre autres, ont admirablement exprimée. On la chercherait aussi vainement aujourd'hui dans les vastes rues bien aérées, dans les places décorées de jardinets, qui entourent Saint-Nicolas, Saint-Bavon, le beffroi, que dans les nouveaux quartiers du faubourg de Courtrai construit sur l'emplacement de l'ancienne citadelle. Les artistes le regrettent. Mais dans une ville aussi vivante que Gand l'est aujourd'hui, il est impossible de conserver dans leur intégrité les images du passé.

Aussi bien ceux qui veulent retrouver dans la ville du XXe siècle le caractère de la ville du moyen âge auront à le découvrir, plutôt que parmi les monuments, dans les tableaux de la vie ouvrière. Si l'on cherche, en effet, le caractère de ce microcosme social, non dans son pittoresque extérieur éphémère et variable, mais en sa vérité intime, on le trouvera dans les faubourgs de la cité industrielle moderne. Là tous les traits permanents de l'organisme gantois sont encore fortement marqués. Certes les faubourgs de Ledeberg et de Gentbrugge ne sont plus composés de misérables chaumières comme les faubourgs occupés par les tisserands du XIIIe siècle ; mais leurs petites maisons ouvrières toutes pareilles, toutes couvertes d'un uniforme ciment gris sombre, donnent à l'esprit le plus superficiel la sensation immédiate des duretés de la vie ouvrière contemporaine presque aussi puissamment que les chaumières du moyen âge révélaient aux tribuns d'alors les iniquités sociales dont ils souffraient.

Tous ces faubourgs gantois se composent essentiellement d'une large chaussée, bordée de maisons basses : petits magasins, épiceries minuscules, humbles cabarets. De chaque côté s'embranchent des ruelles bordées de maisonnettes, construites toutes sur le même plan et dans les mêmes proportions, revêtues toutes du même crépi grisâtre, et bâties presque toutes soit par des industriels, soit par des spéculateurs qui savent trop bien le prix que rapportent les logements ouvriers. C'est là que s'entassent les unes sur les autres les nombreuses familles des tisserands et des filateurs gantois, et ces pauvres demeures, prolongeant à l'infini leurs files identiques ou leurs gigantesques damiers, feraient penser à des cellules de moines ou de forçats, n'était la marmaille qui y grouille et les jeux de marelle qui s'entremêlent sur les trottoirs. Dans le voisinage, les usines dressent leurs murs de briques noircies qui, le soir, s'illuminent par leurs innombrables fenêtres comme si quelque brasier s'y allumait.

C'est sous le ciel brouillé de septembre, entre chien et loup, à l'heure où les fabriques se ferment, qu'il faut parcourir ces quartiers où l'on chercherait vainement quelque chose qui puisse rappeler la joie de vivre, mais qui, de l'insouci même de toute

GAND : L'HOTEL DE VILLE.

GAND : LE PALAIS DE JUSTICE.

beauté, tirent une beauté souffrante et très moderne, exaltant jusqu'à la plus crispante mélancolie l'homme d'imagination. En automne les ciels sont très beaux en Flandre. De grandes galopades de nuages sombres ou nacrés passent dans l'azur et à chaque instant crèvent en brusques averses. Vers le soir, tout se colore d'une rougeoyante magie, mais la fumée des usines vient mettre dans la splendeur du couchant des colorations étranges, des verts, des jaunes, des bruns. Il semble que la palette d'un merveilleux coloriste ait été posée sur la ville, et cette lumière fantastique donne quelque chose de particulièrement âpre, de particulièrement poignant au spectacle que présente la rue.

Toute l'après-midi elle fut silencieuse et presque déserte : des enfants qui jouent, des femmes qui causent sur le pas des portes, quelques rares passants. Mais tout à coup les cloches des usines sonnent la fin de la journée et leurs tintements différents s'égrènent dans le ciel obscurci. Et aussitôt, de distance en distance, tout un peuple, débouchant des rues transversales, envahit la chaussée. Il la tient bientôt tout entière et chemine vers la ville en un piétinement de troupeau. Les sabots claquent sur le sol et rythment sourdement les pas. On dirait que des rangs s'organisent, et, ces ouvriers, rentrant du travail vers la soupe ou vers le repos, font penser à une armée en marche. En bourgeron bleu ou de vieux vestons passés et rapiécés sur le dos, la « mallette » et le bidon à café sous le bras, ils appuient lourdement leurs pieds sur le sol avec cette attitude de force et de lassitude que Constantin Meunier donne à ses mineurs. Les femmes, serrant autour de leurs épaules un châle de laine tricotée, balançant leur torse sur les hanches, forment des rangs entiers et jacassent bruyamment dans un patois rauque, lourd et traînant. Quelques-unes, la poitrine ferme et gonflée, le sourire provocant sur des lèvres très rouges, sont encore belles dans leur forte vulgarité ; mais la plupart, tôt flétries par les maternités précoces, portent sur leur visage terreux le masque des misères prévues et des trop longs labeurs. Des enfants aussi cheminent parmi la horde. Parfois, l'attention attirée par quelque spectacle puéril, ils s'attardent ; puis, craignant la gronderie du père qu'ils accompagnent, ils se mettent à courir comme pour rattraper leur rang. De temps en temps des groupes se détachent de la colonne, soit pour enfiler une des rues qui conduisent aux cités ouvrières, soit pour aller chercher dans quelque cabaret familier le plaisir grossier, le rêve brutal que dispense l'alcool. Mais la masse continue sa marche vers la ville. C'est bien une armée, l'éternelle, douloureuse et dangereuse armée des pauvres, et, comme leurs ancêtres, les « Chaperons blancs », il semble que ceux-ci s'en aillent, d'une héroïque et cruelle volonté, à l'assaut des hôtels, des « Steenen » de la bourgeoisie.

Mais cette vision un peu sombre donnerait, si seule elle était retenue, un aspect incomplet de cette ville singulièrement complexe. Un organisme social aussi actif, aussi vivant comporte forcément certaines antinomies. Les spectacles de la vie n'ont jamais l'unité de l'œuvre d'art. Dans la rude cité, pleine du bruit des machines, du bourdonnement de la ruche ouvrière et de l'écho belliqueux des luttes sociales, il y a des coins exquis d'ombre, de mystère, de recueillement et de repos : ce sont les béguinages et les jardins.

Le Béguinage gantois est infiniment plus important que le Béguinage brugeois ; mais il n'en a ni la grâce vieillotte ni le joli décor. Il a pourtant son charme : au milieu du vaste enclos, un carré d'herbe verte étend sa belle tache luisante ; il est piqueté de pâquerettes qui semblent bien peintes, et l'on songe en le voyant s'étaler devant soi à cette prairie mystique de l'*Adoration de l'agneau* où les Van Eyck agenouillent leurs séraphins. Tout autour du pré, des arbres ont poussé, jetant sur le pavé une ombre fraîche, dans laquelle s'ébattent des milliers d'oiseaux. Aucun bruit ne pénètre dans cette cité du silence. De temps en temps une béguine en coiffe blanche chemine à petits pas pour aller rendre visite à une voisine, et rien ne peut dire la douceur de ce paysage qui a comme un parfum de bonne conscience et de petit bonheur tranquille.

Mais peut-être, après une longue promenade dans la ville ouvrière ou bourgeoise, si pleine de passions violentes, préférera-t-on au retour vers le passé que constitue une visite au Béguinage la gaieté familière de ces grands jardins qui occupent une part considérable du territoire de la ville. Parmi ces jardins, il en est d'admirables et de très anciens. Gand, la ville toute noire de la fumée des usines, Gand, qui couvre le terre-plein de ses boulevards avec de la cendrée, est aussi la ville des fleurs ; ses établissements horticoles sont célèbres. Il y a à Gand quantité de collectionneurs de roses ou de tulipes, et les expositions annuelles — les floralies — qui se font au Casino chaque printemps, réunissent des variétés végétales vraiment extraordinaires et font la joie de tous ceux qui se laissent émouvoir par la magie des couleurs et des parfums. Les champs de fleurs des établissements horticoles égayent des villages entiers de la banlieue gantoise. Le principal est celui qui fut fondé il y a quelque soixante ans par un botaniste célèbre, Louis Van Houtte. Mais cet initiateur a été imité de toutes parts. Les grands jardiniers gantois trouvent du reste dans la ville même une importante clientèle. Tous les usiniers, tous les riches bourgeois ont dans les environs de belles maisons de campagne entourées de parcs merveilleusement soignés, et cela fait à cette ville industrielle une très jolie banlieue bien plantée d'arbres et très fleurie. On y trouve des types de tous les styles de jardins : jardin français, jardin anglais, jardin hollandais, et çà et là, au sortir d'un faubourg ouvrier sinistre et noir, on se trouve tout à coup devant des champs de jacinthes au printemps, de bégonias à l'automne. C'est là le luxe le plus gracieux d'une classe opulente qui se contente trop souvent de jouir de sa richesse avec ostentation et dédaigne assez généralement les raffinements de l'art. Plus loin ce sont des taillis d'azalées, véritable fête des yeux dont s'enthousiasmerait un peintre impressionniste.

GAND : LE NOUVEAU MUSÉE DES BEAUX-ARTS.

La société et le caractère gantois. — La grande bourgeoisie de cette ville industrielle a encore aujourd'hui tout le dur orgueil des « poorters » du XIVe siècle, et les luttes sociales sont toujours très vives à Gand. On ne s'y massacre plus, parce que nos mœurs se sont adoucies, mais les classes se haïssent avec force, et l'aspect moral de la ville est en somme demeuré le même. La rudesse des mœurs populaires se retrouve en quelque manière dans le caractère de la bourgeoisie industrielle.

Elle n'est pas près de renoncer à sa domination économique, cette grande bourgeoisie gantoise. Elle ne cédera pas à la peur, et l'on chercherait vainement chez elle la moindre trace de cet humanitarisme apitoyé dans lequel M. Georges Sorel, le théoricien du syndicalisme, voit les symptômes de la décadence bourgeoise. Elle est riche, puissante, fortement armée pour les luttes économiques, intimement persuadée de la légitimité absolue de ses droits et même de ses privilèges, si fière d'elle-même enfin qu'elle dédaigne avec simplicité la vieille aristocratie locale, composée d'ailleurs en majeure partie de familles d'origine bourgeoise, anoblies par l'antiquité seule de leur bourgeoisie.

GAND : LE BÉGUINAGE.

Nulle part, au reste, la hiérarchie sociale qui s'observe dans toutes les villes de province n'est plus fortement tranchée qu'à Gand. Dans cette cité de 200 000 âmes, dont la population ouvrière forme certainement plus des trois quarts, on trouve quantité de petites sociétés qui s'enchevêtrent et se superposent sans se pénétrer en aucune manière. Outre la grande division politique qui existe partout dans les villes belges et qui oppose toujours le « monde libéral » au « monde catholique », il y a, à Gand, une série de petites castes cantonnées dans leur vie étroite par leur orgueil même, chacune ayant ses sociétés d'agrément, ses salons, ses institutions propres. Les représentants des vieilles familles nobles se réunissent au « Cercle noble », qui a son local dans un charmant édifice du XVIIIe siècle dont la façade décore la place d'Armes. La grande bourgeoisie se groupe au « Cercle artistique et littéraire » ou à la vieille société du « Casino » dans le beau jardin de laquelle on va les dimanches d'été entendre les concerts. Puis autour de l'Université se groupe un monde de professeurs, très fermé lui aussi, et aussi orgueilleux de son intelligence et de sa respectabilité que le monde industriel l'est de sa richesse. Et tous ces groupements, très anciens, s'ignorent et se jalousent; à Gand, au XXe siècle comme au XIVe siècle, on est Gantois avant d'être Belge, mais on est de « son monde » avant d'être Gantois. Ces divisions, fortement tranchées, se manifestent parfois avec un certain comique. Le dimanche matin, à la sortie de la messe, une habitude immémoriale veut que les familles, avant de rentrer dîner — on dîne à une heure — aillent faire une promenade à la place d'Armes sous les vieux ormes qui l'ombragent. Mais les gens « bien » se contentent d'aller et venir d'un côté de la place, toujours le même, l'autre étant réservé aux ouvriers endimanchés, aux petits bourgeois, aux « espèces ». Que l'étranger, donc le fonctionnaire de passage à Gand, militaire ou magistrat (Gand est le siège d'une des trois cours d'appel de la Belgique), s'applique lors de son arrivée à bien choisir ses relations! S'il est admis dans tel salon, il ne sera pas reçu dans tel autre. Il lui faudra choisir son clan, son groupe, ses amitiés. L'éclectisme dans cette ville où l'on vit parqué est impossible, et toute cette bourgeoisie, toute cette aristocratie gantoise ne trouvent qu'un terrain d'entente, c'est la résistance aux revendications ouvrières.

Longtemps ces résistances furent obstinées, et elles empruntèrent au caractère gantois un aspect particulier de rudesse et de morgue hautaine; longtemps Gand fut la citadelle du doctrinarisme économique. Mais les temps ont changé, et de même qu'au siècle des Artevelde la masse organisée des tisserands et des foulons finit par faire échec à l'orgueil des « poorters », de même dans l'âge présent le prolétariat gantois, par une organisation savante, a fini par obtenir une part très importante dans la gestion des affaires de la ville et par apporter à sa situation économique de considérables adoucissements. Et cette bourgeoisie industrielle, trop réaliste pour s'obstiner en vain, a fini par céder peu à peu et par consentir, de plus ou moins mauvaise grâce, à ce qu'elle ne pouvait empêcher.

L'organisation ouvrière. Les coopératives. Le Vooruit. — L'énergie de la résistance même qu'elle rencontrait a donné à la classe ouvrière gantoise un sens de la solidarité et de l'organisation qui rend ses groupements politiques et économiques extrêmement intéressants. Nous les étudierons avec quelque détail parce qu'ils constituent les meilleurs types de ces institutions ouvrières, fondées par les ouvriers eux-mêmes, qui caractérisent le mouvement socialiste belge. A peu de nuances près, nuances dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer dans un ou-

GAND : LES BÉGUINES SORTANT DE L'OFFICE.

GAND : LES DOCKS.

vrage de la nature de celui-ci, on retrouverait les mêmes phénomènes sociaux et les mêmes institutions à Bruxelles, à Liége dans le Borinage, dans le pays de Charleroi et dans tous les districts industriels de la Belgique moderne. C'est d'ailleurs une admirable page d'histoire industrielle.

L'origine de l'organisation ouvrière gantoise remonte à 1814. Un embryon de syndicat sortit de la crise cruelle que traversa vers cette époque toute l'industrie française (Gand faisait alors partie de l'Empire français), mais par laquelle la grande ville flamande fut particulièrement éprouvée. Le blocus continental (1806) avait favorisé d'abord les nouvelles fabriques établies par Liévin Bauwens et ses émules. Mais vers 1812 les effets funestes de cette étrange politique économique commencèrent à se manifester à Gand, parce que le coton, fourni par l'Amérique, ne parvenait plus dans les ports de l'Empire. Une crise sérieuse se produisit en 1812-1813. Elle eut naturellement un contre-coup immédiat sur les salaires, et 1816 fut une année de misère atroce. Vingt mille personnes durent être secourues par les institutions de bienfaisance. Remués par d'obscurs souvenirs corporatifs, les ouvriers tentèrent alors une ébauche de syndicat, mais il fut interdit en vertu de la loi de 1791 sur les coalitions économiques. La prospérité extraordinaire dont Gand bénéficia de 1823 à 1830, par suite de l'introduction des machines à vapeur et du métier continu Arkwright, par suite aussi de l'ouverture du canal de Gand à Terneuzen et de la situation générale de l'Europe, n'amena pas de véritable changement dans la situation ouvrière, et plusieurs grèves furent sévèrement réprimées.

Le conseil communal autorisait bien les sociétés d'épargne ouvrières à distribuer des secours à leurs membres en cas de maladie, mais en fait cette autorisation n'avait aucune portée.

On l'a vu, la révolution aboutissant à la création du royaume de Belgique ne fut pas bien accueillie à Gand, surtout par le fabricant, dont elle compromettait l'industrie. Et en effet la crise fut très intense de 1830 à 1835. C'est sur l'ouvrier qu'elle pesa le plus lourdement.

A partir de 1835 la situation s'améliore : une nouvelle découverte, la filature mécanique du lin, vient augmenter l'activité industrielle de la ville par l'érection simultanée de deux puissantes fabriques : la linière la Lys et la linière la Gantoise (1838). Mais de nouvelles grèves (1839) n'en montrent pas moins que patrons et ouvriers sont en guerre perpétuelle. Du reste la misère est vraiment grande de l'ouvrier gantois : logé dans des taudis, ayant un salaire insuffisant pour nourrir sa famille, manquant d'écoles pour instruire ses enfants. Le choléra (1832, 1848, 1854, 1866) et la famine causée par la maladie des pommes de terre (1846) l'éprouvèrent en outre très durement. Et nulle organisation, car les syndicats étant toujours proscrits, aucune société ne s'était formée pour profiter des maigres concessions accordées par l'arrêté du conseil communal dont nous avons parlé plus haut.

Cependant les idées changeaient. L'opinion bourgeoise, secouée par la presse et par les livres, commençait à s'émouvoir. Dans un monde qui avait vécu jusque-là dans la plus complète indifférence des questions sociales, on commençait à plaindre le travailleur. Une enquête ordonnée par les pouvoirs publics fut très impartialement conduite par les docteurs Mareska et Heyman. Les constatations faites par ces hygiénistes causèrent une impression considérable (1843). Des hommes généreux, le poète Kats, le philanthrope bruxellois Ducpétiaux, le publiciste ouvrier Eugène Zetternam, un journaliste ardent et généreux, Émile Moyson, excitèrent l'ouvrier gantois à s'organiser. En même temps un mouvement politique se produisait dans les milieux bourgeois pour demander des réformes démocratiques (Congrès libéral de 1846). Malgré tout cela, une nouvelle grève en 1849 se termina par des condamnations très dures; et il faut arriver à 1857 pour rencontrer la première ébauche d'une véritable organisation ouvrière. Les *Broederlijke Wevers* (Tisserands fraternels) et les *Noodlijdige Broeders* (Frères souffrants), représentant les fileurs, datent de cette année. C'est l'embryon d'où sortiront les formidables coopératives d'aujourd'hui. Une grève ayant éclaté peu après la constitution de ces sociétés, des poursuites furent engagées : le président et le secrétaire de la société des tisserands furent arrêtés et condamnés à un an de prison; mais les associations ne furent pas détruites par ces rigueurs : elles continuèrent leur propagande, et une nouvelle grève en 1859, de nouvelles poursuites, la saisie de l'argent récolté pour aider les grévistes et trente-huit condamnations n'empêchèrent pas leurs progrès patients.

Peu à peu elles obtiennent la confiance du travailleur; l'association des ouvriers du fer se fonde : elle compte bientôt

GAND : LE QUAI DES MOINES.

GAND : LA BIBLIOTHÈQUE DU VOORUIT.

600 membres. On tente de constituer une fédération, le *Werkersbond* (association des travailleurs). Des « filiales » s'organisent : société de lecture des tisserands, sociétés des ouvriers du bâtiment, des ouvriers tonneliers, des tisserands à la main. Un journal ouvrier hebdomadaire paraît. Ces organismes sont créés illégalement; mais la loi paraît tellement inique qu'un mouvement énergique se produit contre elle et que la Chambre des représentants vote enfin, en mars 1860, une autre loi autorisant les syndicats, sauf lorsqu'ils lèsent le droit des tiers ou lorsqu'ils méconnaissent les engagements pris entre patrons et ouvriers. Cette loi fut votée par le Sénat et promulguée en 1866 seulement.

Les circonstances, du reste, avaient favorisé cette évolution. La guerre de Sécession d'Amérique (1861-1865) frappa durement l'industrie cotonnière gantoise : le coton n'arrive plus en Europe, 6000 ouvriers sont sans travail en 1863. La misère est extrême et les sociétés ouvrières que les condamnations n'avaient pas pu abattre disparaissent presque toutes dans la crise de la faim. Mais l'élan était donné; il ne devait plus s'arrêter, et le mouvement socialiste international devait bientôt le fortifier encore. En 1869 une petite société scissionnaire des *Broederlijke Wevers* s'affilia à l'*Association internationale des travailleurs,* qui était à cette époque en pleine activité.

Mais l'*Internationale* ne tenait pas suffisamment compte des milieux et des habitudes locales. Dès 1872 elle s'affaiblissait, et peu après elle disparaissait, tuée par l'indifférence de ses adeptes et par l'échec de la Commune. C'est pourtant sous son drapeau que les fondateurs du *Vooruit* (En avant), la grande coopérative gantoise : Édouard Anseele, ouvrier typographe, et Edmond Van Beveren (mort en 1897), peintre en bâtiment, vendeur du journal internationaliste *Werker* (le Travailleur), s'initièrent à la vie publique et économique.

Cependant les deux sociétés des tisserands poursuivaient le même idéal et avaient les mêmes aspirations. Elles se réunirent en 1875. Un peu plus tard (1877), la société fusionnée se montra nettement socialiste en s'affiliant au parti socialiste brabançon qui venait d'être fondé à Bruxelles. Mais les tendances de ce parti leur paraissant peu pratiques, Van Beveren et Anseele créent, parallèlement, le parti socialiste flamand, dont le programme est mieux approprié aux besoins locaux. Cette organisation, du reste, n'a rien de fixe ni de ferme, car en 1879 les fédérations socialistes existant en Belgique se confondent et deviennent le *parti socialiste belge,* qui en 1885 s'intitule *parti ouvrier belge.* Sous cette poussée démocratique, les syndicats gantois s'organisent. Les fileurs fusionnent avec les tisserands (travailleurs du coton réunis); les métallurgistes, anéantis par une grève en 1870, renaissent en 1879; en 1875, les travailleurs du lin se groupent : ils sont 350 au bout d'un mois de propagande; le syndicat des peintres, débris de l'organisation de 1857, reprend ses travaux; les cigariers, les maçons, les charpentiers, les ébénistes créent chacun leur syndicat. La presse socialiste devient une puissance. Le *Toekomst* (l'Avenir) remplace les journaux existants et se publie avec plus de soins et un format agrandi.

Mais le parti socialiste gantois ne borne pas à cela ses efforts et fonde successivement une société de secours mutuels, le *Bond Moyson* (Association Moyson) et une boulangerie ouvrière coopérative, *De Vrij Bakkers* (les Boulangers libres). Cette société, créée en 1873, a des débuts très modestes — le four à pain est établi dans la cave d'un petit cabaret — et ne semble pas appelée à un grand avenir, puisqu'en 1878 elle ne cuit que 68000 pains et ne compte que 166 membres. Mais en 1879 le succès s'annonce brusquement et, à la fin de 1880, il y a 1500 adhérents. A côté se forment des coopératives moins importantes, mais fondées dans le même sentiment, et l'esprit coopératif semble gouverner toute la vie ouvrière.

Ce succès décisif subit alors cependant un brusque arrêt. Les *Vrij Bakkers* voulurent abandonner le caractère politique qu'ils avaient eu jusque-là et cesser, pour ainsi dire, de se déclarer socialistes. Un groupe important d'adhérents ne partageait pas cette manière de voir. Il résolut de fonder une nouvelle boulangerie, conservant une direction socialiste. Ce nouveau groupement est le *Vooruit* actuel.

La fondation de la fabrique de pain *Vooruit* est un événement capital de la vie économique gantoise (novembre 1880). Elle marque le début d'une ère de progrès continu dans le domaine coopératif, syndicaliste et politique. Commencée très petitement (274 membres), la nouvelle boulangerie n'en comptait encore que 750 en novembre 1881. Maintenant elle s'est bâti des locaux vastes et bien ordonnés, où le pain, mécaniquement travaillé, est produit par les machines les plus perfectionnées et les plus pratiques, et le chiffre d'affaires s'élève à plus d'un million de francs (1909). Le prix du pain est fixé depuis plusieurs années à 30 centimes le kilogramme, sur lesquels chaque membre reçoit 9 centimes de ristourne par pain, lors de la clôture semestrielle du compte.

Des services accessoires, tout aussi importants que celui de la boulangerie, s'y sont bientôt ajoutés. C'est d'abord le commerce d'épiceries. Commencé par la vente du café, il s'est peu à peu étendu aux autres denrées coloniales, et sa prospérité est telle qu'il compte en ce moment 16 magasins de détail, tous bien installés

GAND : LES BUREAUX ET MAGASINS DU VOORUIT.
(Marché du Vendredi.)

Phot. Neurdein.

GAND : LE QUAI AUX HERBES.

et qui donnent une impression d'ordre et de prospérité à tous ceux qui les visitent. En même temps que le café, les directeurs de la boulangerie s'étaient mis à vendre des couvertures de coton; et comme le succès était venu, ils avaient joint successivement à ce commerce les lingeries, les vêtements confectionnés pour hommes et pour femmes, la mercerie, la cordonnerie, etc. Luxueusement installée dans l'immeuble du marché du Vendredi, cette branche du commerce coopératif est très prospère.

Ces divers départements de la coopérative donnent à leurs acheteurs des avantages sérieux. Lors des comptes semestriels, il est alloué à tout client une ristourne de 6 pour 100 s'il est membre du *Vooruit* et de 2 pour 100 s'il ne fait point partie de cette société.

Dès 1885 les administrateurs de la boulangerie s'étaient mis à établir des pharmacies populaires où les médicaments étaient fournis à bon compte. Ici encore le succès a été remarquable. Deux pharmacies s'ouvraient en 1885 : la septième s'est ouverte en mai 1909.

Ajoutons qu'un commerce de charbon très prospère s'est adjoint aux autres installations ci-dessus décrites. Il débite pour 400000 francs de combustible par an. La société *Vooruit* exploite encore le buffet et le café de *Ons Huis* (Notre Maison), marché du Vendredi, et ceux de la Salle des fêtes, rue des Baguettes. Soucieuse de la santé et de la moralité du peuple, la société vend de la bière, mais pas d'alcool, dans ces deux établissements.

A côté et autour de cette puissante coopérative, dirigée d'ailleurs avec la volonté centralisante et autoritaire des grandes industries capitalistes, les syndicats, dont nous avons vu la pénible renaissance de 1870 à 1880, n'ont cessé de s'accroître. D'abord pourvus de salles de réunion très modestes et peu commodes, ils sont logés maintenant dans des locaux vastes et bien appropriés à leur destination. Ils occupent les étages de l'immeuble *Ons Huis*, à côté du magasin principal du vêtement.

Ils se répartissent en quinze syndicats comptant en tout 12350 membres.

D'autre part la société socialiste de secours mutuels en cas de maladie *Bond Moyson*, commencée en 1876 avec un très petit nombre de membres, a groupé en 1887 toutes les sociétés de secours mutuels à tendances démocratiques et a formé une fédération. En 1890 ces diverses sociétés fédérées se sont fusionnées, et depuis la prospérité de cet organisme s'est beaucoup accrue. Elle assure son service médical par 13 médecins et 1 oculiste; elle emploie en outre 2 chirurgiens. Ceux-ci opèrent dans un dispensaire, construit en 1902 et admirablement installé, avec les derniers perfectionnements. Le nombre des membres ayant droit à un secours de 2 fr. 50 en cas d'incapacité de travail par suite de maladie est de 12000 et les autres personnes (invalides, femmes, enfants) susceptibles d'être traitées par les médecins du *Bond* s'élèvent à 18000, ce qui fait 30000 participants environ à cette section importante de l'activité socialiste.

Ce département a pu organiser en outre une caisse de pensions pour invalides et une société d'assurances sur la vie.

Quoi qu'on pense de la politique et de l'idéal socialistes, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour ces puissantes institutions ouvrières qui encadrent fortement le travailleur et apportent à son sort d'incontestables adoucissements. Mais succès oblige, et depuis quelque temps, prenant une initiative encore plus hardie, les socialistes gantois ont créé de véritables établissements industriels.

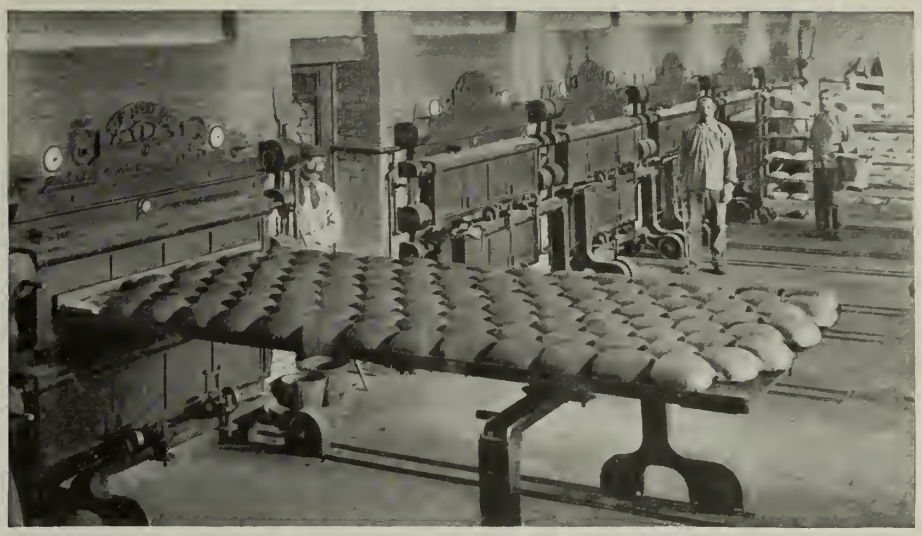
Outre leur fabrique de pain, ils ont fondé :

1° Une fabrique de cigares; 2° une entreprise de travaux publics; 3° une imprimerie qui imprime pour le parti le journal *Vooruit;* 4° une fabrique de tissus; 5° une brasserie.

Voilà donc les coopérateurs gantois devenus patrons à leur tour; et certes parmi les théoriciens idéalistes du socialisme, on n'a pas manqué de reprocher aux Van Beveren et aux Anseele d'énerver le prolétariat en l'encadrant dans la société bourgeoise et d'user dans la gestion des entreprises qu'ils dirigent des mêmes procédés qu'ils reprochent aux industriels bourgeois; mais la popularité des dirigeants du *Vooruit* n'en a guère souffert et M. Anseele, demeuré seul, par la mort de M. Van Beveren, exerce sur le monde ouvrier gantois une véritable toute-puissance, preuve manifeste qu'il a bien compris les aspirations de son peuple et n'a pas outrepassé ses vœux.

Ce peuple, en effet, est foncièrement positif; la chimère du bonheur universel ne l'a jamais fait divaguer, la justice d'une cause ne lui apparaît que pour autant que cette cause soit la

sienne. Il ne rêve pas de la révolution sociale, ne songe pas au « grand soir » et ne voit dans le socialisme international qu'un bon instrument pour conquérir *à Gand* l'indépendance économique et le pouvoir politique qu'il ambitionne. Il y a certainement là de grandes garanties d'ordre, et M. Édouard Anseele, député de Gand et échevin de la ville (le *Vooruit,* qui, grâce à la représentation proportionnelle, détient deux mandats législatifs sur onze, dispose du tiers des voix au conseil communal), n'est assurément ni un révolutionnaire, ni un « partageux »; la lutte des classes lui apparaît simplement comme une forme nécessaire et permanente du progrès économique, et si, dans l'âpreté voulue de son éloquence, il a l'air de traiter les patrons gantois de Turc à Maure, dans le fond il ne songe nullement à les exproprier. Au surplus il est évident que l'exemple et la menace du *Vooruit* ont exercé sur le sort de l'ouvrier gantois la plus heureuse influence. Devant l'ascendant croissant que le socialisme devait à ses institutions économiques, les autres partis ont senti la nécessité de l'imiter. Des bourgeois de toutes les opinions antisocialistes ont fondé une boulangerie coopérative sans couleur politique, *de Volksbelang* (l'Intérêt du peuple). Cette société, bien administrée, fait parfaitement ses affaires. Elle a une autre clientèle que la société *Vooruit,* mais elle n'a pas nui à sa concurrente. Elle livre à la population, tout comme le *Vooruit,* du pain excellent, à bon marché.



GAND : UNE BOULANGERIE COOPÉRATIVE.

Plus tard, le parti catholique, craignant de perdre son autorité sur les ouvriers qui lui étaient restés fidèles, a fondé une boulangerie, *Het Volk* (le Peuple), et des syndicats qui sont prospères et puissants. Il a créé également une mutuelle ouvrière contre les maladies, des magasins d'épicerie et d'articles du vêtement. Ces institutions réussissent; on peut dire qu'elles ont une importance de moitié moindre que celles du *Vooruit.*

Les libéraux conservateurs, enfin, ont essayé, eux aussi, de grouper leurs adhérents ouvriers; mais leur mutuelle ouvrière, qui compte environ 2500 membres, n'a pas l'importance de celle des autres partis.

Les initiatives ouvrières, on le voit, ont donc réussi à grouper et à syndiquer la très grande majorité des ouvriers de Gand. Elles ont aussi inspiré aux pouvoirs publics d'excellentes mesures d'assistance sociale. Coopérant puissamment au mouvement démocratique qui, depuis 1886, a fait évoluer tout le pays, elles sont pour beaucoup dans le courant d'opinion à qui l'on doit les récentes lois ouvrières. La ville, sur l'initiative de M. L. Varlez, vient d'organiser une caisse d'assurance contre le chômage qui, alimentée à la fois par les subsides communaux et par les syndicats, répartit des secours aux ouvriers sans travail par un procédé très juste et très pratique. Toutes ces institutions ont infiniment amélioré le sort de l'ouvrier gantois, et dans cette lutte constante et toujours très âpre du grand patronat industriel et des forces ouvrières organisées, une sorte d'équilibre s'est établi qui empêchera, au moins dans une certaine mesure, le retour des cruels conflits de jadis.

La vie intellectuelle à Gand. Le mouvement flamingant. — Occupée tout entière de ses querelles sociales et politiques, Gand, au moyen âge, fut loin de jouer dans la civilisation flamande le même rôle que Bruges. Les savants, les poètes, les artistes, à cette époque, vivaient trop dans la dépendance des cours pour qu'ils aient jamais songé à s'établir dans une ville aussi turbulente, aussi souvent en révolte contre le prince. Mais depuis le commencement du XIXe siècle la vieille ville flamande a une vie intellectuelle d'une singulière intensité et qui mérite d'autant plus d'intéresser l'observateur que le particularisme local y a fortement imprimé son caractère.

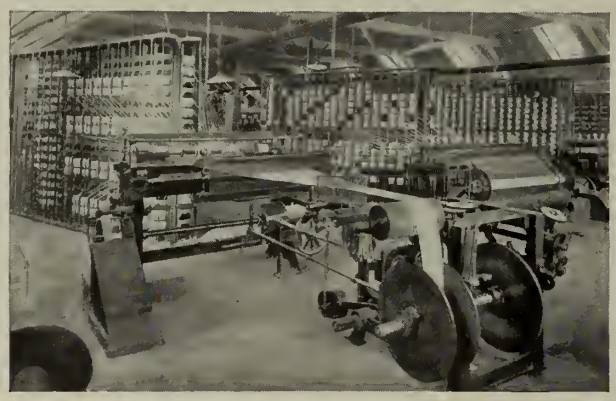
GAND : CITÉ OUVRIÈRE RUE DE COURTRAI.

Gand fut une des premières villes belges à bénéficier du réveil que provoqua dans tout le pays le régime français. Si Bruxelles perdit à n'être plus que la préfecture d'un département, Gand, tombée sous le régime autrichien dans la plus pesante des léthargies provinciales, y gagna beaucoup. C'est le moment, on l'a vu, où l'importation des métiers à filer, dont le secret avait été dérobé en Angleterre par Liévin Bauwens, provoqua le retour de la prospérité industrielle que nous avons décrit. Des fonctionnaires français venus de tous les points du territoire y apportèrent, d'autre part, des besoins de société, des curiosités que les Gantois ignoraient depuis longtemps. Le séjour de Louis XVIII pendant les Cent-Jours et la cour fiévreuse et inquiète qu'il tint à l'hôtel d'Hane-Steenhuyze accentuèrent cette influence bienfaisante des mœurs françaises.

Sous le régime hollandais, d'autre part, les fortunes brusquement réalisées donnèrent à la ville quelque chose de brillant et d'actif qu'on ne lui avait jamais connu. Mais aussitôt, à la culture française, qui, sous le régime précédent, s'était imposée à la bourgeoisie, s'opposa un mouvement littéraire néerlandais d'où est sorti le flamingantisme : nous verrons plus loin de quelle manière.

On sait le zèle que le roi Guillaume de Hollande, qui, à tant d'autres titres, mérita l'impopularité qui finit par lui faire perdre la Belgique, déploya en faveur de l'instruction publique. Un des premiers actes de son gouvernement fut de fonder trois universités dans les Pays-Bas méridionaux : celle de Gand, celle de Liége et celle de Louvain. De toutes la plus prospère fut d'abord celle de Gand. De 1816 à 1830 elle fut un centre littéraire et scientifique très actif. La révolution de 1830 lui porta un coup fort sensible. Une des premières mesures du gouvernement provisoire avait bien été d'annoncer le maintien des trois universités, mais une partie du corps professoral ayant émigré, on avait été forcé d'enlever à chacune d'elles une ou deux facultés. D'autre part la crise industrielle qui frappa alors si cruellement la ville de Gand eut sur sa vie intellectuelle une répercussion immédiate. Cependant, dès 1845, le grand établissement d'enseignement supérieur gantois avait repris son éclat, quelques hommes vraiment

supérieurs s'étant rencontrés qui lui donnèrent une réputation européenne. Le plus célèbre est François Laurent, le savant commentateur du Code civil dont les avis font encore autorité dans tous les pays dont la législation a la loi napoléonienne pour base. Mais il faut encore citer l'aliéniste Ghislain, l'anatomiste Burggraeve, le physicien Plateau, les historiens Warnkoenig et Moke; enfin le philosophe François Huet, lequel importa en Belgique le spiritualisme un peu vague qui était de mode en France au commencement du XIXe siècle et qui, par ses disciples Guillaume Tiberghien, plus tard professeur à Bruxelles, et Émile de Laveleye, donna sa philosophie au libéralisme belge.



GAND : TISSAGE COOPÉRATIF.

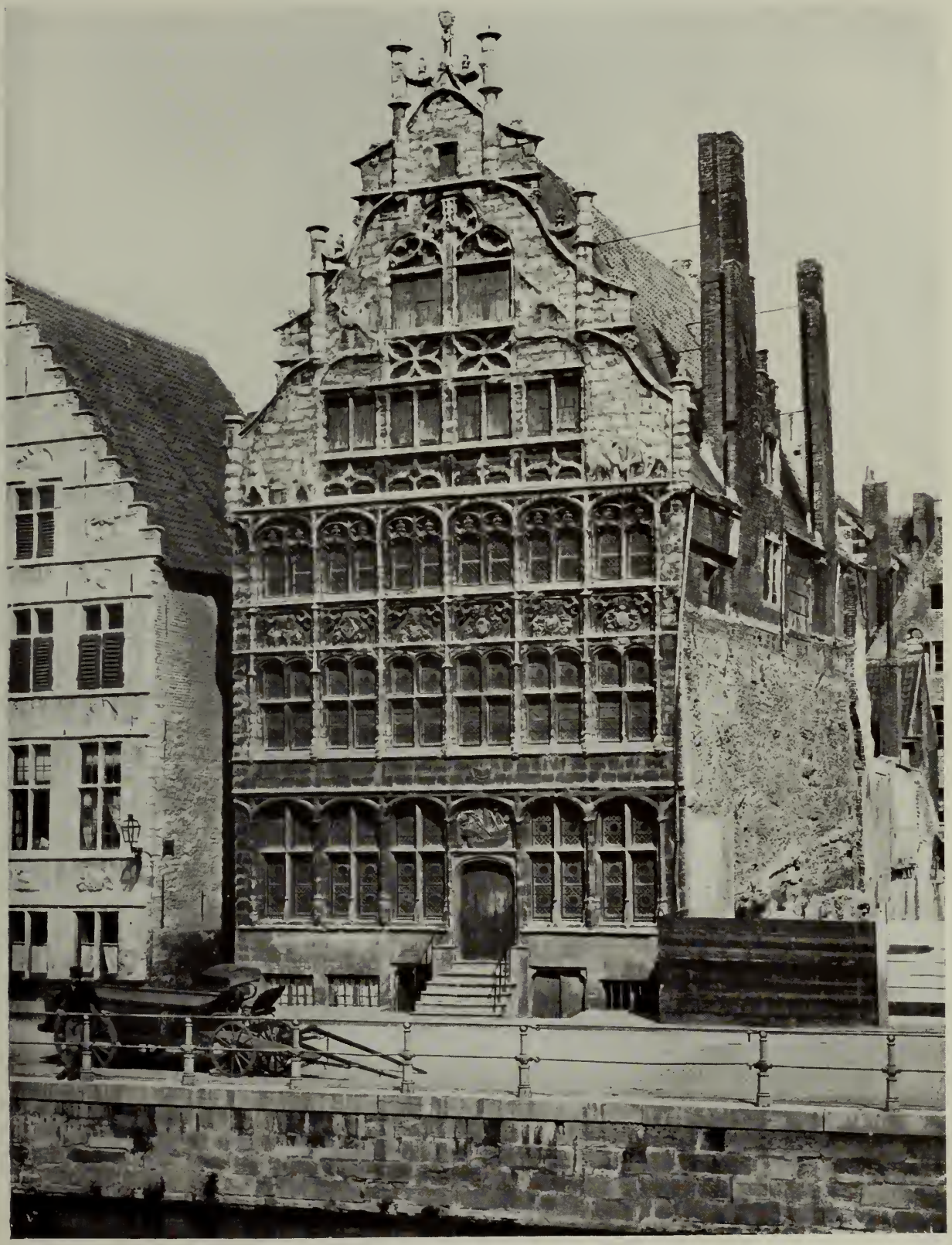
Cette philosophie, qui, au point de vue politique, aboutissait en somme à une forme adoucie du jacobinisme français, tendait naturellement au développement, en Flandre, de la culture française, bien que les libéraux gantois aient placé de bonne heure leur idéal politique plutôt en Angleterre qu'en France. Mais parallèlement à ce mouvement, l'Université de Gand avait vu naître à peu près vers la même époque un mouvement artistique et philologique néerlandais qui a fini, répétons-le, par créer un parti : le parti flamingant.

Personne ne niera que les revendications des Flamands d'alors ne fussent d'ailleurs parfaitement légitimes. Nous avons quelque peine à nous figurer à quel degré l'antipathie pour la langue néerlandaise était montée après la révolution qui sépara la Belgique de la Hollande, et cela non seulement en Wallonie, mais même en Flandre. Dès novembre 1830 le gouvernement provisoire, constitué d'ailleurs par des Wallons d'éducation exclusivement française, avait déclaré « que le français serait la seule langue officielle ». Il supprimait ainsi pour les fonctionnaires de Flandre l'obligation de comprendre les populations qu'ils administraient et qu'ils jugeaient. Il bannissait la langue maternelle des Flamands de l'enseignement public. D'abord une telle mesure n'étonna personne et ne sembla point tyrannique, premièrement parce qu'elle était une réaction contre la politique linguistique du gouvernement hollandais qu'on venait de renverser, ensuite parce que le flamand semblait retombé au rang d'un patois destiné à disparaître devant la poussée de la langue française. Comment les politiques imbus de l'idéal français qui gouvernaient à Bruxelles auraient-ils admis le droit de vivre d'un idiome grossier et abâtardi que, seuls, s'obstinaient à parler les journaliers des campagnes et les artisans des petites villes? Or il se trouva que, tout à coup, dans cet « idiome grossier », naquit une littérature.

Cela commença par de la philologie. Sous le régime hollandais, Blommaert, David, Snellaert et surtout Jean-François Willems, refirent l'histoire et la légende de la langue. Ils publièrent des textes « moyen-néerlandais », ramenèrent dans le public, et même dans le public populaire, le souvenir des poètes et des écrivains flamands qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe, avaient donné à la littérature européenne quelques-unes de ses expressions irremplaçables; ils épurèrent, ils réformèrent la langue en la vivifiant aux sources de sa splendeur; ils la refirent de toutes pièces. D'autre part, se passionnant pour toutes les manifestations de l'esprit populaire, ils développèrent à toute occasion cette idée que l'âme d'un peuple vit surtout dans la langue. Cette formule était directement empruntée au romantisme allemand et, en effet, l'influence de la « jeune Allemagne » s'exerça très puissamment sur les initiateurs du mouvement flamand. Ils trouvaient dans les sentiments qui déterminèrent outre-Rhin l'insurrection patriotique de 1813 une certaine analogie avec les mobiles qui les animaient, et quelques-uns d'entre eux crurent céder, comme Fichte, à l'appel de la race. L'administrateur francisé qui ignorait, ou feignait d'ignorer la langue populaire, et ne la considérait que comme un méprisable jargon, était, pour eux, l'ennemi. Quoi d'étonnant à ce que, dans l'ardeur de la bataille, ils aient reporté un peu de leur haine sur la culture française tout entière? Cependant les germanisants les plus convaincus de cette période héroïque du flamingantisme poursuivaient un idéal très différent du pangermanisme actuel, et quand, après 1870, les Flamands virent la nouvelle Allemagne, matérialiste, impérialiste et caporaliste, sortir tout à coup du rêve bismarckien, ils s'en éloignèrent d'autant plus aisément qu'ils avaient obtenu quelques satisfactions légales, et qu'ils voyaient la décadence du néerlandais définitivement arrêtée. Hormis quelques énergumènes, agents inconscients de la politique prussienne, les Flamands ont bientôt compris à quel point le nouvel idéal germanique était hostile à leur tempérament individualiste et sensuel, à leur amour du bien-vivre, à leur patriotisme local. Germains certes de race et de culture, les Flamands sont en réalité très différents de leurs voisins de l'Est et même de leurs voisins du Nord, dont ils ne peuvent comprendre le puritanisme protestant. Ils sont Flamands, uniquement Flamands, et leur flamingantisme est avant tout une manifestation de vieil esprit particulariste. Malheureusement il en a toute l'étroitesse. Certes il n'est personne qui n'approuve M. Auguste Vermeylen, écrivain flamand de grande valeur, fondateur de la revue *Van nu en Straks*, quand il écrit ces phrases :

GAND : LA MAISON DES TISSERANDS.

« Nous pensons que, pour être de « bons Européens », il nous faut, au préalable, être *quelque chose*, c'est-à-dire nous-mêmes, des Flamands. Il me semble inévitable que du jour où nous nous sentirons vraiment nous-mêmes, notre monde s'élargira. Nous ne nous défierons plus des courants étrangers. Notre appétit intellectuel ne pourra qu'augmenter notre désir de nous alimenter aux grandes civilisations voisines. Nous accueillerons les idées d'au delà, voilà tout — et ce ne sera pas seulement une petite minorité bourgeoise qu'elles imprégneront. Voulez-vous parier qu'en Flandre, une fois qu'on s'y



LA MAISON DES BATELIERS

développera plus rationnellement, une fois que l'éducation y sera plus conforme à la nature propre du peuple flamand, on parlera mieux le français qu'aujourd'hui? Il n'y a rien de tel, pour bien apprendre une langue, que de bien savoir la sienne et d'avoir appris à bien penser dans la sienne...

« L'enseignement francisé, dit-il encore, a pour premier résultat d'étouffer la personnalité, de rejeter l'enfant en dehors de ses voies de développement naturel, de produire une pitoyable race de déracinés sans ressort, sans spontanéité, sans appui intérieur et même sans langue. Car si encore ils parlaient le français! Mais l'immense majorité n'est-elle pas faite de malheureux qui ne peuvent s'éloigner de leur clocher, et qui sont aussi ridicules en France qu'en Hollande?... »

Quoi de plus juste, quoi de plus légitime que les revendications d'un peuple qui veut qu'on instruise ses enfants dans sa langue et qu'on le juge dans sa langue? Mais les revendications flamandes ne se sont pas arrêtées là. Chaque victoire a été suivie d'une réclamation nouvelle. En 1873 il est décidé que l'instruction criminelle et les plaidoiries se feront dans la langue du prévenu. C'est le point de départ. Chaque année, ou peu s'en faut, voit un nouveau triomphe flamand. On organise l'instruction en flamand au degré primaire, puis au degré secondaire dans les établissements de l'État; on finit même par l'imposer aux institutions privées bénéficiant de subsides. Le flamand devient en Flandre la langue unique de l'administration; et en 1898 une loi remplaçant la loi de 1845 (modifiée en 1869), qui ordonnait d'imprimer les lois et arrêtés dans les deux langues du pays, attribue au texte néerlandais une valeur égale à celle du texte français. Le bilinguisme était désormais complet, puisqu'il s'étendait à la discussion, au vote, à la sanction et à la promulgation des lois. Cependant les intellectuels du mouvement se préoccupaient d'autres consécrations encore. En 1886 ils obtinrent la création d'une académie flamande, mise sur le même pied que la vieille académie érudite, fondée à Bruxelles par Marie-Thérèse. Ils réclamèrent en outre, dans les villes d'Anvers, de Gand et de Bruxelles, la construction de théâtres où l'on jouerait exclusivement en néerlandais, dût-on s'y contenter parfois de versions bâclées des *Deux Orphelines* ou de *la Porteuse de pain*.

« Mais pour hâter la floraison des œuvres nationales, dit M. Maurice Wilmotte, qui a publié dans son livre *la Belgique morale et politique* une étude très complète sur la question des langues, il y a des moyens de serre chaude, il y a les couveuses officielles, les primes largement distribuées, les subsides et les jurys. Et la manne officielle plut à partir de 1858 sur le sol néerlandais. Entre 1860 et 1864 on compte soixante-quatre pièces couronnées, dont aucune n'a survécu. Le nombre des cercles dramatiques monte comme une marée : il est en 1864 de 108; de 125 en 1866, de 225 en 1872 : en dix ans, on avait réparti 150 000 francs entre ces associations, de plus en plus empressées à faire acte de vitalité, sinon de désintéressement. De même se multiplient les productions dramatiques comme champignons en été; mais, avoue l'historien du mouvement, si leur quantité était de plus en plus grande, « leur qualité était restée médiocre ». Celle des acteurs ne l'était pas moins. On attend encore, on espère toujours l'homme de génie qui donnera à la scène flamande l'orientation rêvée; quant aux interprètes, à de rares exceptions près, ils n'ont pas dépassé le niveau d'amateurs probes et intelligents. »

GAND : PHARMACIE-ÉPICERIE COOPÉRATIVE.

On l'attend encore en 1910. Aussi bien cette protection officielle qui s'est fortement accentuée depuis 1884, — le parti catholique au pouvoir depuis lors trouvait ses troupes électorales les plus fidèles chez les Flamands, — est loin, paraît-il, d'avoir été favorable à la littérature flamande. C'est du moins l'avis de M. Cyriel Buysse, un des meilleurs écrivains flamands contemporains, qui, en 1897, dans la *Revue Encyclopédique*, fit connaître les lettres néerlandaises au public français.

Après avoir décrit le réveil flamand à qui l'on doit le fécond romancier Henri Conscience, qu'on a appelé l'Alexandre Dumas de la Flandre, il poursuit en ces termes :

« Peu à peu la situation devint lamentable, et elle empira encore lorsque, dans le but d'enrayer la décadence du mouvement, la protection officielle intervint. Le Flamand prit l'épithète de flamingant et s'en servit pour arriver aux places lucratives et aux honneurs. Il s'agissait, pour le gouvernement conservateur, de préserver, par une idée étroite de protectionnisme, une partie du peuple belge de l'esprit révolutionnaire véhiculé par la langue française. Ainsi, au lieu de faire de leur langue et de leur peuple un idéal de culte et d'amour, les flamingants s'en firent une arme de combat dérisoire, avec laquelle ils semèrent dans le pays beaucoup de discordes et s'enlevèrent d'innombrables sympathies. »

Cependant quelques écrivains flamands de valeur, échappant à cette médiocrité officielle, se sont acquis tant en Hollande qu'en Flandre une très brillante réputation. Il faut citer notamment les poètes Ledeganck, Van Duyse, Pol de Mont, les romancières Rosalie et Virginie Loveling, dont l'art délicieusement intimiste est profondément flamand, les romanciers Tony Bergmann, Styns, Teirlinck.

Il est incontestable qu'il y a là toute une littérature, sans grand écho assurément, mais pleine de sève et d'originalité, en dépit, peut-on dire, du flamingantisme officiel.

« Dans la pensée écrite d'expression flamande, dit encore M. Buysse, c'est l'art dramatique qui semble le plus s'être attardé. A part les œuvres de Nestor de Tière et de Franz Gittens, qui (celles du premier surtout) ont souvent une originalité qui ne

GAND : LA LIBRAIRIE DU VOORUIT.

LE CHATEAU DE LAERNE, PRÈS DE GAND.

manque pas de grandeur, on ne joue, sur les scènes flamandes, que des traductions de pièces françaises ou allemandes, la plupart du temps bouffonneries ou mélodrames, et quelques médiocrités du terroir, primées par la protection officielle. Là, plus encore qu'ailleurs, cette protection apparaît dans toute son inutile hideur. Toute libre enquête, toute idée avancée sont exclues d'avance. Il faut à tout prix être banalement médiocre, au diapason des officiels qui auront à juger. Sinon la prime échappe, et une pièce originelle flamande non primée ne se joue pas, ou presque pas. Il y a là une mare à curer avant que puisse éclore la vie nouvelle et saine. »

Depuis 1897 la mare a-t-elle été curée? Qui oserait le dire? A la suite de Guido Gezelle, un poète mystique que les Flamands tiennent pour un très grand homme, beaucoup de poètes néerlandais se sont mis à chanter sur des modes divers la Flandre catholique et dévote, et plusieurs romanciers de valeur, dont le plus connu est Stein Streuvels, ont fini par forcer l'attention du public hollandais lui-même; mais cela n'empêche pas d'innombrables fonctionnaires et de nombreux journalistes flamands de rimer encore avec ardeur d'insipides cantates ou de funèbres drames patriotiques, afin de mériter les primes, les places et les sinécures que leur dispense le gouvernement.

Cet appétit marqué pour les faveurs officielles a du reste provoqué contre le mouvement flamand une réaction que ses exagérations ont accentuée. Non contents d'avoir une académie à eux et toute une série d'institutions où règne l'exclusivisme, les chefs du mouvement demandent qu'on traduise dans leur idiome le moindre document officiel. L'intérêt patriotique, à les en croire, ne commandait-il pas de graver la version flamande de la devise belge sur les timbres-poste et les monnaies du pays? Il exigeait aussi que les noms des rues fussent inscrits en deux langues dans cinq provinces, que l'indicateur des chemins de fer fût traduit en néerlandais, que les indications les plus intimes fussent compréhensibles aux paysans flamands dans la plus chétive commune wallonne. Ne finiront-ils point par exiger la destitution des fonctionnaires, si modestes soient-ils, si Wallons en terre wallonne, ils ignorent l'idiome néerlandais?

Se formulant d'abord en d'inoffensives plaisanteries, la réaction wallonne commence à devenir beaucoup plus sérieuse. Certains habitants des provinces du Sud disent très haut que l'organisme politique qui les unit aux Flamands ne profite qu'à ceux-ci. Ils commencent à parler d'une séparation administrative, et une Ligue wallonne s'est fondée qui tente de transporter la question sur le terrain politique. Aux élections législatives de 1910, elle a présenté à Bruxelles une liste de candidats qui, malgré le cadre rigide dans lequel évoluent les partis belges, a obtenu un nombre respectable de voix. Sur cette pente on peut aller très loin, et cette question des langues est un des points noirs qui obscurcissent l'avenir belge. Le monde politique s'efforce d'enrayer le mouvement protestataire, mais il est incontestable qu'il devient de plus en plus important. Dans les grandes villes de Wallonie et particulièrement à Liége et à Mons, il est manifestement populaire, et il pourrait avant peu introduire dans la vie publique belge un élément nouveau.

Au point de vue de l'intérêt même des Flamands, du reste, ces exagérations, cette guerre à la culture française dont le mouvement flamingant commence à prendre l'aspect, ne sont-elles pas dangereuses? La culture française a été jusqu'à présent pour l'intellectuel flamand le seul point de contact avec l'esprit européen, avec la haute culture internationale. S'il y renonce, comme quelques-uns de ses chefs l'y engagent (ceux notamment qui veulent transformer l'Université de Gand en université flamande), pour s'enfermer dans le cercle étroit de ses préoccupations particularistes, ne renoncera-t-il pas de gaieté de cœur à tous les bénéfices d'une civilisation supérieure qu'il a entrevue et qu'il ne pourra pas oublier? Émile Verhaeren, Maurice Mæterlinck, Georges Eekhoud, Flamands de naissance, auraient-ils touché le grand public universel si, de formation intellectuelle purement flamande, ils en avaient été réduits à exprimer leur pensée dans cette langue.

LES ENVIRONS DE GAND ET LES VILLAGES DE LA FLANDRE ORIENTALE

Le pays des canaux et des rivières. — Dans son *Histoire de Belgique*, M. Pirenne, que nous avons souvent cité et que l'on ne peut trop citer, car c'est le premier historien qui soit arrivé à mettre un peu d'ordre dans les annales touffues des Pays-Bas méridionaux, remarque à diverses reprises le caractère essentiellement urbain de la civilisation flamande. On est particulièrement frappé de la justesse de cette observation quand on parcourt la Flandre orientale. Ici ce ne sont pas seulement les villes, c'est *la ville* qui a absorbé l'activité, la vitalité de tout le peuple. La province entière semble encore le faubourg de Gand comme au temps où la fière cité exerçait durement sa juridiction et ses droits seigneuriaux sur tout le « plat pays ».

La plupart de ces petites villes ne sont guère du reste que les marchés de la vaste et riche région agricole qui les entoure. Cette partie de la Flandre, en effet, est extrêmement fertile. Quand, du haut de Saint-Bavon, on porte les regards plus loin que la mer des toits hérissés de clochers, de tours et de cheminées d'usine, on aperçoit une plaine infinie et singulièrement verdoyante. C'est la belle terre viride, déjà entrevue à Malines et à Anvers, mais nourrie d'une sève plus abondante encore par la force fécondante des eaux dont ce coin béni est baigné de toutes parts. Les prés, les champs de blé, de colza, de trèfle et de lin bordent le bas de l'horizon d'une immense tache claire que le ciel moite semble prolonger. A Tronchiennes, le vert lustré des prairies est aussi éclatant, aussi nourri que celui des pelouses soignées et pomponnées d'un parc anglais. Puis, c'est Melle, Loochristy, Deurle, Everghem qui étendent dans tous les sens les végétations grasses de leurs potagers, et tout là-bas, dans le brouillard, Wetteren aligne ses houblonnières. Fixez vos regards dans cette plaine, cherchez à percer ce fouillis de villages, de fermes perdues parmi les arbres, et vous verrez qu'un large réseau d'irrigations fait courir dans le sol une infinité de canaux qui, semblables à l'appareil vasculaire de l'organisme humain, font circuler la vie à travers ces belles campagnes. Voici d'abord l'Escaut qui, venant du sud et des potagers de Gavre, engraissés jadis par Philippe le Bon du sang des milices gantoises, fait un brusque coude vers l'est et se perd dans les charmilles de houblon du côté de Wetteren. De l'ouest vient la Lys qui, entre Deynze et Gand, serpente à travers d'admirables prairies semées de bouquets d'arbres et qui semblent avoir été disposées pour servir de cadre à quelque idylle virgilienne. Elle arrose de charmants villages. Deurle et Astene, où vit Émile Claus, le peintre lumineux de ce

CARTE DE LA FLANDRE ORIENTALE.

doux et calme pays, baigne le pied de quelques parcs vénérables dont les frondaisons antiques cachent la confortable maison de campagne d'un usinier gantois ou d'un hobereau flamand, se traîne paresseusement parmi les roseaux devant le jardin d'une antique guinguette qui chaque dimanche s'emplit de chansons et de rires et où les canotiers viennent manger des fritures d'anguilles ou savourer un plat local comme le *waterzoeij* (sorte de soupe) de poisson.

La Lys, en effet, est la rivière des canotiers gantois. Ceux-ci sont illustres. Seuls parmi les rameurs du continent, ils ont triomphé des Anglais aux fameuses régates de Henley, et des victoires successives ravirent d'orgueil la ville entière. Mais un autre sport charmant anime encore durant l'été la belle rivière : ce sont les « régates à la voile ». De légers sloops portant d'immenses voiles blanches sillonnent alors les flots, et le promeneur cheminant à travers les prairies a la surprise de voir entre les berges basses qui lui dissimulent la rivière des esquifs voguer parmi les herbes à même la prairie.

Au moment où ils entrent dans Gand, l'Escaut et la Lys se divisent en une infinité de bras qui, se mêlant à la petite rivière de la Liève, forment le dédale fluide que nous avons décrit. Deux grands canaux en complètent le réseau : droit vers le nord s'élance le canal de Terneuzen. Il joint à la mer le port de Gand qui, malgré la concurrence d'Anvers et l'augmentation constante du tonnage, rend encore à l'industrie d'excellents services. Vers le nord-ouest, se dirige le canal de Bruges, relié à la Lys par la

« Coupure » et toujours sillonné de chalands et d'allèges. On y voit même encore un coche d'eau qui dessert les villages riverains et amène les paysans aux marchés gantois. Gand, au surplus, est depuis le xve siècle, comme on l'a vu, la métropole du batelage flamand. Toute la vieille terre s'anime du mouvement mesuré et de l'activité silencieuse du transport par eau. C'est une ancienne industrie traditionnelle où se sont conservées les mœurs d'autrefois, et l'une des meilleures manières de voir la Flandre pour l'artiste ou le voyageur qui tient plus à satisfaire ses curiosités qu'à jouir de tous les raffinements du confort, c'est de s'entendre avec un de ces bateliers qui sillonnent infatigablement le pays. Pour une petite somme, il vous accueillera à son bord, et, mêlé à cette vie bornée, errante à travers la solitude des paysages, avec le frisson de l'eau sous les pieds et le bourdonnement du vent dans les oreilles, vous verrez peu à peu passer sous vos regards les tours d'Alost, de Ninove, de Grammont, de Deynze ou d'Audenarde, relais habituel de ces nomades du fleuve et de la rivière. Vous verrez aussi ces beaux villages tranquilles et bien disposés que leur éloignement des grand'-routes semble isoler du reste du monde, mais qui ont leur vie propre, paisible, mesurée, heureuse.

LABOUREUR FLAMAND.

La vie rurale en Flandre. Les bas salaires et le mouvement démocrate chrétien. — Ces villages flamands donnent en effet, en général, une impression sinon de richesse, du moins d'honnête aisance. Il ne semble pas que, dans ces petites fermes entourées de haies, perdues dans les vergers, on puisse souffrir de la gêne. Les hommes sans désir et contents de leur sort doivent y mener des jours égaux. Il ne faudrait pas pourtant se fier trop à cette impression première. Si la terre est riche dans cette partie de la Flandre, le paysan en général y est assez pauvre. Il y est rarement propriétaire. La terre est communément divisée en grands domaines, appartenant à des hobereaux, à de vieilles familles bourgeoises, plus ou moins anoblies par leur ancienneté, et qui exploitent leur bien avec d'autant plus de rigueur que, vivant sur un très petit nombre d'idées anciennes, ignorant tout du monde moderne, elles ne se doutent pas, et ne veulent pas se douter, de l'augmentation générale du taux des salaires. Aussi, sur cette terre opulente, l'ouvrier agricole, le journalier est-il souvent misérable. Ignorant et pieux, il s'y résigne, du reste, et continue d'avoir beaucoup d'enfants, car ce pays est surpeuplé et ne peut fournir du travail à tout le monde. Les jeunes gens, dès l'âge où ils sont capables d'un travail sérieux, vont faire la moisson en France. Des entrepreneurs viennent les embaucher durant l'hiver; vers la mi-juin, ils se réunissent par villages, comme des conscrits, et se dirigent vers Gand ou vers Alost, où se forme la caravane. Entassés dans des wagons de 3e classe, sous la direction d'un chef qui connaît un peu le français, et qui a reçu les instructions de l'entrepreneur, ils se dirigent vers les grandes fermes de la Beauce, de la Champagne ou du Nivernais, où ils vont abattre de leurs grands coups de faux réguliers les lourds épis dorés par juillet. Étrangers aux mœurs du pays, ignorants de sa langue, traités avec quelque dédain par une population plus fine et qui a recours à eux parce qu'elle dédaigne ce travail mécanique, ils sont en général assez malheureux durant ces expéditions lointaines et n'en retirent aucune curiosité, aucune observation, aucun désir d'un sort meilleur; mais comme le voyage et la nourriture leur sont payés durant ces mois de labeur, ils rapportent au pays une certaine somme d'argent qui leur permet de vivre pendant l'hiver, et de nourrir leur femme et leurs enfants.

D'autre part, une certaine partie de la population s'adonne à certaines petites industries à domicile. On trouve encore dans la Flandre orientale des tissages à la main et des corderies du système le plus primitif. Mais là aussi les salaires sont infimes, et dans certains villages le travail journalier de toute une famille de tisserands, le père, la mère et deux enfants, arrive péniblement à produire 2 fr. 50 à 3 francs. Les dentellières, très nombreuses dans ces districts, gagnent encore beaucoup moins. Certaines ouvrières, pour un mètre de « valenciennes », touchaient encore trois centimes il y a quelques années, et, malgré les efforts du gouvernement et de certaines « œuvres sociales » qui s'efforcent d'entraver la décadence de l'industrie à domicile, la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

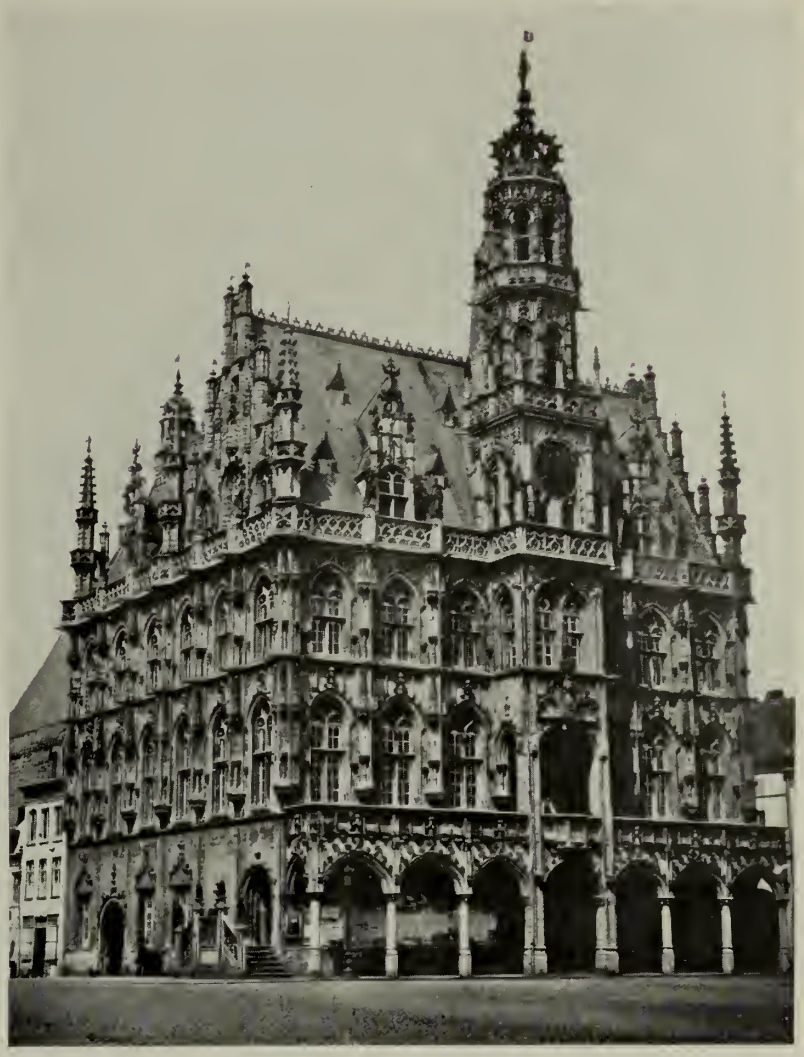
Cette population, cependant, est restée sourde à la propagande socialiste, le caractère anticlérical du parti ouvrier belge révoltant sa piété native; mais la démocratie chrétienne y a, en revanche, fait de nombreux adeptes. L'encyclique de Léon XIII *De rerum novarum* eut en Belgique un retentissement considérable. Soit par ambition, soit par générosité naturelle, des jeunes gens de la bourgeoisie et de nombreux prêtres l'interprétèrent dans le sens le plus démocratique, et formulèrent un programme de réformes politiques et sociales dont le radicalisme ne tarda pas à épouvanter les leaders du vieux parti catholique. Aussi à l'interprétation démocratique les évêques opposèrent-ils une interprétation infiniment plus modérée. La plupart des chefs de la jeune démocratie chrétienne se résignèrent. Pour les laïques, on fit place aux plus importants d'entre eux dans les cadres du parti conservateur; les prêtres rentrèrent pour la plupart dans l'obéissance. L'un d'eux, cependant, l'abbé Daens, qui s'était créé dans le pays d'Alost une immense popularité, refusa de se soumettre et, soutenu par ses électeurs dans sa lutte contre les chefs du parti, fut constamment réélu député en dépit de toutes les manœuvres. Censuré, puis interdit *a divinis* par l'évêque de Gand, traité en paria par ses confrères, il résista jusqu'au bout et finit par mourir à la tâche, laissant à son frère la direction d'un parti qui ne se disait plus « démocrate chrétien », mais « daensiste », la plupart des démocrates chrétiens s'étant soumis. Il existe encore, et ses représentants, d'ailleurs peu nombreux à la Chambre, ont été entraînés par la force des choses à voter plus souvent avec l'opposition socialiste qu'avec la droite catholique.

Bien qu'il ait en somme échoué, le mouvement démocrate chrétien a exercé sur l'orientation politique de la Belgique nouvelle une influence assez considérable. Parallèlement au mouvement socialiste, il a fortement contribué à attirer l'attention du parti au pouvoir sur l'urgence de certaines réformes ouvrières, et cela a abouti aux lois dites sociales, que fit voter le gouvernement catholique, et aux innombrables œuvres d'assistance sociale que les catholiques ont organisées dans le but d'apporter quelque remède à la misère ouvrière et d'enrayer les progrès du socialisme.

Malheureusement ces lois et ces œuvres n'ont pas trouvé beaucoup d'applications dans cette partie du pays flamand où le paysan, aujourd'hui comme par le passé, continue de vivre dans l'absolue dépendance du grand propriétaire, heureux ou malheureux selon que celui-ci comprend ou ne comprend pas ses devoirs sociaux.

Le folklore flamand. — Ce qui contribue à maintenir cette situation, c'est le traditionalisme de cette population. Nous ne croyons pas qu'il y ait un peuple en Europe qui soit plus attaché à ses habitudes, à ses coutumes, à ses fêtes périodiques. Une des raisons qui déterminèrent la révolte des paysans flamands contre Joseph II, ce fut la suppression des kermesses. Chaque village a sa fête périodique, ayant son originalité, ses coutumes spéciales. Il n'est pas de folklore plus riche. Il y a la fête des enfants, la Saint-Nicolas, qu'on célèbre encore dans toutes les villes flamandes, jusqu'à Lille, de même qu'en Alsace-Lorraine, mais qui, dans les villages et les petites villes de la Flandre orientale, porte un cachet particulièrement traditionnel. On ne se contente pas toujours, en effet, de distribuer, le 6 décembre, au

nom de l'évêque d'Ancyre, des jouets et des bonbons aux mioches, mais il arrive que les voisins se cotisent et que, dans la grange ou dans la salle de l'un d'eux, un vieillard, orné d'une barbe de filasse et vêtu d'habits sacerdotaux de fantaisie, fasse une ample distribution de poupées, de pantins et de *speekelaus* (sorte de pâtisserie locale), après avoir lu dans le grand livre du Paradis les fautes et les belles actions de tous ses petits justiciables. Toutes les fêtes traditionnelles du calendrier sont célébrées de même avec des rites locaux souvent pleins de saveur. Le jour des Innocents, les enfants commandent le repas et revêtent les vêtements paternels. Le 6 janvier, on ne manque pas à célébrer la fête des Rois par quelque large bombance. A la Noël, les petits pauvres, des couronnes de papier sur la tête et une étoile de carton suspendue à un bâton, vont de porte en porte chanter des cantiques. Mais les grandes personnes aussi ont leurs fêtes, les unes liées à des usages professionnels, les autres à d'anciennes fantaisies bizarres que le temps a rendues vénérables. Tel village a son concours de joueurs de boules; tel autre, son tir à l'arc annuel, tel autre encore son concours de buveuses de café, où les femmes s'exercent à boire le plus brûlant possible leur breuvage favori; tel autre enfin son concours de fumeurs, où l'on voit des hommes, graves comme des augures, fumer dans des pipes neuves un certain nombre de grammes de tabac, avec le plus de lenteur et de méthode possible, le prix revenant à celui dont la pipe s'éteint la dernière.



AUDENARDE : L'HOTEL DE VILLE.

Saint-Nicolas et le pays de Waes. — Cette impression de richesse et de fertilité que donne la campagne des environs de Gand s'accroît encore quand on pénètre dans le pays de Waes, qui s'étend entre Anvers et Gand.

Le pays de Waes, comme tant d'autres districts belges que nous avons déjà décrits, est un pays de polders. Mais ce sont les plus anciens, les plus vastes et les plus fertiles des polders. Toute la contrée qui s'étend à l'ouest de l'Escaut jusqu'au canal de Gand à Ternenzen n'est qu'un immense potager. Les champs, divisés en petits carrés réguliers, sont admirables de fécondité, et dans le sable amendé, enrichi par l'irrigation et le travail des hommes, il semble qu'on retrouve le miracle classique de cette plaine lombarde dont la richesse agricole enthousiasmait Virgile. A la vérité cette richesse de la terre est la seule beauté du pays, étonnamment dépourvu de pittoresque et de curiosités. Il a son charme pourtant, ce pays, un charme intime, cordial et rude, que M. Georges Eekhoud a exprimé dans plusieurs nouvelles lyriques et particulièrement dans les pages singulièrement intenses et colorées qu'il intitula *Au bord de la Durme*. L'écrivain a pénétré dans ces fermes si bien closes, dans ces villages confortables mais maussades, dans ces âmes murées au bruit du dehors, et nul mieux que lui n'a su exprimer ce qu'on y peut trouver de ferveur secrète et de beauté humaine.

La capitale du pays de Waes, si l'on peut ainsi dire, est Saint-Nicolas. Saint-Nicolas est une petite ville assez prospère de 30 000 habitants où l'on trouve quelques fabriques, mais qui puise l'essentiel de ses ressources dans son marché. C'est sur son immense place que se font toutes les transactions commerciales et agricoles du pays. Le jour du marché, le spectacle est d'autant plus amusant d'animation et de pittoresque que la ville est d'ordinaire plus calme et plus assoupie. Dans les rues, des troupeaux de bœufs cheminent lourdement, se mêlent les uns aux autres, manœuvrent avec peine sous les jurons des bouviers. Des attelages rustiques brûlent le pavé. D'immenses charrettes couvertes de bâches regorgent de légumes. De vénérables guimbardes, sortes de diligences qui semblent dater de l'autre siècle, débarquent sur la place de bruyantes cohortes de fermières, vêtues encore de la belle mante noire, de la « faille » flamande, et chargées de paniers d'œufs, de beurre ou de légumes. Dans les hôtelleries, il y a d'immenses tablées de fermiers qui discutent, trafiquent et se réjouissent autour des pots de bière avec de grands éclats de voix et des gestes véhéments.

Toute cette animation se concentre sur la place du Marché. Qu'on se figure un espace de plus de 3 hectares, couvert d'une multitude de tentes plantées sur piquets et disposées de façon à former des rues en damier. Là-dessous tout un déballage de petites industries : marchands de ferraille, de meubles, d'ustensiles et d'outils de toute sorte, de mercerie, de bonneterie et de vêtements. Il y a même une modiste qui offre à la coquetterie des fermières de coquets bonnets de dentelle à la mode d'autrefois, ou d'étranges chapeaux « à l'instar de Paris », empanachés de plumes invraisemblables ou fleuris de roses bleues et de muguets roses. Dans d'autres parties du marché, ce sont les victuailles qui s'amoncellent; là sont le marchand de jambon, le charcutier, le boucher, le marchand de pommes de terre. Plus loin encore c'est la foire au bétail, dont l'odeur forte arrive par brusques effluves dans tous les recoins de la ville. A midi sonnant une pluie de notes cristallines tombant du joli campanile qui décore l'Hôtel de ville annonce la fin du marché et la débandade des tentes. Brusquement toutes les échoppes se désagrègent, se referment; les tréteaux et les marchandises s'entassent sur des charrettes; les balayeurs prennent possession de la place, et, en quelques instants, celle-ci a repris sa netteté silencieuse.

Cependant l'animation ne cesse pas immédiatement dans la ville. Dans les auberges, autour de la table d'hôte largement servie, les fermiers s'attardent en causant de leurs affaires, tandis que leurs lourds chevaux piaffent dans la cour. Toute une partie du jour, la langue rude du poldérien roule sous les plafonds bas des cabarets et fait écho au bruit de la boule qui abat les quilles. Mais la soirée venue, tout rentre dans l'ordre : à dix heures on sonne le couvre-feu. Les joueurs de domino du café libéral rentrent chez eux à petits pas, en médisant du bourgmestre et du curé. Ceux du café catholique font de même en se gaussant de leurs adversaires toujours vaincus aux élections, — et Saint-Nicolas s'endort pour ne se réveiller qu'au marché suivant.

AUDENARDE : L'ÉGLISE SAINTE-WALBURGE.

LES PETITES VILLES DE LA FLANDRE ORIENTALE

Tamise, Termonde, Alost, Grammont, Audenarde, Renaix. — Toutes les petites villes de la Flandre orientale ont généralement cet air assoupi et ces brusques réveils, les jours de kermesse ou de marché. Elles ne vivent en somme, dans l'ordinaire des jours, que d'une vie réduite et mesurée. Leur physionomie sociale est presque toujours identique : une bourgeoisie minutieuse, orgueilleuse et particulariste, satisfaite de son horizon borné et de sa vie confortable, généralement occupée par les petites intrigues de la politique locale, les mariages, les morts, les médisances ; un peuple satisfait de ses habitudes, résigné à ses salaires médiocres que le bon marché de la vie rend suffisants. Les plus petites de ces villettes vivent autour d'une ou de deux industries : Grammont et Ninove font des allumettes ; Termonde fait des cordes et des couvertures de coton ; Tamise, qui étale coquettement ses vieilles maisons, ses pignons et ses clochers le long de l'Escaut, est une des étapes les plus importantes de la batellerie flamande. Alost et Wetteren ont quelques grandes usines qui y ont attiré une forte population ouvrière (Alost compte près de 30000 âmes), mais n'ont pas cependant de véritable vie propre.

Et pourtant la plupart de ces petites villes méritent d'être visitées, parce que, même lorsqu'elles n'ont pas d'histoire, elles possèdent quelques monuments, quelques vestiges du passé qui portent inscrites les splendeurs de l'art flamand d'autrefois. Alost a sa belle église Saint-Martin, joli monument religieux du style gothique flamboyant (où l'on conserve un admirable tableau de Rubens : *Saint Roch donné par Jésus-Christ comme patron aux pestiférés*) et son gracieux beffroi, grande tour carrée accolée à un Hôtel de ville du xve siècle. Lokeren a l'église Saint-Laurent ; Eecloo, l'église Saint-Vincent ; Renaix, l'église Saint-Martin et Saint-Hermès ; Deynze, Notre-Dame ; Grammont, un agréable Hôtel de ville ; Ninove, sa vieille Porte-aux-Vaches. Tous ces monuments sont pittoresques, pleins de charmants détails architecturaux. Dans un pays plus pauvre en souvenirs du passé, le touriste s'y arrêterait longuement. Mais ici les impressions se répètent. A peu de choses près, toutes ces églises, tous ces hôtels de ville, toutes ces villes même se ressemblent.

Deux villes cependant doivent retenir l'attention : Audenarde et Termonde, Audenarde surtout. La petite cité est charmante, pleine de recoins vieillots du plus joli pittoresque flamand, pittoresque que l'on peut aisément ennoblir d'un peu de romantisme historique en y replaçant les illustres amours de Charles-Quint et de la belle Jeanne Van der Gheenst, la mère de Marguerite de Parme, dont la maison existe encore. Mais ces coins de ville, ces vieux logis, même embellis de souvenirs galants, pâlissent, de même que Sainte-Walburge, devant l'incomparable Hôtel de ville qui dresse sur la Grand'Place ses tours ouvragées et que l'on considère à juste titre comme le chef-d'œuvre du gothique flamand dans sa dernière période. Construit en 1525 par Henri Van Pede, cet extraordinaire monument, aussi harmonieux de lignes que riche de détails, a vraiment l'air d'un énorme reliquaire. Rien de plus riche et de plus léger que la tour du milieu, qui abrite le carillon, avec ses cinq étages ornés de magnifiques balustrades sculptées, et la couronne légère surmontée d'une statue dorée qui le termine. Tout, dans ce chef-d'œuvre, est parfait. Cette opulente fantaisie reste logique, claire et simple. Ici, l'artiste flamand n'a pas sacrifié la ligne à la couleur, et ces façades sculptées, ciselées et guillochées restent d'un excellent style et d'un goût très pur. Si Sainte-Walburge, dont les fondations remontent pourtant au xe siècle, mais qui, depuis lors, a été bien des fois reconstruite, ne présente qu'un intérêt très relatif, Notre-Dame de Pamele, qui élève dans le faubourg son clocher roman, intéressera l'architecte et l'archéologue. Cette curieuse église, fort bien restaurée en ces derniers temps, a été construite en plein xiiie siècle. Elle n'en offre pas moins un des meilleurs exemples de la transition du roman au gothique, ce qui montre une fois de plus le retard de l'évolution architecturale en Flandre, où, sauf pour les églises en briques et les monuments civils de la West-Flandre, les architectes imitèrent toujours ceux de l'Ile-de-France et de la Champagne. Quoi qu'il en soit, Notre-Dame de Pamele est une très belle église. Dans le chœur, un triforium, d'un style très pur, développe l'austère beauté de ses arcades cintrées qui, plus loin, se continuent dans la grande nef, découpant au-dessus d'une forêt de colonnes en pierre bleue leur suite d'ouvertures symétriques. Une indicible majesté se dégage de cette vieille architecture, dont la noble ordonnance est malheureusement déparée par des oripeaux multicolores comme on en voit dans les chapelles de « bonnes sœurs ». Près du porche cependant on admire un monument d'un tout autre caractère. C'est la tombe des seigneurs de Pamele, fondateurs de l'église, sur laquelle reposent deux funèbres squelettes de pierre.

Sainte-Walburge, Notre-Dame de Pamele, l'Hôtel de ville trahissent l'antique prospérité d'Audenarde, qui fut autrefois une ville assez riche dominée par les familles patriciennes et qui, jusqu'au xvie siècle environ, monopolisa pour ainsi dire la fabrication de ces magnifiques tapisseries flamandes qui ont été fameuses dans l'Europe entière. Elle n'a plus aujourd'hui que quelques manufactures de toile et de cotonnades.

Termonde est loin de posséder des monuments comparables à ceux d'Audenarde. Mais cette accorte petite ville de 10000 habitants est très bien placée au confluent de la Dendre et de l'Escaut. Elle est entourée de remparts pittoresques qui rappellent les sièges qu'elle subit héroïquement autrefois, — rompant ses digues pour mettre en fuite l'armée de Louis XIV, — et ses quais, bordés de maisons multicolores, ont séduit quantité de peintres. L'Escaut, à Termonde, s'est brusquement élargi. Ce n'est plus la paisible rivière qui coulait jusque-là mollement parmi les belles prairies flamandes, c'est déjà le grand fleuve, à l'allure majestueuse, aux brusques colères. Termonde est un petit port qui se ressent de la proximité de la mer. L'odeur du goudron se mêle au relent vaseux des berges, et, quand on s'accoude au garde-fou d'un pont, on voit dans le lointain se mêler les mâts des chalands en telle profusion que l'on pourrait se croire dans le voisinage de quelque grand bassin maritime. Enserrée dans la ceinture de ses fossés et de ses bastions, la ville elle-même a quelque chose d'intime et d'accueillant. Certains quartiers ont un charme de verdoyante banlieue. On passe des ponts, des ponts encore, et tout à coup l'on arrive dans quelque rue multicolore dont les maisons luisantes de peinture alignent leurs façades comme des jouets de Nuremberg. Un bout de canal, un bras de rivière reflète les fenêtres garnies de rideaux à guipure et décorées de vases remplis de fleurs artificielles. Aucune animation du reste, sauf sur les quais, du côté des fabriques. Aucun bruit, sauf l'aigre sonnerie des clairons de la garnison.

Sur la Grand'Place, à certaines heures, il ne passe pas trois personnes. Par moments la porte d'un café s'abat avec un bruit sourd. Un officier traîne lentement ses pas vers le cercle militaire, puis tout retombe à la solitude, au silence. Mais cette solitude n'a rien d'hostile ni de triste. Elle est souriante et confortable. Les gens de Termonde y sont habitués depuis si longtemps qu'ils semblent ne pas supposer qu'il puisse y avoir une autre vie. Ils s'ennuient confortablement et paraissent heureux de s'ennuyer.

Termonde, outre le charme de ses rues multicolores, intéressera le voyageur par la coquetterie caractéristique de son Hôtel de ville. Il a subi, au cours des siècles, beaucoup de retouches, mais toutes les variations de son architecture se sont très heureusement harmonisées. Une partie a été restaurée selon les dessins de Maestertuis dans un gothique très pur et très simple, tandis que l'aile gauche s'orne d'un pignon contourné dans le goût de la Renaissance. Au milieu de l'édifice, la tour se dresse d'un jet hardi, couronnée de quatre tourelles qui s'effilent autour d'une lanterne finissant en flèche bulbeuse. Certes ce monument n'a rien ni de l'imposante solennité du beffroi de Bruges, ni de la fière énergie du beffroi d'Ypres, ni de la grâce légère de l'Hôtel de ville d'Audenarde, mais sa silhouette a de la grâce et de la fierté et il fait, somme toute, très bonne figure parmi les édifices civils de la Flandre. A l'intérieur, la municipalité a réuni les tableaux qu'elle possède, et qui presque tous sont dus à des peintres du terroir, car Termonde a marqué dans l'histoire artistique de la Belgique contemporaine : c'est notamment le lieu de naissance du grand paysagiste Courtens. On y trouve du reste aussi quelques tableaux anciens de grande valeur. A Notre-Dame, la vieille collégiale sombre dont la masse trapue s'élève au-dessus de l'ancien cimetière, on voit, parmi l'or et le marbre des chapelles, un remarquable tableau de Gaspard de Crayer et deux Van Dyck excellents : une *Adoration des bergers* et un *Crucifiement*.

ALOST : L'HOTEL DE VILLE ET LA GRAND'PLACE.
Devant l'Hôtel de ville se dresse la statue de Thierry Maertens, le premier imprimeur belge.

Grammont n'a rien du charme vieillot de Termonde. Ce n'est qu'une petite ville indifférente et banale. Elle n'est curieuse que par son carnaval, qui réédite dans le présent les étonnantes bamboches des kermesses de jadis.

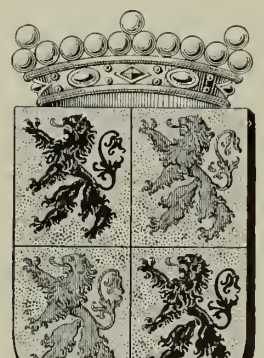
« La kermesse flamande ! dit Eugène Demolder, Teniers l'a peinte combien de fois ! Tous les musées d'Europe possèdent au moins un exemplaire de ses verveux et colorés grouillements de manants sautant, les bras passés aux tailles des rustaudes, de lourdauds en ribote, de rustres goinfrant et godaillant. Rubens a peint une formidable kermesse, qui se trouve au Louvre : c'est un hymne à la chair plantureuse, aux sens allumés, une rutilante folie de gorges empoignées à pleines mains, de baisers goulus appliqués à pleines lèvres, d'ivresses débordantes et roulant sous les tables. Les kermesses flamandes et les ducasses wallonnes ont gardé ces habitudes débridées, ces allures de bombance immodérée et de large joie matérielle. A ces fêtes on continue à s'engraisser trop abondamment l'estomac et à se rincer le gosier avec trop de profusion. Les cabarets sont bondés de monde. Et il y en a des « estaminets », dans chaque localité ! Joseph II n'a-t-il pas dit : « La Belgique est le cabaret de l'Eu- « rope ! » Les « chopes » et les « pintes » se vident avec une prodigieuse rapidité et bientôt la foule fermente comme ont fermenté les bières. La joie devient brutale ; des grossièretés, des farces salaces chauffent les réjouissances d'un fruste piment. Ce peuple, d'ordinaire calme, et même taciturne, paraît ces jours-là « courir « des bordées » comme les marins, après de longues abstinences. Les torpeurs se réveillent sous les charges de l'ivresse, et si les kermesses ont souvent la bonhomie de celles de Teniers, elles deviennent parfois, sous le coup des passions sorties des cœurs et des reins, ainsi que des fauves échappés des cages, tragiques comme les superbes *Kermesses* que Georges Eekhoud a décrites dans deux de ses livres. »

On les trouve encore dans beaucoup de villes et de villages de Belgique. Mais souvent, sous l'effort de la vie moderne, elles se banalisent de plus en plus. Il n'y a que dans quelques coins de Flandre, comme Grammont, qu'elles aient gardé leur caractère. Elles fournissent à ce peuple laborieux et taciturne la détente nécessaire, et c'est sur cette vision de joie débridée qu'il convient de terminer un tableau de la vie flamande.

TERMONDE.

TOURNAI : VUE GÉNÉRALE.

LE HAINAUT



Une province féodale et agricole transformée en province industrielle. — Aspect général. — Thuin et la Thudinie, pays des grandes abbayes. — Les châteaux et les villes seigneuriales. — La région industrielle. — Le pays de Charleroi et le Borinage. — Une page d'histoire industrielle. — Mons. — La ducasse et la fête du Doudou. — Soignies et le pays des Carrières. — Tournai et le Tournaisis.

Pourquoi certains peuples, comme certains hommes, ne peuvent-ils, quoi qu'ils fassent, sortir de la demi-obscurité où ils s'agitent? se demande un vieil historien de la Belgique. « Pourquoi, par exemple, lorsqu'on parle des anciennes provinces belges, le nom du comté de Flandre est-il le premier qui se présente à la mémoire, puis le Brabant, puis Liége? Jamais ou presque jamais le Hainaut n'est cité; pourtant il a eu ses grands princes, ses guerriers, ses batailles, ses riches marchands, ses communes remuantes, mais peu disposées à la révolte. La gloire se mesurerait-elle au nombre des crimes et des révolutions, à l'étendue des désastres et des malheurs?

« Dans ce cas le Hainaut n'a rien fait pour sortir de son obscurité primitive; ses habitants ont toujours été au niveau de leur époque, et rien de plus. Il nous semble néanmoins que c'est là aussi une gloire, et qu'on ne saurait sans injustice rejeter dans l'ombre la province qui a donné à la Belgique chrétienne saint Eleuthère; à la Belgique guerrière, le comte d'Egmont; et Roland de Lattre à la Belgique artistique. »

Ces observations étaient dictées à l'auteur par le tourment de la justice, vers 1840. Depuis lors le Hainaut s'est acquis d'autres titres de gloire. Il est devenu la province la plus active de la Belgique moderne, la grande province industrielle d'où elle tire le meilleur de sa richesse. Quelle que soit l'activité d'Anvers, de Gand, de Liége, c'est dans le pays de Charleroi, dans le « centre », dans le Borinage, que se trouve le cœur de la ruche ouvrière. Mais au moment où notre auteur écrivait, ce mouvement commençait seulement à se dessiner et l'industrie minière qui alimente toute l'industrie était encore dans l'enfance.

Si dans les provinces flamandes c'est le passé qui requérait avant tout l'attention de l'observateur, ici c'est donc le présent qui domine. Seulement, par un saisissant contraste, c'est dans un pays très vieux, très traditionnel, dans un pays plein d'histoire aussi que cette modernité s'est développée. Le Hainaut industriel et minier est comme plaqué sur le Hainaut féodal, et celui-ci reparaît par endroits, offrant un spectacle d'une poésie d'autant plus émouvante que l'âpre et rude beauté de l'industrie contemporaine lui forme un meilleur repoussoir.

On a vu, dans le premier chapitre de cet ouvrage, comment la sombre barrière de la « Forêt Charbonnière » avait préservé le vieux pays des Nerviens — cette vaillante tribu gauloise qui arrêta si longtemps César et faillit lui infliger une sanglante défaite — du flot brutal de l'invasion franque. Plus christianisée, mieux cultivée, plus civilisée que le nord du pays belge, cette province vit subsister, sous la domination mérovingienne, les grandes exploitations agricoles, les belles villas et les petits municipes gallo-romains. Villas et domaines connurent des maîtres francs, furent distribués, selon les guerres et les conquêtes, entre les leudes et les antrustions des princes mérovingiens. Mais ces maîtres étrangers furent trop peu nombreux pour imposer leur civilisation et leur langue à des peuples qui avaient connu les douceurs de l'ordre romain. Les seigneurs francs adoptèrent non seulement la langue et les mœurs des vaincus, mais ils laissèrent même subsister l'organisation agricole qu'ils avaient trouvée. Quelques grands domaines, quelques villas changèrent de maîtres, mais elles continuèrent à fonctionner comme par le passé, et l'organisation sociale et agricole gallo-romaine devint insensiblement dans cette province l'organisation seigneuriale du moyen âge. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, le Hainaut fut une province essentiellement agricole; les villes y étaient rares et petites — sauf Tournai, qui eut toujours une existence à part — et la plupart d'entre elles vécurent dans la dépendance de leur château ou de leur abbaye. Quelques-unes, celles que l'industrie n'a point touchées, ont conservé ce caractère mé-

diéval. Elles ne sont pas endormies comme les petites villes flamandes, parce que leur peuple est de tempérament plus vif, plus gai, plus allègre, parce que, d'autre part, elles n'ont pas à regretter un passé de splendeur ; elles continuent à vivre comme elles ont toujours vécu, d'une petite vie locale ayant ses activités régulières, ses fêtes périodiques, ses sports habituels (le jeu de balle, le tir à l'arc, le concours des pinsons), ses vieilles coutumes, son folklore particulier. Elles sont accortes, hospitalières, amusantes; leurs habitants y sont attachés par un patriotisme un peu narquois, avec de curieuses nuances d'ironie et de vantardise. Aucune n'a le passé sanglant et turbulent des communes flamandes, car, en général, elles ont été fidèles à leur seigneur, attachées à leur dynastie, contentant leurs aspirations démocratiques par des brocards, de bons mots, de naïves satires. Le brusque développement de l'industrie moderne a complètement modifié cette psychologie, et les centres ouvriers du Hainaut sont aujourd'hui, avec Gand, les citadelles du socialisme belge. Mais avant d'aborder la description de cet aspect contemporain de la province, il convient, semble-t-il, de montrer ce que le passé féodal y a laissé.

Phot. Puttemans.

THUIN : LA VILLE BASSE ET LA SAMBRE.

Thuin et la Thudinie. — De toutes ces petites villes hennuyères où s'est conservée à peu près intacte la vie d'autrefois, la plus intéressante, la plus caractéristique et la plus vivante est Thuin. Elle dépendait autrefois de la principauté épiscopale de Liége, et son histoire, sa psychologie intime, offrent tous les traits caractéristiques des cités qui ont grandi à l'ombre des églises ou des abbayes : le savoureux mélange de piété et d'anticléricalisme narquois qu'on retrouve à Liége même et dans toutes les villes de l'Europe occidentale qui ont eu un développement et une histoire analogues.

M. Maurice des Ombiaux, un des conteurs belges les plus féconds et les plus savoureux, a consacré à ce peuple, où il a ses origines, tout une série de contes, de nouvelles ou de romans pleins d'humour, de poésie et d'observations ingénieuses, et nous lui emprunterons les principaux éléments de cette description.

« Thuin, dit-il, se dresse sur une roche escarpée au confluent des vallées de la Sambre et de la Biesmèle. Au nord, la colline descend presque à pic jusqu'à la ville basse, qui se développe le long de la rivière. Au sud et à l'ouest les jardins en terrasses vont des maisons aux ruisseaux. A l'est, c'est le plateau. Un système de fortifications, à l'endroit qui a gardé le nom de *Demi-Lune*, défendait la ville de ce côté. Soit qu'on arrive par le chemin de halage, ayant suivi la Sambre en ses nombreux méandres, soit qu'on ait dévalé par le hameau des Waibes, l'aspect est saisissant. Quand on passe le pont-levis, là-haut, c'est l'énorme beffroi, qui domine tout l'alentour; puis le clocher pointu de l'église, le gracieux campanile du collège de l'Oratoire, avec sa girouette héraldique, la flèche du couvent des sœurs Notre-Dame, les toits d'ardoise des maisons, les murailles des remparts et celles de l'ancien château fort, bâties en moellons bruns et violets, qui, au soleil, prennent des tons d'amarante et de carmin mouillé. Au sortir du pays industriel hérissé d'usines, de terris noirs, de cheminées dont les fumées cachent le ciel, après quelques paysages d'églogue, c'est une évocation du moyen âge. L'antithèse est frappante.

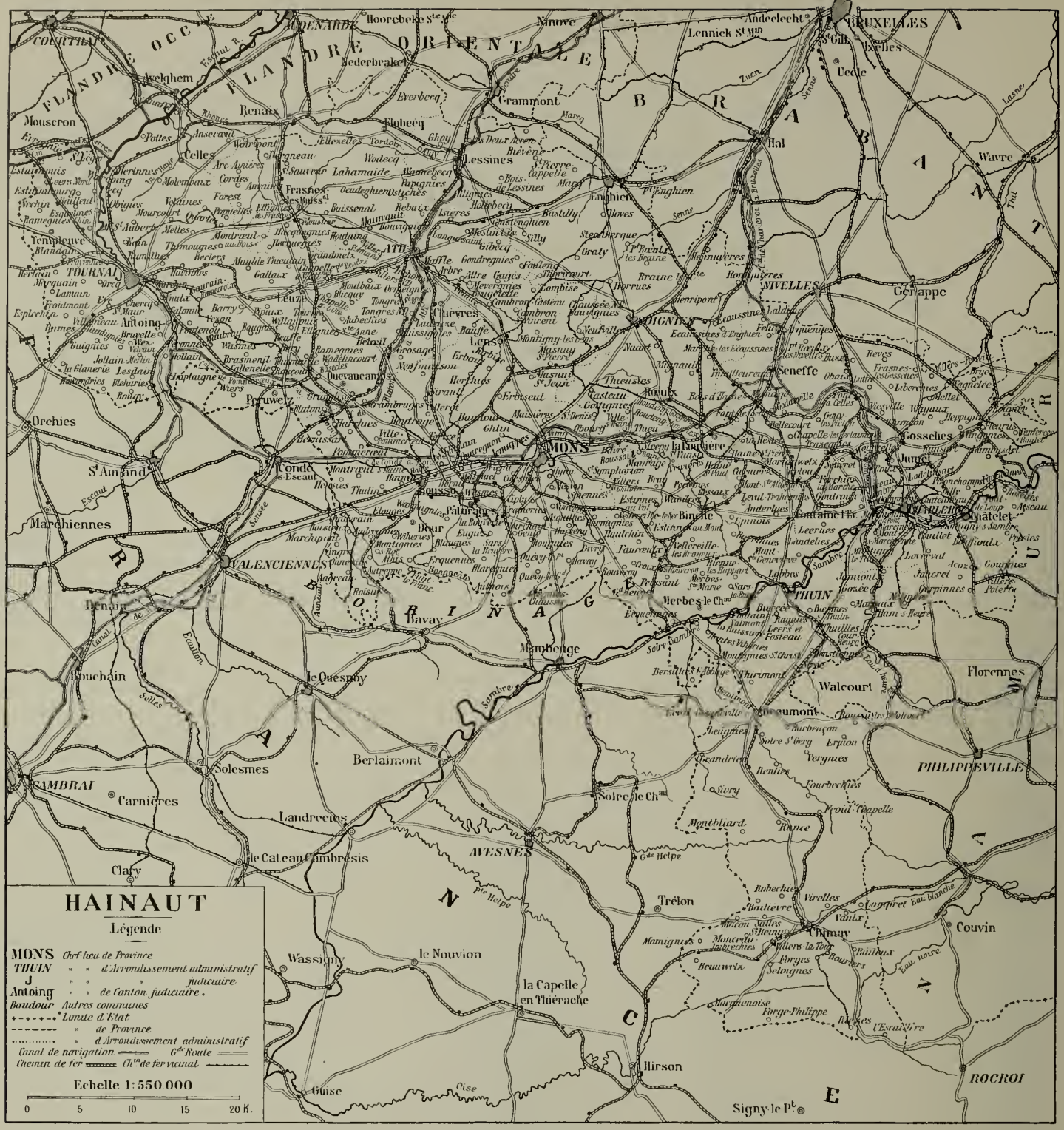
« Aussitôt la rue se cogne aux maisons adossées au rocher et se divise. A gauche, un chemin en lacet mène aux escaliers qui arrivent aux remparts près de la tour du Nord, dont on aperçoit encore les assises. A droite, c'est la route carrossable qui conduit à la Vaux et à la ville haute par la vieille et la nouvelle rampe. On peut aussi monter par la Gripelotte, qui communiquait naguère avec le chemin de ronde par une poterne; c'est un sentier de chèvre tracé au flanc de la colline; il rejoint la vieille rampe sous les murs de l'ancien château fort, près de l'endroit où se trouvait la porte d'entrée. De l'autre côté de la grille, que l'on voit à gauche en montant, on remarque une enflure dans le pignon de la maison : c'est ce qui reste de la tour Notre-Dame, qui défendait la porte du même nom.

Phot. Puttemans.

THUIN : LE BEFFROI.

« Mais redescendons jusqu'au quartier du Moustier, près de la gare de l'Ouest. Là se trouve l'église de la Vaux. C'est un très vieil édifice; les assises en sont romanes, mais le gothique primitif y a mis son empreinte. Le chœur repose sur une voûte sous laquelle passe la vieille route qui conduisait du pont-levis à la Piraille. On retrouve, encastrées dans le mur qui longe la rue, de très anciennes pierres tombales et des sculptures en relief. Leur naïveté n'est pas sans grâce. Les artistes du cru qui les ont taillées, s'ils ne possédaient pas toutes les ressources du métier, avaient du moins cette inspiration qui donne une saveur à une exécution maladroite.

« Après avoir admiré une cu-



CARTE DU HAINAUT.

rieuse Vierge miraculeuse, le visiteur quittera l'église de la Vaux et remontera à la ville haute par la nouvelle rampe que l'on tailla au siècle dernier dans les « trieux » nommés Polies. On aperçoit Lobbes dans le lointain. La vallée de la Sambre tourne et disparaît. De l'autre côté de la Biesmèle, une villa moderne couronne le rocher. Un peu plus loin se trouve le champ « de la Croix », ainsi nommé parce que, sous l'ancien régime, on y marquait les voleurs. Puis c'est le « Tienne des Vaches », dans un repli duquel se trouve la chapelle de Saint-Roch, en l'honneur de qui s'organise chaque année une de ces célèbres marches semi-religieuses et semi-militaires d'Entre-Sambre-et-Meuse. Plus loin, c'est la Maladrerie, dont le nom indique assez l'origine. Il ne reste qu'une tour des fortifications du château, quelques terrasses et un escalier de ronde. Vers la fin du XVIIe siècle, on avait installé là un couvent de capucins. On en voyait encore les bâtiments en ruines il y a vingt ans. Maintenant ils ont disparu pour faire place à une construction en briques aussi laide que banale. »

Le premier Thuin fut sans doute enfermé dans un triangle dont les sommets étaient le château, la tour Notger et la tour du Nord, située auprès des escaliers qui arrivent à la rue du Mont-de-Piété, aujourd'hui rue Cambier.

C'est après une invasion des Normands, qui réduisirent en ruines l'église de la Vaux et le moutier voisin, que Notger, le grand évêque guerrier dont la haute intelligence organisatrice jeta les bases d'un gouvernement régulier dans l'anarchie et la barbarie du moyen âge, conçut le projet de faire de Thuin une citadelle redoutable à la pointe de ses États. D'abord des palissades en bois relièrent seules les tours. Puis elles furent remplacées par des murs de trois pieds et demi d'épaisseur et des fossés.

Il n'y avait dans cette enceinte que le château et le chapitre, fondé vers l'an 1000 par Notger. Les chanoines de ce chapitre furent pour la ville des maîtres encombrants et parfois tyranniques.

L'énorme beffroi, malgré sa robustesse, ne manque pas d'élégance; il est coiffé d'un clocher semi-bulbeux et de quatre clochetons pointus, que l'on aperçoit dans tout le pays. A lui seul il donnerait à la ville un caractère belliqueux.

Dans la Grand'Rue qui s'amorce à la place du Chapitre, se trouve l'Hôtel de ville et le collège des Oratoriens, fondé en 1650 et où l'on montre encore quelques belles salles Louis XV. Tout au bout, par delà la rue de Charleroi, la *Demi-Lune* ferme la ville. On y a bâti un hospice et des écoles. Dans le square qui précède celles-ci on peut voir un vieux canon, appelé le *Spantole* par le peuple. On croit qu'il fut abandonné en 1554 par l'armée de Henri II. Les Thudiniens sont très glorieux de ce trophée pris à l'ennemi.

Phot. Hermans.

THUIN : LA BIESMÈLE.

On le voit, les souvenirs militaires abondent à Thuin. Ce fut autrefois, en effet, une ville essentiellement guerrière. L'évêque Notger en avait fait la citadelle avancée de la grande principauté liégeoise et lui avait donné, pour les services qu'elle lui rendait, une large autonomie qui ne fit que se développer par la suite. On possède une constitution de 1347 qui établit « les franchises et libertés de la ville et des villages de la castellerie, des pourchaintes Saint-Pierre de Lobbes et de l'avouerie de Thuin ». On ne pouvait arrêter les bourgeois dans la « castellerie », sinon pour crime ou flagrant délit; alors on les conduisait devant leurs juges, les échevins. On percevait par an quatre deniers sur chaque ménage pour la garde du château. Quand les bourgeois allaient *en l'ost* (à l'armée) pour Dieu, pour Mgr saint Lambert ou pour le pays, le prélat de Lobbes gardait la ville et le château avec les paysans qui devaient accourir à son appel. Le sire de Marchiennes, leur avoué, marchait à l'ennemi sous la bannière de Thuin. Enfin les bourgeois n'étaient tenus de quitter la ville que lorsque ceux de Liége, de Huy et de Dinant étaient entrés en campagne. Mais souvent les évêques ne se gênaient point pour retirer d'une main ce qu'ils avaient donné de l'autre. En cela ils étaient aidés par les abbés d'Aulne et de Lobbes, puissants seigneurs. Tous les monastères des environs possédaient des refuges à Thuin. Les moines avaient donc intérêt à garder la haute main sur la ville. A tout propos des conflits surgissaient. C'était une abbaye qui voulait enlever aux bourgeois un droit de pêche, ou qui prétendait s'approprier un droit de chasse; c'était un chanoine qui cherchait à soustraire à la juridiction commune un de ses serviteurs convaincu de vol. Les tribunaux spéciaux, désignés par l'autorité ecclésiastique, donnaient invariablement raison aux moines. Les Thudiniens s'en montraient fort irrités; mais ces conflits, parfois assez graves, ne dégénéraient jamais en révolte ouverte.

Le Thuin d'aujourd'hui, du reste, ne se souvient guère de ce passé turbulent. Il se laisse vivre gaiement. La batellerie de la Sambre lui fournit des ressources suffisantes et les habitants contentent leur désir de gloire en triomphant au noble jeu de balle.

Les « marches » militaires et religieuses. — Ce passé militaire cependant a laissé beaucoup de traces dans le caractère et les mœurs de la population. Le bon peuple d'Entre-Sambre-et-Meuse en général, et de la Thudinie en particulier, est passionné non seulement pour le jeu de balle, — chaque village a ses joueurs fameux, sa « partie » qui lutte aux jours de fête avec la « partie » des villages voisins, — pour les concours de pinsons, où des experts graves comme des augures viennent apprécier le chant des oisillons dressés par les amateurs, mais surtout pour les marches militaires et religieuses qui parcourent le pays aux fêtes de quelques saints locaux. Rien de plus curieux, rien de plus pittoresque que ces processions armées, qui ont aujourd'hui un caractère beaucoup plus carnavalesque que religieux, mais que l'autorité ecclésiastique n'est jamais arrivée à déraciner des mœurs et où l'on trouve le souvenir d'un temps où le pays était troublé par des guerres et des brigandages continuels.

Elles ont une origine fort ancienne. L'Entre-Sambre-et-Meuse est le pays des pèlerinages. Pas une villette qui n'ait son sanctuaire, sa vierge miraculeuse, ses reliques de saint. De bonne heure l'usage s'introduisit de promener dans les campagnes ces talismans augustes afin d'attirer sur elles les bénédictions du ciel. En ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait des hommes qui ne croyaient ni à Dieu ni au diable. Mais alors ils exerçaient généralement la profession de brigand et ne se faisaient pas scrupule de rançonner les pèlerins et de voler l'or des châsses. C'est pour défendre sainte Rolende, saint Roch, sainte Anne ou Notre-Dame contre ces malandrins que certaines confréries religieuses prirent l'habitude d'accompagner en armes les pèlerinages. Dans toute la région, les « marches » (c'est le nom local de ces pèlerinages) sont fort nombreuses. Les principales sont celles de Thuin (en l'honneur de saint Roch), de Gerpinnes (en l'honneur de sainte Rolende), de Fosses (tous les sept ans, en l'honneur de saint Feuillen), de Gourdinne (en l'honneur de saint Walhère), de Silenrieux (en l'honneur de sainte Anne), de Ham-sur-Meuse, de Florennes, de Villers-deux-Églises, de Morialmé, de Thy-le-Château, de Biesmerée.

Phot. Hermans.

THUIN : LE SPANTOLE.

Canon abandonné devant Thuin par l'armée de Henri II, en 1554.

Depuis qu'il est devenu inutile de défendre les bienheureux et les fidèles contre les rôdeurs et les brigands, elles ont quelque peu changé de caractère.

« Elles ne sont plus guère envisagées aujourd'hui, dit non sans naïveté un folkloriste wallon, que comme une source de profits pour le commerce local, et il est presque de règle que les « compagnies » ne se rendent plus dans les villages étrangers qu'à charge de réciprocité. Ce changement est tellement évident que catholiques, libéraux

et socialistes, athées comme croyants, participent indifféremment à ces... parties de plaisir. Aussi l'évêque de Namur a-t-il décidé de supprimer ces « marches » par voie d'extinction; elles sont encore tolérées là où elles ont toujours existé, mais il ne permet plus d'en créer de nouvelles ou de rétablir celles qui ont cessé, ne fût-ce qu'une année. C'est ainsi qu'au point de vue religieux, les marches de Fraire, Yves-Gomezée, Pry, Vitrival, Chastrès, etc., sont supprimées. Je dis « au point de vue religieux », car les habitants ne l'entendent pas de cette oreille-là : leurs parents et leurs grands-parents ont toujours « marché », disent-ils, et ils prétendent continuer à le faire également. D'où conflit, dans plusieurs localités, entre le curé et ses paroissiens. »

La plupart de ces marches, en effet, perdent de plus en plus leur caractère catholique, et, commencées en pèlerinage, elles se terminent trop souvent en kermesses. Aussi comprend-on la méfiance avec laquelle le clergé les considère de plus en plus. Mais elles n'en conservent pas moins leur organisation traditionnelle.

Phot. Hermans.

THUIN : LA CHAPELLE SAINT-LÉONARD.
(Au bois du Grand-Bon-Dieu.)

L'armée des pèlerins, ou plutôt des « marcheurs » pour employer la langue du pays, est divisée en compagnies, et chaque compagnie a ses officiers dont l'élection a conservé un caractère fort curieux. Sauf à Gerpinnes et à Fosses, où les aspirants officiers, en guise d'engagement, brisent à leurs pieds un verre qu'ils ont au préalable vidé d'un trait, presque partout les places sont mises aux enchères et adjugées aux plus offrants. L'argent reçu à cette occasion sert à payer les boissons et autres dépenses faites en commun. A Anderlues, les officiers étaient élus et restaient en fonctions jusqu'au moment où ils démissionnaient. Dans certaines localités — Lanelfe, par exemple — où la politique joue souvent un grand rôle, l'acharnement est toujours très vif entre les compétiteurs. C'est ainsi que ceux qui « marchent officiers », selon l'expression consacrée, payent souvent jusqu'à 40 francs leur place, sans compter les frais de location de l'uniforme, qui peuvent être évalués de 15 à 20 francs. A cela il faut ajouter qu'ils sont quasi forcés de payer à boire aux hommes qui se mettent sous leurs ordres.

Comme on le voit, le plaisir de parader quelques heures est assez coûteux.

En règle générale, les « marcheurs » revêtent de vieilles défroques militaires qu'ils prennent en location : les costumes de zouaves, grenadiers, sapeurs, voltigeurs ont leurs préférences. Parfois ils adoptent des tenues fantaisistes ou sacrifient à l'actualité. Jadis, dans certaines communes, notamment à Gourdinne, on se contentait de mettre un pantalon blanc et un sarrau; mais actuellement cette coutume est partout abandonnée. A Anderlues les marcheurs se faisaient confectionner un costume militaire qui leur appartenait et leur servait jusqu'à ce qu'il fût trop usé. Pour plus de fidélité à l'ancien cérémonial militaire, les tambours qui précèdent les compagnies sont presque partout accompagnés de fifres.

Ces milices, qui n'ont rien de belliqueux, bien que la poudre se fasse entendre de temps en temps, sont composées de gens de tout âge parmi lesquels on remarque parfois, à côté de vieillards décrépits, des bambins de cinq ou six ans, déjà costumés. On voit encore entre leurs mains des armes à peu près contemporaines de l'invention de la poudre; elles passent de père en fils et servent ainsi à plusieurs générations. En 1814 ou 1815, des troupes de passage à Silenrieux abandonnèrent un canon dans cette localité. Pendant plusieurs années, les habitants vinrent à la procession de Walcourt avec cet engin, qui servait lors des décharges traditionnelles. Un beau jour le canon éclata, ce qui mit fin à la coutume.

Certaines « compagnies » prennent leur rôle au sérieux et se font nourrir par les habitants sur présentation de billets de logement délivrés par les officiers; et sauf à Thuin où le clergé n'en veut plus voir, chaque compagnie est accompagnée d'une cantinière accorte et court-vêtue dont les petits verres et les sourires soutiennent la gaieté et la piété des « marcheurs ». Mais, comme tout cela se passe à la plus grande gloire du bienheureux, personne n'y entend malice.

Les grandes abbayes de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les ruines d'Aulne. — Ce mélange de gaieté, de piété et de gaillardise qu'on trouve dans tout l'Entre-Sambre-et-Meuse a ses origines dans la plus lointaine histoire. Nous sommes ici au pays de ces grandes abbayes qui, après les premiers siècles d'exaltation religieuse, devinrent plus illustres par le confort, la richesse et le luxe qui y régnaient que par les vertus de leurs abbés.

Lobbes et Aulne, qui furent détruites lors de la Révolution par le général Charbonnier, furent célèbres dans tout le moyen âge. De l'abbaye de Lobbes il ne reste rien; mais on trouve encore à Aulne de très belles ruines que l'État belge vient de faire consolider, restaurer, si l'on peut ainsi dire. Elles s'élèvent dans un site délicieux.

« Venant de Thuin, par le hameau du Chêne, dit M. des Ombiaux, passant auprès des métairies et des chaumières aux pignons couverts d'espaliers, aux façades garnies de vignes ou de glycines, après avoir admiré les riches campagnes de la ferme de Beaudribus, on arrive à l'orée du bois qu'il faut traverser pour descendre à l'abbaye. Une délicieuse vallée se découvre; la Sambre heureuse et claire y décrit une de ses nombreuses courbes. Elle entoure une prairie qui monte en pente douce jusqu'au pied de la montagne boisée, dont l'autre versant descend vers Leernes. Cette prairie, d'un vert ensoleillé, s'encadre dans les frondaisons des bois, auprès de la rivière reflétant le ciel bleu. Dans le lointain brillent des toits rouges, autour du clocher de Landelies, puis l'abbaye en ruines apparaît avec sa complication d'architecture, ses murs effrités, les immenses ogives en dentelle de pierre entourant un peu d'azur, les énormes voûtes en calcaire et en grès rouge de la

Phot. Hermans.

THUIN : L'ERMITAGE ET LE BARRAGE SUR LA BIESMÈLE.

grande nef, les colonnades des chapelles latérales, puis une façade Renaissance avec ses encorbellements et ses urnes plaquées sur le roman primitif.

« Plus loin ce sont des appartements d'un fastueux XVIIIe siècle, avec des peintures et des dorures que l'incendie et le temps n'ont pu détruire encore, puis le réfectoire aux colonnes calcinées et la bibliothèque, cette bibliothèque dont les quarante-cinq mille volumes et les manuscrits inestimables, contenant toute l'histoire du pays, alimentèrent le feu allumé par la bande que commandait le général Charbonnier, *vir crapulosus*, ainsi qu'il est qualifié dans le manuscrit du dernier abbé, dom Norbert Herset. Ensuite c'est l'entrée, le quartier des frères convers, les cellules des moines et les immenses salles où siégèrent les religieux de l'ordre de Cîteaux qui furent, au moyen âge, les dépositaires de l'art et de la civilisation dans cette contrée.

Phot. Hermans.

ABBAYE D'AULNE : LES RUINES DU TRANSEPT ET LES ABSIDIOLES.

« Ces débris font songer à une splendeur qui paraît plus grande encore maintenant qu'il n'y a plus pour la rappeler que quelques colonnes brisées ou renversées, des fragments d'arceaux et des morceaux de marbre envahis par une végétation touffue. De jeunes peupliers croissent au sommet des murs et sur le seuil des anciennes croisées. Des plantes sortent des briques rouges et des pierres de taille ; on dirait que fleurissent maintenant les vertus obscures qu'elles ont abritées dans la ferveur du moyen âge et dont elles ont été les seuls témoins sur la terre. »

L'abbaye d'Aulne date du VIIe siècle. Elle fut fondée par saint Landelin, un illustre brigand qui, s'étant repenti, consacra à Dieu le fruit de ses rapines. Elle exerça sur le pays tout entier une influence civilisatrice considérable. Les moines d'Aulne ne se contentèrent pas de prier pour le pays, mais ils surent le protéger contre la guerre. Ils eurent des soldats et les commandèrent. Au XIIe siècle Aulne était une manière de camp retranché. Mais l'opulence de l'abbaye finit par engendrer la corruption : après les moines guerriers vinrent les moines jouisseurs ; certains abbés furent plus célèbres par le nombre de bâtards qu'ils avaient dans le pays que par l'éclat de leurs vertus, et quantité de joyeuses légendes et de fabliaux gaillards ont pour sujet les exploits grivois ou bachiques des moines de ce temps-là. D'autres se rapportent aux lamentables discordes qui amenèrent la décadence de l'abbaye. Il en est de fort savoureuses...

Après la Révolution, la communauté ne parvint pas à se reconstituer. Quelques moines achetèrent les ruines telles que les bandes révolutionnaires du général Charbonnier les avaient laissées; mais ils n'avaient ni assez d'argent, ni assez de ferveur pour y rétablir le couvent. Ils les légèrent à l'hospice de Gozée qui s'installa dans quelques bâtiments en bon état. Le reste fut abandonné aux paysans, qui enlevèrent les plombs, jetèrent bas des pans de mur pour découvrir les trésors des moines et finirent par abandonner ce qui restait aux herbes folles.

Lobbes. — Lobbes, au moyen âge, était plus célèbre encore que le cloître d'Aulne. Cette immense abbaye, fondée également par saint Landelin, fut illustrée par saint Ursmer, saint Ermin, saint Théodulphe, saint Ulgise et saint Amoluin, qui firent rayonner l'influence du couvent non seulement dans le Hainaut et la Thiérarche, mais encore dans l'Artois et la Flandre. A la fin du IXe siècle il avait acquis une telle importance qu'on vit les princes carlovingiens intervenir dans le choix des abbés de Lobbes et consacrer des clauses spéciales à l'abbaye dans les traités de partage qu'ils firent entre eux. Elle ne connut pas les mêmes vicissitudes qu'Aulne, et demeura prospère jusqu'à la Révolution. Après l'incendie allumé par le général Charbonnier, ce qui en restait fut démoli, et les matériaux servirent aux fortifications de Charleroi. Il ne reste rien des constructions fastueuses de la riche abbaye.

Lobbes est pourtant célèbre au point de vue architectural, car on y trouve une charmante église romane, bâtie, dit-on, par saint Ursmer à l'endroit même où s'élevait un autel druidique. Elle domine la vallée, à l'autre bout de laquelle se dresse Thuin

Phot. Hermans.

ABBAYE D'AULNE : LA SALLE DU CHAPITRE ET LE TRANSEPT DE L'ÉGLISE.